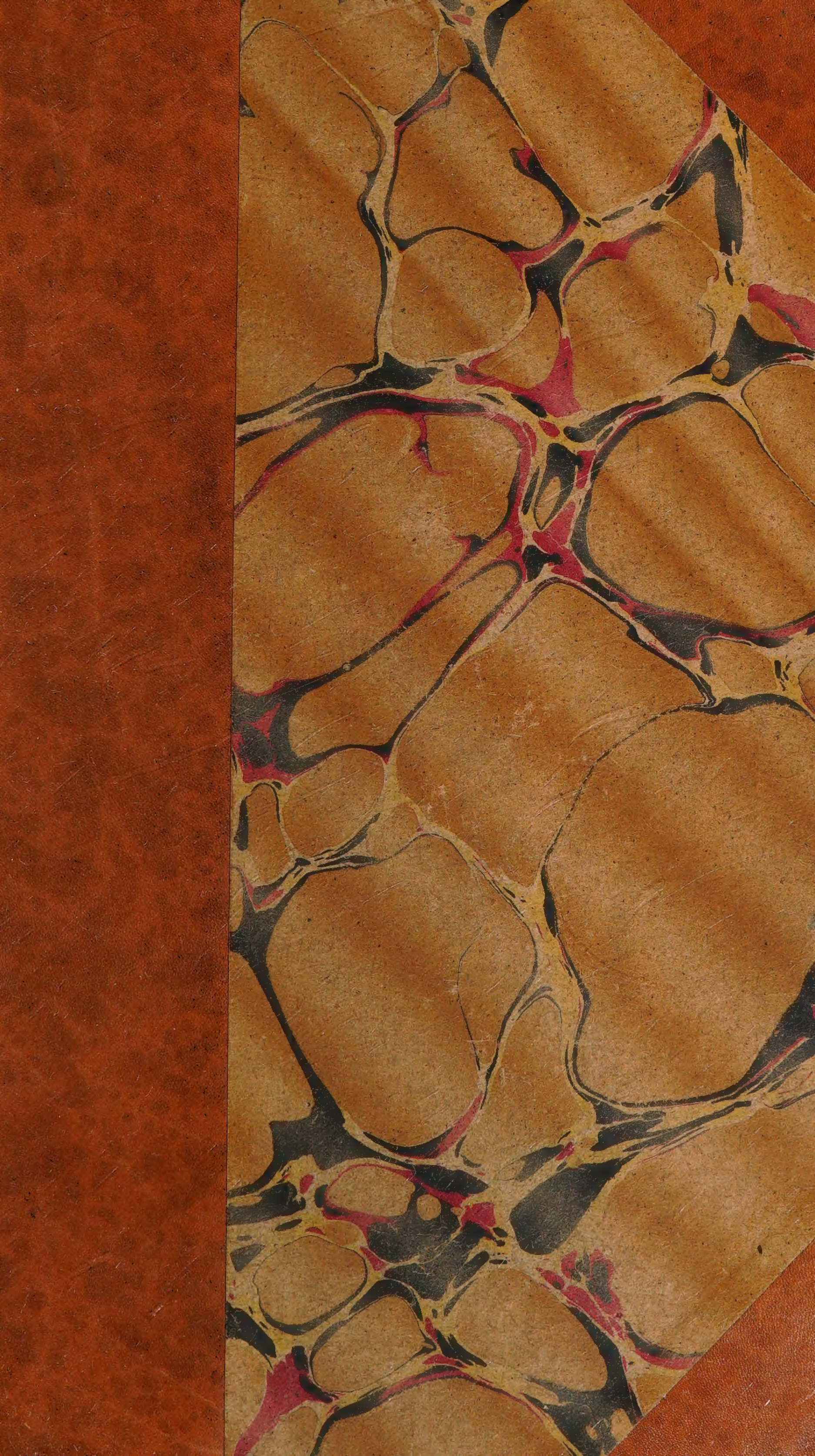



NOS
PATRIA
PVLSOS
&c

55300

VOYAGE ET AVANTURES DE FRANCOIS LEGUAT, & de ses Compagnons EN DEUX ISLES DESERTES DES INDES ORIENTALES

Avec la Relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'Isle MAURICE, à BATAVIA, au Cap de BONNE-ESPERANCE, dans l'Isle St. HELENE, & en d'autres endroits de leur Route,

Le tout enrichi de Cartes & de Figures,

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez DAVID MORTIER, Marchand Libraire.

M. DCC. XXI.





A

TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT

SEIGNEUR,

MESSIRE HENRI DE GREY,

MARQUIS ET COMTE DE KENT;

COMTE DE HARROLD,

VICOMTE DE GOODRITH; &c.

PAIR DE LA GRAND' BRETAGNE, CHAMBELLAN DE LA MAISON DE LA REINE, L'UN DES SEIGNEURS DU CONSEIL PRIVE' DE SA MAJESTE', GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE HEREFORD, &C. &C,



ONSEIGNEUR,

Les personnes capables, à qui j'ai communiqué cette Relation, m'ayant unani-

mement aſſuré que, malgré ſes défauts, ils eſpéroient qu'elle ſeroit favorablement reçûë du Public, je me ſuis abandonné à leurs ſentimens, en conſentant qu'elle fût imprimée. Et cette approbation m'a déterminé auſſi, MONSEIGNEUR, dans le deſſein craintif où j'étois, de preſenter ce petit Livre à VOTRE GRANDEUR. Quelque ſuportable qu'on l'ait trouvé, je n'ai pas la préſomption de penſer qu'il mérite de Vous être offert: Mais, MONSEIGNEUR, s'il n'en eſt pas abſolument indigne; s'il eſt tel que Vous puiſſiez ne dédaigner pas de Vous en faire quelque amuſement, dans les momens de Vôtre loiſir; Que Vôtre bonté pardonne, s'il lui plaît, à la liberté que j'ai priſe! qu'elle excuſe, je l'en ſuplie avec une ſoumiſſion profonde, ſi je n'ai pû réſiſter à des conſeils qui ont flâté mon deſir!

VOTRE GRANDEUR me fera, ſans doute, la juſtice de croire que mon intention eſt bonne, quand même elle ſeroit accompagnée de quelque ſorte de témérité. Je ſçai, MONSEIGNEUR, que les hauts

hauts Titres que Vous portez, ne sont que très-peu de chose, en comparaison de la Noblesse immémorialement illustre de vôtre Sang. Je sçai que Vos grands Emplois sont des récompenses glorieuses de Vôtre zéle & de Vos Services pour SA MAJESTÉ, & pour l'ETAT. Je sçai que la Splendeur de Vos Dignitez, & de Vos Richesses, céde infiniment à l'éclat de Vos Héroïques Vertus; malgré celle qui retient quelquefois les autres, & qui les fait regner en secret, au fond de Vôtre cœur. Je sçai, en un mot, que Vos Qualitez éminentes, sont au dessus de mes foibles Loüanges; & que mon devoir est de les admirer, plûtôt que de penser à les décrire; bien loin de n'avoir pas une extrême vénération pour elles.

Après ces protestations, MONSEIGNEUR, j'espere que Vous ferez grace aux manquemens de mon Epître, & de mon Histoire: Et qu'après m'avoir vû traîner une triste vie pendant trois ans entiers, dans l'Isle affreuse de mon Exil, sous la Tyrannie interessée d'un cruel pe-

tit Dominateur ; VOTRE GRANDEUR voudra bien m'accorder sa généreuse & puissante Protection, dans la plus florissante Isle du monde, où la bonne Providence m'a enfin heureusement conduit ; & où je ne cesserai jamais de lui adresser mes vœux, pour Vôtre abondante & éternelle Prospérité : Etant avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Le 7. Octobre
A Londres
1707.

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le très-humble, & très-obéïssant Serviteur.

FRANÇOIS LEGUAT.



PREFACE.

QU'ON dise tout ce qu'on voudra contre les Préfaces : Pour moi, je les lis toûjours avec utilité. Vouloir se priver d'une chose si nécessaire, c'est quitter une bonne mode, au péril de la Commodité, & de la Raison. Celui qui s'expose à la Multitude, se met dans un si grand danger, quelque juste que soit son dessein, & quelque bon que soit ce qu'il execute, qu'il est de sa prudence de ne rien négliger, pour bien disposer les esprits des Lecteurs, & pour prévenir les mauvais éfets de l'ignorance, & de la malice. Mais si l'Auteur se conduit ainsi pour son propre intérêt, il me semble que ceux qui veulent bien lire son Livre y rencontrent aussi le leur. Puis qu'on leur applanit le chemin, qu'on les éclaire, & qu'on leur rend aisées, beau-

coup de choſes qu'ils auroient trouvées difficiles. Quoi qu'il en ſoit, bon & équitable Lecteur, je vous prie de permettre que j'aye ici un petit entretien avec vous, avant que vous liſiez la Relation que je vous preſente.

Quand nous nous embarquâmes dans nôtre *Hirondelle* à *Amſterdam*, mes Compagnons de fortune & moi; une foule de nos Amis nous accompagnerent, & parmi leurs derniers adieux, ils ne ſe laſſérent point de nous crier de loin, tant qu'ils nous aperçûrent encore, qu'ils nous conjuroient de leur mander de nos nouvelles; & de remplir nos Lettres, de toutes les circonſtances de nos Avantures. Je formai, dans ce moment-là, le deſſein de les ſatisfaire; mais vous verrez, par la lecture de nôtre Hiſtoire, que mon intention n'a pû être executée. Après mon retour, je ne pûs ni leur refuſer la demande qu'ils me firent de leur communiquer mon Journal; ni m'exempter de leur repondre ſur cent & cent choſes que je n'y avois pas inſérées, mais dont j'avois la mé-

mémoire toute récente. Je ne crois pas m'être une ſeule fois rencontré, depuis ce temps-là, avec aucune perſonne de ma connoiſſance, qui ne m'ait fait une infinité de queſtions, & qui n'ait volontiers écouté mes réponſes. Même, pour dire naïvement la vérité, je me ſuis quelquefois trouvé importuné par toutes ces demandes.

Pour me délivrer de ce petit embarras, il me vint un jour dans l'eſprit, que ſi je faiſois un narré écrit, de mon Voyage & de mes Avantures, je m'épargnerois la peine de parler beaucoup, en communiquant ce Recit à ceux de mes Amis qui le voudroient voir.

Effectivement, je me mis à écrire. Je n'eûs pas ſi-tôt achevé, que ces Mémoires coururent le monde. Quand on me les rendoit, il me ſembloit que j'apercevois un certain air content, dans le viſage de ceux qui les avoient lûs, dont je tirois un augure qui me plaiſoit. Je voyois qu'on s'intereſſoit à toutes les choſes qui m'étoient arrivées; & même on me di-

ſoit, *Faites imprimer cela ; ne craignez point, le Livre ſera joli: Il faut être modeſte, mais il ne faut pas avoir trop de timidité. Il y a là dedans quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, qui plaît à tout le monde. Croyez vos amis, & publiez cette Relation.*

On m'a ainſi tenté, & perſuadé. Il y a une choſe fort vraye que l'on ajoûtoit, & qui a beaucoup contribué à vaincre ma répugnance. C'eſt qu'on me nommoit un grand nombre de Faux-Voyages, & même aſſez mal inventez, qui ne laiſſoient pas de ſe debiter. En effet, diſois-je en moi-même, Tel, & Tel, (je réſiſte à peine à l'envie d'en nommer quinze ou vingt) tel & tel Téméraire, a eû l'audace d'impoſer au Public, & de lui mettre en main des fourberies ridicules, qui ont été reçûës ; pourquoi donc ne ſeroit-il pas permis à un honnête homme de raconter des choſes vrayes, & dont il y a quelque uſage à faire ? De miſerables Romans, avec leurs fables mal-ajuſtées trouvent des Acheteurs ; pourquoi mon Roman véritable auroit-il

il une destinée plus malheureuse ?

J'entens ici le Lecteur critique. Il y a, dit il, maniere d'exprimer les choses. Une Relation bien écrite est lûë avec plaisir, quand même elle seroit un peu badine, ou un peu Romanesque. On demande aujourd'hui une perfection de Langage, avec plus d'empressement, & avec plus de sévérité que jamais. Les petits *Riens* de M. l'Abbé de *Choisi*, par exemple, dans son *Voyage de Siam*, ont une grace incomparable ; ils ont des agrémens préférables, à beaucoup de Matériaux précieux. *Nous moüillons. On apareille. Le vent prend courage. Robin est mort. On dit la Messe. Nous vomissons.* Ces petits mots, qui font la moitié du Livre, sont d'un prix qui ne se peut dire : ce sont des Sentences. Cela est si fin, si joli, qu'on le doit plus aimer que des Découvertes. Et vous, Gentilhomme Campagnard qui racontez vos affaires *grosso modo*; qui dites tout bonnement ce que vous avez vû, ou ce que vous avez entendu, sans fard, & sans façon ; est-ce que vous iriez vous ima-

ſoit, *Faites imprimer cela ; ne craignez point, le Livre ſera joli: Il faut être modeſte, mais il ne faut pas avoir trop de timidité. Il y a là dedans quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, qui plaît à tout le monde. Croyez vos amis, & publiez cette Relation.*

On m'a ainſi tenté, & perſuadé. Il y a une choſe fort vraye que l'on ajoûtoit, & qui a beaucoup contribué à vaincre ma répugnance. C'eſt qu'on me nommoit un grand nombre de Faux-Voyages, & même aſſez mal inventez, qui ne laiſſoient pas de ſe debiter. En effet, diſois-je en moi-même, Tel, & Tel, (je réſiſte à peine à l'envie d'en nommer quinze ou vingt) tel & tel Téméraire, a eû l'audace d'impoſer au Public, & de lui mettre en main des fourberies ridicules, qui ont été reçûës ; pourquoi donc ne ſeroit-il pas permis à un honnête homme de raconter des choſes vrayes, & dont il y a quelque uſage à faire ? De miſerables Romans, avec leurs fables mal-ajuſtées trouvent des Acheteurs ; pourquoi mon Roman véritable auroit-il

il une destinée plus malheureuse ?

J'entens ici le Lecteur critique. Il y a, dit il, maniere d'exprimer les choses. Une Relation bien écrite est lûë avec plaisir, quand même elle seroit un peu badine, ou un peu Romanesque. On demande aujourd'hui une perfection de Langage, avec plus d'empressement, & avec plus de sévérité que jamais. Les petits *Riens* de M. l'Abbé de *Choisi*, par exemple, dans son *Voyage de Siam*, ont une grace incomparable ; ils ont des agrémens préférables, à beaucoup de Matériaux précieux. *Nous moüillons. On apareille. Le vent prend courage. Robin est mort. On dit la Messe. Nous vomissons.* Ces petits mots, qui font la moitié du Livre, sont d'un prix qui ne se peut dire : ce sont des Sentences. Cela est si fin, si joli, qu'on le doit plus aimer que des Découvertes. Et vous, Gentilhomme Campagnard qui racontez vos affaires *grosso modo*; qui dites tout bonnement ce que vous avez vû, ou ce que vous avez entendu, sans fard, & sans façon ; est-ce que vous iriez vous ima-

imaginer que vôtre Hiſtoire, véritable, ſinguliere, morale même, & politique tant qu'il vous plaira, doive entrer en comparaiſon d'un Livre bien écrit ?

J'avouë le fait. Je ne ſuis ni Auteur poli, ni Auteur, du tout ; & je n'ai jamais crû que je le deviendrois, juſqu'à ce que j'aye été comme forcé de céder à des importunitez qui ont duré cinq ou ſix ans. Il eſt vrai, & très-vrai, que je ſuis bien éloigné d'avoir le rare talent de M. l'Abbé de *Choiſi*, ſa délicateſſe eſt extrême ſans doute : il écrit poliment, & la fine naïveté de ſon *Pâque aproche* ; de ſes, *Calme tout plat ; Je ne voi que de l'eau; La même chanſon; Rien à vous dire* ; eſt un ragoût nouveau qui plaît, & qui captive ; au lieu que ces ſortes d'Aſſaiſonnemens exquis me ſont inconnus. La ſimple VERITE', toute nuë, & la SINGULARITE' de nos Avantures font le corps & l'ame de ma Relation. Mais puiſque le Prince de l'Eloquence Romaine a loüé *Ceſar*, (ou l'Auteur de ſes *Commentaires*,) d'avoir écrit ſans aucun artifice,

&

& ſans ornement ; j'eſpere que je rencontrerai auſſi des gens d'un goût paſſable, qui, ſans rien diminuer du prix de la Simplicité *rare* de M. l'Abbé de *Choiſi*, ſouffriront volontiers auſſi ma Simplicité *commune*.

Cette naïveté ſi naïve a ſon fard : Et on ſçait que les Habitans de la République des Lettres, comme ceux de la Friperie, mettent en uſage diverſes ſortes de Luſtres.

Je ſçai auſſi qu'un Manteau Latin, Manteau commode & vénérable, eſt quelquefois d'un heureux ſecours à des gens qui n'ont rien à dire, & qui veulent broüiller du papier ; de même que la gentilleſſe d'un Style éveillé & badin ; l'invention de la fable ; & celles des Rimes, ſervent de couverture à quantité d'autres. *Juvenal* & *Boileau* ſont en droit de chanter goguettes à qui bon leur ſemble, & les plus chetifs Rimailleurs avec eux.

Si mon Voyage étoit écrit en Hébreu, je ſuis bien aſſuré, qu'il iroit pour le moins du pair, avec celui de Rabbi *Benjamin*.

Et

Et s'il étoit ſeulement en Latin, entrelardé de Grec, *à la Montfauconne*, avec deux petits mots d'*Arabe* pour Saupiquet; il eſt indubitable que ſi les Lecteurs me manquoient, j'aurois du moins des Admirateurs. Car, veut-on debiter impunément, & même avec ſuccès, cent inutilitez, cent fadaiſes, cent divers fatras de Literature inſipide; cent copies de ce que les autres ont dit & redit, cent menſonges, & cent invectives? Le ſecret eſt de dire tout cela en Latin, ou de le dire en vers.

Voyez certain Révérend Pere de nôtre connoiſſance; Tout ſon Livre eſt parſemé de fautes; de choſes mal choiſies; de répétitions dégoutantes; de néans, ou de babioles; d'inſultes pédanteſques; de contradictions injurieuſes & mal fondées; mais tout cela eſt exprimé en Latin. Ce Docteur vouloit abſolument donner une relation de ſon Voyage, à l'imitation du P. *Mabillon* dont il eſt l'Ecolier; Et comme pour toute Nouveauté, il n'avoit que des Catalogues de Bulles & de Décréta-

les, ou d'autres Piéces de bas alloi cent fois épluchées & cent fois rebutées; avec le Manuſcrit, juſqu'ici mépriſé, du pauvre *Vacca;* que pouvoit-il faire? Il pouvoit écrire tolérablement en Latin; donner à la Rapſodie de ſes bagatelles, un paſſeport Latin, & un habit Latin.

Mais n'auroit-il pas mieux fait d'écrire en ſa propre Langue, d'une maniere judicieuſe, civile, & ſage; & d'abréger matiere? Ou plûtôt, de n'écrire point du tout? Qu'eſt-ce que la TURBA ERUDITORUM qu'il inſtruit ſi mal, avec une vanité ſi grande, avoit affaire de ſon *Journal?* Il n'y a là dedans que très-peu de choſe qui mérite d'être envoyé à Meſſ. de *Trevoux*, ou ailleurs. Avoit-on affaire de ſa Querelle d'Allemand, & de ſon Triomphe chimérique, ſur le fait de l'Evangile de S. *Marc* écrit de la PROPRE MAIN du Saint, EN LATIN? Encore, ſi ce *Moine bourru* eût conté modeſtement ſes petites raiſons! S'il n'eût pas choqué avec autant de ruſticité que d'injuſtice, des gens qui n'ont penſé à lui ni en bien,

ni

ni en mal, & qui sont en état de lui donner la Discipline quand bon leur semblera !

Pour moi donc, j'écris en François; en mon simple François : n'aspirant, ni à un plus haut degré de beauté de Style, qu'à celui qui est nécessaire pour être entendu; ni à aucun Langage *surnaturel*.

Au reste, souvenez-vous, je vous prie, Lecteur, que des Isles desertes n'ont eû garde de me fournir l'ample matiere que les Voyageurs rencontrent ordinairement, dans les Pays habitez, qu'ils visitent. Je n'ai trouvé ni Villes, ni Temples, ni Palais, ni Cabinets de Raretez, ni Monumens antiques, ni Académies, ni Bibliothéques; ni Peuples, sur la Religion, la Langue, le Gouvernement, les Mœurs & Coutumes, desquels j'eusse des Observations à faire. J'ai déja dit, & je répéterai encore, que ce qui donne quelque valeur, au peu de chose que j'ai été encouragé de vous presenter, c'est premierement ce qu'il y a de *particulier* & d'*extraordinaire*, dans les Faits, & les Avantures. Habiter deux ans un Desert; s'en sauver par merveil-

veille; retomber de *Charybde* en *Scylla*, comme dit le Proverbe ancien ; souffrir mille miseres, pendant trois nouvelles années, sur un Rocher sec, par une Persécution inoüie ; En être délivré contre l'aparence; & le tout, avec des circonstances étranges : il y a en cela quelque chose de *Singulier*. Secondement, c'est la pure & naïve *Vérité* de tout ce que je raconte. Je n'ai point eû la pensée d'embellir mes recits, en exagérant rien, aux dépens de cette Vérité que j'ai toute ma vie respectée. Et j'ajouterai, pour vôtre satisfaction, qu'il y a encore deux Témoins vivans de tout ce que j'avance.

Entre les choses qui se rapportent par ceux qui ont voyagé les derniers, dans des lieux connus & décrits ; il est inévitable qu'il n'y en ait pas quelques unes dont les premiers n'ayent pas déja fait quelque mention. Quoiqu'il en soit, à mon égard, lors que je parle du Cap de *Bonne-Esperance*, de *Batavia*, & de quelques autres endroits dont plusieurs Voyageurs ont écrit, je parle des choses qui m'ont parû

dignes d'être remarquées, sans m'informer beaucoup de ce qui peut en avoir été dit par d'autres. Si, dans ces occasions, je fais des Remarques qui n'ayent pas la grace entiere de la Nouveauté; en récompense, elles se trouveront sans doute accompagnées de circonstances nouvelles. Car, quand est-il arrivé, que deux hommes qui ne sont pas copistes, mais témoins oculaires, & juges des choses, ayent parlé de la même maniere sur un même sujet ?

Je finirai par quelques Réflexions sur trois Difficultez, qui m'ont été faites. Car je ne veux rien vous dissimuler, cher Lecteur; ni rien négliger pour vous satisfaire.

I. On dit que j'ai des Digressions.

Sur cela, je vous prie de considérer deux choses. J'avoüe, qu'en écrivant ces Mémoires, il m'est souvent venu une même pensée qu'à M. l'Abbé de *Choisi*, de qui nous parlions tout à l'heure. *J'ai du regret,* (dit-il de temps en temps) *que la matiere ne se presente pas, telle que je la desirerois.... Je donne ce que j'ai. Je voudrois bien avoir plus de jolies choses à vous dire.* La vérité

est

eſt que je me ſuis trouvé bien des fois dans un pareil cas. Mes Iſles dépourvûës, ne m'ont pas aſſez fourni de varieté; & je confeſſe que pour en trouver, je me ſuis quelquefois un peu écarté.

Cependant, ſi on me rend juſtice, on approuvera, à ce que j'eſpere, la ſeconde réponſe que j'ai à faire. Il me ſemble que le vrai caractere d'une bonne Relation, c'eſt de contenir les choſes remarquables que le Voyageur a vûës, qu'il a appriſes, ou qui lui ſont arrivées; d'une maniere telle, que ſon Lecteur en ſoit informé, comme s'il avoit voyagé lui même; comme s'il avoit été témoin de tout. A prendre la choſe ainſi, on peut raporter tout ce qui eſt parvenu à ſa connoiſſance; Converſations, Diſcours, Avantures, Réfléxions: bien-entendu, que ce ſoient des choſes tellement fournies par le Voyage, qu'on n'eût pû ſe les aquérir autrement. Comme au contraire, ce qu'on pourroit imaginer de meilleur, & de plus agréable, n'entreroit que fort mal à propos, dans une Relation de cette nature, ſi cela n'é-

toit né, pour ainſi dire, dans le Voyage, & ne lui apartenoit pas proprement, & indépendamment.

Suivant cette idée, j'ai pû vous raconter au long, ſans ſortir de mon caractere, tout le grand entretien ſur le ſujet des Femmes; de même que tout l'extrait des *Sentences dorées*; ſur les Droits de l'Homme; & preſque toutes les autres choſes, qui paroiſſent s'éloigner du ſujet.

II. Les uns m'ont conſeillé de mettre mon Nom; & les autres ont été d'avis que je ne le devois pas mettre. Ceux-ci ſe fondent ſur un principe d'humilité ou de modeſtie, comme la choſe s'explique d'elle-même. Et les autres prétendent que tout homme qui affirme un fait, eſt dans l'obligation de ſe faire connoître.

Je ſuis tout-à-fait dans ce dernier ſentiment. Je croi que quiconque parle en témoin, doit, comme on dit, décliner ſon Nom. Son devoir eſt, à mon avis, de n'omettre rien de ce qui peut ſervir à perſuader de ſa candeur, & de la très-exacte vérité de tout ce qu'il dit. En mon par-

ticulier, j'avouë que je ne fais aucun cas d'un Voyage ſans nom d'Auteur : Ni même, de la Relation d'un Voyageur de médiocre réputation, lors même qu'il donne ſon nom, s'il ne produit pas auſſi des témoins ; principalement quand il vient de loin. Ne ſçait-on pas comment les hommes ſont faits ? La tentation eſt grande, à un Voyageur médiocrement fidéle, qui ne ſe nomme pas, ou qui n'eſt pas ſoûtenu par des témoignages, de broder un peu ſes hiſtoires pour les rendre plus agréables. Et nous avons tant de preuves de cette vérité, que perſonne ne la peut révoquer en doute.

Je conclus donc une ſeconde fois, que tous ceux qui racontent au Public les choſes rares, & éloignées qu'ils ont vûës, ſont dans la néceſſité indiſpenſable de faire ſçavoir clairement, & diſtinctement qui ils ſont ; & même, d'inſinuer ſans affectation, toutes les particularitez qui ſont propres à leur aquérir une juſte créance. D'où il s'enſuit naturellement, que les Auteurs de Relations, qui n'ont

point de nom, ſont preſque toûjours, des fripons & des fourbes, qui impoſent au Public ; & qui d'ordinaire, ont quelque lâcheté pour principal but.

Tel eſt, aſſurément, l'Auteur d'un miſérable Livre éclos depuis deux ans, ſous le Tître de *Remarques Hiſtoriques & Critiques, faites dans un Voyage d'Italie en Hollande, l'an* 1704. *Contenant les Mœurs de la Carniole, &c.* L'Impudent Anonyme, que l'on connoît, & qui a forgé ce tiſſu de fables, ſelon ſa pratique ordinaire, n'a eû d'autre vûë, après l'eſpoir de quelque vil & honteux profit, que celle d'inſulter, contre toute juſtice, une perſonne qu'il devroit honorer, & qui l'épargne depuis trop long temps. Il eſt bon de faire quelquefois remarquer au Public, certains vilains tours qu'on lui jouë, & dont il n'y a que peu de perſonnes qui s'aperçoivent.

III. Voici ce qu'on a dit encore. Quand on m'a vû, tantôt malade à mourir, d'un cruel Scorbut : tantôt, perſécuté par des armées de Rats : tantôt, expo-

xposé à la fureur des Tempêtes de Mer, & des Ouragans : tantôt, servant de joüet à un petit Tyran; on m'a dit, Pour-„ quoi vous engagiez vous dans une pa-„ reille entreprise ? Ne sçaviez-vous pas „ qu'il n'y a rien de plus incertain, ni de „ plus difficile, que tous ces Etablisse-„ mens dans de nouveaux Mondes, de „ quelques belles couleurs que ceux qui „ y ont un intérêt particulier les dépei-„ gnent ? Et pouviez-vous ignorer les „ grands travaux, & les grands dangers, „ qui accompagnent toûjours l'exécu-„ tion de ces projets-là ?

Voici donc quelle fut ma raison. Après avoir été contraint de quitter ma Patrie, avec tant de milliers de mes Freres; d'abandonner mon petit Héritage, & de m'éloigner pour jamais, selon la plus grande apparence, des personnes qui m'étoient cheres, sans trouver dans le nouveau Païs où je fus d'abord transporté, le secours suffisant que demandoit ma pressante nécessité; je me livrai tout entier, pour ainsi dire, à la Providence. Je

Je me déterminai humblement, & patiemment, à me servir du moyen present qui m'étoit offert de maintenir, peutêtre, ma vie. Las du tracas du Monde; & fatigué des peines que j'y avois souffertes, j'en quittai la vanité & le tumulte, sans aucun regret; & dans un âge déja avancé, je songeai à tâcher de vivre & de mourir en paix, hors de ses ordinaires, & fréquents dangers. N'ayant plus rien à perdre, je ne risquois rien, & je pouvois espérer beaucoup. Je pouvois esperer pour toûjours, le délicieux repos que je n'ai trouvé que pour un tems; dans l'Isle où j'ai très doucement passé deux années; & où j'aurois, sans doute, heureusement achevé ma course, si le méchant homme qui nous y conduisit, ne nous eût pas trahis, & n'eût pas fait échoüer le dessein qui avoit été formé en *Hollande*.

Après tout, j'ai respiré là un air admirable, sans la moindre altération de ma santé. J'y ai été nourri en Prince, dans l'aise & dans l'abondance, sans pain, &

sans

ſans Valets. J'y ai été riche, ſans Diamans, & ſans or; comme ſans Ambition. J'y ai goûté un ſecret & indicible contentement, de ce que j'étois moins expoſé qu'à l'ordinaire, aux tentations de pécher. Recüeilli très profondément en moi-même, mes ſérieuſes réflexions m'ont fait voir là, comme au doigt & à l'œil, le néant d'une infinité de choſes qui ſont en grand' vogue parmi les habitans de cette malheureuſe Terre; de cette Terre, où l'Art détruit preſque toûjours la Nature, ſous prétexte de l'embellir: où l'Artifice, pire que l'Art, l'Hipocriſie, la Fraude, la Superſtition, la Rapine exercent un tyrannique Empire: Où tout, pour ainſi dire, n'eſt qu'Erreur, Vanité, Déſordre, Corruption, Malice, & Miſere.

Et j'ajouterai par avance ici, que quelque inconvénient qu'il y eut, à demeurer plus long-temps, dans cette Iſle; ç'a été la force ſeule qui m'en a fait ſortir. Ce n'a été que l'humeur boüillante, la précipitation indomptable, & la téméraire

entreprise de sept jeunes gens, inconsidérez EN CELA, qui m'ont arraché de ce tranquille séjour.

Mais non, c'est l'Ouvrage de la Providence, de cette Providence même qui m'y avoit conduit. C'est Elle, qui m'a fait traverser surement tant d'abymes ; & qui après m'avoir garanti, & délivré de mille périls, m'a heureusement transporté de mes Isles désertes, dans la vaste, puissante, & glorieuse Isle de la GRAND' BRETAGNE, où la charité de ses généreux Habitans, m'a tendu la main, & a enfin fixé le repos que je pouvois attendre ici bas.

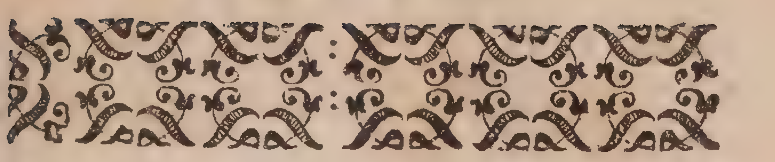


TABLE DES CHAPITRES

Contenus en la I. Partie.

CHAPITRE PREMIER.

*

CHAP.

&

Fin de la Table de la I. Partie.


CARTE de L'ISLE
de DIEGO-RUYS ou DIEGO RODRIGO
Découverte par les Portugais
sous le Roi IEAN IV. l'an 1645.
Et depuis habitée pandant l'espace
de deux Ans & 20. jours,
par FRANÇOIS LEGUAT, PAUL BE... LE
IAQ. DE LA CASE, IEAN TESTARD, ISAAC BOY
ER, IEAN DE LA HAYE, ROBERT ANSELIN,
PI. THOMAS, François Protestans Fugitifs pour
leur Religion. Ils y arriverent le 30 Avr.
1691. Et en repartirent le 20. May 1693.



LE VOYAGE ET LES AVANTURES DE FRANÇOIS LEGUAT GENTILHOMME BRESSAN.

PREMIERE PARTIE.

L'ETAT des affaires de la Religion en *France*, m'ayant obligé de chercher quelque moyen d'en ſortir, je me ſervis de celui que la Providence me fournit pour paſſer en *Hollande* ; & j'y arrivay le 6. d'Août, l'an 1689.

A peine avois-je commencé à goûter dans cet heureux séjour la précieuse liberté dont j'avois été privé pendant les quatre dernieres années de ma vie, depuis la révocation de l'Edit de *Nantes* en 1685. que j'apris que * M. le Marquis *du Quesne*, sous le bon plaisir & sous la protection de MESSIEURS LES ETATS GENERAUX : de Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, faisoit des préparatifs pour un établissement dans l'Isle de *Mascarégne*. Pour cet effet, il armoit à *Amsterdam* deux gros Vaisseaux sur lesquels on devoit recevoir *gratis* tous les François Protestans Réfugiez qui voudroient être de cette Colonie. La description qui parût alors de cette Isle, à laquelle on donnoit le nom d'*Eden* à cause de son excellence, m'en donna une si bonne opinion, que je fus tenté de l'aller visiter, résolu d'y finir mes jours hors des embarras du Monde, si j'y trouvois seulement une bonne partie des choses que l'on en disoit.

La facilité qu'il y avoit à entrer dans cette Colonie, jointe à l'idée du repos & de la douceur dont j'esperois joüir dans une si belle Isle, leverent tous les obstacles qui d'ailleurs sembloient pouvoir m'arrêter. Je me presentay donc à Mess. les Interressez, ils me reçûrent avec bonté, & ils m'honorerent

* *Henri Abraham* son Frere devoit aussi être de la Comp.

rent de la charge, ou du nom de Major du plus grand des deux Vaiſſeaux, (nommé *la Droite*.)

L'embarquement de tout ce qui étoit néceſſaire étant fait & toutes choſes étant prêtes pour mettre à la voile; comme on n'attendoit plus que le vent pour partir, on aprit que le Roy de *France*, qui avoit autrefois pris poſſeſſion de cette Iſle, envoyoit une Eſcadre de ſept Vaiſſeaux de ce côté-là. L'incertitude où l'on fut du deſſein de cette petite Flote, & une juſte crainte fondée ſur quelques avis que l'on avoit reçûs depuis peu de *France*, furent des motifs aſſez puiſſans pour obliger M. *du Queſne* à deſarmer: il aprehendoit d'expoſer au danger de pauvres gens déja aſſez miſerables, dont même la plus grande partie n'étoit compoſée que de femmes, & d'autres perſonnes ſans défenſe. Mais afin d'être pleinement informé des deſſeins de cette Eſcadre, s'il y en avoit, il réſolut d'armer une petite Frégate, de l'envoyer à la découverte. Quelques perſonnes choiſies la monterent, & furent chargées des ordres qui concernoient le deſſein du Voyage. Ces ordres portoient en ſubſtance:

1. Que l'on eût à viſiter les Iſles qui ſe trouveroient ſur la route du Cap de *Bonne-Eſperance*; & ſur tout, celles de *Martin Vas*, & de *Triſtan*.

2. Que l'on pafsât enfuite au Cap de *Bonne-Efperance*, pour y aprendre, s'il étoit poffible, des nouvelles plus fûres de l'Ifle d'*Eden*, & du deffein de l'Efcadre Françoife que l'on difoit être en Mer.

3. Que l'on prît poffeffion de l'Ifle de *Mafcareigne* au nom dudit Marquis, qui étoit autorifé par les Etats Généraux, en cas qu'il n'y eût point de François.

4. Que fi l'on n'y pouvoit entrer fans rifquer confidérablement, on pafsât jufqu'à l'Ifle de *Diego-Ruys*, que nos *François* ont appellée *Rodrigue*.

5. Que fi l'on jugeoit que cette Ifle fût fuffifamment pourvûë des chofes néceffaires pour faire un quartier d'affemblée, & pour la fubfiftance de ceux qui voudroient y demeurer, l'on en prît poffeffion au nom dudit Marquis.

6. Que l'on renvoyât le Vaiffeau, après qu'on en auroit déchargé les chofes qui étoient deftinées pour l'établiffement de ceux qu'on laifferoit dans ce nouveau Monde.

7. Et enfin, que l'on fit une Relation exacte de l'Ifle dans laquelle on demeureroit jufqu'à l'arrivée de la Colonie qui ne tarderoit tout au plus que deux ans, & qui s'empareroit enfuite de l'Ifle d'*Eden*, fous la protection, & avec des fecours fuffifans de Meff. de la Compagnie.

Ce



De lautre costé estoit ecrit.

LIBERTAS

SINE

LICENTIA.

Ce projet étant formé, on travailla à l'executer avec tant d'ardeur & de promptitude, que le bâtiment fût en état de mettre à la voile en fort peu de temps. On eut ſoin de le munir de toutes les choſes que l'on jugea être néceſſaires pour une ſemblable expédition ; & à cauſe de la legereté & de la vîteſſe de ce petit Vaiſſeau, on le nomma l'*Hirondelle*. Le Pavillon,aux Armes de M.*du Queſne*, avoit pour deviſe celle du ſage Pape *Adrien VI. Libertas, ſine Licentia.* Cette petite Frégate fut montée de ſix pieces de Canon & de dix hommes d'équipage, & commandée par *Antonie Valleau*, de l'Iſle de *Ré*. Mais quand on fut prêt à partir, pluſieurs de ceux qui s'étoient enrôlez perdirent courage, ou changerent d'avis ; de ſorte que de vingt-cinq que nous étions, nous nous trouvâmes réduits au nombre de dix.

*Paul Be***le*, âgé de vingt ans ; fils d'un Marchand de *Mets.*

Jacques de la Caſe, âgé de trente ans ; fils d'un Marchand de *Nérac* : il avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg.*

Jean Teſtard Droguiſte, âgé de 26. ans ; fils d'un Marchand de *S. Quentin* en *Picardie.*

Iſaac Boyer, Marchand, âgé de près de 27. ans ; fils d'un Apoticaire d'auprès de *Nérac.*

Jean de la Haye, Orfévre ; âgé de vingt-trois ans, de *Roüen.*

Jacques Guiguer, âgé de vingt ans ; fils d'un Marchand de Lion.

Jean Pagny, âgé de trente ans, Prosélyte, & Praticien à *Roüen*.

Robert Anselin, âgé de dix-huit ans ; fils d'un Meunier, de *Picardie*.

Pierrot âgé de douze ans ; de *Roüen*.

* Et *François Leguat* Ecuyer, âgé de plus de cinquante deux ans, de la Province de *Bourgogne*, que l'on mit à la tête des autres.

Quoique ce nous fût un sujet de douleur de nous voir privez, lorsque nous nous y attendions le moins, de quinze Compagnons apparemment destinez à même fortune, qui nous auroient pû être en secours & en consolation, nous nous abandonnâmes de bon cœur à la Providence, & nous partîmes d'*Amsterdam* le 10. Juillet 1690. Nous arrivâmes le 13. à rade du *Texel*, & nous y demeurâmes, jusqu'au quatriéme de Septembre suivant. Nous remîmes à la voile accompagnez de vingt-quatre Vaisseaux tant *Anglois* que *Hollandois*, & nous prîmes la route du Nord, à la faveur d'un vent Est Sud-Est, qui enfloit nos voiles à souhait: mais la nuit suivante, il devint contraire, & il s'éleva une Tempête, qui ne nous fit pourtant d'autre mal que celui, de nous faire payer à la Mer le tribut accoûtumé. Le

* *P. Thomas* oublié.

14. le vent ayant ſauté au Sud-Oueſt nôtre Amiral tira un coup de canon pour faire tenir route au Nord. Et le lendemain, nous aperçûmes les Iſles de *Schetland*, étant à la hauteur de vingt-neuf degrez quarante-deux minutes. Le 18. nous aprochâmes de ces Iſles, & nôtre Vaiſſeau mit le Cap au Nord-Nord-Weſt pour les parer; ce qu'il ne fit pas ſans peine. Nôtre intention étoit de paſſer par les *Orcades* Méridionales, ſans nous éloigner ſi fort vers le Nord, mais le vent ne le permît pas. Celui qui étoit au Gouvernail, & qui ne s'aperçevoit pas qu'un courant rapide emportoit le Vaiſſeau, fut bien ſurpris quand il vît un rocher plat qui n'étoit couvert que d'un pied d'eau, & qui n'étoit éloigné que de ſept ou huit braſſes. Il fit un cri d'effroy qui nous ſaiſit tous, & chacun ſe mit à ſe dépoüiller, pour tâcher de gagner l'Iſle à la nage. Mais l'eau ſuffiſamment profonde, à côté de ce même rocher, donna paſſage à la pauvre petite Frégate, & nous eûmes le bonheur d'éviter cet Ecuëil.

Ceux qui ont été juſqu'à ce bout du Monde, dit un Ancien Auteur, juſqu'à cette fameuſe *Thule* *, ont le droit de mentir impunément, & d'en faire accoire, ſans crainte d'être repris. Et certainement, le nombre de ceux qui ſe ſont mis en poſſeſ-

 ſion

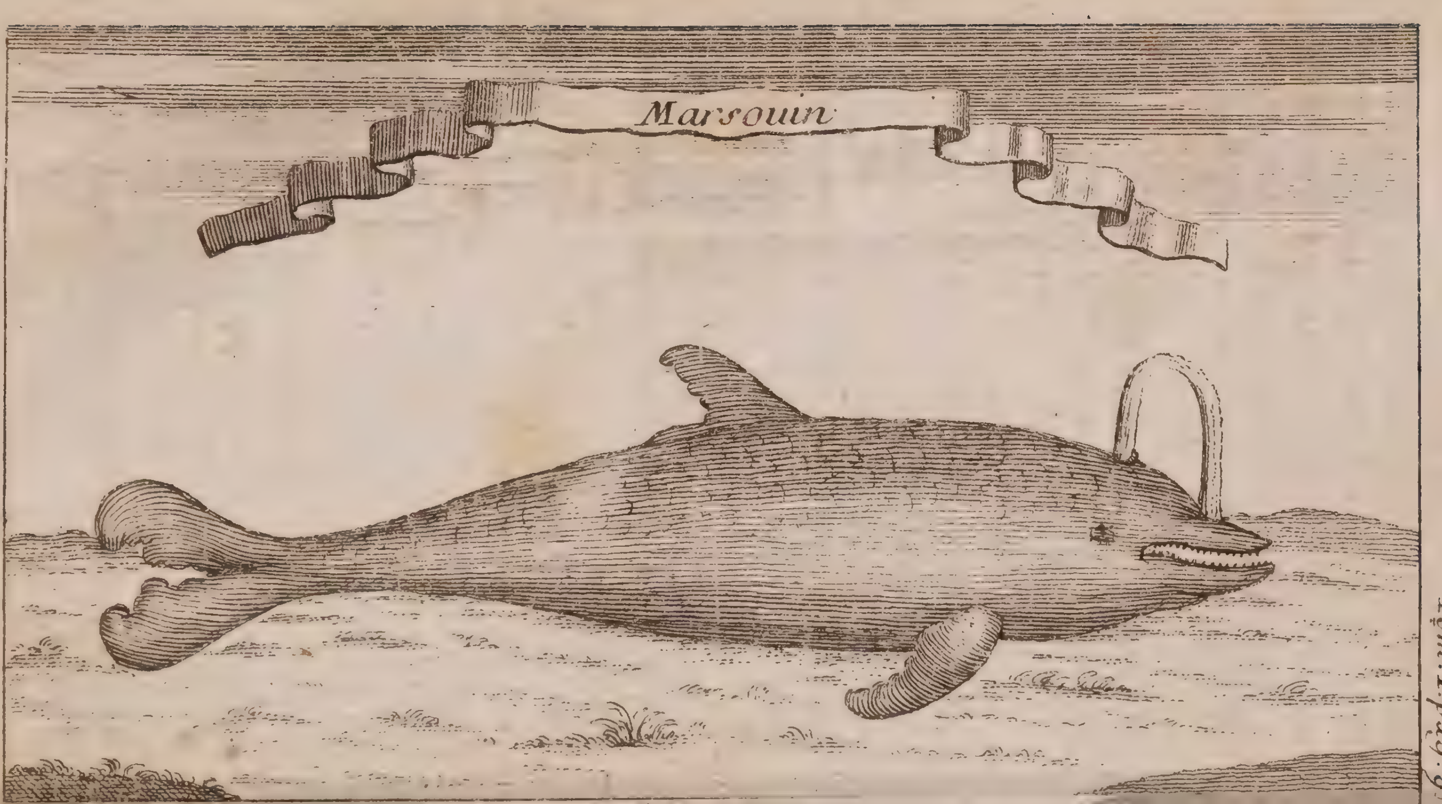
* Schetland.

ſion de ce Privilege eſt fort grand : conformément auſſi à nôtre vieux Proverbe , *A beau mentir qui vent de loin.* Pour nous , nous dirons ſcrupuleuſement la Verité pure, tout comme ſi nous n'avions point été à *Thule.*

Cette Iſle nous fit peur encore , en nous montrant un ſecond rocher , qui s'oppoſoit à notre route. Et comme nous étions occupez à nous garantir de ce nouveau danger , un de nos Matelots apperçût un Capre François qui forçoit de voiles , pour nous atraper. On fit la priere , & nous nous préparâmes à la défenſe ; mais nous fûmes aſſez heureux pour échaper auſſi à cet ennemi. Dès que nous eûmes paré le Cap qui nous margeoit le vent , il ne gagna plus rien ſur nous , & la nuit ſurvenant après ſix heures de fuite , nous déroba à ſa vûë , & favoriſa la fauſſe route que nous fimes pour nous ſauver. Nous fûmes fortement perſuadez par cette double délivrance dans un même jour , d'une ſinguliere protection de Dieu ; & nous lui en rendîmes nos actions de graces.

Le 22. nous primes à la main une eſpece de Corlieu qui ſe vint jetter ſur nos voiles. Quantité d'Alloüettes de Mer nous accompagnoient en volant autour de nous.

Le 28. nous paſſâmes en revûë une armée


Marsouin

mée innombrable de Marſouïns, qui nous donna du plaiſir. Il nous ſembloit effectivement qu'ils marchoient en ordre de bataille, & qu'ils ſautoient tour à tour, en gardant leurs rangs. Ils venoient vers nous, & ils s'en approcherent ſi bien, qu'on en harponna un; on n'en voulut pas davantage. On les darde avec un trident qui eſt attaché au bout d'une corde. Quand ils ſont percez, ils s'affoibliſſent par la perte de leur ſang, & alors on les enleve facilement. Ces animaux ont le ſang chaud; & ils portent leurs petits dans le ventre, de même que les Baleines, les Lamentins, & quelques autres poiſſons. Le dedans de leur corps eſt fort ſemblable à celui du Pourceau; mais la chair en eſt huileuſe, & de mauvais goût.

Le 6. d'Octobre nous apperçûmes une Eſcadre de treize gros Vaiſſeaux de guerre Hollandois, dont l'un ſe détacha pour nous donner la chaſſe, ne nous connoiſſant point. Quand il nous eût atteint, il arbora ſon pavillon, & nous le nôtre, & chacun continua ſa route.

Le 22. au clair de la Lune, nous apperçûmes les Iſles *Canaries*; Et là, nous rencontrâmes les vents Aliſez, qui ne nous quitterent, ou que nous ne quittâmes que vers le 9. Degré. Nous nous croyions, par eſtime, à plus de 50. lieuës au vent de *Palma*,

ma, & nous nous trouvâmes entre *Forte-ventura* & la grande *Canarie*. Nous cotoyâmes la premiere à *bas bord* tout le long du jour ; & ſur le ſoir, à Soleil couchant nous découvrîmes la grande *Canarie*. Nous la paſſâmes pendant la nuit ſans avoir aucun Vaiſſeau, quoique d'ordinaire on y en rencontre, & ſur tout, des *Turcs*. Ils ſe mettent-là en embuſcade, pour attraper les Navires qui vont charger des vins.

Le 28. à la hauteur du vingt-quatre Degré vingt neuf minutes, nous vîmes tout autour de nous un grand nombre de Poiſſons volans. J'en conſiderai un avec beaucoup d'exactitude qui avoit environ dix pouces de long : il y en a peu de plus grands, & beaucoup d'un peu plus petits. Le dos eſt d'un brun rouſsâtre, marquetée de taches bleuës, tirant ſur le verd, avec un peu de noir. Le ventre nué de blanc & de bleu, & les côtez couverts de petites écailles d'un roux obſcur. Les grandes aîles ou nageoires ſont brunes, parſemées de taches de verd de Mer : Les petites ſont d'un gris clair, & la queuë auſſi. L'œil eſt grand & élevé ; la prunelle large & bleuë, & reſte blanc. Ce qui eſt pointillé à la tête, eſt griſâtre, & comme une eſpece de chagrin fort rude.

Nos Livres nous repreſentoient ce poiſſon d'une autre maniere, & je ne doute point


e Poisson
Volant.

Tom: I. pag. 11.

A

B

C

point aussi qu'il n'y en ait de diverses figures ; Car tout varie dans la Nature. Les chevaux d'*Irlande* ne sont point faits comme les chevaux de *Frise* : ni les Vaches de *Kent*, comme celles de *Middlesex*, quoique ces Provinces soient contiguës : moins encore comme celles d'*Islande*, qui n'ont point de cornes. Et sans sortir de nôtre Espece ; autre est un *Négre*, autre un *Allemand*, & autre un *Chinois*.

Mais revenons à nos Poissons. Un Naturaliste a nommé celui qui est marqué A, *Hirondelle de Mer*, & il lui attribuë quantité de proprietez que je laisse. Celui que j'ai marqué B est appellé *Mulet* dans le Journal de *Sanson Mathurin*, fameux Pilote de la Méditerranée, qui en a vû dans le Golfe de *Lion*, & ailleurs. Le trois marqué C a été tiré du Cabinet du Roy de *Dannemarck*, où j'ay quelque opinion qu'il n'a pas été fort exactement dessiné ; car quand ces animaux-là viennent à se sécher, il est difficile d'en observer la véritable forme. Il s'en trouve qui ont quatre aîles. Ceux que nous avons mangez ont assez le goût du hareng.

Ces pauvres petites bêtes, qu'on pourroit prendre pour le Symbole d'une perpétuelle frayeur, sont continuellement en fuite ; & en s'élevant, pour se sauver, ils viennent assez souvent donner dans les voiles. Ils vo-

 lent

lent aussi long-temps qu'il reste de l'humidité dans leurs aîles, qui dès qu'elles sont séches, redeviennent aussi tôt nageoires; force leur étant de retomber dans l'eau. Autrement, ils ont si grand' peur, qu'ils s'en iroient au bout du monde.

Ces efforts qu'ils font de devenir plûtôt habitans de l'air que de l'eau, sont pour éviter la persecution des Dorades & des Bonites qui leur font une guerre éternelle. Mais les pauvres malheureux n'évitent un péril que pour se jetter incontinent dans un autre: de cruels Oiseaux, leurs ennemis irréconciliables, étant toûjours au guet, & en grosses bandes pour les engloutir dès qu'ils entrent dans le nouvel élement où ils croyoient trouver un azyle. Les Marsouïns font la même guerre aux Dorades ; & tout cela nous est une image de la vie humaine, où l'on est en de perpétuels dangers, & où le foible est ordinairement la victime du fort.

Comme nôtre Vaisseau n'avoit pas assez de lest, nous résolumes d'en aller faire à l'Isle de *Sel* qui est une des Isles du *Cap-Verd*, & nous la découvrîmes le 29. d'Octobre. Le lendemain nous arrivâmes à la rade ; & nous jettâmes deux ancres à huit brasses, dans une anse qui est au Sud de l'Isle. Un grand nombre d'oiseaux de Mer vinrent visiter nô-

tre

re Vaiſſeau, & ſe percher ſur nos vergues, où ils ſe laiſſoient prendre à la main. On en mangea quelques-uns, mais on ne les trouva pas fort bons : il y avoit des Fous, des Fregattes, des Paille-en-queuë, & quelques autres : j'auray peut-être lieu de parler de ces animaux-là dans la ſuite. Nous avions eu depuis les *Canaries* une Hirondelle qu'on lâchoit tous les matins, & qui revenoit tous les ſoirs : elle fut tuée là par accident.

Le 31. de bon matin nous allâmes à terre avec nos armes & nos chiens, pour chaſſer. Nous trouvâmes d'abord une prodigieuſe quantité de Boucs, & de chevres ſauvages, que nous découvrîmes facilement de loin, parce que cette Iſle extrémement ſéche, ſans arbres ni brouſſailles, ne produit qu'une herbe fort courte ; du moins dans la grande partie que nous en avons vûë. Nous tuâmes quelques-uns de ces chevreaux, & nous les laisſâmes ſur une hauteur, pour les reprendre au retour de nôtre chaſſe. Nous courûmes deux ou trois heures pour chercher de l'eau, mais il nous fut impoſſible d'en trouver qui ne fut *Somache*, pour parler le langage de nos Matelots, c'eſt à dire, un peu ſalée ; tellement que nous ſouffrîmes une grande ſoif. Le Soleil eſt là très-ardent, & comme nous ne trouvâmes aucun ombrage, la chaleur nous fut fort in-

commode. Nous creusâmes en plusieurs endroits pour trouver de l'eau, & toûjours inutilement. Nous retournâmes donc à nos Chevreaux, & ensuite vers le bord de la Mer où nous arrivâmes fort fatiguez à Soleil couché. En revenant, nous vîmes un cheval parfaitement beau, & fier. C'étoit un Alezan-brûlé, dont les crins & la queuë traînoient à terre : jamais cheval n'eût le corps mieux fait, ni l'encolure plus magnifique. Il partit brusquement, & nous fit voir qu'il avoit bonne jambe. Je ne sçavois quel nom donner à un autre Animal que nous vîmes aussi & qui étoit un peu loin. Je croy que c'étoit une espece de Chat ; mais l'un d'entre nous voulût que ce fût un Renard. Et je suis trompé s'il rencontra plus heureusement que les Traducteurs de nos Pseaumes, quand ils ont fait dire à *David*, que ses Ennemis seroient la proye des Renards.

Nous trouvâmes une partie de nôtre Equipage à terre. Ils étoient descendus pour attraper quelques Tortuës. Nous nous mîmes de nouveau à creuser en divers endroits avec eux, pour trouver de l'eau douce, mais ce fut en vain. La nuit vint, & nous nous endormîmes sur le Sable à la belle étoile, non moins affoiblis de faim & de soif, que fatiguez par la chasse. Comme

nous étions tous dans un assez tranquille sommeil, nous fûmes réveillez en sursaut, par la brayante musique d'un rustique régiment d'Anes, dont nous ne pûmes nous débarasser qu'en brayant comme eux, & en leur tirant quelques coups de fusil. Mais ils ne nous eurent pas si tôt tourné le dos; qu'une autre troupes de pareilles Bêtes nous vint régaler de la même chanson. Ils étoient accompagnez de plus de cinq cens Boucs, qui nous environnerent, & nous ne pûmes nous rendormir. Enfin, ces Animaux se retirerent, & nous jugeâmes que si nous les suivions, ils nous conduiroient peut-être à quelque source cachée. En effet, il s'en fit un détachement qui descendit dans une petite profondeur, où il y avoit de l'eau, dont ils burent. Nous nous en réjoüimes, comme si nous eussions trouvé un trésor. Mais cette eau étoit encore salée. Ces Animaux ayant été contraints d'en boire dès leur naissance, cela leur est tourné en coûtume.

Le jour vint, & la faim nous pressant, il nous prît envie de faire rôtir quelque Gigot de Bouc; je ne dis pas de chevreau, terme trop honorable dont je me repens de m'être servi. Faute de bois, nous ramassâmes de la fiente séche d'ânes & de chevaux; nous en fimes une pyramide comme

de

de Tourbes Hollandoises ; & nos morceaux de Bouc pendus à des cordes, firent-là tant de tours, sans bouger d'une place, qu'il ne tint qu'à nous d'en manger. Ah ! la méchante chair ! le vilain goût ! quelle odeur ! l'envie de vomir me prend quand j'y pense : Mais il n'est sauce que d'appetit, chacun se servit donc de ses dents, arracha, rongea, mâcha comme il pût ; & point d'eau. Ne me dites pas ici, cher Lecteur, que nous avions grand tort de nous amuser dans cette vilaine Isle, au lieu de nous en aller manger, boire & dormir dans nôtre Vaisseau. Ceux qui nous avoient mis à terre, & qui avoient aporté aussi une partie de nôtre Equipage, s'en étoient retournez avec la chaloupe : & malgré nous, il falloit les attendre. Pour eux, ils ne s'imaginoient pas que nous fussions si mal à nôtre aise. Ils nous voyoient de loin, faire grand'chere & beau feu, ils ne doutoient point du tout que nous ne nous trouvassions fort bien-là. Enfin, ils vinrent sur le midi, & nous remenerent à nôtre *Hirondelle*. C'étoit le 1. de Novembre.

L'Isle de *Sel* n'a pas huit lieuës de tour ; on l'appelle ainsi parce que les Vaisseaux y abordent pour y faire des provisions d'un excellent Sel engendré sans art, par la Mer & par le Soleil, & qu'on trouve en grande abon-

abondance dans les creux des Rochers, du côté du midi. On y vient aussi *tourner* la Tortuë; c'est le terme, parce qu'on met la Tortuë sur le dos, pour s'en rendre maître. Tout le rivage est couvert de ces Animaux, particulierement dans le temps de leur ponte. Nous *tournâmes* donc quelques-unes de ces lourdes & stupides bêtes; & deux entre autres, qui selon l'estime des Connoisseurs, pesoient autour de cinq cens Livres chacune. Nous en portâmes l'essentiel à bord.

Que dirai-je encore de l'Isle de *Sel*? Nous y rencontrâmes quelques bouzes de vaches; mais nous ne vîmes point la bête. Et pour tout oiseau, nous ne trouvâmes que des moineaux. Ils ressemblent aux nôtres, à la grosseur près, car ils sont de moitié plus petits.

Il ne faut pas oublier le beau coquillage, qui est répandu par tout. Il y en a une varieté charmante; & je n'en ai point vû ailleurs qui approchât de la beauté de celui-là. C'est asûrement l'Ouvrage d'un Excellent Ouvrier. La brillante vivacité de l'émail, le mêlange & la diversité des couleurs, la forme, la délicatesse, la symmetrie, tout charme, & fait admirer ce Grand Ouvrier. Je m'en allois aux *Indes*, aux *Antipotes*, je ne sçai ou dans des Isles desertes, d'où je m'imaginois ne revenir jamais: & l'esprit plein de ces pensées, je ne m'amusai pas à

ramaſſer des Coquilles. Mais ſi, à mon retour, j'avois paſſé par-là, j'en aurois fait bonne proviſion.

Je dirai encore, puis qu'il m'en ſouvent, que j'eûs du chagrin, en me promenant dans cette Iſle, de n'y rencontrer pas un ſeul de ces grands & beaux Oiſeaux, qu'on appelle *Flamans*, c'eſt-à-dire, *Flambans* ou *Flamboyans*, & qui, au raport de divers Voyageurs, ſont des plus conſidérables du lieu. Je n'avois pas une pure & ſimple envie de voir ces Oiſeaux; le plus grand plaiſir que je me propoſois, c'étoit de confronter avec l'original, les differens portraits qu'on en fait. Car tous ceux qui les ont décrits, excepté Mr. *Willougby*, du moins tous les Auteurs (en aſſez grand nombre) qui ſe ſont rencontrez ſous ma main, donnent à ces Oiſeaux un bec qui finit en cuiller, ou en eſpatule; & M. *Willougby* leur deſſine un bec fort pointu.

Ce curieux Naturaliſte ajoûte qu'il croit que ce même Oiſeau porte le nom de *Flamand*, plûtôt parce qu'il a quelques plumes de couleur de feu qui éclate, que parce que ces Animaux ſoient originaires *Flandres*. Et certainement, ce ſçavant Auteur a raiſon; car il eſt très conſtant que ces ſortes de Flamans-là, ne ſont pas moins étrangers en *Flandres* qu'en *Angleterre*.

Le

Le 6. nous levâmes l'ancre, le vent nous étant devenu favorable ; & nous fimes voiles vers les Isles de *Martin-Vas*, selon les ordres que nous avions reçus.

Le 7. nous courûmes au plus près du vent, aprés avoir vû & paré l'Isle *Bone-viste* qui ne nous parût pas valoir mieux que l'Isle de *Sel* ; elle est plus longue & plus montagneuse. Nous n'y apperçûmes aucun arbre non plus que dans l'autre.

Le 11. nous essuyâmes la premiere fois une de ces courtes quoi qu'assez facheuses tempêtes, que les gens de mer appellent des *Grains*, & nous en souffrîmes de temps en temps jusqu'au delà de la Ligne. Ces *Grains* sont une espece de tourbillons violens, mêlez de pluye, qui se forment tout d'un coup, mais qui ne durent pas ordinairement un quart d'heure. On se prépare à les recevoir, parce qu'on les voit venir de loin ; on *cargue* incontinent les *huniers*, qui autrement seroient emportez, & les mâts de *hune* rompus.

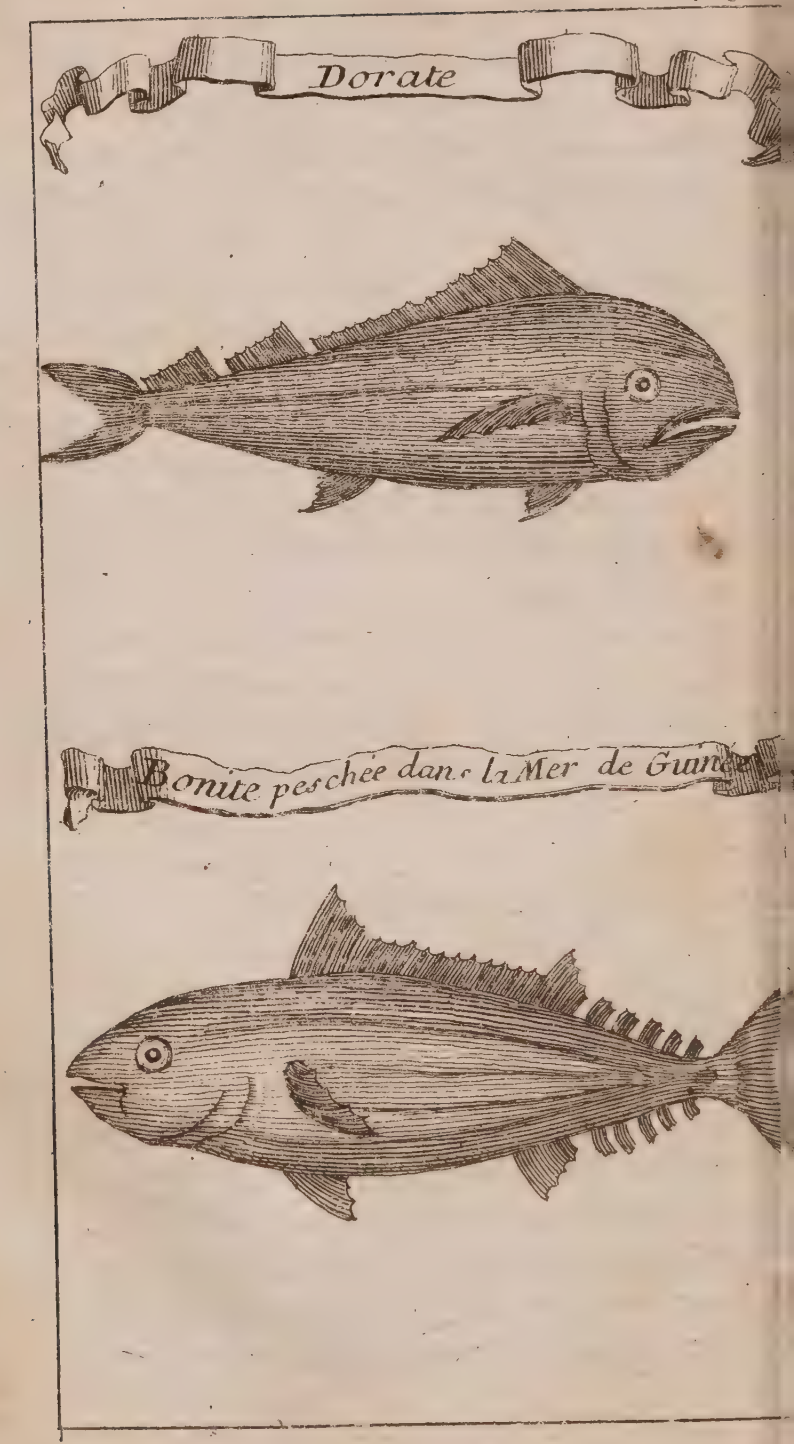
Lorsque le vent est trop fort, on abaisse toutes les voiles, ou on n'en porte que le moins qu'on peut. Pendant ce temps-là, la mer est extrémement agitée & paroît toute en feu. Il arrive souvent que ces *Grains* reviennent plusieurs fois en un même jour, tellement que l'Equipage est toûjours aux

écoutes : Le calme ſuccede ordinairement à cet orage en très peu de temps. Nous évitâmes auſſi pluſieurs Dragons d'eau : & le 12. le vent ceſſa à la hauteur de ſept degrez quinze minutes.

Sur le ſoir nous attrapâmes un oiſeau à peu près fait comme une becaſſe qui avoit volé autour de nôtre Vaiſſeau pendant tout le jour : les matelos le tuërent moins pour avoir le plaiſir de le manger, quoi qu'il en valût la peine, que pour ſe vanger de ce qu'il avoit fait deſerter quatre hirondelles qui nous avoient ſuivis depuis quelques jours, & qui nous avoient donné ſoir & matin une muſique d'autant plus agréable qu'elle nous faiſoit ſouvenir de cette chere terre qu'on aime tant, quand on vogue au milieu du vaſte Ocean.

Le 13. de Novemb. une heure avant le our il vint un *Grain* furieux, qui jetta bas nôtre grand mât de hune, ayant briſé le lien de fer qui l'attachoit : je ne marque cela, que parce que tout l'Equipage en fut étonné.

Le 14. nous rencontrâmes un prodigieux nombre de ces Dorades, & de ces Bonites dont j'ay parlé. Comme ces Poiſſons ſont aſſez connus, je ne les ai pas décrits ; mais puiſque l'occaſion ſe preſente de les nommer encore, j'ay envie de dire comment ſont faits


Dorate
Bonite peschée dans la Mer de Guinée

ceux que j'ay vûs. Les Dorades de l'*Amérique* dont parle M. de *Rochefort*, *ont*, dit-il, *le devant de la tête fait en pointe* : je ne connois point ces Dorades-là. Celles que j'ay diverses fois considerées, ont tout au contraire, le museau camus & arrondi ; ce qui leur donne une certaine physionomie que je n'aime bas beaucoup. Je ne croy pas aussi que personne fasse consister la beauté de ce poisson dans sa forme. Mais pour les couleurs, elles sont admirables. Il y a de deux sortes de Dorades. Celles dont on peut voir ici la figure a tout le dos émaillé de taches d'un verd bleuâtre, qui brillent comme autant d'aiguës-marines sur un fond obscur. Le ventre est d'un clair argentin. La queuë & les Nageoires sont dorées de fin or. Rien n'est plus vif ni plus éclatant, quand l'animal est dans son élément, ou quand il n'a pas encore souffert de mortification : ce qui arrive en très-peu de temps. Ce Poisson est long de quatre à cinq pieds, & n'a pas plus d'épaisseur que le Saumon. *Rondelet* l'appelle Bresme de mer. J'aprens de nos Matelots que l'autre espece de Dorade ne differe de celle-ci, qu'en ce que les deux extrémitez des machoires s'avancent un peu plus ; & en ce que les taches sont d'un bel azur sur un fond d'or. La chair de ces poissons est ferme & d'un fort bon goût.

La

La Bonite est ordinairement longue de trois à quatre pieds, est forte épaisse & charnuë; & a le dos couvert d'une petite écaille si serrée qu'à peine l'aperçoit-on : cela est d'une couleur d'ardoise, qui en quelques endroits tient un peu du verd. Le ventre est gris de perle & se rembrunit en approchant du dos. Quatre rayes jaunâtres qui naissent du côté de la tête, régnent le long du corps en distance à peu près parallele, & se réunissent à la queuë, qui a assez l'air d'une queuë de Maquereau. L'œil grand & vif, est comme une perle de jayet environné d'un cercle d'argent. On peut voir ici la forme du corps, & la disposition des Nageoires. Proche de la queuë, sur le dos, il y a six petites especes de Nageoires quarrées qui n'ont pas un pouce d'élevation; & vis-à-vis, sous le ventre, il y en a sept.

Comme j'écrivois ceci, un de mes Amis qui ne se lasse jamais d'admirer les divines merveilles de la Nature, & qui les considere, avec une grande exactitude, me dit qu'il avoit compassé & dessiné une Bonite qui fut pêchée en 1702. proche de la *Rye*, dans la Province de *Kent*, & qui differe en diverses choses de celle dont je viens de parler. On ne sera pas fâché que je donne ici le billet que cet ami m'écrivit sur cela, en m'envoyant la figure de cette Bonite.

» Le


Bonite peschée sur la Coste de Kent en Angleterre
b
c
d
a

„ Le Poiſſon qu'on appelle *Bonite* dans les Mers des *Indes*, eſt connu ſur toutes les côtes de *France*, & particulierement entre la *Loire* & la *Garonne*, ſous le nom de *Germon*. Il n'entre que rarement dans la *Manche* ; ce qui eſt, pour le dire en paſſant, tout le contraire de ce que fait le Maquereau, dont les côtes de *Normandie* fourmillent, ſur tout en *Beſſin* & en *Coſtentin* ; au lieu qu'à la *Rochelle*, on n'en voit jamais, ou très-rarement. Le Germon donc, ou la Bonite de nos Mers eſt certainement un poiſſon du genre de ces Bonites que vous avez vûës dans vos Voyages, mais l'eſpece varie un peu : choſe que l'on remarque en toutes ſortes d'animaux, auſſi tôt qu'on change de païs, comme vous l'avez vous-même obſervé. La derniere Bonite que j'ay vûë, & qu'on prit proche de la *Rye*, au commencement de Juin 1702. étoit juſtement longue de trois pieds, & avoit le corps proportionnément plus gros que celle dont vous m'avez fait voir la figure : puiſque trois largeurs du corps plein, en faiſoient l'entiere longueur. Je vous en envoye un deſſein exact. Au premier aſpect, on jugeroit que la gueule de ce poiſſon ne s'ouvriroit pas beaucoup ; mais il y a un reſſors ſecret, & elle s'ouvre juſqu'a l'endroit qui eſt marqué. *a* Les

» Dents,

„ Dents, deſſus & deſſous, ſont ſi menuës,
„ ſi courtes, & ſi foibles, qu'il ſemble que
„ cela ne ſoit fait que pour égratigner. La
„ Langue eſt large, noirâtre & dure juſ-
„ qu'à la racine, mais mollette & un peu
„ rouge à l'extrémité. L'œil a un grand
„ pouce de diamettre : la prunelle eſt com-
„ me un Cryſtal fort blanc & fort tranſpa-
„ rent, & le cercle qui l'environne eſt plus
„ brillant que de l'or poli.

„ La Couleur de ce poiſſon eſt la même
„ que de celui que vous avez décrit, quoi
„ qu'il n'ait point d'écailles au dos. Il n'a
„ qu'une peau liſſe, au dos & au ventre;
„ & ſur le côté, entre la qneuë & la na-
„ geoire qui eſt proche des Oüies, il y a
„ une bande écaillée de deux pouces de lar-
„ ge, d'écailles ſi petites & ſi fines qu'elles
„ ſont imperceptibles. Les deux Nageoires,
„ ſi je les puis appeller ainſi, qui ſont mar-
„ quées *b*, ſont oſſuës & immobiles. A l'en-
„ droit le plus étroit de la queuë, il y a de
„ chaque côté un nœud d'où ſort une pe-
„ tite touffe cheveluë qui n'a qu'un pouce
„ & demi de long.

„ Au lieu que vôtre poiſſon n'a que ſix de
„ ces petites nageoires que vous avez repre-
„ ſentées, ſur le dos, vers la queuë, & ſept
„ en bas; celui-ci en a neuf en haut, & huit
„ en bas. *c. c.* marquent les oüies, qui s'en-

„ trou-

„ s'ouvrent aisément. Et *d. d.* est comme
„ une grande écaille, que l'on ne peut sou-
„ lever que fort peu tout autour.

Les vents Alizez nous ayant quittez dès le 9. degré, nous n'eûmes jusqu'à la Ligne que *Grains* & que calmes : c'étoit toûjours à recommencer. La chaleur n'étoit pas excessive, & ne nous obligeoit pas à quitter nos robes de chambre pendant la nuit.

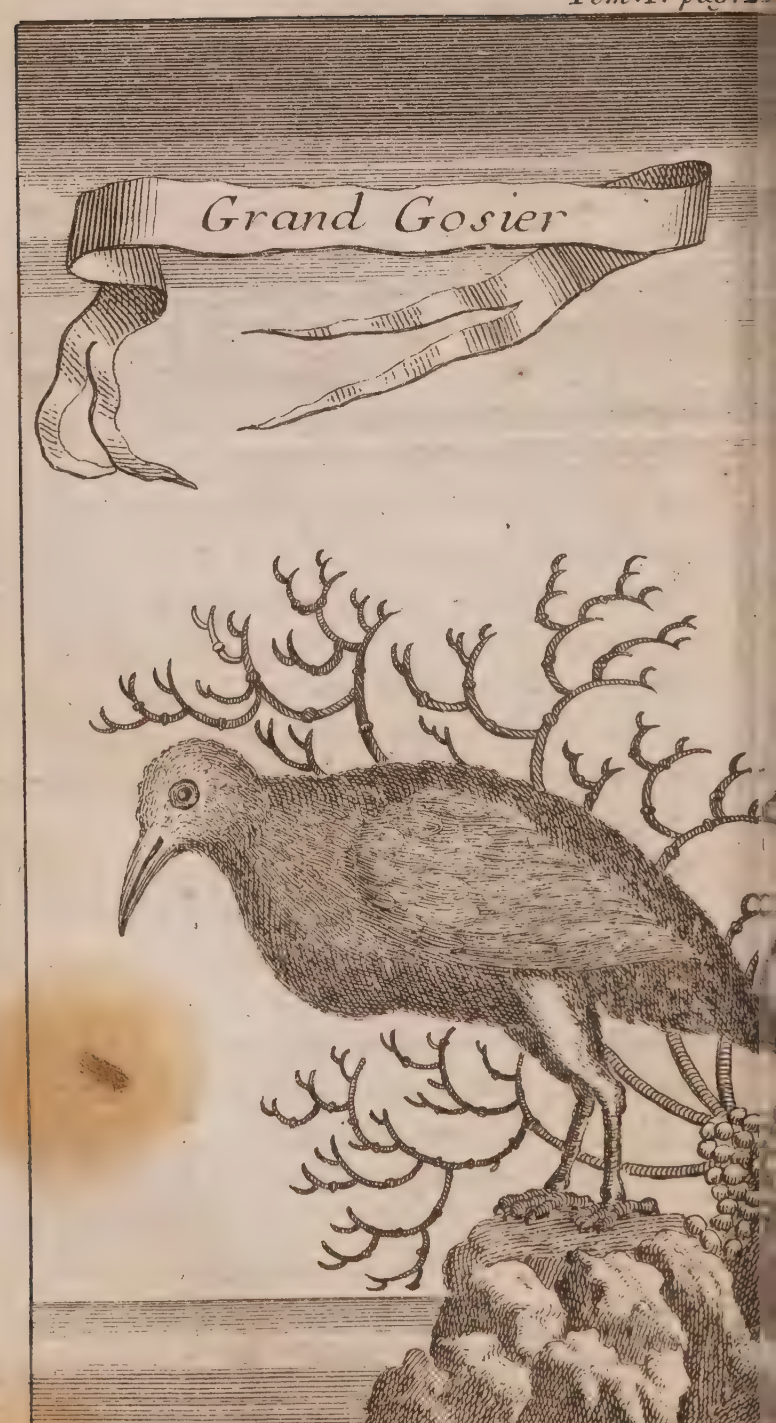
Nous passames la Ligne le 23. Novembre & il nous falut essuyer l'impertinente cérémonie qu'on appelle du *Baptême*; du moins ceux qui ne s'étoient pas rencontrez à pareille fête, ou qui ne voulurent pas se racheter pour de l'Argent.

C'est une coûtume ancienne qu'on auroit bien de la peine à abolir. Cela se fait quelquefois aussi lors qu'on passe sous les Tropiques. Voici en peu de mots comme cette belle cérémonie se fit sur nôtre Vaisseau. Un des matelots qui avoient déja passé la Ligne s'habilla de haillons; se fit une ceinture de corde, des cheveux & une barbe d'étoupes, & se noircit le visage de suye détrempée avec de l'huile. Dans cette équipage, tenant une carte marine en une main, un Sabre dans l'autre, & du noir à noircir, il se presenta sur le pont, accompagné de ses Suffragans habillez aussi grotesquement que lui : armez de grils, de poëles, de chau-

drons, de petites cloches, & faiſant avec ces inſtrumens de muſique qu'on peut s'imaginer.

Ils appellerent un à un ceux qui devoient être initiez, & après les avoir fait aſſeoir ſur le bord d'un cuveau plein d'eau, ils leurs firent mettre la main ſur la Carte, & promettre qu'en pareille occaſion ils feroient faire aux autres, la même choſe qu'on exigeoit preſentement d'eux. Enſuite, ils leur firent une marque au front avec le noir, leur moüillerent le viſage avec l'eau de mer, & leur demanderent s'ils vouloient donner à l'Equipage quelque choſe pour boire, leur promettant que moyennant cette liberalité il les tiendroient quittes. Ceux qui donnérent furent incontinent relaſchez, & quelques-uns mêmes éviterent ce déſagréable prélude, en donnant un peu plus graſſement. Il ne m'en coûta qu'un écu pour avoir le privilége de ces derniers. Pour les autres on leur fit faire la cullebute dans le cuveau; où on les lava & les décraſſa de tous les côtez avec les balais du Vaiſſeau; & je penſe bien que cela dura un peu plus longtemps qu'ils ne l'auroient voulu.

Comme la Frégate & la chaloupe n'avoient jamais paſſé la Ligne, il falut qu'elles ſubiſſent la même loy. Le Capitaine fut obligé de racheter l'Eperon de ſon Vaiſſeau, les


Grand Gosier

les Matelots disant qu'ils étoient en droit de couper le nez au bastiment. L'argent que l'Equipage ramassa fut destiné à se divertir en commun à la premiere occasion. Au reste, chaque Nation pratique cette ridicule cérémonie avec quelque diversité.

Nous courûmes en droiture vers les Isles de *Martin-Vas*, qui sont à vingt degrez Sud, & nous dismes au Capitaine de nous y faire mettre pied à terre pour les visiter suivant nos ordres. Comme son intention n'étoit pas de le faire, il nous répondit que les barres de nôtre hune d'avant, étant à demi rompuës, nous aurions de la peine à gagner ces Isles, parce qu'il faudroit serrer le vent de près, & aller toûjours à la bouline. Il changea donc de route malgré nos instances, & le peu de cas que nous témoignasmes faire de sa fausse & frivole raison. Et nous mismes le Cap sur l'Isle de *Tristan d'Acugna* qui est au trente-septiéme dégré de Latitude Méridionale.

Le 10. de Décembre nous passasmes le Tropique du Capricorne, & nous entrasmes dans la Zone temperée du Sud.

Le 13. plusieurs Oiseaux nous vinrent visiter. Il y en avoit quantité de ceux qu'on appelle *Grands-Gosiers*, & que l'on devroit plûtôt appeller *Gros-jabots*, à cause de leur Grosses gorges pendantes; Ils approchent

 de

de la groſſeur d'une oye ; & ſont fort haut-montez & n'ont ni beauté ni bonté ; car c'eſt une chair dure & d'un étrange goût. Ils ont la tête groſſe, le bec long & pointu, le Corps blanc, les aîles brunes ou rouſſâtres ; & le col tantôt long, tantôt court, ſelon qu'il leur plaît de l'allonger, ou de ſe rengoncer. C'eſt un animal mélancolique qui paſſe des jours entiers planté ſur un rocher à fleur d'eau, comme un pêcheur à la ligne, pour tâcher d'attraper quelque petit poiſſon. Quoi que cette figure de bête n'ait rien de fort réjoüiſſant à la vûë, nous ne laiſſâmes pas de recevoir agréablement leur viſite. C'eſt qu'on s'ennuye de ne voir que de l'eau, & que les moindres objets nouveaux divertiſſent ; juſtement comme dans ces petites Cours reculées, où les alteſſes ſont toutes ſeules ; ou bien dans ces Convents ſolitaires de triſtes Nonnains qui ſont ſi avides de Compagnie.

Le 17. on cria, à la Balaine, autre plaiſir Marin. Et chacun ſe leva promptement, pour aller ſaluer l'Eminence d'un gros dos noir qui rôdoit lentement autour de notre Vaiſſeau.

Un moment après, on en vit paroiſtre quinze ou vingt autres, qui me firent ſouvenir de ce que dit également M. de *Godeau.*

Pour

Pour la beauté de l'Univers,
De Monstres en formes divers
Tu peuplas les humides plaines;
Et voulus qu'en leur vaste enclos,
Tous rendissent hommage à ces lourdes Baleines
Qu'on prend pour des écueils sur la face des flots.

En effet, ceux qui n'ont pas plus d'expérience de la Mer qu'en avoit le bon *Aloysio Codamusto*, & tout l'Equipage de son Vaisseau, s'imaginent que ces grosses bêtes les cherchent pour les renverser. Ce célébre Voyageur nous raconte dans le chap. L. de l'histoire de sa Navigation, qu'ils eurent grand'peur d'un monstre épouventable dont les nageoires étoient comme les ailes d'un moulin à vent, & qui venoit sur eux: mais qu'ils mirent toutes les voiles au vent, & qu'ils échaperent heureusement de ce grand danger. Pour nous, loin d'être ainsi effrayez, nous prîmes un singulier plaisir à voir ces Colosses se joüer dans les ondes, avec autant d'agilité qu'un oiseau vole en l'air. L'une de ces Baleines surpassoit de beaucoup les autres en grosseur, & formoit quelquefois une petite Isle, & en même temps une petite montagne, sur la superficie tranquille de la Mer

Je doute que cette prodigieuſe moitié de machoire que l'on n'a pas jugée indigne d'être attachée contre le mur du Palais Royal de *S. James* à *Londres*, ait été d'un animal plus monſtrueux en groſſeur. Nos matelots qui avoient la Relation du *Patrice Vartomanni*, ne pouvoient s'empêcher de rire quand ils y liſoient ce que dit ce fameux Auteur, des Baleines qui pouſſent leur urine ſi haut.

Mais s'ils avoient lû *Pline & Solin*, Anciens vénérables, avec leurs Baleines longues de neuf cens ſoixante pieds, leur envie de rire auroit pû ſe changer en frayeur, par le danger d'être tous avalez, & le Navire & les Anchres, & les voiles & les mats, tout l'Equipage & tout l'attirail. Car encore, que ceux que l'on appelle communément Naturaliſtes prennent depuis quelque-temps la coûtume de dire que *Jonas* n'a pû être englouti par une Baleine, à cauſe que les Baleines ont le goſier ſi étroit, qu'à peine une Sardine y ſçauroit paſſer ; tout le monde ne compte pas ſur cela, comme ſur un fait aſſuré. Il y a peu de gens qui ayent diſſequé eux-mêmes des Baleines, & qui ayent vû de leurs yeux comment elles ont la gorge faite. D'ailleurs, il faut conſiderer qu'il y a beaucoup d'eſpeces differentes de ces Monſtres marins. Et comme je ne puis pas refu-

oient autour de nous, & tout cela répan-
oit une certaine joye dans nos ames. Mais
e fut inutilement que nous nous flatâmes
e l'espérance de joüir, au moins pendant
quelque temps, de cet agréable séjour ; &
l'en considérer plus particulierement les
beautez. Peut-être aussi nous auroient-elles
tenté d'y faire un plus long séjour que nous
ne l'aurions dû. Il y avoit d'autant plus
d'aparence à cela que nôtre santé commen-
çoit à s'alterer beaucoup ; les plus vigoureux
même étant fort incommodez ; mais nous
ne trouvâmes ni baye ni port, nôtre Capi-
taine n'ayant pas fait tout ce qui étoit en son
pouvoir pour en chercher. Comme nous n'o-
sions demeurer près de terre pendant la nuit ;
& que d'ailleurs nous étions trop exposez
aux Rafales, ou gros coups de vent, qui ve-
noient sur nous d'entre les montagnes, nous
reprîmes la route du Cap.

La nuit, il s'éleva un vent qui donna bien
de l'ocupation à l'Equipage. Les vagues
s'éleverent à la hauteur des mâts, & il tom-
ba une si grande quantité d'eau sur le pont,
que nôtre jeune garçon y auroit été noyé,
si on ne l'eût promptement secouru.

Le premier jour de l'an 1691. nous eû-
mes le plaisir de voir assez distinctement une
vache Marine de couleur roussâtre, qui fai-
soit voir la tête entiere, & quelquefois plus
de

de la moitié du corps hors de l'eau. Elle étoit ronde & épaisse, & paroissoit plus massive que nos plus grandes vaches. L'œil gros, les dents, ou défenses, longues ; & le mufle un peu retroussé. Un de nos matelots nous assûra que ces Animaux avoient les pieds, comme vous le pouvez voir dans la figure que voici.

Le 11. & le 12. nous vîmes quantité d'oiseaux gros comme des perdrix, & à peu près de la même couleur, que les gens de l'Equipage connoissoient sous le nom de Grisards. Il y en avoit aussi beaucoup d'autres de diverses especes, les uns & les autres differens de ceux de nôtre Continent. Ces nouveaux objets ne nous étoient pas desagréables ; mais ce qui nous en plaisoit le plus, c'est qu'ils nous étoient une marque certaine que nous n'étions pas éloignez de terre.

Le 13. sur le soir, on la vit, & on reconnût que c'étoit le Cap de *Bonne-Esperance* ; mais un gros broüillard qui s'éleva tout d'un coup nous en déroba la vûë, & nous obligea de nous mettre au large pendant la nuit.

Le lendemain, nous nous raprochâmes, & nous vîmes l'Isle *Robben*, qui est à l'entrée du port. Cette petite Isle est plate, & n'a d'habitations que quelques hutes pour des faiseurs de chaux.

Chacun aspiroit, il y avoit long-temps, à la


Vache Marine

la joye d'arriver au Cap ; car nous avions un extrême besoin de nous rafraîchir, étant presque tous fortement attaquez du scorbut ; & comme les raisins commençoient à meurir, la saison nous étoit tout à fait favorable. Après que nous eûmes côtoyé le Cap pendant deux jours, en louvoyant continuellement bord sur bord, à cause du vent & du courant contraire, nous entrâmes enfin dans la Baye le 26. de Janvier 1691. & nous y jettâmes l'ancre, sur les quatre heures du soir.

Quoique cette Baye paroisse admirable, son vaste bassin étant fermé d'un côté par une chaîne de Montagnes ; & de l'autre, par une longue jettée de terre qui lui sert de mole, elle est pourtant souvent fort mauvaise. Et la raison de cela est en partie, que l'une de ces Montagnes qui devroit toûjours lui servir d'abri, & quelquefois, & même souvent, une fatale source de ces *Rafales* impétueuses qui mettent soudainement tous les Vaisseaux dans un terrible desordre. D'ailleurs, les Vents de mer sont furieux encore. Ils souflent avec une violence épouvantable, & comme l'ancrage n'est pas fort bon, les Vaisseaux sont en grand danger d'être jettez sur la côte. Il est défendu alors aux chaloupes qui sont à terre de tenter de retourner à bord. Cette mauvaise Montagne est vers la pointe du Cap, & on l'appelle

la

la *Montagne du Diable*, à cauſe des maux qu'elle fait. Ce fut l'an 1493. que *Barthelemi Diaz*, envoyé par *Jean* II. Roi de *Portugal*, découvrit ce Cap de l'*Afrique*. Mais il raporta que les vents terribles qui y régnoient, ne lui avoient pas permis d'y deſcendre ; & que par cette raiſon, il avoit appellé ce lieu là *Tourmenteaux*. L'Hiſtoire ajoûte que le Roi répondit qu'il ne falloit pas ainſi ſe décourager ; & qu'il vouloit, lui, donner à cette terre-là, le nom de *Cap de Bonne Eſperance*.

Proche de cette Montagne, il y en a deux autres, dont l'une eſt nommée la *Montagne du Lion*, à cauſe que quand on la voit de la Baye, elle a, dit on, aux yeux de quelques-uns, la figure d'un Lion acroupi. Sur le ſommet, il y a un Corps de garde, & dix piéces de Canon. Et lors qu'on aperçoit de là les Vaiſſeaux en mer, on avertit le Fort.

L'autre Montagne eſt appellée la *Montagne de la Table*, & avec raiſon, parce qu'ayant le ſommet horiſontalement coupé, elle repreſente aſſez naturellement la figure d'une table. Un petit lac, ou étang qui eſt ſur le haut, fournit de l'eau à une partie des terres cultivées qui ſont en bas. Des diverſes Cartes, & Vûës que nous avions de la Baye, celle ci nous parut la meilleure.

Nous


La Baye du Cap de Bonne Esperance.
Isle Robben

Nous y recontrâmes quatre Vaisseaux, eux *Hollandois*, (le *Lion noir*, & la *Mongne de la Chine*:) un *Anglois*, & un *Daois*. Comme nôtre canon étoit encore à nd de cale, nous ne pûmes saluer dès l'aord, selon la coûtume; nous ne le fismes ue le lendemain, & même assez mal-àropos, quoi qu'heureusement; car l'un de os canons qui étoit chargé à boulet depuis *Texel*, sans que l'on s'en souvint, alla fraer la muraille du Fort, après avoir passé u milieu de trente personnes, & frisé la Mostache d'un Sergent qui nous rendit le oulet. Nous en fumes quittes pour quelues reproches. Je me souviens d'avoir lû ans la description que *Lambard* a fait de la Province de *Kent*, en *Angleterre*, qu'un areil boulet de violente Salutation, traersa le Palais Royal de *Grrenvvich*, & fit ntendre son sifflement aux oreilles de la Reine *Marie*. Les Rois n'aiment point ces ortes d'honneurs; & nôtre Sergent étoit u goût des Rois.

Le lendemain nous allâmes rendre nos Lettres au Gouverneur, qui nous gronda un peu, comme nous l'avions bien mérité, mais il nous fit en même temps un fort bon recueil, en consideration du traité que M. *du Quesne* avoit fait avec Mess. de la Compagnie, de qui nous avions aussi des Lettres

de

de recommandation. Nous nous enquîmes ensuite, de ce qui pouvoit servir à la continuation de nôtre Voyage ; particulierement, si les *François* s'étoient saisis de nouveau de l'Isle *Mascareigne* ? & si l'on avoit quelques Nouvelles de leur Escadre ? Mais on nous répondit fort diversement.

Quelques-uns nous dirent que l'Escadre de sept Vaisseaux qui avoit passé pour aller aux Indes, avoit jetté trois cens hommes dans cette Isle : D'autres croyoient que les *François* chassez de *Siam*, s'en étoient emparez. Et d'autres enfin nous assurerent que les Sept Vaisseaux n'y avoient point moüillé, & qu'il n'y avoit à *Mascareigne* que quelques familles qui y étoient habituées depuis longtemps. Comme ces differens rapports n'avoient rien de certain, nous n'en pûmes faire aucun usage. Ce qui passoit pour incontestable c'étoit, que rien ne pouvoit être égal à la beauté & à la bonté de l'Isle de Mascareigne ; que les bleds, le vin, & toutes les autres choses propres à la nourriture de l'Homme, y venoient abondamment, & presque sans culture. Tout cela nous fit résoudre, de partir au premier jour pour l'Isle Maurice, qui n'est pas fort éloignée de celle de Mascareigne, ou d'Eden, & où nous devions prendre nos mesures, selon les choses que nous y apprendrions, pour nous con-

former ainsi aux ordres que nous avions reçûs en *Hollande*.

Ceux d'entre nous qui étoient les plus malades, descendirent au Cap en arrivant, pour s'y guerir du scorbut : le séjour de terre étant le vrai & souverain remede de cette maladie.

Comme nous abordâmes en ce lieu, dans le temps que les raisins commençoient à être murs, (ce qui fut pour tout l'Equipage un excellent rafraîchissement) nous demeurâmes au Cap pendant trois semaines, tant pour rétablir nôtre santé, que pour radouber nôtre Vaisseau. Mon dessein étant de parler du Cap plus amplement, dans la suite, & des choses que j'y ai remarquées, je remets à entretenir le Lecteur jusques à nôtre retour.

Nôtre Hirondelle ayant eû ses rafraîchissements aussi bien que nous ; & tout le monde se trouvant dans une parfaite santé, aprés trois semaines de repos à terre, nous levâmes l'ancre le 5. de Février 1691. Nous saluâmes le Fort de 5. coups de canon, & nous partîmes, quoique le vent ne nous fût pas tout-à-fait favorable. Aprés avoir louvoyé quelque temps, nous fîmes route en droiture pour doubler le Cap des Aiguilles. Nous montâmes jusqu'au 40. Degré, & le vent fut toûjours variable jusqu'au 15. de

Mars, auquel jour nous eûmes tous les présages d'une grande tempête.

Le vent devint impétueux en fort peu de temps ; & la mer écumant & soûlevant ses ondes, formoit des montagnes qui paroissoient plus hautes que nos mâts. L'air se changeant tout en feu, les éclairs nous ébloüissoient, & nous faisoient voir d'épouventables lames d'eau qui sautoient de moment en moment sur le pont. Et le feu *S. Elme* s'étant attaché à nos mâts contribuoit à redoubler les frayeurs de tout l'Equipage. Nôtre Vaisseau qui avoit été regardé au Cap, avec étonnement à cause de sa petitesse, étoit poussé d'une vitesse inconvenable. Tout étoit dans un embarras, & dans un desordre horrible : les amarres toutes brisées ; les coffres, les armes, les lits, les Matelots, & les Passagers rouloient pêle mêle d'une étrange façon, & le Ciel qui nous avoit parû au commencement tout embrasé, s'y couvrit tout d'un coup de noires ténébres, de la profonde épaisseur desquelles tomberent des torrens qui sembloient vouloir abymer ceux qui faisoient la manœuvre.

Le pont étoit toûjours couvert d'un pied d'eau, parce qu'elle tomboit comme à pleins seaux ; & que la mer en jettoit aussi plus abondamment qu'il n'en pouvoit sortir. Mais ce qui redoubloit la crainte dont nous

étions

étions saisis, c'est que personne n'avoit encore vû ce que nous expérimentions pendant cette extraordinaire tempête. Le même Vent s'augmenta toûjours jusqu'à un certain point, aprés quoi tous les autres se succedant, & s'entremêlant quelquefois avec une égale fureur, se faisoient un triste joüet de nôtre pauvre petit Vaisseau, qu'ils portoient & raportoient en un moment de la Terre au Ciel. En dix heures que dura ce furieux Orage, tous les Vents conspirez firent absolument le tour du Compas ; & presque pendant tout ce temps-là, comme il étoit impossible de manœuvrer, on fut obligé de s'abandonner au caprice & à l'impetuosité des vagues.

Enfin l'Orage diminuant peu-à-peu, nos espérances presque perduës se releverent ; nous nous félicitames de bon cœur sur nôtre commune délivrance, chacun se sentant une secrete joye que personne n'auroit goûtée ; si une grande & juste frayeur ne l'eût pas indirectement causée ; & nous rendîmes tous ensemble nos actions de graces à celui qui par son admirable bonté, nous avoit conservez au milieu de si grands dangers.

Quand nous fûmes un peu revenus à nous-mêmes, & qu'échapez des plus furieux assauts, nous ne regardames plus que comme un jeu ces houles épouventables qui sem-

bloient pourtant vouloir encore nous engloutir ; nous vînmes à penser qu'il falloit sans doute donner le nom d'Ouragan à cette épouvantable tempête. Nous en trouvâmes une vraye & énergique description dans le Pseaume CVII. que nous lûmes avec grand plaisir & admiration, aussi bien que le XXIX.

Qu'on vante tant qu'on voudra les idées du fameux *Virgile*, sur un pareil sujet : ce qu'il dit ne sauroit approcher du sublime de ces deux Pseaumes. Comme aussi tous ces endroits admirez par les Pédans, chez les Poëtes Grecs & Latins, ne sont que fort peu de chose, en comparaison des magnifiques & inimitables Cantiques de *David*.

Nôtre entretien roula assez long temps, sur les terribles & presque incroyables effets de cette matiere de l'Air, apparemment si douce & si foible, legere, invisible, & semblable au neant ; qui dans l'impétueuse agitation de ses tourbillons, déracine pourtant les plus gros arbres, fracasse les Vaisseaux, renverse les Maisons, & cause en si peu de temps de si grands désordres.

Ce qu'il y a d'admirable encore, c'est qu'un des plus assurez présages de l'Ouragan (mot Indein que nous avons adopté) c'est un calme parfait ; la mer prend un maintien trompeur ; tous ses sillons s'aplanissent, ses moindres rides s'effacent entierement, &

tous

our son air devient riant & gai.

Je voudrois bien que ces Messieurs qu'on ppelle des Philosphes, nous fissent voir distinctement les secrets ressorts de ces divers nouvemens admirables; au lieu de toutes es petites raisons superficielles, & presque toûjours fausses & badines, dont ils remplissent leurs fameux Ecrits. Les vrais Sages avoüent humblement que la Nature a des profondeurs impénétrables, & qu'à proprement parler elles le sont toutes, aussi bien que celles des choses Divines. Et ils reconnoissent qu'une des plus grandes Sciences du véritable Philosophe, c'est de n'ignorer pas son ignorance.

On croit avoir remarqué que la pluye est salée, dans la plus grande force de l'Ouragan; & plusieurs Voyageurs l'ont écrit. Mais quoi que je ne veüille pas absolument nier ce fait; j'ai bien du penchant à croire que l'on confond les rejaillissemens des flots réduits en poussiere, ou en goutes, avec la véritable pluye. Si l'on dit qu'on a trouvé la pluye salée sur terre, au milieu de certaines Isles; je répondrai premierement que j'en doute; & j'ajouterai que ces mêmes tourbillons qui transportent les plus grands vaisseaux, peuvent enlever aussi de grosses portions de ces vagues emmoncelées, dont la hauteur se confond déja avec celle des

nuës

nuës les plus élevées, & que cela peut être porté bien avant dans les Isles, ou dans les autres terres éloignées de la mer.

Je n'ai dit qu'un mot de ce Feu *S. Elme*, que je vis attaché à un de nos mâts, au Fort de l'Orage, parce que je n'ai fait aucune observation particuliere sur ce Phénomene. Je ne l'apperçûs que par hasard, m'étant retiré dans ma cabane; & mon esprit étant alors ocupé de toutes autres pensées, que de pensées de curiosité. Je vis une masse de feu bleuastre, comme colée à un des masts, & je ne regardai pas s'il y en avoit davantage. Ce qui me fait croire aujourd'hui qu'il n'y en avoit qu'un, c'est que nos Matelots en furent effrayez, au lieu que quand il en paroît deux, ces pauvres especes de gens ont accoutumé d'en tirer un heureux augure. Ce fut selon cette idée, sans doute, qu'on ne donna pas le nom d'un de ces deux Feux-là seulement, au navire dont parle *St. Paul*, mais des deux ensemble. Je dis de deux, parce qu'on ne parloit alors que de deux: de ces deux Enfans éclos avec *Helene* & *Clitemnestre*, de deux Oeufs de *Léda*, que les uns transformerent en la constellation des Gemeaux, & que d'autres adorerent sous leur premier nom de *Castor* & de *Pollux*, comme Dieux de la Mer, parce qu'ils en avoient chassé les Pirates. Mais je sçais qu'il

en

n paroît quelquefois quatre ou cinq ensemble, & peut-être plus. Au reste, comment Monsieur *S. Elme* a succédé à Monsieur *S. Castor*, & à Monsieur *S. Pollux*, c'est une question que je laisse à faire & à décider à quelque Séraphique Docteur.

Le 3. d'Avril, nous vîmes terre; grande Nouvelle! Ce que c'étoit, on n'en sçavoit rien; car nous avions perdu la tramontane. Toutefois, on voulut se flâter de la douce pensée que ce pourroit être l'Isle d'*Eden*; & on prépara plusieurs choses, en se divertissant, comme pour aller bien tôt habiter cette Isle tant desirée. Le Vent étoit un esprit de contradiction, qui nous en vouloit éloigner, mais nous disputâmes si efficacement contre lui, que malgré son opiniastreté, nous le vainquîmes, & nous aprochâmes enfin de cette Terre premierement inconnuë, qui aprés un examen attentif, se trouva être celle que nous cherchions, à nôtre grand contentement.

De l'endroit où nous nous arrétâmes, pour jetter les yeux pendant quelques momens sur cet admirable Païs, nous en découvrîmes diverses beautez. Des Montagnes s'élevent vers le milieu, mais toute la partie de l'Isle qui se presentoit de nôtre côté, nous parut être un païs presque uni. Et nous pouvions aisément discerner l'agréable mélange

lange de Bois, de Ruiſſeaux, & de Plaines émaillées d'une raviſſante verdure. Si nôtre vûë étoit parfaitement ſatisfaite, nôtre odorat ne l'étoit pas moins ; car l'air étoit parfumé d'une odeur charmante qui venoit de l'Iſle ; & qui apparemment s'exhaloit en partie des Citronniers & des Orangers qui y ſont en grande abondance. Nous fûmes tous également frapez de cette ſuave odeur, à une certaine diſtance de l'Iſle. Quelques uns ſe plaignirent agréablement que ces parfums les avoient empêchez de dormir ; & d'autres dirent qu'ils en avoient été ſi embaumez qu'ils ſe ſentoient rafraîchis, comme s'ils avoient été quinze jours à Terre.

La Relation qui a été publiée par les ſoins de M. *du Queſne* n'a pas rapporté cette circonſtance, mais Mr. *Delon* ne l'a pas oubliée, & même il a écrit, qu'il croit que ce qui eſt cauſe qu'il n'y a dans l'Iſle ni ſerpens, ni rats, ni inſectes venimeux, c'eſt que le grand nombre de fleurs odorantes dont elle eſt couverte, ſont un poiſon pour ces animaux là : ce qu'il dit avoir expérimenté. Nous ne pouvions nous laſſer tous de dire du bien de cette Iſle, excepté le Capitaine qui affectoit de tenir un langage contraire. Quelque ſemblant qu'il fit & quelques poſitifs que fuſſent les Ordres qu'il avoit reçûs, ſon deſſein n'étoit pas d'y deſcendre ; & ce

n'étoit

n'étoit que le haſard qui l'en avoit fait approcher ; car il croyoit en être à plus de quarante lieuës, lors qu'on la découvrit. Il fut extrêmement étonné, quand le Pilote lui dit qu'il voyoit terre, & que ce pourroit bien être ce qu'on cherchoit. Je ne pénétrerai point ici dans les raiſons ſecretes de la conduite de cet homme, parce que je n'ai que des conjectures ; & qu'après tout, cet examen n'eſt pas néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, (en vérité, la plume me tombe de la main) ce fourbe, ce ſcelerat, profita de nôtre foibleſſe ; il s'éloigna peu-à-peu, & il prit la route de *Diego Ruys*. Il diſpoſoit de ſon Equipage ; & nous, qui étions tous malades, nous ne nous trouvâmes point en état de le forcer à s'acquitter de ſa commiſſion. On peut juger de nôtre ſurpriſe & de nôtre douleur.

Au reſte, puiſque je n'ai pas été aſſez heureux pour viſiter cet aimable Païs, dont le Lecteur s'eſt attendu dès le commencement que je l'entretiendrois, je croi que je ferai une choſe qui ne lui déplaira pas, ſi j'ai recours à un moyen par lequel il ne ſoit pas tout à fait fruſtré de ſa juſte attente. Dans cette vûë donc, je lui ferai un abregé des ſingularitez les plus remarquables de l'Iſle d'*Eden*, ſelon le recuëil qui en fut fait un peu avant nôtre départ, par les ſoins de M.

du Quesne. Il eſt vrai que cette Relation pourroit être ſuſpecte à ceux qui penſent qu'il étoit de ſon interêt de préocuper les eſprits d'une maniere qui fut avantageuſe à ce nouveau monde qu'il avoit deſſein d'aller habiter. Mais j'ai premierement à dire ſur cela, que loin de rien ajoûter à la Vérité, M. *du Queſne* ne voulut point que l'on inſérât dans le petit Livre qu'il fit publier, aucune de ces ſortes de choſes, qui auroient le moindre air d'exageration, encore qu'elles paſſent pour vraies. Et j'ajoûterai en ſecond lieu, qu'à *Maurice*, à *Batavia*, & au *Cap*, je ſuis témoin que tout le monde convient qu'il n'y a rien dans cette Relation qui ne ſoit très-conforme à la Vérité.

„ Cette Iſle fut premierement nommée „ *Maſcarenas*, par les *Portugais* qui s'en em„ parerent, ſous leur Roi *Jean IV*. l'an „ 1545. M. de *Flacour* y planta l'Etendard „ de *France*, cent huit ans après, au nom de „ *Loüis XIV*. preſentement régnant, & lui „ donna l'illuſtre Nom de *Bourbon*. On „ peut voir ce qu'il en a écrit. Il poſa „ les Armes de *France*, ſur le Monument „ même, où il trouva celles de *Portugal*, „ après avoir fait la même choſe à *Mada*„ *gaſcar*.

„ Je croi que les *François* ont comme „ abandonné cette petite Iſle. D'autres qui

„ y

„ y ſont deſcendus depuis, l'ont trouvée ſi
„ excellente & ſi belle, qu'ils l'ont regardée
„ comme un petit Paradis Terreſtre, & qu'ils
„ lui ont donné le beau nom D'EDEN,
„ c'eſt à-dire, PAYS DE DE'LICES.

(La Relation dont je donne un extrait, dit mal à-propos que perſonne n'a parcouru cette Iſle. La Carte que je mets ici, a été faite ſur la deſcription de ceux qui l'ont viſitée par tout, pendant un ſéjour de pluſieurs Années.

„ Quoi qu'il en ſoit, *ajoûte M. du Queſne*,
„ il eſt certain que l'Iſle d'*Eden* eſt d'une
„ étenduë ſuffiſante, pour contenir aiſément
„ une longue ſuite de générations, de quel-
„ que Colonie qui s'y voudroit établir.

„ Il eſt très vrai, *ajoûte nôtre Auteur*,
„ que les Voyageurs ne nous ont parlé d'au-
„ cun Païs où l'air ſoit plus ſain qu'il l'eſt
„ dans cette Iſle: ce qui eſt un article très-
„ important. On ſait que quantité de Ma-
„ lades y ſont deſcendus, & s'y ſont par-
„ faitement rétablis en fort peu de temps.
„ On a le même témoignage de ceux
„ qui y ont fait ſéjour, encore que di-
„ vers ſecours & commoditez ordinaires
„ leur ayent manqué, & qu'ils ayent
„ été trop expoſez tantôt au Soleil, tantoſt
„ au Serain. Le Ciel en eſt pur; & les
„ exalaiſons de la Terre, ainſi que des

„ plantes & de fleurs aromatiques dont elle
„ eſt couverte, en parfument l'air, & y font
„ reſpirer un eſprit de baume qui n'eſt pas
„ moins ſalutaire qu'il eſt agréable.

„ Cette charmante Iſle, qui eſt entre le 21.
„ & le 22. Dagré de Latitude Méridionale,
„ a cet avantage commun avec la plûpart
„ des autres Païs qui ne ſont pas éloignez de
„ la Ligne, que la chaleur en eſt temperée
„ par de certains petits vents frais & réglez,
„ que la Providence toûjours admirable a
„ diſpoſez pour rendre ce Païs commodé-
„ ment habitable.

„ C'eſt une des ſingularitez de cette Iſle,
„ que la quantité de Fontaine que l'on y
„ rencontre. L'Eau en eſt pure & ſaine,
„ & quelques-unes ſont purgatives. De ces
„ ſources naiſſent des Ruiſſeaux, & même
„ de petites Rivieres qui arroſent toutes les
„ plaines, & qui ſont ſi poiſſonneuſes, que
„ quelques Voyageurs ont aſſuré, que *la*
„ *quantité du poiſſon fait chanceler ceux qui*
„ *paſſent ces Rivieres à gué.* Il y a pluſieurs
„ Lacs; & un entr'autres dont les ſources
„ ſont ſi abondantes qu'il en ſort ſept gros
„ ruiſſeaux qu'on voit ſerpenter dans une
„ vaſte & riche campagne.

„ Il n'y a aucun animal venimeux, ni
„ dans l'eau, ni ſur la terre. Au lieu que
„ preſque tous les autres Païs chauds ſont

„ pleins

„ pleins de ſerpens & d'autres telles ſortes „ de bêtes dont la piquûre ou la morſure ſont „ dangereuſes, & même mortelles. On „ aſſure la même choſe des plantes & des „ fruits.

„ Je ne dirai rien du Coquillage admi- „ rable dont les bords de la mer ſont rem- „ plis, ni du Corail, & de l'Ambre gris „ qu'on y trouve, quoique cela ait ſon „ utilité. Mais je dirai que la Mer eſt fort „ poiſſonneuſe, & que les ſeules Tortuës „ qu'elle fournit, ſont une nourriture abon- „ dante & délicieuſe. Les Tortuës de terre „ ſont auſſi une des richeſſes de l'Iſle; car „ il y en a quantité; la chair en eſt très- „ délicate, & la graiſſe l'emporte ſur le „ beurre, & ſur la meilleure huile, pour „ toutes ſortes de ſauces. Il y a des Tortuës de „ mer qui péſent plus de cinq cens livres. „ Celles de terre ne ſont pas de cette groſ- „ ſeur: mais les grandes portent plus aiſé- „ ment un homme qu'un homme ne les „ pourroit porter. Cette huile de Tortuë, „ car c'eſt une graiſſe qui ne ſe fige point, „ eſt un remede très-bon pour pluſieurs ſor- „ tes de maladies.

„ Les Forêts ne ſont pas ſi épaiſſes, qu'on „ ne les puiſſe traverſer aiſément; & l'om- „ brage n'empêche pas que les fruits n'y „ meûriſſent. Il y a quantité de Cédres, „ d'E-

„ d'Ebéniers, & d'arbres propres pour la
„ Charpente. Il y a des Palmiers, des Fi-
„ guiers, des Lataniers, des Orangers, des
„ Citroniers & des Acajous de diverses sor-
„ tes. On pourroit nommer vingt autres
„ especes d'arbres dont les fruits sont bons
„ à manger, & dont la varieté est toute
„ propre à satisfaire la diversité des goûts.
„ L'Aoles, l'Esquine, l'Indigo, les Can-
„ nes de Sucre, le Cotton, l'Ananas, les
„ Bananes, le Tabac, les Patates, les Ci-
„ trouilles, les Melons de terre & d'eau,
„ les Concombres, les Choux-Caraïbes,
„ les Oumines, les Féves Antasques, les
„ Haricots Ambriques, les Cambares, cer-
„ tains pois du Païs, & cent autres plan-
„ tes, fruits, ou racines de cette na-
„ ture croissent naturellement par tout,
„ jusques sur les Montagnes. On sait par
„ expérience que le Blé de Turquie, le
„ Mil, le Ris, le Froment, l'Orge &
„ l'Avoine y réussissent très-bien; & qu'on
„ peut faire plus d'une récolte par an de
„ tous ces grains-là. On a aussi eu la cu-
„ riosité d'y semer de toutes nos légumes, &
„ de toutes les herbes de nos jardins, (dont
„ je m'abstiendrai de faire une ennuyeuse
„ énumération) & tout cela est venu à
„ merveilles. C'est que le terroir est ex-
„ cellent, & que le Pere de la Nature le
„ rend

„ rend admirablement fécond. Puiſqu'on
„ y a mangé de fort bon raiſin, il y a tout
„ lieu de croire qu'on y pourroit boire auſſi
„ de bon vin. Et il ne faut pas douter non
„ plus, ce me ſemble, que l'on n'y élevât
„ avec ſuccès la plus grande partie des arbres
„ fruitiers de nôtre Continent.

„ Les Bœufs, les Cochons, & les Che-
„ vres qui y furent autrefois portez par les
„ *Portugais*, y ont tellement multiplié,
„ qu'on les trouve par bandes dans les forêts.
„ Et on peut raiſonnablement s'aſſurer que
„ les Cerfs, les Daims, les Moutons, & tous
„ les autres animaux que l'on voit ailleurs
„ ſous le même climat, y réüſſiroient de la
„ même maniere.

„ Entre les Oiſeaux communs dans cette
„ Iſle, je nommerai les Perdrix, les Tour-
„ terelles, les Ramiers, les Bécaſſes, les
„ Râles, les Merles, les Grives, les Hu-
„ pes, les Oyes, les Butors, les Canards,
„ les Poules d'eau, les Pintades, les Perro-
„ quets, les Aigrettes, les Géans, les Fous,
„ les Frégattes, les Moineaux, & quantité
„ d'autres petits Oiſeaux. Pluſieurs ſortes
„ d'Oiſeaux de Proye, & d'Oiſeaux de mer.
„ Il y a des Chave-ſouris qui ont le corps
„ plus gros que des poules, & dont on man-
„ ge avec plaiſir, quand on peut vaincre
„ cette ſorte de répugnance qui n'eſt cauſée

„ que par un préjugé. On fait auſſi bonne
„ chere des Perroquets. Les Géans ſont
„ de grands Oiſeaux montez ſur des échaſ-
„ ſes, qui fréquentent les Rivieres & les Lacs,
„ & dont la chair eſt à-peu près du goût de
„ celle du Butor. Les Perdrix ſont toutes
„ griſes, & la moitié plus petites que les
„ nôtres. Les Mâles des Moineaux ont la
„ gorge rouge, & plus rouge qu'à l'ordi-
„ naire quand ils font l'amour ; mais ces
„ petits Animaux, qui comme les Fleurs &
„ les Papillons ne ſemblent avoir été faits
„ que pour embellir la Nature, ſe ſont mul-
„ tipliez en ſi grand nombre, que pour di-
„ re la vérité, ils ſont devenus beaucoup
„ incommodes. Ils viennent par gros
„ nuages, enlever en un moment les grains
„ qu'on a ſemez, ſi on n'y prend garde : &
„ cela eſt un inconvénient ſans doute. Mais
„ il eſt à croire que la poudre à canon les
„ effaroucheroit en aſſez peu de temps. Il
„ y a auſſi des Chenilles & des Mouches qui
„ ſont quelquefois aſſez embaraſſantes. Et
„ enfin, (car il faut tout dire quand on veut
„ donner une vraye & entiere idée des cho-
„ ſes), ces effroyables tempêtes que l'on
„ connoît ſous le nom d'Ouragans, ſont en-
„ core un Article fâcheux. On aſſure bien
„ qu'ils ſont beaucoup moins violens que
„ ceux des Iſles de l'Amérique ; & on dit,
„ qu'a-

„ qu'après-tout, cela ne dure que vingt-
„ quatre heures. On confidere auffi que
„ comme ces terribles orages n'arrivent
„ qu'une fois par an, & précifément dans
„ la même faifon, il y a des moyens de fe
„ précautionner qui font infaillibles. On
„ ajoûte que pour un mauvais jour, il y en a
„ trois cens foixante-quatre qui font admi-
„ rablement beaux. Et effectivement ces
„ penfées-là font confolantes. Les gens
„ fages, ceux particulierement qui ont un
„ peu vécu, & un peu voyagé, fçavent
„ qu'il ne fe faut attendre à aucune félicité
„ parfaite en ce Monde, ni fous la Ligne,
„ ni fous les Poles. Tout a fon pour-&-
„ contre, & le meilleur n'eft que le moins
„ mauvais. Ce qu'il y a donc à faire, en
„ cette occafion, comme en toute autre,
„ c'eft de prendre la balance, & de pefer
„ les chofes, avant que de fe déterminer. Si
„ quelques inconveniens de nôtre *Eden*, vous
„ font de la peine, difoit M. *du Quefne*,
„ mettez dans un des baffins de vôtre balan-
„ ce, les Chenilles, les Mouches, & les
„ Moineaux de cette Ifle, avec un Oura-
„ gan par an; & joignez la SANTÉ, la
„ LIBERTÉ, la SURETÉ, L'A-
„ BONDANCE, & la TRANQUILLITÉ.
„ Dans l'autre baffin, pour contrepefer les
„ trois efpeces de petits animaux importuns
„ que

„ que nous avons nommez, mettez toutes
„ ces étranges bêtes que nôtre célébre *Mo-*
„ *liere* appelle des Harpagons, des Grapig-
„ nans, des Purgons, des Macrotons, des
„ Mascarilles, des Metaphrastes, des Trisso-
„ tins, & des Sot-en-Villes. Ajoûtez à cela
„ des Dragons, & des Escobars, des Rats-de-
„ Cave, & des Rats-de-grenier; l'Esclavage,
„ la Pauvreté, les Allarmes, & mille Miseres;
„ & après cela, levez la balance.

Ce fut donc à nôtre très grand regret, je le dirai encore, que nous nous vîmes éloignez de cette Isle charmante, que nous avions tant de fois desirée. Dans nôtre foiblesse & dans nôtre douleur, nous consentîmes à ce que nous ne pouvions empêcher, & le Commandant de nôtre Hirondelle s'efforça de nous persuader qu'il nous mettroit dans un lieu qui ne céderoit en rien, à celui qui nous avoit semblé si beau. Il n'y avoit que cent cinquante lieuës à faire pour trouver cette Isle nouvelle; mais les vents nous furent si contraires, que nous ne fîmes que louvoyer pendant un mois entier.

Le pauvre *Jean Pagni*, l'un de nos Compagnons, mourut dans ce temps-là, entre l'Isle manquée & l'Isle esperée. Il ne put résister davantage au Scorbut & à l'oppression qui le tourmentoient.

Enfin, un beau Samedi matin 25. d'Avril,

vril, vieux ſtyle (1691.) nous apperçûmes une nouvelle Terre. C'étoit la petite Iſle de *Diego-Ruys* où nôtre Capitaine avoit réſolu de nous mettre. Nous en approchâmes fort près, par la pointe de l'Eſt, en cinglant vers le Sud. Elle nous parut de difficile accès à cauſe de ces rochers qu'on appelle *Briſans* dont elle eſt toute environnée, & qui s'étendent beaucoup au large. Nous n'aperçûmes d'abord ni port, ni baye, ni aucun endroit où nous jugeaſſions qu'on pût deſcendre commodément. Sur le ſoir on ſonda, & on trouva fond de *roche-pourrie* à trois lieuës de terre. Nous jettâmes l'ancre, & je ne ſçais quelle raiſon, jointe au calme, nous firent demeurer là juſqu'au Lundi 27. Nous employâmes ce jour là & le ſuivant à conſiderer le dehors de l'Iſle autant que cela ſe pût, pour tâcher de découvrir quelque endroit acceſſible. Le 28. ſur les 4. heures aprés midi, nous remarquâmes une ouverture que nous crûmes propre pour nôtre deſſein. Mais la nuit ſurvenant, nous nous remîmes un peu au large, & nous batîmes la mer juſqu'au point du jour. Sur les onze heures de Matin, le 29. le calme nous prit, & nous jetta dans un grand danger; car un courant rapide nous portoit à vûë d'œil entre des rochers qui s'avançoient plus d'une lieuë avant dans la Mer. Nous en

étions

étions si près, qu'il n'y avoit aucune apparence d'éviter ces écueils, lors que par une grace toute particuliere du Ciel, il se leva soudainement un vent favorable qui nous repoussa. Nous remîmes le cap à terre, vers la pointe du Nord; & à midi, le Capitaine mit la chaloupe à l'eau pour chercher quelque entrée. Sur le soir nous fîmes voile vers la pointe du Nord-Est, & la chaloupe nous donna un signal pour nous faire entendre qu'elle avoit trouvé un ancrage. Comme nous étions sur la roche à huit brasses de fonds seulement, cela nous obligea d'aller toûjours la sonde à la main. Nous jettâmes l'ancre à neuf brasses, fond de vase, presque sable, après nous être fait *remorquer* avec la chaloupe: attendant jusqu'au lendemain pour nous mieux placer. Le lendemain donc, 30. Avril, de grand matin, nous jettâmes l'ancre à neuf brasses bon fond de sable vaseux, & à l'abri des vents d'Est & de Sud-Est, qui sont les vents regnans dans ce païs là.

L'Isle nous parut extrémement belle, & de loin & de près. Le Capitaine qui avoit eû ses raisons pour ne nous mettre ni à *Tristan*, ni à *Mascaregne*, ne demandoit pas mieux, que de nous laisser à *Rodrigue*; & dans cette vûë, il en exalta beaucoup toutes les beautez & tous les avantages. Effective-

ment

ment ce petit Monde nouveau, nous paroiſſoit tout rempli de charmes & de délices. A la vérité nous n'y voyions pas voler tant d'oiſeaux, que nous en avions vûs ſur les côtes de l'Iſle *Triſtan*; & nôtre rade n'étoit pas parfumée des fleurs de la terre voiſine, comme étoit celle du Jardin d'*Eden* où nous avions paſſé il y avoit un mois. Mais nous ne pouvions pas néanmoins conclure delà qu'il n'y eût ni fleurs, ni beaucoup d'oiſeaux dans cette Iſle nouvelle; & d'ailleurs, nous en trouvions tout l'aſpect admirable. Nous ne pouvions nous laſſer de regarder les petites montagnes dont elle eſt preſque toute compoſée, tant elles étoient richement couvertes de grands & beaux arbres. Les ruiſſeaux que nous en voyions découler, tomboient dans des vallons, de la fertilité deſquels il nous étoit impoſſible de douter; & après s'être répandus dans quelques eſpaces de terrain uni, auquel je ne donnerai le nom ni de forêt ni de plaine, quoi qu'ils puſſent recevoir l'un & l'autre, ils ſe venoient jetter à nos yeux dans la mer.

Quelqu'un de nous ſe ſouvint du fameux *Lignon*, & de ces divers endroits enchantez qui ſont ſi agréablement décrits dans le Roman de Mr. *d'Urfé*, mais nôtre eſprit ſe porta incontinent à une toute autre penſée. Nous admirâmes les ſecrets & divins reſſorts de la

Pro-

Providence, qui après avoir permis que nous eussions été rüinez, dans nôtre Patrie, nous en avoit ensuite arrachez par diverses merveilles, & voulût enfin essuyer nos larmes dans le Paradis Terrestre qu'elle nous montroit, & où il ne tiendroit qu'à nous d'être riches, libres, & heureux; si dans le mépris des vaines richesses, nous voulions employer nôtre tranquille vie à le glorifier, & à sauver nos ames.

Nous étions tous ensemble plus occupez de ces douces méditations, que possedez d'une joye bruyante, lorsque la chaloupe ayant été mise en mer, on demanda qui vouloit aller à terre. Sur cela chacun se leva, avec empressement, quoi qu'il n'y eût aucun qui ne fut malade. Tous mes Compagnons descendirent; mais comme je vis que la chaloupe étoit assez pleine, je ne me hâtai pas de m'y mettre. Beaucoup plus âgé qu'aucun d'eux, je me possedai davantage, & tout rempli de je ne sçay quel mélange de tristesse & de joye je passay ainsi le reste du jour, dans un grand silence.

Sur le soir, le Capitaine revint, & me raconta des merveilles: mais il exagera beaucoup, comme j'ay eû tout le temps d'en être convaincu dans la suite. Il me parla d'animaux & de fruits qui n'ont jamais été vûs

dans

ans cette Isle. Il est vray qu'il apporta di-
erses sortes d'oiseaux gras & bons ; cela
oit réellement vray, & je fis un agréable
pas de ces mets nouveaux & inconnus.
e lendemain (1. May 1691.) j'allay trou-
er mes compagnons.

Cette Isle que l'on appelle ou *Diego-Ro-*
igo, ou *Diego Ruys*, ou *Rodrigue*, est
uée sous le dix-neuviéme degré de Latitude
éridionale. Son circuit est d'environ vingt
uës ; sa longueur (de l'Est à l'west, & sa
rme, sont, comme on le peut voir dans
Carte.

Nous nous plaçâmes vers la Mer, au Nord-
ord-West, dans un beau Vallon, &
oche d'un gros ruisseau dont l'eau est
nne & belle. Et ce fut après avoir visi-
toute l'Isle, que nous préferâmes ainsi à
ut autre endroit, celui auquel la Provi-
nce nous avoit premerement conduits,
rsque nous débarquâmes.

J'ay toûjours remarqué que les personnes
ec qui je me suis entretenu de toutes ces
vantures, ont eû la curiosité de sçavoir la
disposition particuliere de nos petites habita-
tions : C'est par cette raison-là, que j'en ai
voulu mettre ici un plan. Et je comprens
fort bien, pour l'avoir souvent experimen-
té moi-même, que quand on a pû se faire
ainsi quelque idée des Lieux, on s'interesse
plus

plus particulierement aussi aux choses qu'il y sont arrivées.

Jettez donc les yeux, cher Lecteur, puisque vous le voulez bien, sur cette Carte que je vous presente. Vous voyez que je l'ay détachée du plan général de l'Isle, où les mêmes choses n'ont pû être marquées si distinctement. Et au reste, pardonnez, je vous prie, à mon peu de capacité, car je ne suis pas fort habile dessinateur : je vous donne ce que j'ay, & je ne sçaurois vous donner davantage. Comme je ne vous raconte qu'imparfaitement les choses, je ne vous les montre qu'imparfaitement non-plus, dans cette petite délinéation. Mais j'espere que les défectuositez de ce que je vous presente, ne seront pas si grandes, que vous ne puissiez y supléer assez aisément.

La petite Riviere que vous voyez vient de devers le milieu de l'Isle, & à quatre ou cinq mille pas communs, au dessus de nos petites Cabanes, elle forme, en tombant de rocher en rocher, diverses Cascades, Bassins, & napes d'eau, qui orneroient les jardins d'un Prince. Dans les tems secs & chauds, elle ne reçoit que peu d'eau de sa source, mais en tout temps, le flux de la mer la remplit, jusqu'à l'endroit où le terrain s'éleve. Le petit espace que j'ay pointillé, à la gauche, & vers l'embouchure,

est

PLAN DE L'HABITATION



eſt un lieu bas, que la mer couvre tous les fois qu'elle monte. Ce côté de l'eau, en général, eſt moins élevé que l'autre, & eſt inondé par les groſſes pluyes des Ouragans.

Pierre Thomas, l'un de nos Pilotes, dont je parleray, voulut habiter la petite Iſle que le Ruiſſeau forme. Il fit là ſa cabane, & ſon petit jardin, avec un double point. C'étoit un fort bon Garçon. Il demeura juché là, dans un Arbre, lors de l'inondation; ce qui me fit ſouvenir du glorieux Monarque *Charles II.* lors qu'il étoit perché dans ce fameux Chêne de *Boſcobel*, dont les reliques ſont encore aujourd'huy vénérées. Mais au lieu que le Roy n'oſoit dire mot, ou qu'il parloit tout bas avec le Capitaine* *Sans-Souci*, ſon compagnon de fortune, Maître *Pierre Thomas* joüoit de la flute, ou chantoit, & cauſoit librement avec ſes Amis. Il étoit le ſeul de la Compagnie qui prît du Tabac en fumée: auſſi étoit-il Matelot. Quand ſon Tabac fut fini, il fuma des feüilles.

La Cabane la plus proche de l'Iſle, à droit en allant vers la Mer, étoit le loge-

* Le nom de ce Capitaine, qui tint compagnie au Roy, dans le Chêne de *Boſcobel*, étoit *Careleſſ*, mot Anglois qui ſignifie, négligent, ſans ſoin, ſans ſouci. Mais le Roy trouva à propos de changer le nom de *Careleſſ* en celui de *Carlos*. (Vid. *Sylvanus* Morgan, *Spheres of Gentry*, & *l'Etat d'Angl.* du *Dr.* *Chambrelain*, To. I. ch. 4.)

ment de Mr. *de la Haye.* Il étoit Orfévre, & avoit conſtruit une forge; de ſorte qu'il fut obligé de faire ſa maiſon un peu plus grande que celle des autres. *La Haye* chantoit de Pſeaumes, ſoit en travaillant, ſoit en ſe promenant.

Ces Cabanes étoient de dix à quinze pieds en quarré, les unes plus, & les autres moins, au gré des Baſtiſſeurs. Des troncs de Lataniers en faiſoient les murs, & les grandes feüilles de ce même arbre en couvroient les toits. Les points qui renferment un petit eſpace autour de ces Cabanes, marquent les paliſſades qui faiſoient la clôture de nos jardins: Et les portes ſont auſſi marquées. On peut juger par ce plan, à quelle diſtance ces Maiſonnettes étoient l'une de l'autre.

Proche de celle du pauvre *La Haye*, du même côté du ruiſſeau, & fort près de l'eau, étoit l'Hôtel-de-Ville, ou ſi l'on veut, le rendez-vous de la République, dans lequel les principales déliberations concernoient la cuiſine. Cet Edifice avoit environ la double grandeur des autres; & *Robert Anſelin* y couchoit. C'étoit-là qu'on préparoit les Sauces, mais on les alloit manger ſous un grand & gros arbre que j'ay marqué ſur le bord du ruiſſeau, du côté de la porte de cette Cabane. Cet arbre répandoit ſur

nous

nous un branchage épais, & nous garantiſſoit des rayons ardens de ce païs-là. Ce fut dans le tronc fort dur de ce même arbre, que nous creusâmes une eſpece de Niche, pour y laiſſer les mémoriaux, & les Monumens, dont je parleray dans la ſuite.

De l'autre côté de l'eau, préciſément à l'oppoſite de l'Hôtel général, étoit auſſi le Jardin général. Il avoit cinquante ou ſoixante pieds en quarré; & la paliſſade qui l'environnoit à hauteur d'homme, étoit fort ſerrée: de ſorte que les plus petites Tortuës mêmes, n'y pouvoient paſſer. C'étoit, comme on le peut penſer, l'unique raiſon qui nous obligeoit à fermer nos jardins.

Mais repaſſons le Pont, & revenons à la Cabane de *François Leguat*, Auteur de cette Relation. Vous la voyez entre deux parterres, & appuyée contre un grand Arbre dont elle étoit auſſi couverte, du côté de la Mer. Cet Arbre porte un fruit aſſez ſemblable à l'Olive, & les Perroquets en aiment beaucoup les Noyaux.

Un peu plus bas, & plus près de l'eau, du même côté encore, étoit la Loge de Mr. *de la Caſe*. Ce galant homme, qui eſt preſentement dans l'*Amérique*, avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg*, & ſçavoit déja, ce que c'étoit que d'habiter ſous des Tentes. C'eſt un homme de bon-

ne mine, un homme ingénieux, plein d'honneur, de courage, & d'esprit.

De l'autre côté du Ruisseau, entre l'Islot & le grand Jardin, le pauvre Mr. *Testard*, dont on verra bien-tôt la triste destinée, avoit bâti sa Cabane. C'étoit un brave homme, & que j'ay beaucoup regretté.

Messl. *Be***le* & *Boyer*, s'étoient mis ensemble, & avoient établi leur domicile à quelque petit éloignement du Ruisseau, & plus près de la mer. On verra le portrait du bon *Isaac Boyer*, dans son Epitaphe, car je dirai par avance ici, que ce cher Compagnon de nos premieres avantures, a laissé ses os à *Rodrigue*. Et puisque j'ay donné quelque caractere de ceux dont j'ay déja parlé, j'ajoûteray touchant Monsr. *Be***le* (aujourd'hui plein de santé, graces au Seigneur) que nous l'aimions tous beaucoup, à cause des bonnes qualitez dont il est orné. Je remarquois avec plaisir dans ce jeune homme, car il n'avoit pas plus de vingt ans, un esprit également droit, honnête, doux & vif tout ensemble. Les études qu'il avoit faites, lui donnoient des lumieres que tous n'avoient pas. Il étoit toûjours gay, toûjours obligeant, & du meilleur naturel du monde. Et c'est principalement à son génie inventif, & à son adresse, que nous devons la construction du rare

Vaif-

Vaiſſeau dont il ſera parlé dans la ſuite ; auſſi bien que la Manufacture des petits chapeaux du Rocher, qui nous ont procuré de grandes conſolations dans nos grandes détreſſes. Et au reſte, je ne ſeray pas fâché de faire remarquer ici en paſſant qu'à l'exception de *P. Thomas*, & *R. Anſelin*, gens de petite fortune, tous les autres Amis dont j'ay parlé, n'avoient pas été chaſſez d'*Europe* par la miſere, & ne s'étoient pas jettez en deſeſperez dans ces Iſles deſertes, comme ne ſçachant où poſer le pied dans le Monde. C'étoient des gens de Famille honorable, & qui avoient du bien. Mais comme cette Colonie de M. *du Queſne* faiſoit du bruit & qu'ils étoient jeunes, ſains & gaillards, ſans aucuns liens ni de Familles ni d'affaires ; l'envie les prît de faire ce Voyage.

J'ay crû, Lecteur, que vous entendriez avec plus de plaiſir la continuation de nos avantures, ſi je vous faiſois un peu connoître le Lieu, & les Perſonnes dont il s'agit.

Vous voyez des arbres ſemez çà & là, dans nôtre petite ville. C'eſt le reſte d'un beaucoup plus grand nombre que nous trouvâmes à propos d'ôter. La choſe nous fut aiſée, car la terre eſt extrémement legere, & les racines s'enlevent aiſément. Vous riez ſans doute, quand je vous parle de nôtre pe-

tite ville; mais qu'étoit la fameuſe *Rome*, dans ſon commencement? Des Femmes, & dans cent ans d'ici, on auroit compté ſept Paroiſſes, où vous remarquez nos ſept huttes.

Quand nous eûmes achevé de préparer ces petites habitations, le Capitaine qui avoit demeuré quinze jours à la rade, leva l'ancre après nous avoir laiſſé la plus grande partie de ce qui nous avoit été deſtiné, & s'être pourvû des rafraîchiſſemens néceſſaires. Nous lui donnâmes des Lettres pour *Hollande*, qui faiſoient ſon éloge comme il le méritoit, mais il ne fut pas ſi fou que de les rendre à leur adreſſe, comme nous l'avons apris depuis, & comme nous l'avions bien penſé auſſi. Voici ce qu'il nous laiſſa.

Du Biſcuit, des fuſils, & d'autres armes: de la poudre & du plomb; des outils pour l'agriculture, & pour la conſtruction de nos Cabanes, comme ſcies, haches, clous, marteaux, & ciſeaux; Des Utenciles de ménage juſques à des moulins, & un tourne broche; des toiles; des filets à pêcher; de tout, en un mot, excepté des drogues pour des remedes; petit ſecours dont nous nous trouvâmes privez plûtôt, par oubli, ſi j'en juge bien, que par la malice du Capitaine: Outre cela, chacun avoit ſes hardes, & ſes proviſions particulieres.

Pierre

Pierre Thomas, dont j'ay parlé, qui avoit eû querelle avoit le Capitaine, & qui craignoit de retourner avec lui, voulût demeurer dans l'Isle ; & cela auroit réparé la perte de celui de nos Compagnons qui étoit mort en Mer, auprés de *Mascareigne* ; mais le Capitaine, la veille de son départ, vint à terre & nous enleva deux de nos autres hommes (*Jacques Guiguer*, & *Pierrot*) de sorte que nous ne demeurâmes que huit.

Quand le Vaisseau fut parti & que chacun se vit bien rétabli de toutes ses fatigues, ce fut alors que nous fimes le tour de l'Isle, pour voir, comme je l'ay déja dit, si nous pourions découvrir quelqu'endroit meilleur que celui auquel nous nous étions d'abord arrêtez, mais nous trouvâmes que c'étoit presque par tout la même chose ; & même, bien qu'il y eût environ vingt espaces de terrain uni, & à peu près commodes comme étoit le nôtre, nous n'en trouvâmes point qui ne lui fut un peu inférieur en beauté, & en bonté ; de sorte que nous résolumes de demeurer au premier endroit.

Aussi-tôt que nous eûmes défriché autant de terre qu'il en fut nécessaire, pour nôtre grand Jardin, nous y semâmes toutes nos graines. Nous en avions en quantité, & de toutes les sortes ; mais celles qui venoient de *Hollande* se trouverent toutes gastées par

l'air

l'air de la mer, ayant oublié de les mettre dans des vaisseaux de verre, & de les bien sceller; nous avions pris les autres au Cap de *Bonne-Esperance*. Il ne leva que cinq graines de Melons ordinaires, & autant de Melons d'eau; trois de chicorée, trois de froment; des artichauts; du pourpier; des raves; la moutarde; des giroflées; & du trefle. Les giroflées devinrent grandes, mais elles ne fleurirent point, & enfin elles périrent toutes.

Les raves en firent de même, & furent entierement détruites par les vers avant qu'on en pût manger. Les Melons que j'appellerai de terre, pour les distinguer de ceux qu'on nomme Melons d'eau, vinrent presque sans culture, en fort grande abondance, d'une grosseur prodigieuse, & d'un goût exquis. Je ne crois pas qu'il y en ait en aucun lieu de plus excélens. Et nous avons aussi experimenté qu'ils ont cette proprieté rare, que l'on en peut manger avec quelque excès, sans qu'on en soit incommodé.

Nous en mettions en toutes sauces, & nous les trouvions toûjours merveilleux. On en peut avoir toute l'année; mais nous avons remarqué que ceux qui viennent durant l'hyver, c'est-à-dire, dans le temps le moins chaud, vers les mois de Juin & de Juillet, sont beaucoup meilleurs que les autres. Nous pen-

pensions d'abord, qu'il les falloit exposer au Soleil, selon nôtre méthode de *France*, mais nous reconnûmes bien-tôt qu'ils réüssissoient bien mieux sous les arbres ; ce qui est causé, comme on le peut juger, par la difference du climat & du terroir.

Entre nos cinq plantes de Melons d'eau, il s'en trouva de deux sortes, de rouges & blancs ; les premiers étoient les meilleurs. L'écorce en est verte, & le dedans rouge ; ils sont rafraîchissans, & ne font jamais de mal, non plus que les autres. Ils sont si pleins d'eau qu'on peut aisément se passer de boire quand on mange. Il s'en rencontroit quelquefois de si gros, que nous n'en pouvions manger un tous huit ensemble.

Ces diverses espéces de Melons viennent facilement, comme je l'ai dit, & produisent des fruits en très grande abondance. Quand nous mêlions un peu de cendres avec la terre, dans l'endroit où nous les semions, cela les faisoit extraordinairement croître & fructifier ; & les fruits acqueroient un nouveau degré de délicatesse.

Les Artichauts nous donnérent une grande esperance ; ils croissoient à vûë d'œil, & ils s'étendirent beaucoup, mais ils ne produisirent qu'un méchant petit fruit. Il est vray que nous n'étions pas bien assûrez que la graine fût de véritables artichauts, quoi

qu'elle en eût toute la figure, & la plante aussi ; car nous l'avions apportée du Cap de *Bonne Esperance*, sans sçavoir exactement ce que c'étoit. Nous mîmes tout en œuvre pour en faire blanchir les côtes, mais inutilement : quoique nous n'ignorassions pas les manieres differentes qu'on employe pour cela. Ce fut en vain aussi que nous fimes le même effort pour la chicorée. Elle vint à merveille, aussi bien que le pourpier & la moutarde ; mais quoique nous fissions, nous ne lui pûmes jamais ôter son amertume. Des trois grains de Froment qui leverent, nous n'en pûmes conserver qu'une plante : elle poussa plus de deux cens tuyaux, & nous remplit ainsi d'une grande esperance, mais la plante dégenera, & ne produisit enfin qu'une espece d'yvroye ; ce qui nous affligea, comme on le peut penser, puisque nous nous vîmes privez du plaisir de manger du pain.

Au reste, on ne doit pas conclure que ce changement de bled en yvroye doive arriver toûjours, puis qu'on voit souvent de pareilles *dégenerations* en *Europe*. Et si nos jeunes gens, au lieu de semer précipitamment en un même lieu & en un même jour, tout ce que nous avions de grains de froment, ainsi que d'autres graines, en avoient réservé pour d'autres terroirs, &

pour

pour d'autres saisons, nous aurions peut-être fait une ample moisson, & de plus heureuses experiences, à tous égards.

L'air de *Rodrigue* est admirablement pur & sain; & une grande preuve de cela, c'est qu'aucun de nous n'y a été malade, pendant les deux années du séjour que nous y avons fait, nonobstant la grande difference du climat & de la nourriture. Celui qui y mourut, lors du départ, comme je le diray dans la suite, ne fut accablé que par une violente fatigue.

L'air est riant & serain; & les chaleurs de l'Eté sont fort moderées; parce que précisément à huit heures du matin, il se leve tous les jours un petit vent Nord-Est, ou Nord-Oüest, qui rafraîchit agréablement l'air, & qui tempérant la plus ardente saison, fait que l'année entiere est un Printems, & une automne continuelle, sans qu'aucun de ces tems mérite le nom d'hyver: aussi peut-on s'y baigner toute l'année. Les nuits ont une fraîcheur douce & restaurante. Il ne pleut que fort rarement; du moins, nous n'avons vû pleuvoir que pendant quatre ou cinq semaines, après l'Ouragan, c'est-à-dire, entre Janvier & Février: Une heure après que l'eau est tombée, on peut se promener comme à l'ordinaire. Les rosées qui sont grandes, & qui ne manquent guére,

tiennent lieu de pluyes. Pour le Tonnerre, qui, quelquefois est si formidable, dans nôtre *Europe*, & en divers autres endroits du Monde, je ne croy pas qu'on l'ait jamais entendu dans cette Isle.

Elle n'est, comme je l'ay déja remarqué, qu'un continu d'agréables côteaux tout couverts de parfaitement beaux arbres, dont la verdure perpétuelle est tout-à-fait charmante. Ces arbres sont fort rarement embarassez de broussailles, & ils forment quelquefois très-heureusement des allées naturelles, qui en garantissant des ardeurs du Soleil, forment en même-temps une perspective qui est merveilleusement embellie par la vaste étenduë de mer qu'on entrevoit quelquefois au travers de leurs troncs élevez & unis.

Au pied de ces côteaux il y a des valons de la plus excélente terre qui soit au Monde. On en sera convaincu si on considere que ce terroir est rempli, pénétré, & presque tout formé d'arbres pourris, dont la matiere se réduisant en son premier être, s'écoule, dans le tems des pluyes, du haut des côtaux jusqu'au pied. Cette terre, qui est fort mouvante, & fort légere, produit presque sans culture, & abonde en sucs très-féconds.

Les vallons sont couverts de Palmiers, de Lataniers, d'Ebeniers, & de beaucoup d'autres especes d'arbres, dont le branchage

& le feüillage ne cédent point en beauté, à celui de nos plus beaux arbres d'*Europe*. Et dans les endroits bas de ces mêmes vallons, on rencontre trés-fréquemment des Ruiſſeaux d'eaux vives, dont les ſources ſont toutes vers le milieu de l'Iſle. Ces beaux Ruiſſeaux ne tariſſent point, & quand on auroit diſpoſé exprès leur cours, pour leur faire arroſer tout ce petit païs à égales diſtances, il n'auroit pas été poſſible de mieux réüſſir. Quel dommage, qu'un lieu ſi délicieux en toutes manieres, ſoit inutile aux habitans du Monde! J'inſiſte un peu ſur ces charmans Ruiſſeaux, parce qu'il y a une infinité d'Iſles qui n'en ont point du tout, & que c'eſt une choſe doublement admirable d'en trouver tant ici, & de les y voir diſtribuez ſi heureuſement.

Il y en a pluſieurs autres que celui dont j'ay parlé proche duquel nous avions conſtruit nos Cabanes, qui font des Napes & des Caſcades, en tombant du haut des Rochers: j'ay compté jusqu'à ſept baſſins, & autant de Caſcades, qui paroiſſoient enſemble, & qui étoient formées par le même ruiſſeau.

On trouve dans ces eaux une grande quantité d'anguilles, parmi leſquelles il y en a d'une groſſeur extraordinaire; & toutes ſont d'un goût excélent. Nous en avons pris de ſi monſtrueuſes, je n'oſe quaſi le dire, qu'il

falloit deux hommes pour en porter une seule. La pêche en est très facile, car à peine l'hameçon a-t'il touché l'eau, que le poisson le mord. Cette eau est rarement profonde ; & comme elle est extrémement transparente, on voit clairement ces grosses Anguilles qui rampent lentement au fond, & on les darde si l'on veut, avec un harpon. Nous en avons quelquefois tué à coups de fusil, avec de la dragée à Liévre.

Les vallons dont j'ay parlé, & que ces petites rivieres arosent & fertilisent, s'élargissent insensiblement, à mesure qu'ils approchent de la mer ; & forment un terrain de niveau dont la largeur & la longueur est quelquefois de plus de deux mille pas. Ce sont ces petites Plaines dont le terroir est si excélent jusqu'à huit & dix pieds de profondeur. Et c'est-là, que croissent à l'envi ces Arbres hauts & droits, entre lesquels on se peut promener aisément, & dont le branchage admirable fait respirer à l'ombre, en plein midi, une douce & salutaire fraîcheur qui rendroit la vie aux Mourans. Leurs cimes vastes & touffuës qui montent presque toûjours à même hauteur, se joignent ensemble comme si c'étoient autant de Daiz ou de Parasols, & forment de concert un plafond de verdure éternelle, soûtenu par les piliers naturels qui les élevent & qui les

nour-

nourrissent. Cette Architecture est assurément Divine.

Mais ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que la plûpart des arbres de ce petit Eden ne sont pas moins utiles, ou nécessaires, qu'ils sont propres à recréer les yeux & l'esprit. Les diverses sortes de Palmiers & de Lataniers, par exemple, ne sont-ce pas autant de magasins admirables de tout ce qui est nécessaire à la vie de ces hommes sages qui croyent & qui pratiquent ce que dit *St. Paul*. Leur fruit est excélent & l'eau que les troncs de ces arbres fournissent, & qui coule de source sans préparation, est une liqueur délicieuse & bienfaisante. De certaines feüilles se mangent, & sont excélentes. D'autres sont comme des Linges, ou des étoffes de soye. Et ces merveilleux arbres se trouvent abondamment par toute nôtre Isle. Mais peut-être voudra-t'on que j'explique un peu tout cela.

Je n'entreprendrai point de faire un discours sur les Palmiers & les Lataniers; mille & mille gens en ont écrit, & je sçay qu'il y en a de plus de trente especes. Je ne m'arrêterai pas non-plus à décrire ceux dont je parle, avec beaucoup d'exactitude. Mais j'en donnerai quelque idée, en faveur de ceux qui ne connoissent point ces sortes d'arbres.

Nos Palmiers ſont communément hauts de trente à quarante pieds. Ils ont le tronc droit, & ſans feüilles, mais tout couvert de je ne ſçay quelles ſortes d'écailles aiguës, dont la pointe ſe releve un peu. D'autres ont l'écorce preſque unie. Du haut de ce tronc naiſſent ces rameaux de palmes, qu'il n'y a guére de gens qui n'ayent vû en peinture. Ces branches forment un gros bouquet, & tombent tout autour en panaches. Et du bas de ces grands rameaux, ou plûtôt, du tronc dont ils ſortent, naiſſent de longues grapes, dont chaque fruit, ou grain, eſt verd, gros comme un Oeuf de poule, & de même forme. Cela eſt connu ſous le nom de Dattes.

Dans le centre de ce gros bouquet, & ſur la ſommité du tronc, eſt ce qu'on appelle le Chou. Cela ne paroît pas, étant caché par les branches qui s'élevent un peu, tout autour, & qui le ſurmontent. Cette cime eſt toute compoſée de feüilles tendres qui s'embraſſent étroitement, s'uniſſent, & forment une maſſe à peu prés pareille à celle d'un chou-cabus, ou d'une laituë pommée. Cela eſt haut d'environ deux pieds, quand l'arbre eſt grand; & la groſſeur eſt la même que celle du tronc. Les grandes feüilles exterieures de cette maſſe ſont blanches, dou-

douces, maniables, & fortes. Ce ſont des peaux de chevreau habilement préparées, c'eſt du Linge, c'eſt du Satin, ce ſont des napes ou des ſervietes, c'eſt tout ce qu'il vous plaira. Les membranes, ou feüilles du cœur, ſont tendres & caſſantes, comme un cœur de laituë. Cela eſt bon à manger crud, & a le goût de noiſette. Mais nous en faiſions un merveilleux ragoût, quand nous le fricaſſions avec la graiſſe & le foye de nos Tortuës de terre. Nous en mettions auſſi dans nos Potages.

Venons à la Liqueur, au Nectar de l'Iſle *Rodrigue*. Par toutes les *Indes*, on a donné à cela le nom de vin de Palme. Nous avions deux manieres d'extraire ce Suc. Dans le tronc de l'arbre, à hauteur d'homme, nous faiſions un trou à mettre les deux poings; & nous attachions immédiatement au-deſſous, un Vaiſſeau qui ſe rempliſſoit, en aſſez peu de temps, des précieuſes goutes qui en découloient. Autrement, nous creuſions le Chou, & nous faiſions ſur ſa tête une petite citerne. Il n'y avoit qu'à aller deux ou trois fois par jour, puiſer d'excélent vin dans ces ſources. Le vin du tronc, & le vin du Chou, étoient, à mon avis, également bons.

Mais ceux qui voudroient ménager les arbres, (car pour nous, nous ne les ménagions

gions point) ils feroient beaucoup mieux de se servir de la premiere maniere que de la seconde ; parce qu'après que la source, ou le réservoir du *Chou* a fourni sa liqueur pendant un mois, ou environ, ce *Chou* se fletrit, & l'arbre tombe aussi en consomption, & meurt. C'en est plûtôt fait encore, quand on arrache le même *Chou* : Dès qu'il n'a plus ni tête, ni cervelle, il meurt presque subitement.

Au lieu de cela, l'arbre ne périt pas, quand on ne fait que lui percer le flanc, pourvû que la playe ne soit pas trop profonde. Mais la liqueur ne tombe de cette ouverture que pendant quatre jours. Après cela, il faut donner à l'arbre blessé, le temps de reprendre de nouvelles forces. Je ne sçay pas ce qui se fait ailleurs; mais ce que je dis ici, je le sçay par l'expérience journaliere de deux ans entiers. L'écorce de ces arbres est fort dure, jusqu'à l'épaisseur d'un pouce : le dedans est poreux & tendre. Si on fait une trop grande brêche au tronc, pour en tirer le vin, il est à craindre que l'arbre affoibli, par cet endroit-là, ne soit rompu par l'Ouragan.

Le Latanier est une espece de Palmier, & est mis par les Arboristes, dans la même catégorie. Nos Lataniers ont un tronc droit, qui semble être formé de larges anneaux d'égale

gale grosseur, & qui n'est pas herissé de ces écailles épineuses dont j'ay parlé. A la cime du tronc, il y a un *Chou* fort semblable à celui que je viens de décrire. Et du pied de ce *Chou*, au lieu des rameaux de palmes, sortent de grandes feüilles, dont les queuës ont six ou sept pieds de long. Les feüilles sont fortes & épaisses, & ressemblent à un éventail ouvert, dont les bâtons paroissent, sortent un peu de la circonférence, & finissent en pointe aiguë. Il y a de ces feüilles qui ont huit pieds de diamêtre : de sorte qu'elles nous servoient à couvrir commodément nos Cases. Nous les découpions par bandes & par morceaux, & nous en faisions des chapeaux & des parasols. La queuë est creuse, large de quatre doigts, épaisse d'un bon pouce, & un peu arrondie sur les côtez. En bas, où elle tient à l'arbre, elle s'élargit, & se forme en coquille plate qui serre le tronc & l'embrasse en partie. Cette patte large & concave, a quelquefois plus d'un pied de diamêtre, & est de l'épaisseur d'un écu. Nous en faisions des plats, des assietes, & des cuillers. La premiere écorce des queuës nous servoit de cordes ; & la seconde nous donnoit des fibres, qui étoient de bon fil à coudre. On en feroit de la toile, si cela étoit préparé.

Nous ne trouvions aucune difference de

goût

goût, ni d'autres qualitez, entre le vin du Palmier, & celui du Latanier. Cette Liqueur est blanche comme du petit Lait, & d'une douceur qui a quelque chose de relevé, si je puis juger par mon goût, de celui des autres. Plus elle est nouvelle, plus elle est agréable. Le trois ou quatriéme jour, elle commence à aigrir; & le sept ou huitiéme, elle est aussi piquante, & aussi âpre que le plus fort Vinaigre, sans changer de Couleur.

Les Dattes du Latanier sont plus grosses que celles du Palmier. Comme nous avions quantité de meilleures choses, chair & poisson, fruits, &c. nous abondonnions ces Dattes aux Tortuës, & aux Oiseaux: particulierement aux Solitaires, dont nous parlerons dans la suite.

Autour du *Chou* du Latanier, vers le bas, & entre les queuës de ses grandes feüilles, il y a une espece de Cotton, tirant sur la couleur de Citron, que l'on connoît par toutes les *Indes*, sous le nom de *Capoc*. Nous en faisions de très-bons matelas. Et cela peut être filé, & mis en œuvre pour toutes sortes d'usages, comme le Cotton ordinaire. Nous aurions peut-être pensé à fabriquer quelque espece d'étoffe, tant avec ce *Capoc*, qu'avec les fibres, ou filamens nerveux de nos feüilles de Lataniers. Mais nous avions de la toile pour long-temps, &

la

la douceur de l'air est si grande, que nous ne nous servions guére de nos habits. Heureux de les avoir épargnez, quand la Persécution du Nouveau * *Dieu-donné*, dont nous parlerons, nous exposa à tant de miseres, sur le Rocher fatal, où ce méchant Homme nous rélégua.

Cette Isle a encore divers autres arbres qui produisent des fruits passablement bons. Ceux qui portent une espéce de poivre ressemblent assez à des Pruniers de médiocre grandeur, & ont la feüille à peu près comme celle du Jasmin: ils portent leur fruit par petits bouquets; nous nous en servions dans nos sauces.

La mer nous ayant apporté des Cocos qui faisoient paroître leur germe, nous plantâmes de ces fruits quelques mois après nôtre arrivée, & quand nous partîmes, l'arbre étoit déja haut de quatre pieds.

Je laisse au Lecteur à tirer ses conjectures sur la maniere dont ces Cocos, qui pesoient quelquefois cinq ou six livres, pouvoient avoir été poussez sur les côtes de l'Isle *Rodrigue*, & avoient fait un trajet de soixante ou quatre vingt lieuës de mer sans être corrompus. Car nous tenions pour certain qu'ils venoient de l'Isle de *Ste. Brande*, qui est au vend, & au Nord-Est de la nôtre, à la distance

* Diodati,

tance que j'ai marquée, pour le moins.

La mer ne nous apportoit rien que de ce côté-là, ce qui peut raiſonnablement faire croire qu'il y a des courans qui contribuënt avec le vent & la marée, à jetter quantité de choſes ſur le rivage. Dans la ſaiſon de l'Ouragan, on pourroit dire que le tourbillon auroit enlevé ces fruits dans l'Iſle de *Ste. Brande*, & les auroit jettez bien avant dans la mer, d'où enſuite ils auroient été apportez par le flux & par les courans.

Il ſe trouve auſſi à *Rodrigue* un arbre admirablement beau, dont le branchage s'étend en rond, & eſt tellement épais qu'il eſt impoſſible aux rayons du Soleil de le pénétrer. On voit de ces arbres qui ſont ſi grands, que deux ou trois cens perſonnes pourroient ſe mettre deſſous à l'abri.

Ce qui fait cette vaſte étenduë, c'eſt que des groſſes branches, il en ſort quelques-unes qui tendent naturellement en bas, & qui gagnant la terre, y prennent racine & deviennent elles-mêmes de nouveaux troncs; ce qui forme une petite forêt.

La premiere fois que j'aperçus cet arbre, je me ſouvint d'avoir lû dans les Relations de quelques Voyageurs, qu'il s'en trouve preſque par tout dans les grandes *Indes*; & qu'il y en a auſſi dans le continent & dans les Iſles de l'*Amerique*. Je ne penſe pas qu'il


ta, ou
Paretuvier
rbre Singu
lier.

y en ait en *Europe*. Les Idolâtres de l'Orient l'ont en grande vénération, & bâtissent ordinairement leurs Pagodes dessous.

La Boulaye le Gouz a écrit qu'ils appellent cet arbre sacré, *Kasta*, & qu'ils disent qu'il est chéri des Saints, parce que leur Dieu *Kan* se divertissoit à joüer de la flûte à l'ombre de ses épais feüillages.

Ce même Auteur ajoûte qu'ils n'osent prendre une de ses feuilles, de crainte de mourir dans l'an; il renvoye son Lecteur à ce qu'en ont autrefois écrit *Hérodote* & *Q. Curce*. *Tavernier* en parle aussi, & dit qu'il est nommé *Lul* par les *Persans*, mais que les *Francs* lui ont donné le nom d'arbre des Banianes, parce que les Penitens Faquirs, & les Banianes font leur cuisine, & leurs dévotions sous cet arbre. M. de *Rochefort* l'appelle Paretuvier, dans son *Histoire Naturelle des Antilles*, & dit qu'il a la feuille verte, épaisse, & assez longue, sans parler de son fruit : & les deux Voyageurs que je viens de citer, ne disent rien ni du fruit, ni des feuilles.

Les *Kastas* de l'Isle *Rodrigue*, (car je me dois servir aux *Indes* du nom Indien) ont la feuille large comme la main, assez épaisse, faite à peu près en cœur comme celle du Lilas, au toucher, elles sont plus douces que du satin. Ils ont la fleur blanche, &

& de bonne odeur : & le fruit rouge, rond, & de la grosseur d'une prune de Damas noir : la peau en est dure, & renferme une semence menuë, assez semblable à celle qu'on voit dans les figues. Le fruit n'est pas mal faisant, mais il est insipide. C'est la nourriture ordinaire des chave-souris, qui nichent par multitude dans les branches touffuës de cet Arbre.

En général, le bois de tous les arbres de cette Isle est fort dur. Nous avons eu occasion de remarquer que celui dont nous nous sommes servis pour nos cabanes, se remplit de vers quelques semaines après qu'il est coupé, si pour prévenir cet inconvénient, on ne le laisse tremper trois semaines ou un mois dans la mer : car alors, le ver ne s'y met plus.

Il y a un arbre que nous appellions bois puant, à cause de sa mauvaise odeur ; c'est le meilleur de tous pour la charpente, mais nous ne nous soucions pas de nous en servir, parce qu'il empuantissoit tous les lieux où il étoit, d'une maniere très-incommode.

Nous n'avons trouvé dans cette Isle aucune sorte de plante, ni arbre, ni arbrisseaux, ni herbe, qui croisse naturellement dans les parties de l'*Europe* qui nous étoient connuës, à la seule exception du Pourpier, qui est petit, & verd. Il y en a beaucoup en quelques

ques endroits des vallées ; & celui que nous avons semé de la graine apportée du Cap, est venu parfaitement semblable à ce pourpier naturel de l'Isle.

Il ne s'y trouve aucun animal à quatre pieds, que des rats, des Lezards, & des tortuës de terre, desquelles y a trois différentes espéces. J'en ai vû qui pésent autour de cent Livres, & qui ont assez de chair pour donner à manger à bon nombre de personnes. Cette chair est fort saine, & d'un goût qui approche de celui du mouton, mais plus délicat. La graisse en est extrémement blanche, & ne se fige point, ni ne cause jamais de raports, quelque quantité qu'on en mange : Nous l'avons unanimement trouvée beaucoup meilleur que le plus excellent beurre de l'*Europe*. S'oindre de cette huile, est un reméde merveilleux contre les foulures, les froideurs, & les engourdissements des nerfs, & contre plusieurs autres maux. Le foye est d'une délicatesse extrême, & fort gros à proportion de l'animal ; car une tortuë qui n'a que quinze livres de chair, a le foye de cinq à six livres. Il est si délicieux qu'on peut dire qu'il porte toûjours sa sauce avec soi de quelque maniere qu'on le prépare.

Les os de ces tortuës sont massifs, je veux dire qu'ils n'ont point de moelle. Chacun

ſçait que ces animaux, en général, font des Oeufs. Ceux-ci, j'entens les tortuës de terre, poſent les leurs dans le ſable, & les en couvrent, pour les faire éclore doucement au Soleil. Ces Oeufs ſont ronds en tout ſens, comme des billes de billard, & de la groſſeur des Oeufs de poules. L'écaille, ou plûtôt la coque, en eſt molle, & la ſubſtance du dedans eſt bonne à manger. Il y a dans cette Iſle une ſi grande abondance de ces tortuës, que l'on en voit quelquefois des troupes de deux ou trois mille ; de ſorte que l'on peut faire plus de cent pas ſur leur dos, ou ſur leur *Carapace*, pour parler proprement, ſans mettre le pied à terre. Elles ſe raſſemblent ſur le ſoir dans les lieux frais, & ſe mettent ſi près l'une de l'autre qu'il ſemble que la place en ſoit pavée. Elles font une autre choſe qui eſt ſinguliere, c'eſt qu'elles poſent toûjours de quatre côtez, à quelques pas de leur troupe, des ſentielles qui tournent le dos au Camp, & qui ſemblent avoir l'œil au guet ; c'eſt ce que nous avons toûjours remarqué, mais ce myſtere me paroît d'autant plus difficile à comprendre, que ces animaux ſont incapables de ſe défendre, & de s'enfuir.

Nous avions auſſi des Tortuës de mer en grande abondance. Leur chair a le goût de celle du bœuf, & la poitrine ſur tout en eſt admi-

admirable. La graiſſe eſt auſſi bonne que la moelle de veau. Comme elle eſt verte, cela a un air d'onguent, qui eſt d'abord un peu dégoûtant. Cette graiſſe eſt non ſeulement délicate, mais elle eſt ſaine & purge doucement. Les *Indiens* s'en ſervent comme d'un ſouverain remede contre les maux Veneriens. Quand on a mangé de cette graiſſe, (voudra t on bien que je le diſe ;) l'eau qu'on rend eſt d'un verd d'émeraude admirable.

Ces Tortuës de mer ſont d'une groſſeur prodigieuſe : nous en avons vû qui peſoient plus de cinq cens livres. Quand on veut les prendre, on les tourne ſur le dos, à force de bras, ou avec des leviers, & quand elles ſont ainſi renverſées, il eſt impoſſible qu'elles ſe retournent jamais. Elles pondent en des endroits ſablonneux proche de la mer, toûjours pendant la nuit : elles font un trou profond d'environ trois pieds, & large d'un pied, & poſent là leurs Oeufs. Les plus grandes en font près de deux cens en moins de deux heures : elles les couvrent de ſable, & au bout de ſix ſemaines, la chaleur du ſoleil les fait tous éclore. Alors tous ces petits animaux qui ne ſont pas ſi gros qu'un poulet ſortant de la coque, écloſent tous dans l'eſpace d'une heure, & vont droit à la mer, quelque choſe qu'on faſſe pour les en empêcher. Nous avons

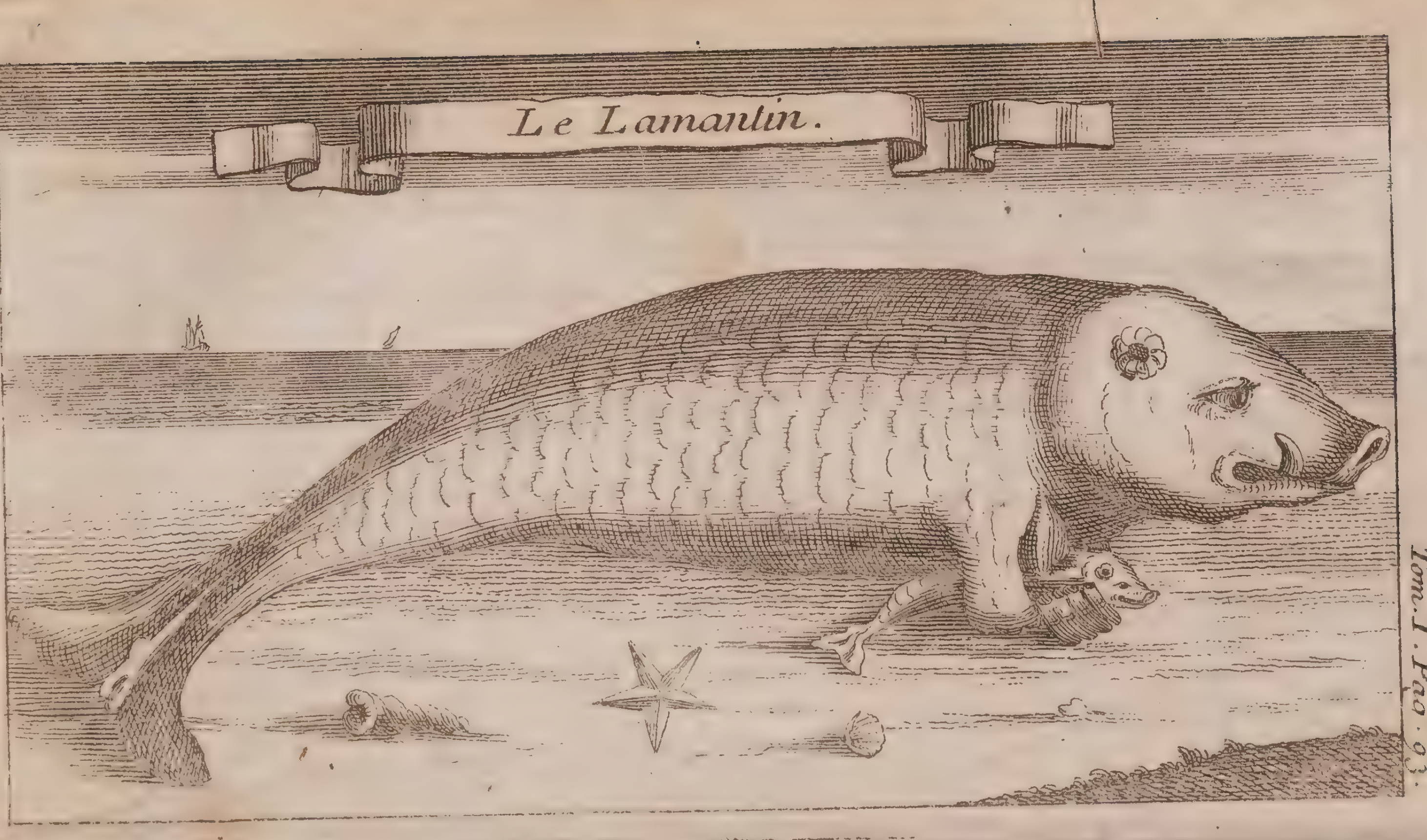
quelquefois pris plaisir à en porter quelques-uns, à un demi quart de lieuë, sur la montagne; & d'abord que nous les mettions à terre ils prenoient le droit chemin de la mer. Elles marchent alors plus vîte que quand elles sont devenuës grosses.

Les Frégates, les Fous, & divers autres oiseaux qui les attendent sur les arbres, en détruisent une trés grande quantité, de sorte que de cent, il ne s'en sauve peut-être pas dix. Cependant il y en a un nombre si prodigieux qu'on s'en étonneroit, si on ne se souvenoit pas que chaque tortuë fait tous les ans mille ou douze cens œufs, à diverses reprises; & qu'elles multipliènt ainsi depuis le commencement du Monde, peut être, sans avoir trouvé encore d'autres destructeurs que nous.

Ces œufs ne sont pas tout-à fait si bons à manger que ceux des tortuës de terre; comme la chair de l'animal n'est pas non plus si délicate. Ils sont de la même forme, & le blanc des uns & des autres ne se cuit que trés-difficilement; & même à la longue il se dissipe absolument de sorte qu'il ne reste proprement que le jaune.

Le foye de ces tortuës de mer n'a presque point de goût, & est fort mal sein: s'il sent quelque chose, c'est la mauvaise huile, ou une espece de sauvagin; & il cause des ra-

ports,


Le Lamantin.

ports, long-temps aprés qu'on en a mangé.

Ces animaux ſe nourriſſent d'herbes au fond de la mer, & ne viennent jamais à terre que pour pondre. Je remarquerai en paſſant, qu'avant la ponte, ils demeurent neuf jours unis dans l'accouplement.

Leur graiſſe demeure liquide, quand elle a été fonduë, & eſt d'un goût excellent auſſi bien que celle des Tortuës de terre. On peut s'en ſervir en toutes ſortes de ragoûts, tant de chair que de poiſſon.

La Tortuë a le ſang froid: elle peut vivre plus d'un mois ſans manger, pourvû qu'elle ſoit déchargée de ſes Oeufs, & qu'on l'arroſe de tems en tems de quelques ſeaux d'eau de mer.

Le Lamentin, que d'autres Nations appellent *Manati*, pour dire *ayant des mains*, ſe trouve auſſi en grande abondance dans les mers de cette Iſle, & paroît par troupes nombreuſes. Sa tête reſſemble extrémement à celle du Pourceau, quoi qu'en diſe le *Dictionnaire des Arts & des Sciences* de Mr. *Corneille*, qui ſur l'article de ce poiſſon, comme ſur celui des differens Palmiers, & en beaucoup d'autres choſes qui ſont de ma connoiſſance certaine, eſt ſujet à de fréquentes & groſſieres erreurs, comme il eſt d'ailleurs le Dictionnaire le plus incomplet qui ait jamais été fait. Il emprunte les têtes d'un

bœuf,

Bœuf, d'une taupe, d'un cheval, & d'un cochon, pour en composer celle du La mentin, & il tombe en cette occasion dans l'inévitable embarras de tous ceux qui entreprennent de décrire, & de representer des choses qu'ils n'ont pas vûës, & dont ils n'ont pas d'idée distincte. Pour moi qui ai vû & consideré de près, avec soin, plusieurs Lamentins, je répéte encore, que non seulement moi, mais mes Compagnons, nous trouvions tous ensemble une ressemblance très grande entre la tête de cet animal & celle du Porc, excepté qu'il n'a pas le groin si pointu.

Les plus grands ont autour de vingt pieds de long, & n'ont aucune autre nageoire que la queuë & les deux pates. Le corps est assez gros jusques vers le nombril, & la queuë a cela de particulier avec celles des baleines, que la largeur en est horizontale, lors que l'animal est posé sur le ventre. Il a le sang chaud, la peau noirâtre, fort rude & fort dure; avec quelques poils si clair-semez qu'on ne les apperçoit qu'à peine, les yeux petits & deux trous qu'il serre & qu'il ouvre, que l'on peut avec raison appeller ses ouïes, & ses oreilles. Comme il retire assez souvent la langue, qui n'est pas fort grande, plusieurs ont dit qu'il n'en avoit point. Il a des dents machelieres, & même des défenses qui paroissent comme à un sanglier, mais il n'a

point

point de dents devant: ses gencives sont assez dures, pour arracher & pour brouter l'herbe. La chair en est excellente, & a le goût fort approchant de celle du meilleur veau : c'est une viande fort saine.

La femelle a les mammelles comme celles des femmes. Plusieurs assurent qu'elle fait ordinairement deux petits à la fois & qu'elle les allaite ensemble, les portant tous deux à son sein, avec ses deux espéces de mains. Mais comme je ne lui en ai jamais vû embrasser qu'un, j'ai du penchant à croire qu'elle n'en produit pas davantage à la fois.

Je ne voyois jamais cette extraordinaire Nourrice, sans me souvenir avec double raison, vû l'état de mon triste exil, du passage des *Lamentations de Jeremie*, où le Prophête se complaint ainsi. *Les monstres marins mêmes tendent les mammelles à leurs petits, & les allaitent ; mais la fille de mon Peuple a affaire à des gens cruels. Lament.* ch. III.

Nous prenions ce Poisson fort facilement. Il paît par troupeaux comme de moutons, à trois ou quatre pieds d'eau seulement, & quand nous entrions au milieu d'eux, ils ne fuyoient point; tellement que nous pouvions prendre celui que nous voulions, le tirer à bout touchant avec un fusil ; si bon nous sembloit, ou nous jetter sur lui deux ou

trois, ſans armes, & le traîner à force de bras ſur le rivage. Nous en trouvions quelquefois trois ou quatre cens enſemble qui paiſſoient l'herbe au fond de l'eau, & ils étoient ſi peu effarouchez, que ſouvent nous les tâtions pour choiſir le plus gras; nous leurs paſſions une corde à la queuë pour les tirer hors de l'eau. Nous ne prenions pas les plus gros, parce qu'ils nous auroient donné beaucoup de peine, & auroient même, peut-être, été maîtres de nous; outre que leur chair n'eſt pas ſi délicate que celle des petits.

Ils ont un lard ferme qui eſt excellent. Il n'y a perſonne qui à la vûë, & au goût, ne prit la chair de ce poiſſon pour de la viande de boucherie. Ce pauvre animal meurt auſſi-tôt qu'il a perdu un peu de ſon ſang. Ce qui nous fit découvrir qu'il y en avoit dans ces mers, c'eſt que quelques mois après nôtre arrivée dans l'Iſle, nous en trouvâmes un mort ſur le rivage. Nous n'avons pas remarqué que cet animal vienne jamais à terre: je doute qu'il s'y pûs traîner, & je ne croi pas qu'il ſoit amphibie.

On trouve quantité d'autres ſortes de poiſſons: à l'exception des huitres & des Anguilles; ils ſont tous differents de ceux de nôtre *Europe*.

Nous prenions facilement à la ligne de

an

Anguilles de mer, aussi bien que d'eau douce. Depuis les Brisans jusqu'à terre, il y a de grands espaces qui sont couverts à mer haute, & qui demeurent à sec quand la mer se retire. Dans cette étenduë il y a des fosses, ou des especes de réservoirs que la mer a creusez, & qui demeurant pleins d'eau, demeurent aussi remplis de poisson. C'est-là on l'on peut pêcher à la ligne avec facilité & plaisir; parce que ces eaux étant fort claires, on voit le poisson qui vient avec précipitation se jetter à l'hameçon, autour duquel il se livre une espece de combat à qui s'attachera le premier: tellement qu'on peut faire une pêche abondante en très-peu de temps.

La pêche du filet n'est pas moins divertissante: on a le plaisir de prendre un grand nombre de poissons dont la diversité est très-agréable.

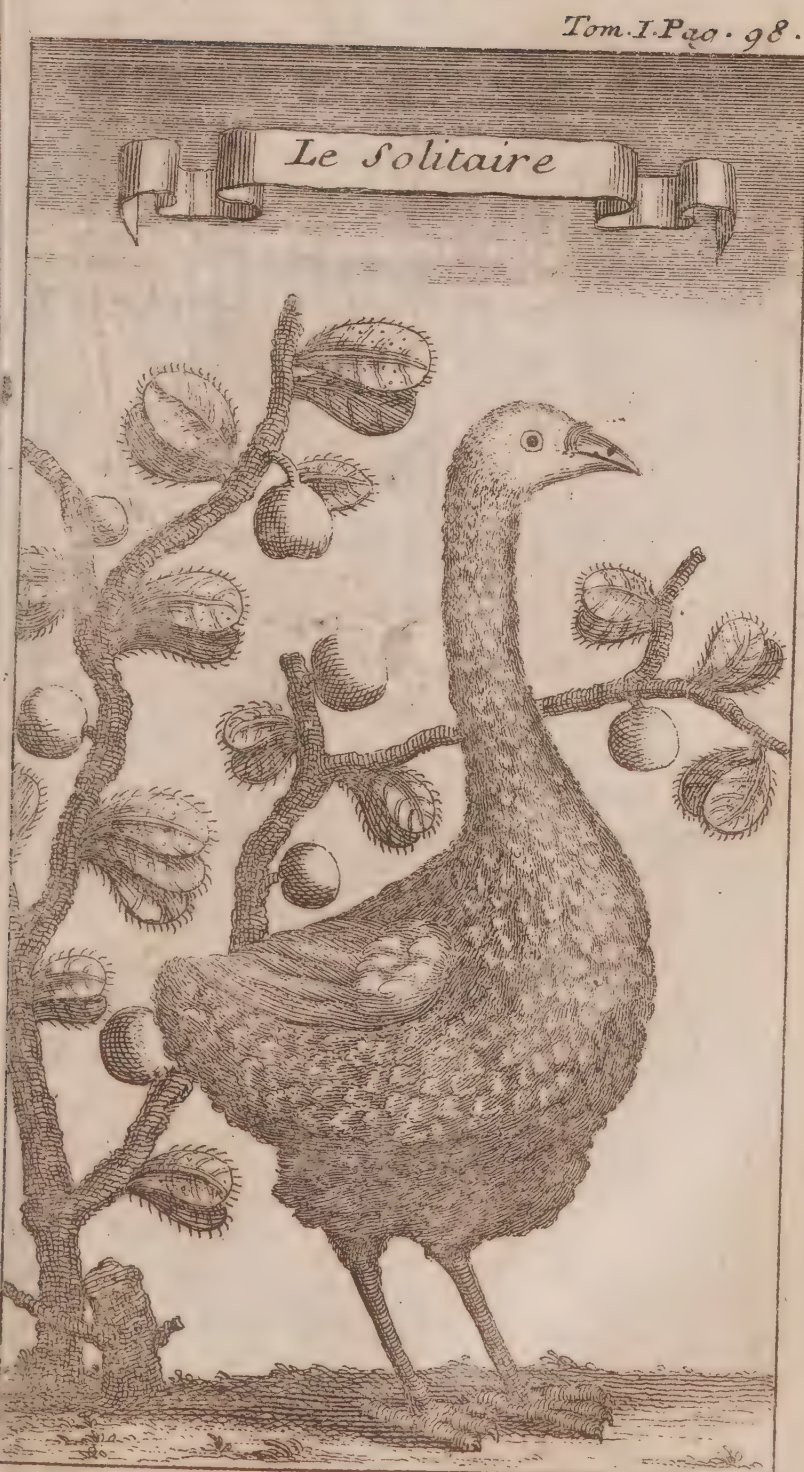
A mille pas de nos loges, il y a une anse qui se remplit d'eau à mer haute, & à l'entrée de laquelle nous tendions un filet: de sorte que la mer s'étant retirée il restoit un grand nombre de divers poissons à sec. & nous choisissions ceux que nous voulions, laissant passer le reste pendant qu'il y avoit encore un peu d'eau.

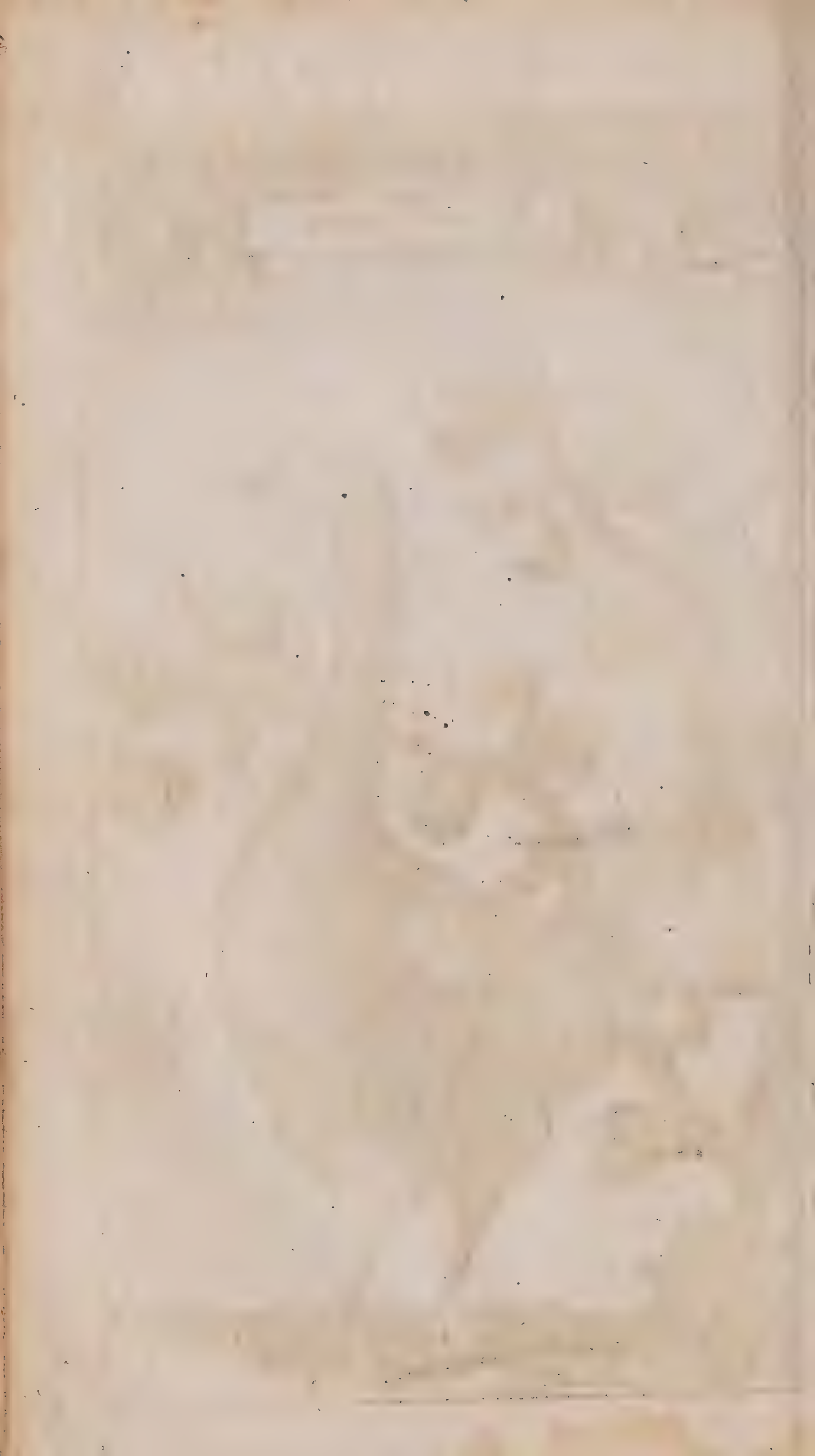
Nous avions aussi une autre anse, en deçà de nos habitations, qui étoit toute remplie

d'huitres attachées sur le rocher. Nous allions souvent déjeuner-là ; & nous en rapportions dont nos faisions un ragoût excélent avec des chous de Palmiers, & de la graisse de tortuë.

De tous les oiseaux de l'Isle, l'espece la plus remarquable est celle, à laquelle on a donné le nom de *Solitaires*, parce qu'on les voit rarement en troupes quoi qu'il y en ait beaucoup.

Les mâles ont le plumage ordinairement grisâtre & brun, les pieds de coq d'Inde, & le bec aussi, mais un peu plus crochu. Ils n'ont presque point de queuë, & leur derriere couvert de plumes est arrondi comme une croupe de cheval. Ils sont plus haut montez que les coqs d'Inde, & ont le cou droit, un peu plus long, à proportion, que ne l'a cet oiseau quand il leve la tête. L'œil noir & vif, & la tête sans crête ni houpe. Ils ne volent point, leurs aîles sont trop petites, pour soûtenir le poids de leurs corps. Ils ne s'en servent que pour se battre, & pour faire le moulinet, quand ils veulent s'appeller l'un l'autre. Ils font avec vîtesse vingt ou trente piroüettes tout de suite, du même côté, pendant l'espace de quatre ou cinq minutes : le mouvement de leurs aîles fait alors un bruit qui approche fort de celui d'une Crécerelle ; & on l'entend de plus de deux cens pas. L'os de l'aileron grossit à l'ex-


Tom. I. Pag. 98.
Le Solitaire



l'extrémité, & forme sous la plume une petite masse ronde comme une balle de mousquet : cela & le bec, sont la principale défense de cet oiseau. On a bien de la peine à les attraper dans les bois, mais comme on court plus vîte qu'eux, dans les lieux dégagez, il n'est pas fort dificile d'en prendre. Quelquefois méme on en approche fort aisément. Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, ils sont extraordinairement gras, & le goût en est excélent, sur tout, quand ils sont jeunes. On trouve des mâles qui pesent jusques à quarante cinq livres.

La fémelle est d'une beauté admirable ; il y en a de blondes & de brunes ; j'appelle blond, une couleur de cheveux blonds. Elles ont une espece de bandeau comme un bandeau de veuves au haut du bec qui est de couleur tanée. Une plume ne passe pas l'autre sur tout leur corps, parce qu'elles ont un grand soin de les ajuster, & de se polir avec le bec. Les plumes qui accompagnent les cuisses sont arrondies par le bout en coquilles ; & comme elles sont fort épaisses en cet endroit-là cela produit un agréable effet. Elles ont deux élevations sur le jabot, d'un plumage plus blanc que le reste, & qui represente merveilleusement un beau sein de femme. Elles marchent avec tant de fierté & de bonne grace tout ensemble,

qu'on ne peut s'empêcher de les admirer & de les aimer ; de ſorte que ſouvent leur bonne mine leur a ſauvé la vie.

Quoique ces oiſeaux s'approchent quelquefois aſſez familierement quand on ne court pas après eux, on ne peut jamais les aprivoiſer : ſi-tôt qu'on les a arrêtez ils jettent des larmes ſans crier, & refuſent opiniâtrement toute ſorte de nourriture, juſqu'à ce qu'ils meurent enfin. On leur trouve toûjours dans le géſier, (auſſi-bien qu'aux mâles) une pierre brune de la groſſeur d'un Oeuf de poule ; elle eſt un peu raboteuſe, platte d'un côté, & arrondie de l'autre, fort peſante, & fort dure. Nous avons jugé que cette pierre naît avec eux ; parce que, quelque jeunes qu'ils ſoient, ils en ont toûjours, & n'en ont jamais qu'une ; & qu'outre cela, le canal qui va du jabot au géſier, eſt trop étroit de moitié pour donner paſſage à une pareille maſſe. Nous nous en ſervions préférablement à aucune autre pierre, pour aiguiſer nos coûteaux.

Quand ces oiſeaux veulent bâtir leurs nids, ils choiſiſſent un lieu net, & ils l'élevent à un pied & demi de terre ſur un tas de feüilles de palmier qu'ils ont ramaſſées pour ce deſſein. Ils ne font qu'un Oeuf, qui eſt beaucoup plus gros que celui d'une oye. Le mâle & la fémelle le couvent tour à tour,

&

& il n'éclôt qu'après ſept ſemaines. Pendant tout le temps qu'ils couvent, ou qu'ils élevent leur petit, qui n'eſt capable de pourvoir ſeul à ſes beſoins qu'aprés pluſieurs mois, ils ne ſouffrent aucun oiſeau de leur eſpece à plus de deux cens pas à la ronde; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le mâle ne chaſſe jamais les fémelles; ſeulement, quand il en apperçoit quelqu'une, il fait en piroüettant ſon bruit ordinaire, pour appeller la fémelle qui vient donner auſſi-tôt la chaſſe à l'étrangere, & qui ne la quitte que lors qu'elle l'a conduite hors de ſes limites. La fémelle en fait de même & laiſſe chaſſer les mâles par le ſien. C'eſt une particularité que nous avons tant de fois obſervée, que j'en parle avec certitude.

Ces combats durent quelquefois aſſez longtemps, parce que l'étranger ne fuit qu'en tournant, ſans s'éloigner directement du nid; cependant, les autres ne l'abandonnent jamais qu'ils ne l'ayent chaſſé. Après que ces oiſeaux ont élevé leur petit & l'ont abandonné à lui-même, ils ne ſe déparient pas comme font tous les autres, mais ils demeurent toûjours unis & compagnons, quoi qu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres de leur eſpece. Nous avons ſouvent remarqué que quelques jours après que le jeune étoit ſorti du nid, une compagnie de trente ou quarante en amenoient un au-

tre jeune, & que le nouveau déniché avec ses pere & mere, se joignant à la bande, s'en alloient dans un lieu écarté. Comme nous les suivions souvent, nous voyions qu'après cela, les vieux se retiroient chacun de leur côté, ou seuls, ou couple à couple, & laissoient les deux jeunes ensemble; & nous appellions cela un mariage.

Il y a dans cette nouvelle circonstance, quelque chose qui semble un peu fabuleux: mais ce sont pourtant des veritez pures, & des choses que j'ay bien souvent remarquées avec soin, & avec plaisir. Je ne pouvois m'empêcher non-plus, d'abandonner mon esprit à diverses réflexions. J'envoyois l'homme à l'école des Bêtes. Je loüois mes Solitaires de ce qu'ils se marioient jeunes; (ce qui est une sagesse de nos Juifs) de ce qu'ils satisfaisoient à la Nature, dans le temps propre, & dès que la Nature a besoin d'être satisfaite; selon l'état de cette même Nature, & conformément à l'intention du Créateur. J'admirois le bonheur de ces couples innocens & fidéles, qui vivoient si tranquillement, dans un constant amour. Je disois que si nôtre Ambition, & nôtre friandise étoient refrenées, si les hommes étoient, ou avoient toûjours été aussi sages que le sont les oiseaux, pour dire tout en un mot.

on ſe mariroit comme ſe marient les oiſeaux, ſans autre attirail ni cérémonies; ſans contrats, & ſans teſtamens; ſans *Mien*, ſans *Tien*, ſans ſujetion à aucunes Loix, & ſans nulle offenſe; au ſoulagement de la Nature, & de la République: car les Loix Divines & humaines, ne ſont que des précautions contre nos deſordres. Lecteur, ma principale occupation étoit de penſer, dans nôtre Iſle deſerte: ſouffrez donc que je vous diſe quelquefois mes penſées. Il me ſemble vous avoir averti que vous ne deviez pas vous attendre à des Diſſertations ſur l'antiquité des Accens Grecs des Manuſcrits de nôtre *Eden*, ni ſur celle de ſes Médailles; non-plus qu'à des deſcriptions de ſes Amphithéâtres, & de ſes Baſiliques.

Nos Gelinotes ſont graſſes, pendant toute l'année, & d'un goût très-délicat. Elles ſont toutes d'un gris clair, n'y ayant que très-peu de difference de plumage, entre les deux *Sexes*. Elles cachent ſi bien leurs nids, que nous n'en avons pû découvrir, ni par conſéquent goûter de leurs Oeufs. Elles ont un ourlet rouge autour de l'œil. Et leur bec qui eſt droit & pointu, eſt rouge auſſi; long d'environ deux pouces. Elles ne ſçauroient guéres voler, la graiſſe les rendant trop peſantes. Si on leur preſente quelque choſe de rouge, cela les irrite ſi

fort qu'elles viennent l'attaquer pour tâcher de l'emporter ; si bien que dans l'ardeur du combat on a occasion de les prendre facilement. Nous avions beaucoup de Butors aussi gros & aussi bons que des chapons. Ils sont plus familiers & plus aisez à prendre que les gelinottes.

Les pigeons sont un peu plus petits que les nôtres ; tous de couleur d'ardoise, & toûjours fort gras & fort bons. Ils perchent & nichent sur les arbres & on les prend très-aisément. Ils sont si peu farouches, qu'il y en avoit toûjours une cinquantaine autour de nous, quand nous étions à table, parce qu'ils avoient pris goût à la graine de nos melons. On les prenoit quand on vouloit, & nous leur attachions quelquefois aux jambes de petits morceaux d'étoffe de diverses couleurs afin de les reconnoître. Ils ne manquoient pas de venir à tous nos repas : nous les appellions nos poules. Ils ne nichent jamais dans l'Isle, mais dans les Islots qui en sont proche. Nous avions jugé que c'étoit pour éviter la persécution des rats, dont le nombre est très-grand dans l'Isle, comme je le dirai dans la suite, mais qui ne passent jamais dans les Islots. Les Fous, les Frégates, les Paille-en-queuë ; & peut-être quelques autres oiseaux de mer, qui ne vivent que de poisson, font pourtant leurs

nids sur les arbres : mais les Ferrets & quelqu'autres, couvent sur le sable, dans les mêmes Islots des pigeons : & tous ces oiseaux ont un goût sauvagin qui n'est pas agréable ; en récompense, leurs Oeufs sont fort bons. Les Fous viennent se reposer la nuit dans l'Isle ; & les Frégates qui sont plus grands, & qu'on appelle ainsi, parce qu'ils sont legers, & admirablement *bons Voiliers*, les attendent tous les soirs au guet, sur la cime des arbres ; ils s'élévent fort haut, & fondent sur eux comme le Faucon sur sa proye : non pour les tuër ; mais pour leur faire rendre gorge. Le Fou frappé de cette maniere par la Frégate est obligé de rendre le poisson qu'il a dans le jabot, & la Frégate ne manque pas d'attraper ce poisson en l'air. Le Fou crie, & fait souvent difficulté d'abandonner sa proye, mais la Frégate plus hardie & plus vigoureuse, se moque de ses cris, s'éleve, & s'élance de nouveau, jusqu'à ce qu'elle l'ait contraint d'obéïr.

La Frégate est noirâtre, de la grosseur d'un canard ; les aîles extraordinairement étenduës. C'est une espéce d'oiseau de proye, puis qu'il en a les griffes, & que son bec long d'un demi pied est un peu crochu par le bout. Les vieux mâles ont une espéce de chair rouge comme une crête, sous

la

la gorge comme en ont nos coqs.

Les Fous ont été nommez ainsi, parce qu'ils se viennent jetter inconsiderément sur les vaisseaux, & qu'ils s'y laissent prendre innocemment. Leur simplicité est si grande, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes, & qu'ils ne prennent pas les hommes pour des animaux mal-faisans. Ils ont le dos châtain, & le ventre blanchâtre; le bec pointu, long de quatre pouces, fort gros vers la tête, & un peu dentelé par les côtez; les jambes courtes, les pieds à peu près en pieds de canard, & d'un jaune pâle.

Le Paille-en-queuë, de la grosseur d'un pigeon, est tout blanc, & a le bec court & fort. Il a une plume à la queuë longue d'un pied & demi, d'où il a pris son nom. Ces oiseaux nous faisoient une plaisante guerre, ou plûtôt ils faisoient la guerre à nos bonnets. Ils nous surprenoient par derriere, & nous les enlevoient de dessus la tête. Et cela étoit si fréquent & si importun, que nous étions obligez d'avoir toûjours des bâtons pour nous défendre d'eux. Nous les prévenions quelquefois, lorsque nous appercevions devant nous leur ombre, au moment qu'ils étoient prêts à faire leur coup. Nous n'avons jamais pû sçavoir de quel usage leur pouvoient être des bonnets, ni ce qu'ils ont fait de ceux qu'ils nous ont attrapez.

Je parlerai du Ferret & du Pluton dans l'Isle *Maurice.*

A *Rodrigue* il n'y a qu'une seule sorte de petits oiseaux : ils ne ressemblent pas mal aux Serins de Canarie, nous ne les avons jamais entendu chanter, encore qu'ils soient si familiers, qu'ils viennent se poser sur un Livre qu'on tient à la main.

Les Perroquets verds & bleuds s'y trouvent en quantité, & sur tout de médiocre & d'égale grosseur. Quand ils sont jeunes, la chair n'en est pas moins bonne que des pigeonneaux.

Il y a des alloüettes de mer, & des Becassines. Nous n'avons vû que très-peu d'hirondelles.

Les Chauve-Souris volent de jour comme les autres oiseaux : elles sont de la grosseur d'un bon poulet, & ont chaque aîle longue de près de deux pieds. Elles ne perchent pas, mais elles s'acrochent par les pieds aux branches des arbres, la tête pendant en bas : & comme leurs aîles sont aussi fournies de plusieurs crochets, elles ne tombent pas aisément quand on les a frappées ; elles demeurent toûjours attachées par quelque crochet. Quand on les voit d'un peu loin, pendantes & enveloppées de leurs aîles, on les prend plûtôt, pour des fruits que pour des oiseaux. Les *Hollandois* que j'ay connus à l'Isle

l'Isle *Maurice* en faisoient un mets précieux & les préferoient au gibier le plus délicat ; Chacun a son goût ; pour nous, nous trouvions dans celui-ci je ne sçai quoi qui ne nous accommodoit pas ; & comme nous avions beaûcoup de choses que nous trouvions meilleures, nous ne mangions point de ces vilaines bêtes. Elles portent leurs petits avec elles & ne les abandonnent que lors qu'ils peuvent voler. Nous avons remarqué qu'elles en avoient toûjours deux.

Les Palmiers & les Lataniers sont tous chargez de lézards de la longueur d'un pied : on ne sçauroit se lasser d'en considerer la beauté. Il y en a de noirs, de bleus, de verds, de rouges, de gris, & de tout cela du plus vif, & du plus éclatant. Leur nourriture la plus ordinaire est le fruit du Palmier. Ils ne sont nullement malfaisans, & sont si familiers qu'ils venoient souvent manger nos melons sur la table en nôtre presence, & même entre nos mains. Ils servent souvent de proye aux oiseaux, sur tout aux butors. Quand nous les faisions tomber des arbres, avec une perche, ces oiseaux accouroient & venoient les engloutir devant nous, quoi que nous pussions faire pour les en empêcher; & lors que nous en faisions seulement le semblant, ils venoient de la même maniere, & nous suivoient toûjours.

Il

Il y a un autre eſpéce de Lézards nocturnes, de couleur grisâtre, dont la figure eſt fort vilaine : ils ſont gros & longs comme le bras, & la chair n'en eſt pas mauvaiſe. Ils aiment beaucoup les Lataniers.

On trouveroit du ſel ſuffiſament dans les trous des rochers élevez qui ſont ſur la côte, quand même l'Iſle ſeroit toute habitée. L'eau de la mer eſt portée dans ces concavitez par le rejailliſſement des vagues ; & le Soleil, cet admirable Ouvrier de toutes les métamorphoſes de la Nature, la convertit en Sel.

La mer apporte de l'ambre jeaune, & de l'ambre gris. Nous en avons trouvé un gros morceau de ce dernier que nous ne connoiſſions pas, & qui a été la ſource de tous les maux qui nous ſont arrivez après, comme je le dirai dans la ſuite. Nous trouvions auſſi quantité d'une eſpéce de bitume noir, auquel nous donnions le nom d'ambre, mais je crois que c'eſt proprement du jayet.

Cette Iſle a une certaine fleur d'une odeur admirable, & que je préférerois au jaſmin d'Eſpagne : elle eſt auſſi blanche que le Lis, & preſque formée comme celle du jaſmin commun. Cela naît particulierement ſur les troncs d'arbres pourris, & comme réduits en ſubſtance de terre. L'odeur de ces fleurs frappe agréablement à plus de cent pas.

L'air

L'air de l'Isle ne soufre ni poux, ni puces, comme on peut s'en être assuré par expérience aprés un débarquement comme le nôtre. On n'est incommodé non plus d'aucune sorte de ces moucherons piquans, ni de ces autres petits insectes qui sont en plusieurs endroits si importuns, ou plûtôt si insuportables pendant la nuit.

Dans ces petites Isles dont j'ai parlé, où nichent les Pigeons, il y a un nombre infini d'oiseaux de mer : la chair n'en est pas agréable au goût, ni même bien saine, mais les œufs en sont fort bons. L'abondance de ces oiseaux est si grande que lors qu'ils se levent de terre, l'air en est quelquefois obscurci.

Ils couvent sur le sable, & si près l'un de l'autre qu'il s'entretouchent, quoi que de differentes especes, & ces pauvres bêtes sont si peu farouches, & si peu défiantes qu'ils ne s'élevent point quoi que l'on soit, pour ainsi dire, sur eux : il faut les frapper pour les faire partir. Ils pondent trois fois l'année, & ne font qu'un œuf à chaque ponte non plus que les Solitaires ; ce qui est une singularité d'autant plus notable, que, si je ne me trompe, nous n'avons aucun exemple de chose semblable entre les oiseaux que nous connoissons en *Europe*. J'ajouterai quelques particularitez de quelques-uns de ces

ces oiseaux, lors que je parlerai de l'Isle *Maurice*.

Voila ce que nous avons remarqué de plus considérable & de plus avantageux dans cette Isle & aux environs : il faut présentement, pour en donner une idée juste, que je fasse connoître ce qu'elle a de désagrémens & d'incommoditez.

Je commencerai par ce que nous vîmes d'abord ; ce fut un nombre prodigieux de certaines petites mouches. Aussi-tôt que nous fûmes descendus, elles nous environnerent, & nous couvrirent, & il étoit inutile d'en tuër, parce que la multitude en étoit si grande qu'en écraser dix mille, c'étoit ôter dix goûtes d'eau de la mer. Il est vrai que ces bestioles ne piquent pas : l'Incommodité qu'on en souffre, c'est un petit chatoüillement importun, lors qu'elles se viennent poser sur le visage. Elles se retirent sur les arbres dès que le Soleil est couché, & elles reparoissent au lever de cet astre : Comme elles cherchent toûjours l'abri, & l'air doux, dès que nous eûmes défriché une assez grande étenduë de terre, le vent qui soufloit en liberté autour de nos cabanes, les chassa dans les bois & nous en délivra dans l'étenduë entiere de nôtre habitation ; mais nous les trouvions par tout ailleurs quand nous nous promenions dans l'Isle.

Il y a auſſi une eſpéce de groſſes mouches qui ne craignent pas le vent comme les autres, & qui ſont extrémement incommodes. Elles ont le ventre rempli de vers vivans, qu'elles poſent ſur la viande, & qu'elles y laiſſent tomber même en volant : de ſorte que comme ces proviſions ſe gâtoient auſſi, quand au lieu de les laiſſer à l'air nous les enveloppions d'un linge, le ſeul moyen que nous trouvâmes pour les garantir fut de les tremper de temps en temps dans de l'eau de mer. Les nerfs ou filamens des queuës de nos feüilles de Latanier auroient pû ſervir à faire une eſpéce de treillis clair, mais impénétrable à ces mouches, dont on auroit garni un garde-manger, mais nous ne nous aviſâmes point de faire cette machine.

Les rats furent nôtre ſecond fleau. Ces animaux ſont ſemblables à ceux d'*Europe*, & ils ſont en fort grand nombre & fort incommodes.

Non ſeulement ils mangeoient les graines que nous ſemions, mais ils venoient encore ronger tout ce que nous avions dans nos cabanes. Je douterois volontiers un peu que M. de *Rochefort* eût été bien informé, quand il a écrit qu'il n'y avoit point de Rats dans les Iſles de l'*Amérique* avant nos navigations, car j'ai ſouvent trouvé dans les Relations des Voyageurs qu'ils en avoient rencontré

centré des quantitez prodigieuſes dans les Iſles déſertes & inconnuës. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas impoſſible que quelque vaiſſeau ait autrefois échoüé ſur ces terres-là, mais malgré tout ce que la plûpart des Philoſophes d'aujourd'hui en diſent, j'ai de fort bonnes raiſons pour croire que les rats, de même que diverſes autres eſpeces de vermine naiſſent quelquefois de corruption encore qu'ils ſoient produits auſſi par la voye ordinaire de la génération : le bon plaiſir du grand Ouvrier & du Maître du monde, ayant été tel ; & qu'ainſi, rien n'empêcheroit qu'il ne s'en trouvât dans les Iſles dont jamais aucun navire n'auroit approché.

Au lieu que les *Americains* ont des couleuvres naturellement exterminatrices de cette vilaine engeance, des Chats, & des chiens même qui ſont dreſſez à leur faire la guerre, nous n'avions que le ſecours des hiboux & de nos trebuchets. Avec cela nous les bannîmes en aſſez peu de temps de nôtre quartier : mais il eſt vrai qu'il en revenoit quelquefois des peuplades qui nous occupoient de nouveau.

Le plus prompt & le plus ſûr moyen pour en réduire la multitude comme infinie, à un nombre peu conſidérable ſeroit de répandre d'abord des mets empoiſonnez. L'Iſle n'étant pas grande, on en auroit bien tôt

raiſon ; & cette mortalité n'auroit aucuns accidents qu'on pût craindre, ſi elle arrivoit avant que les habitans s'établiſſent.

Les diverſes grandes incommoditez que ces animaux apportent, quand ils vont ainſi par armées, rendent aiſément croyable ce que l'on dit du jeune Avanturier *Anglois* (*Richard Whittington*, en 1397.) qui fit fortune avec un chat qu'il avoit apporté de ſon païs comme par hazard, & dont il fit preſent à un Seigneur de quelque Iſle des *Indes*. Le petit Prince charmé de la chaſſe admirable du chat, récompenſa liberalement celui de qui il l'avoit reçû ; & celui ci ayant fait valoir le talent revint riche, & devint enfin Maire de *Londres*. On le voit ſouvent peint avec ſon chat, & en habit de Maire ſervant d'enſeigne entre celles de *Londres*.

Les crabes de terre furent nos troiſiémes ennemis : il eſt preſque impoſſible de les détruire, à cauſe de leur prodigieuſe quantité dans la plûpart des lieux bas, & de la grande difficulté qu'il y a à les déterrer dans leurs trous. Elles ſe logent en terre, & creuſent, juſqu'à ce qu'elles ayent trouvé de l'eau : leur taniere eſt large, & a pluſieurs iſſuës, & elles ne s'en éloignent que fort peu ſe tenant toûjours ſur leurs gardes.

Elles arrachoient nos plantes dans nos jardins, jour & nuit ; & ſi nous renfermions

ces plantes ſous des eſpéces de cages, dans l'eſperance de les garantir, ſi elles n'étoient pas fort loin elles approfondiſſoient leurs tanieres, & ſe faiſant une nouvelle route, venoient par deſſous la cage arracher la plante. Le dos, ou la coque, ou coquille de cette crabe eſt d'un rouſſâtre ſalé, à peu près rond, & d'environ quatre pouces de diametre. Elle marche en tout ſens ſur huit pates qui s'élevent à quatre doigts de terre; & elle a deux ſerres dentelées de grandeur inégale, comme on ſçait qu'en ont toutes les eſpéces d'écrevices: la ſerre, ou patte droite étant plus groſſe & plus forte que la gauche. On ne voit pas ſa bouche, quand elle marche, parce qu'elle l'a par deſſous, mais ſes yeux, à peu près comme ceux des crabes que nous avons en *France* & en *Angleterre*, s'élévent à un bon pouce l'un de l'autre, ſur le bord & au devant de la coque.

Quand on en approche elle eſt extrémement prompte à ſe retirer; & comme elle court toûjours aprés les pierres qu'on lui jette, on a tout le loiſir de lui en jetter juſqu'à ce qu'on la frappe. Il eſt dangereux de s'expoſer à en être pincé. Cet animal nettoye fréquemment ſon trou; & aprés qu'il a fait un petit tas des ordures qu'il y rencontre, il les emporte dehors en les preſſant

avec les ſerres contre ſon ventre : il fait cela ſi ſouvent, & avec tant de diligence, qu'il a bien tôt ôté ce qui l'incommode. La chair en eſt aſſez bonne, & approche du goût des écrevices de nos rivieres.

Un peu avant, & aprés les pleines Lunes de Juillet & d'Août, ces Crabes vont par millers, de tous les endroits de l'Iſle à la mer ; Nous n'y en avons vû aucune qui ne fut chargée d'œufs. On en peut alors détruire beaucoup, parce qu'elles marchent en troupes prodigieuſes, & qu'étant éloignées de leurs trous, elles n'ont aucune retraite. Nous en avons quelquefois tué à coups de bâton plus de trois mille en un ſoir, ſans nous appercevoir le lendemain que le nombre en fût diminué. La ſeconde année de nôtre ſéjour dans l'Iſle, nous nous avisâmes, pour nous en débarraſſer, de ſemer beaucoup de graines dans les lieux qu'elles habitoient le plus, afin de les amuſer dans ces endroits-là : comme elles y trouvoient aſſez d'ocupation, & même trop, nos plantes ſe trouvoient épargnées : & pourvû qu'elles euſſent le temps de groſſir, elles étoient hors de danger ; auſſi la précaution de ſemer les graines des plantes que nous voulions cultiver, dans les endroits qu'elles ne fréquentoient pas, outre celle que nous ſemions dans nos Jardins : comme dans les lieux élevez, & éloignez des ruiſſeaux, & dans ceux dont le fond eſt de roche. L'un

L'un de nos gens qui, à tout hazard, avoit apporté deux grands coffres pleins de marchandises propres pour les *Indes*, & une assez bonne quantité de Loüis d'or, mais qui étoit pour le moins aussi défiant que riche, fût plaisamment attrapé par une de ces petites bêtes. Il avoit ses pistoles en plusieurs bourses, & pour peu qu'il s'éloignât de sa cabane, nous remarquions qu'il les prenoit avec lui. Avant que de se coucher il ne manquoit jamais non plus de les cacher en divers endroits, le plus adroitement qu'il pouvoit; mais quelque fin qu'il fût, il trouva plus fin que lui encore; & fut la dupe d'un voleur dont il ne s'étoit pas défié: je veux dire de quelque Crabe ou de quelque Rat qui lui enleva un de ses sachets, dont le cuir étant un peu gras, se trouva sans doute au goût du voleur. Le lendemain, comme on s'apperçût qu'il étoit chagrin, & qu'on le vit chercher quelque chose avec beaucoup d'application, on le pressa tant, que soit par importunité, soit parce qu'il étoit bien aise qu'on lui aidât, il raconta naïvement l'avanture. Quoi qu'il fût difficile de n'en pas rire un peu, on se mit pourtant en quête avec lui; mais quelque perquisition que l'on fit, on ne trouva rien; & il falut que le volé se consolât de sa perte. Il est vrai qu'il eût une permanente rancune con-

tre

tre toute la nation des carbes, & que dans la guerre que nous leur faiſions ſouvent, il n'en tua jamais aucune ſans lui donner encore quelques coups aprés ſa mort.

Les crabes de mer ſont beaucoup meilleures & beaucoup plus groſſes que celles de terre ; & la chair en eſt aiſée à digerer.

Il y en a encore d'une autre eſpece qui, à ce que j'aprens, porte le nom de Tourlouroux dans les *Antilles*, & qui ſont à peuprès de la figure des premieres dont j'ai parlé, mais un peu plus petites. Elles habitent veritablement entre la mer & la terre, en vrayes amphibies qu'elles ſont ; de telle maniere que le flux remplit leurs loges deux fois le jour ; & elles travaillent continuellement à les nettoyer.

L'Ouragan que l'on eſſuye tous les ans dans les mois de Janvier ou de Février, comme je l'ai déja marqué, eſt encore un terrible ennemi. Nous avons ſenti deux fois ſes rudes aſſauts. Ce vent furieux s'éleve ordinairement aprés un temps doux, & même aprés un grand calme ; & ſa plus grande violence dure au moins une heure. Alors nous vîmes pluſieurs gros arbres renverſez en un moment, & nos cabanes toutes fracaſſées. La mer bruïante & écumante, faiſoit des mugiſſemens épouventables ; & élevant ſes flots comme des montagnes elle les pouſſoit con-

contre les côtaux avec tant d'impetuoſité qu'il ſembloit que la Nature hors d'elle-même dût bien-tôt retourner dans ſon premier Cahos. Le Ciel ſe mêloit avec la terre. L'air s'épaiſſiſſoit, & couvroit tout de ténébres ; les nuës entaſſées fondoient enfin, & verſoient une ſi grande abondance d'eau, que nos beaux & fertiles vallons inondez devenoient un nouvel Ocean. Tout ce que ces torrens rencontroient étoit terraſſé, & rapidement entraîné. Et je crois que ſi cette violence eût duré trois heures, il n'y auroit pas eu un ſeul arbre qui eût réſiſté. Les animaux, par un inſtinct naturel que leur a donné la bonne & ſage Providence, prévoyent ces orages avant qu'ils arrivent, & ſe ſauvent dans les trous des montagnes; mais dès le lendemain ils paroiſſent comme auparavant, parce que le temps redevient auſſi beau & auſſi calme que jamais. Le dernier des deux Ouragans que nous avons eſſuyez à *Rodrigue*, fut beaucoup plus terrible que le premier. Au milieu de ſa plus grande force, il ſe fit tout d'un coup un calme ſi grand, que l'on auroit entendu le moindre bruit, tellement que l'on crut que tout étoit paſſé ; mais il recommença bien-tôt avec plus de furie qu'auparavant. Il détruiſit abſolument tous nos jardins, parce que la violence de ce vent, élevant en l'air les eaux
de

de la mer, porta par tout un déluge d'eau salée, qui brûla ou tua absolument tout ce que nous avions planté. Mais comme cela ne préjudicia pas au fond du terroir, dès que nous fumes sortis des trous des rochers où nous nous étions mis à l'abri, nous vinmes semer comme auparavant.

Enfin le quatriéme & le dernier ennemi que nous eûmes à combatre, ce furent de petites Chenilles vertes, qui succédent toûjours aux Ouragans, & qui en sont infailliblement une secrete production. Ces Insectes nous incommodoient beaucoup depuis le mois de Février jusqu'au mois d'Avril, parce qu'ils mangeoient nos melons; ils n'en laissoient pas une seule feüille. L'expérience nous a apris que pour les garantir, il falloit les bien couvrir la nuit, & ne les découvrir qu'aprés le lever du Soleil. Des cloches de verre leur auroient été un heureux bouclier. Comme cette vermine ne touchoit ni à la chicorée ni au pourpier; on peut raisonnablement présumer qu'elle n'attaqueroit pas non plus diverses autres sortes d'herbes & de Légumes, qui ne se rencontroient pas être plus à leur goût.

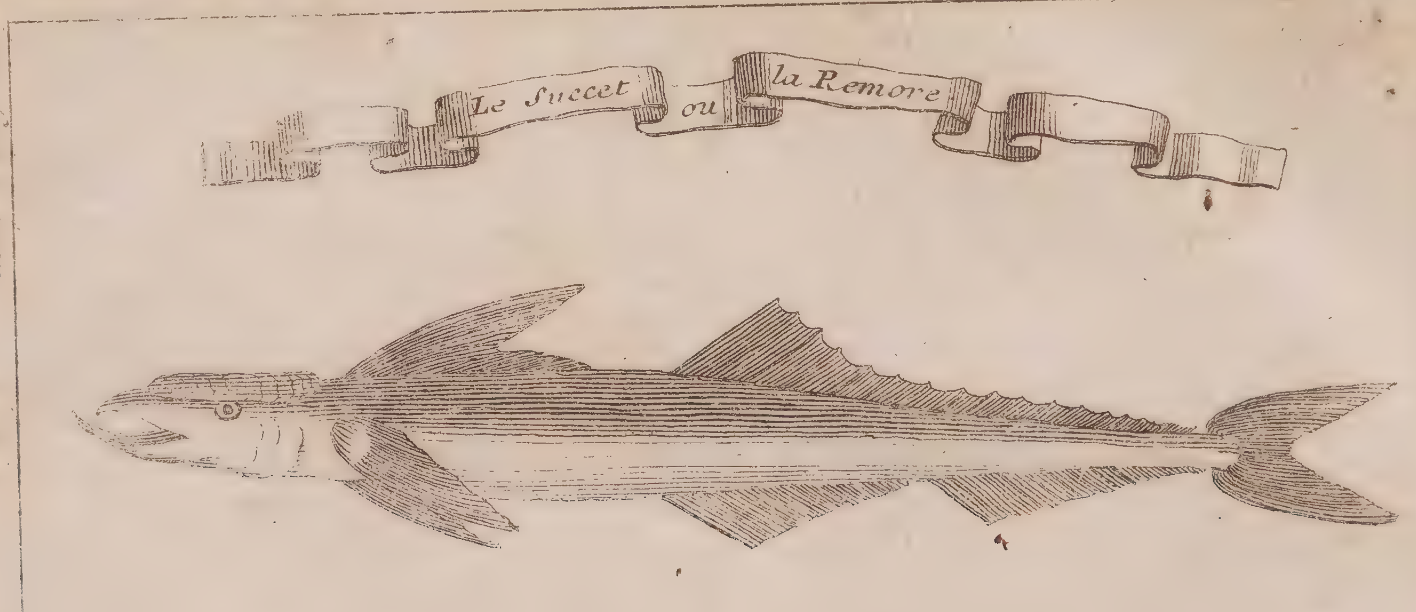
On trouve de petits Scorpions en quelques endroits, particulierement sur les Lataniers; mais nous sçavons qu'ils ne sont nullement dangereux; puisque nous en avons été plusieurs

ſieurs fois piquez ſans inconvénient. La piqueure fait ſeulement une petite douleur d'un moment, comme quand on eſt piqué d'une épingle.

Quand nous nous baignions dans la mer, ou lors que nous étions obligez d'y marcher en pêchant, nous nous ſommes ſouvent trouvez environnez de grandes troupes de Requins, parmi leſquels il y en avoit des plus gros, qui ne nous ont jamais attaquez. Et comme nous étions ſur ce fatal Rocher de l'Iſle *Maurice*, duquel je parlerai dans la ſuite, j'ai vû cent fois une grande meute de chiens qui pourſuivoient un Cerf à la nage dans la mer, & dans les endroits où l'on voit beaucoup de Requins, ſans qu'il leur en arrivât jamais aucun accident, non plus qu'à nous, qui nous y baignions fréquemment. Je laiſſe au Lecteur à juger ſi cet animal eſt auſſi vorace qu'on dit, ou ſi les Requins de ces mers ſont d'une nature differente des autres. Comme les Relations de ceux qui ont voyagé en *Amérique*, & en diverſes autres parties du Monde, nous diſent unanimement que les Requins de ces Mers-là ſont extraordinairement dangereux & gloutons, & que pluſieurs parlent en témoins oculaires; il eſt raiſonnable de les croire, & de conclure plûtôt que tous les Requins ne ſont pas de même eſpéce. Ce poiſſon a

communément quinze ou ſeize pieds de long. De la maniere dont il a la gueule faite, il faut neceſſairement, qu'il ſe tourne ſur le dos pour engloutir ſa proye, ou qu'il éleve la moitié de la tête hors de l'eau. Il a pluſieurs rangs de dents qui ſont extrémement pointuës, tranchantes & faites en ſcie. J'ai oüi dire à *Batavia*, & ailleurs, que la cervelle de Requin a la vertu de faire accoucher les femmes. Mais une pareille expérience ne ſe pouvoit faire dans nôtre Iſle. Quelques-uns diſent que le petit poiſſon qu'on appelloit Succet, ou pilote du Requin, lui ſert de guide, mais c'eſt une chimere que le Pere *Tachard* a fort bien refutée. Ce Succet que l'on juge aſſez vraiſemblablement être la Remore que ces bonnes gens du temps de jadis (qu'on appelle vénérablement *les Anciens*, & qui fort ſouvent ne ſçavent pas trop ce qu'ils diſent) ont renduë ſi fameuſe, & ſi redoutable; ce Succet, dis-je, a ſur la tête & même un peu avant ſur le cou, une membrane cartilagineuſe, plate & ridée, par le moyen de laquelle il s'applique & ſe colle étroitement au dos des Requins & des chiens de mer, & apparemment à des choſes inanimées, puis qu'on les voit s'attacher quelquefois ainſi au bois, ſur le pont du vaiſſeau (en ſe tournant le ventre en haut) quand il eſt tout ſortant de l'eau. Il y en a de

deux


Le Succet ou la Remore

deux eſpéces, pour le moins, qui différent auſſi en grandeur & couleur; mais qui ont à peu près la même forme. Ils n'ont point d'écailles; & leur peau eſt gluante & viſqueuſe comme celle des Anguilles. Ceux de la plus grande eſpéce ſont communément longs de deux à trois pieds, & ont le dos d'un brun verdatre qui s'éclaircit un peu ſous le ventre. La longueur des autres ne paſſe pas celle des harangs, & l'atteint aſſez rarement. Ils ont le muſeau plus court, & la couleur moins obſcure. La chair des uns & des autres n'eſt pas ferme, mais d'un goût qui ne déplaiſt pas. Comme ils ſont pourvûs de beaucoup de nageoires, & qu'ils ſont d'une forme longue & menuë, ils fendent auſſi l'eau comme une fleche fend l'air. Leurs dents ſont petites, arrondies par le bout, & ſi courtes qu'à peine les apperçoit-on. Il eſt très certain que ces poiſſons s'attachent ſouvent aux Vaiſſeaux dans l'eau, & quand le nombre en eſt grand, il ne faut pas douter qu'ils ne ſoient en obſtacle à la courſe de ces édifices flotans, puis qu'ils les empêchent de couler légérement ſur les ondes. J'ai voulu parler exactement de ce petit Animal, parce que les autres ne l'ont pas fait. Pour le dire en paſſant, je me ſuis quelquefois étonné de la grande réputation que s'eſt acquiſe le fameux *Rondelet*, car lors que je

l'ai consulté sur les choses que je connois bien, je l'ai toûjours trouvé fort défectueux & fort sec.

Nos occupations pendant le sejour que nous avons fait dans cette Isle, n'étoient pas fort importantes, comme on peut bien se l'imaginer; mais encore falloit-il faire quelque chose. L'entretien de nos cabanes, & la culture de nos jardins occupoient une partie de nôtre temps. La promenade en faisoit une autre. Nous passions souvent au Sud de l'Isle, soit en la traversant, soit en en faisant le tour: & elle n'a aucun endroit que nous n'ayions visité plusieurs fois très-exactement. Il n'y a ni hautes montagnes ni côtaux dénuez de verdure, quoi qu'ils soient fort remplis de rochers. Le fond, qui est de roc, est couvert de deux ou trois, ou quatre pieds de terre; & entre les pierres mêmes dans les endroits où il ne paroît point du tout de terre, il ne laisse pas de croître des arbres extrémement gros, grands, & droits. De loin, cela donne une idée de l'Isle plus avantageuse qu'elle ne le mérite, parce qu'on la croit composée universellement d'un terroir excellent.

On peut aller par tout aisément, puis qu'il n'y a point ou très-peu d'endroits qui ne soient de facile accès, & qu'on rencontre par tout abondamment de quoi manger & boire. En quelque lieu qu'on se trouve, si on n'ap-

n'apperçoit pas de gibier, il n'y a qu'à frapper ſur un arbre, ou à crier de toute ſa force, & le gibier qui entend ce bruit accourt incontinent, de ſorte qu'il n'y qu'à choiſir, & à frapper ſur celui que l'on veut avoir à coups de pierres ou à coups de bâton. C'a été le haſard qui nous a fait faire cette expérience; parce que quand nous nous promenions enſemble, & que nous étant écartez dans les bois, nous nous trouvions obligez de crier fort haut pour nous rejoindre, nous étions tout étonnez de voir les oiſeaux voler ou accourir de toutes parts pour ſe mettre à l'entour de nous. Alors la Providence nous diſoit *Tuë & mange*, & nous n'avions qu'à battre le fuſil & à faire du feu pour faire grand'chere. On trouve auſſi par tout des Tortuës; & pour l'air il eſt ſi doux & ſi temperé que l'on peut coucher ſans crainte à la belle étoile. Mais ſi l'on veut, on ſe met aiſément à couvert en faiſant une eſpéce de hute avec cinq ou ſix feüilles de ces Lataniers dont nous avons parlé.

Pour revenir à ce que j'ai commencé à dire de nos occupations; j'ajoûterai, ſans Phariſaïſme, que nous avions tous les jours nos exercices de dévotion reglez. Le Dimanche, nous faiſions à peu près ce qui ſe pratiquoit dans nos Egliſes de *France*, parce que nous avions la Bible entiere, nos

ſaints Cantiques un ample commentaire ſur tout le Nouveau Teſtament, & pluſieurs Sermons de la vieille roche, qui étoient des Diſcours raiſonnables. Si nous euſſions crû paſſer là le reſte de nos jours, ou y demeurer du moins fort long-temps, rien n'auroit empêché, ce me ſemble, que le plus ſage d'entre nous n'eût été légitimement appellé par les autres à la charge du S. Miniſtere & que ces deux ou trois aſſemblez *au nom de Dieu* n'euſſent pris la forme parfaite d'une vraye Egliſe, & n'en euſſent auſſi reçû les particulieres conſolations, telle qu'eſt celle de participer enſemble à la ſainte Communion: & j'eûs diverſes fois la penſée d'en faire la propoſition. Mais d'un côté je voyois tous mes Compagnons diſpoſez à tenter bien-tôt, au péril de leur vie, tous les moyens imaginables de retourner dans le Monde habité. Et d'ailleurs, j'avois lieu de craindre qu'ils ne trouvaſſent dans ce deſſein quelque ſorte d'affectation qui ne leur auroit pas plû. Car dans les réflexions que nous faiſions quelquefois ſur la Religion, comme nous nous trouvions heureux d'être unis en un même eſprit, ſans cette fauſſe *ſapience des Sages*, & cette pernicieuſe *intelligence des Entendus*, & des *Diſputeurs* & Novateurs *de ce Siécle*, qui ont cauſé tant de funeſtes partialitez, & tant d'autres dé-

ſordres dans le Monde Chrétien ; nous nous tenions extraordinairement ſur nos gardes, contre toute pratique, & contre toute idée, qui auroit ſemblé avoir du penchant vers la Superſtition, la plus dangereuſe & la plus fatale peſte du Chriſtianiſme. Le mal entendu de ceux de la Communion Romaine, & de quelques autres, ſur le fait de la néceſſité du Baptême, devant être une leçon contre une ſemblable mépriſe, dans l'uſage de l'autre Sacrement, nous crûmes qu'il ne falloit point entreprendre une choſe dont la pratique n'eſt pas néceſſaire en elle-même, du conſentement de tous les Chrétiens qui vivent aujourd'hui. Nous trouvions une conſolation très-grande à nous tenir ainſi fermement retranchez dans cette pure & primitive Doctrine Evangelique, que tous nos Théologiens, ſans exception, diſent contenir l'Ame & l'eſſentiel de la Religion ſalutaire ; ſans vouloir nous engager dans aucun examen qui nous entraînât vers la moindre Curioſité, ou Inutilité. Nous aimions, & nous répétions ſouvent ces beaux paſſages ; *Je ne me ſuis rien propoſé de ſavoir, ſinon Jeſus-Chriſt, & icelui crucifié. C'eſt ici la vie éternelle, de te connoître ſeul vrai Dieu, & celui que tu as envoyé Jeſus-Chriſt. Si tu confeſſe le Seigneur Jeſus de ta bouche, & ſi tu crois en ton cœur que Dieu l'a*
 reſſuſ-

ressuscité des morts, tu seras sauvé. Qui croit en moi a la vie éternelle. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Je vous ai annoncé TOUT LE CONSEIL DE DIEU, --sçavoir-*la repentance envers Dieu, & la Foi en Jesus-Christ. La Religion pure & sans tache envers nôtre Dieu & Pere, c'est de visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs tribulations, & de se garder des soüillures du Monde*, &c. Délivrez de cette Théologie accidentelle de controverses, contre des idées chimériques ou hérétiques, que nous regardions comme n'ayant jamais été, nous goûtions délicieusement l'excellence de la Religion simple & pure, déchargée de toutes superstitieuses puerilitez, de toute immondicité Scholastique; de toutes pensées vaines, ineptes, téméraires, & non moins pernicieuses à l'ame qu'à l'esprit. Nous abhorrions avec les Auteurs sacrez, ces faiseurs ou accommodeurs de Religion, qui ajustent à leur gré la Doctrine & le Culte divin, voulant être plus sages que la SAGESSE même. En simplicité & humilité de cœur, nous adorions Dieu notre Créateur, Pere, Fils, & S. Esprit, dans les termes, & dans les bornes de la Révélation, sans nous piquer follement de prétendre expliquer, ni déveloper aucun des MYSTERES, qui de l'aveu de tous, sont nécessairement, & se-

feront toûjours aux hommes Mortels, des choſes cachées, & impénétrables à leurs yeux, tant qu'elles feront Myſteres. Nous invoquions ainſi Dieu, avec joye & avec confiance (en tâchant à faire du bien) par la médiation de Jeſus nôtre Rédempteur, nôtre Pleige, & nôtre Rançon; le Chemin, la Vérité, & la Vie. Et dans ces diſpoſitions bien-heureuſes, nous attendions paiſiblement la mort, non comme un ſquelette afreux, mais comme une Meſſagere de bonnes Nouvelles.

Outre ces grandes promenades ou ces petits voyages dont j'ai parlé, nous ne manquions guére de prendre au ſoir le plaiſir des petites promenades voiſines. Nous en avions une entr'autres ſur le bord de la Mer, à la gauche de nôtre ruiſſeau, qui étoit parfaitement belle. C'étoit une avenuë naturelle, droite comme ſi elle avoit été plantée au cordeau, à une diſtance parallele de la mer, & longue d'environ douze cens pas communs, ce qui eſt juſtement la longueur du Mail de *Londres*, dans le beau Parc de *S. James*. Nous aurions pû l'étendre juſqu'à ſept ou huit milles, ſi nous euſſions voulu; & cela, ſur un terrain ferme & d'un parfait niveau. D'un côté, nous avions dans ce bel endroit la vûë de la vaſte étenduë de la Mer, dont le flux, ou reflux perpétuel ve-

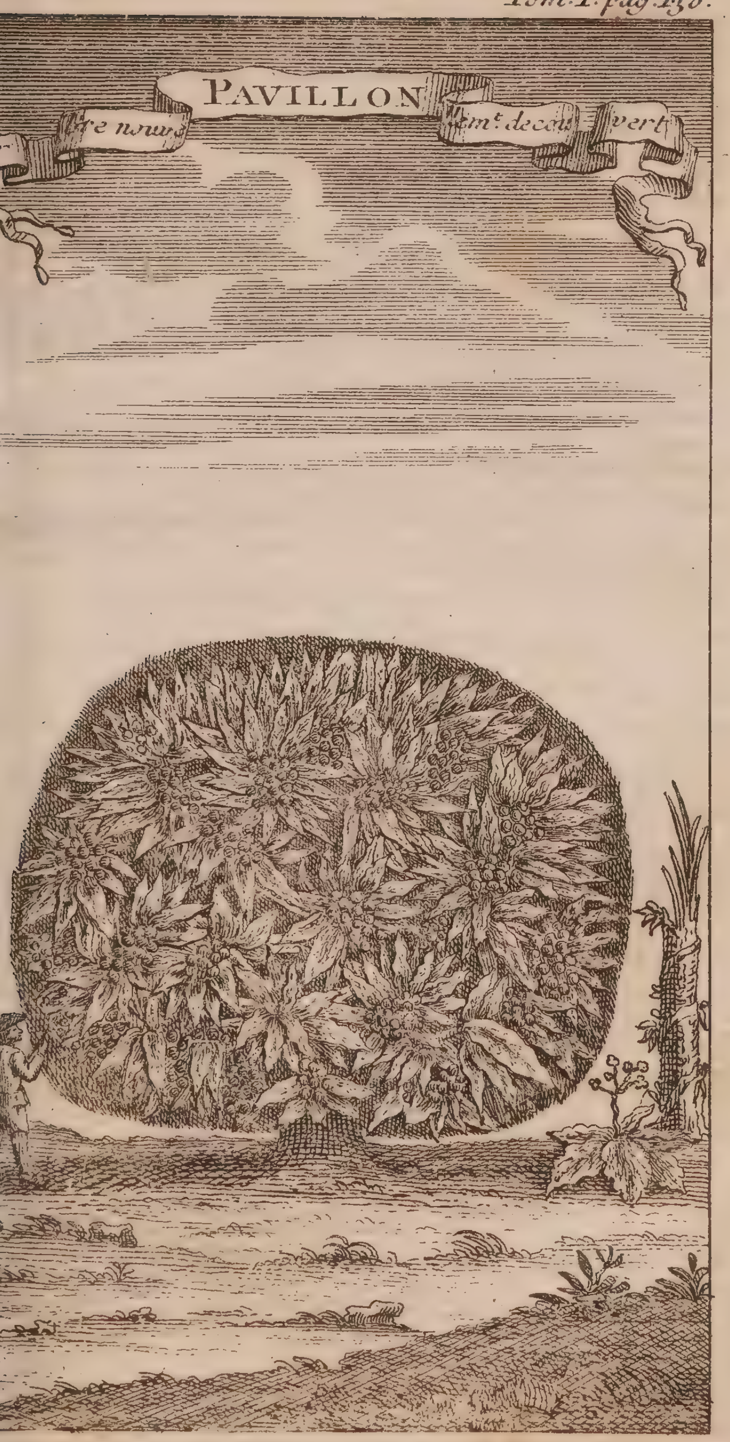
nant

nant à ſe rompre contre les *Brizans* qui étoient à une lieuë de là, faiſoit un murmure confus, qui n'étoit pas capable d'interrompre nos converſations ; ſeulement il nous jettoit quelquefois dans une rêverie à laquelle nous nous abandonnions d'autant plus volontiers, que nous avions peu de choſe à nous dire.

De l'autre côté, dans l'Iſle, de charmans côteaux, nous bornoient agréablement la vûë, & les vallées, qui étendoient juſques à nous étoient comme un beau verger dans la plus douce & la plus riche ſaiſon de l'automne.

Parmi le grand nombre, & la grande diverſité d'Arbres que la Nature y a plantez, il y en a un admirable, & digne d'être particulierement obſervé, pour ſa beauté, ſa grandeur, la rondeur & la rare ſymmetrie de ſon magnifique branchage. Les extrémitez de ces branches ſont par tout extraordinairement touffuës ; & ce gros & épais feüillage, retombe tout autour preſque juſqu'à terre. De ſorte que de quelque côté qu'on aborde de ce bel arbre, on ne peut appercevoir qu'une fort petite partie du bas de ſon tronc ; quelquefois même, on n'en découvre rien du tout.

Le milieu de tout cela étant ombragé, comme on peut ſe l'imaginer, les branches ſont en dedans comme des perches ſéches, qui ſemblent n'être là que comme une charpente



PAVILLON
re nouv
m.t decou
vert

pente faite exprès pour ſoutenir les pennaches qui ſont tout à l'entour, & pour former ainſi de l'arbre, une eſpece de cage ou de tente. A la vérité, la plus grande beauté de cette tente eſt au dehors, où elle eſt toute charmante, mais l'abri & la fraîcheur du dedans ont auſſi leurs délices. Malheureuſement, le fruit de ce merveilleux arbre n'eſt pas bon à manger. Ceux d'entre nous qui ont eû la curioſité d'en goûter, l'ont trouvé âpre, & ſçavent par expérience qu'il n'eſt pas non plus dangereux. Il a une odeur fort ſemblable à celle du Coin bien mûr. C'eſt une grappe dont les grains ſont ſerrez ; & le tout enſemble nous paroiſſoit quelquefois de loin comme le fruit de l'Ananas : ce qui fit qu'on s'accoutuma à donner à cet arbre le nom d'Ananas ; quoi qu'il y ait une difference extrême entre ces deux Plantes. Pour moi, je le voulois nommer *Pavillon*. Les feüilles, d'un verd admirable, ont la queuë ſi courte qu'elles paroiſſent être immédiatement attachées au bois. Les plus grandes ont quatre à cinq pouces de large par le haut, & finiſſent en pointe, leur longueur étant d'environ quinze pouces. Elles forment de gros bouquets, & laiſſent entrevoir çà & là les grappes, qui ſont de diverſes couleurs, ſelon qu'elles ſont plus ou moins avancées. J'ai ſouvent fait le tour de ce Palais

lais naturel, toujours également ravi de sa grande & singuliere beauté.

Nous jouyions quelquefois aux échecs, au trictrac, aux dames, à la boule, & aux quilles. La chasse & la pêche étoient un peu trop aisées pour y prendre un fort grand plaisir. Nous en trouvions quelquefois à instruire des perroquets, dont le nombre, comme je l'ai dit, est fort grand dans cette Isle. Nous en portâmes un dans l'Isle *Maurice* qui parloit François & Flamand.

On verra bien-tôt, que pendant la derniere année nous étions souvent occupez à la construction de la belle barque, dont il sera parlé. Et si l'on veut sçavoir avec quel secret nous chassions les ténebres quand nous en avions envie, j'ajoûterai que nous avions apporté des lampes, & que nous en faisions un fort bon usage avec de l'huile, ou graisse de nos Tortuës, laquelle, comme je l'ai dit, ne se fige jamais. Nous nous servions de verres ardens pour allumer le feu.

Puis que nous avions chair & poisson à nôtre choix & en abondance; du rôti, du boüilli; des soupes, des ragoûts, des herbes, des racines, d'excellens Melons avec d'autres fruits; de bon vin de palme, & de l'eau douce & pure; le Lecteur n'a pas eû peur, sans doute de voir mourir de faim les pauvres Avanturiers de *Rodrigue*.

Mais

Mais puis qu'il a assez de bonté pour s'in-
teresser un peu à leur extraordinaire état, je
lui dirai plus, & je l'assurerai qu'ils faisoient
une chere admirable, sans dégoût, sans indi-
gestion, sans aucune sorte de maladie, graces
au Seigneur, & sans pain. Le Capitaine leur
avoit laissé deux grands barils de biscuit,
mais ils ne s'en servoient que rarement pour
faire des potages ; & souvent ils n'y pen-
soient pas.

Nous avions déja demeuré un peu plus
d'un an dans nôtre Isle nouvelle, lors qu'é-
tonnez de ne voir paroître aucun vaisseau
(car il faut dire toute la verité) quelques-
uns de nous commencerent à s'ennuyer. Ils
regretterent la perte de leur jeunesse, & s'af-
fligerent dans la pensée qu'ils seroient peut-
être obligez de passer les plus beaux de leurs
jours, dans une étrange solitude, & dans
une tuante faineantise. Après diverses dé-
liberations, il fut donc presque unanime-
ment conclu qu'après avoir attendu deux ans
entiers des nouvelles de M. *du Quesne*, com-
me il avoit été premierement résolu, s'il
n'en venoit point, on mettroit tout en œu-
vre pour tâcher d'aller à l'Isle *Maurice* qui
appartient aux *Hollandois*, & où l'on peut
s'embarquer pour aller où l'on veut, parce
qu'il y a un Gouverneur, & qu'il y vient
tous les ans des vaisseaux du Cap de *Bonne-*
Espe-

Esperance. Cette Isle est à plus de cent soi-xante lieuës de *Rodrigue*; grande traversée : mais comme on se mit en tête, & qu'il étoit en quelque maniere vrai qu'un vent régnant soufloit ordinairement de ce côté-là, il fut arrêté qu'on travailleroit incessamment à faire une barque du mieux qu'on pourroit, & que s'il y avoit quelque aparence qu'elle pût servir, on tenteroit de faire le trajet dans cette petite arche, après avoir imploré l'assistance de celui qui commande aux vents & à la Mer.

Cette entreprise parût très-difficile à ceux mêmes qui la formerent, mais non tout-à fait impossible. Il falloit bâtir une barque assez grande, sans ouvriers intelligens, & avec peu d'outils : on n'avoit ni goudron, ni cordages, ni ancres, ni boussole, ni cent autres choses nécessaires ; & près de deux cens lieuës de mer étoient un grand voyage. Mille autres difficultez se presenterent à l'imagination des plus prudens, & leur firent apprehender que ce dessein n'eût pas un heureux succès. Mais ceux qui avoient formé le projet tenant ferme, il fut résolu qu'on se prépareroit à tenter cette voye, & que par maniere de divertissement on entreprendroit la construction d'une barque, au hazard de perdre sa peine. Aussi tôt dit, aussi-tôt fait; nous devinmes tous huit en un moment

sans

ſans aprentiſſage, charpentiers forgerons, cordiers, matelots, & généralement tout ce qu'il fallut être. La néceſſité nous tint lieu de loy, ſuppléa à tout, & nous rendit induſtrieux dans nôtre beſoin. Chacun propoſoit ce qu'il croyoit être le propre & le plus avantageux ; & on travailloit d'affection, en bonne intelligence, & avec plaiſir.

Nous avions entre autres inſtrumens, une grande ſcie & une petite. Avec cela, nous commençâmes par ſcier des planches, & nous nous ſervîmes fort heureuſement d'une groſſe poutre de chêne, taillée en quarré, & longue de ſoixante pieds, que la Mer avoit jettée quelque temps auparavant ſur nôtre rivage. Si le Lecteur curieux demande par parenthéſe d'où cette poutre venoit ; je lui répondrai avec verité que je n'en ſçay rien. Quoi qu'il en ſoit, la mer nous l'aporta & nous nous en ſervîmes. Nous en fimes quelques bonnes planches ; mais comme la grande Scie ne valloit rien ; qu'elle rompit même trois fois, & qu'elle étoit maniée par gens peu habiles, la plûpart de ces planches étoient d'épaiſſeur inégale, & par conſéquent très-mal faites.

Nous donnâmes à la Barque vingt-deux pieds de quille, ſix de largeur, & quatre de hauteur ; & nous l'arrondîmes par les deux bouts. Nous avions quelques clous ;

mais

mais *Jean de la Haye* qui étoit Orfévre, & qui avoit quelques inſtrumens en forgea, comme auſſi quelques autres ferremens, de même qu'il avoit réſſoudé la Scie. Pour calfater, nous nous ſervîmes de vieux linge, & de cette eſpece de jayet dont j'ay parlé qui nous tenoit lieu de goudron étant mêlé avec de la gomme que nous trouvions ſur les arbres & que nous délayïons avec de l'huile de Tortuë. Nous fimes diverſes ſortes de cordes avec des fils ou nerfs de queuës de feüilles de Lataniers: & ces cordes étoient aſſez fortes, mais elles n'étoient pas ſouples, & ne ſe trouverent guere propres qu'aux manœuvres dormantes; parce qu'elles s'érailloient en peu de temps quand on les employoit aux manœuvres courantes. Au lieu d'ancre nous nous pourvûmes d'une roche dure qui peſoit autour de cent cinquante livres; & nous fimes une voile comme nous pûmes.

Chacun ayant ainſi contribué de toute ſon induſtrie, & les deux ans étant à peu prés écoulez, on fit tant qu'on pouſſa la Barque dans l'eau, à force de bras & d'épaules.

Pour munition de bouche nous fimes boucaner du Lamentin. Nous remplimes d'eau douce les barils qui avoient déja ſervi à cela: nous prîmes le peu de biſcuit, qui reſtoit, & nous nous fournimes de bon nombre de melons de terre & d'eau: ces derniers ſ[...]

pou[...]

pouvant garder un assez long-temps.

J'ai dit avec verité que nous avions entrepris nôtre Gallion sans compter sur aucune boussole; mais dans la recherche que chacun fit de tout ce qui pourroit être de quelque utilité, l'un de nous rencontra un petit quadran solaire aimanté, qui lui avoit coûté trois sols à *Amsterdam*; & quoi qu'il ne fût pas bon, on se réjoüit dans l'esperance qu'on en pourroit tirer quelque usage.

Quand la Barque fut en Mer on demeura tout surpris de voir qu'elle n'obéïssoit point au Gouvernail, & que pour la faire tourner il se falloit servir d'un Aviron.

Le jour du départ fut fixé au Samedi dix-neuviéme d'Avril 1693. la Lune étant à peu près dans son plein, la Mer devoit être haute, & il étoit par conséquent plus aisé de passer dessus les *Brisans*. Ce qui fut cause que nous ne choisimes pas le jour même du plein de la Lune, c'est que nous songions à profiter plus long-temps de sa lumiere.

Ces Brisans dont j'ay plusieurs fois parlé (pour dire en passant ce que c'est à ceux qui n'entendent pas ce terme) sont des rochers élevez dans la Mer comme un espece de muraille, dont l'Isle est environnée à inégale distance, excepté deux endroits, où il y a une ouverture de 10. ou 12. pieds, qui donne deux accès vers l'Isle. On peut voir cela dans la carte.

Lorſque nous arrivâmes dans l'Iſle nous apperçûmes ſur l'écorce de pluſieurs arbres les noms de quelques *Hollandois* qui y étoient deſcendus il y avoit quelques années, & qui y avoient marqué le temps de leur avanture; & cela nous donna la penſée d'en faire autant quand nous en partirions. Nous écrivîmes donc l'abregé de nôtre hiſtoire en François & en Flamand, marquant la date de nôtre arrivée, le temps de nôtre ſéjour, & celui de nôtre départ. Nous mîmes cela dans une phiole, avec un avis de regarder dedans; & nous plaçames cette bouteille dans une eſpece de Niche profonde, creuſée dans le tronc du gros arbre ſur lequel nous avions accoûtumé de manger, & que nous ſçavions être à l'épreuve des Ouragans.

Enfin, le jour qui avoit été marqué, & auquel mes jeunes compagnons aſpiroient avec tant d'ardeur, étant arrivé; aprés avoir imploré le divin ſecours dont nous avions un ſi grand beſoin, nous nous embarquames, ſur le point de midi, avec nos proviſions & nos hardes. Le jour étoit extrémement beau, & le vent favorable, & quoique nous fuſſions fort mal en bouſſole, en gouvernail, en avirons, en cordages, en ancre, & généralement en tous les agrez de nôtre pauvre petit eſquif, foible & mal conſtruit; nous étions pourtant tout remplis de bonne eſperance

rance. On comptoit que si le beau temps continuoit, cette espece de Vent Alizé dont j'ay parlé, qui selon nôtre calcul fondé sur certaines choses que nous avions oüi dire en venant à nôtre Capitaine, & aux Matelots, devoit régner alors, nous porteroit en moins de deux jours & deux nuits à l'Isle *Maurice*.

Nous partîmes donc avec quelque sorte de joye & pleins du desir de nous retrouver bien tôt parmi les habitans du Monde. L'Espace qui est entre les Brisans & l'Isle, fut traversé avec beaucoup de vitesse. Mais au lieu de chercher une des deux ouvertures qui est entre les rochers dont j'ay parlé, & de traîner la barque, ou par terre ou par eau, vers un des endroits dont l'issüe est facile, on se fia trop à sa bonne fortune; on tenta de passer sans détour, & malheureusement on toucha. Comme nous voguions avec beaucoup de legereté, nous ne sentîmes presque pas le coup; nous crûmes que nous n'avions fait qu'effleurer l'écueil. Nous avançâmes donc environ cinquante pas au delà du *Brisant*, nous flatant d'avoir passé le plus grand danger; mais nous ne demeurâmes pas longtemps dans cette erreur; car l'eau paroissant tout incontinent, & croissant à vüe d'œil, on s'écria qu'il falloit promptement retourner en arriere, & regagner terre. Cependant la pauvre nacelle se remplissoit, le gou-

vernail ne gouvernoit point, le vent nous poussoit au loin malgré nous, la frayeur achevoit de nous rendre inhabiles; & j'avouë en mon particulier que je crus que ç'en étoit fait. Dans ce pressant & épouventable péril chacun se peut representer nôtre état. L'envie de vivre nous faisoit faire quelques mouvemens encore, mais la verité est que nous perdîmes tous la tramontane. L'un prétendoit vuider la barque, qui étoit presque pleine, avec son chapeau; l'autre s'amusoit à quelque manœuvre également inutile; & tous crioient, ou prioient en gens qui périssent. Enfin pourtant, quelqu'un se servit si heureusement d'une rame, que la barque vira à l'autre bord, & comme le vent étoit largue, il la repoussa en quatre minutes de l'autre côté du brisant; mais trente pas au delà de ce même brisant, vers l'isle, elle coula tout d'un coup à fond. Si ce malheur nous fut arrivé un demi-quart d'heure plûtôt nous aurions été perdus sans ressource; mais n'y ayant en cet endroit qu'environ six pieds d'eau, comme la barque ne se renversa pas, nous nous trouvâmes tout debout sur le pont, ayant l'eau jusqu'à la ceinture. Heureux dans cette disgrace, de ce que le brisant qui nous brisa fit une ouverture si grande à la pauvre chaloupe, qu'on vit entrer l'eau d'abord, & en quantité, car si le

mal

mal ne ſe fût pas ainſi manifeſté promptement & viſiblement, nous euſſions continué nôtre route, & nous aurions infailliblement péri. Nous étions cependant fort déſagréablement plantez dans l'eau ſur nôtre bout de pont, quoique la mer commençât à deſcendre, & que nous ne fuſſions qu'à une demi lieuë de terre, & nous ne ſçavions quaſi à quoi nous réſoudre. Il fut conclu aprés y avoir un peu penſé, que nous prendrions encore patience, juſqu'à ce que l'eau ſe trouvât à une hauteur telle que nous pûſſions gagner la terre en tirant nos coffres flottans & attachez enſemble.

Cela fut executé, mais non ſans eſſuyer de très-grandes fatigues : car il fallut faire pluſieurs voyages, quelquefois dans l'eau juſqu'au cou, le fond étant inégal ; & ſouvent même il falloit nager, & tirer les coffres en nageant avec une corde attachée à la ceinture. Comme nous nous étions entierement dépouillez, pour nous mieux ſauver à la nage, les pierres aiguës & tranchantes, nous mettoient les pieds tout en ſang ; & pour comble de chagrin, nous perdions toûjours quelque choſe que les courans nous emportoient. Cependant, nous ſauvames le même jour la plus grande partie de nos meilleures hardes, & nous mîmes hors de la barque ſur le ſable, les choſes peſantes que la mer ne pouvoit

pas

pas emporter, & que nous ne pouvions pas facilement entraîner alors ; dans le dessein de les venir prendre le lendemain, & de les ramener avec la pauvre chaloupe. Nous l'attachâmes avec des cordes à des pointes de rochers. Et nous regagnâmes ainsi l'Isle avec beaucoup de joye & beaucoup de tristesse ; éprouvant par une cruelle & par une heureuse expérience que les biens & les maux sont enchaînez ensemble.

Le lendemain dès la pointe du jour nous allames radouber grossierement la barque, & aprés que le flot eut un peu monté, nous la ramenames à terre avec tout ce que nous avions laissé. Chacun perdit quelque chose dans ce naufrage, & les hardes furent généralement gâtées ; mais nos vies ayant été conservées comme par miracle, nous en rendîmes nos très-humbles actions de graces au bon & puissant Protecteur qui nous avoit accordé son secours.

Cependant, l'un de nous, qui paroissoit le plus fort & le plus vigoureux de tous, se trouva extrémement incommodé de la grande fatigue qu'il avoit eûë. En arrivant à terre, nud & transi qu'il étoit, il s'étendit de son long sur le sable, que les rayons du Soleil échauffoient extraordinairement. Il crût d'abord qu'il ne lui falloit qu'un peu de repos : mais son visage devint peu de temps

aprés

aprés rouge comme de l'écarlatte : il sentit une grande pesanteur de tête, & son mal augmenta de moment en moment. Nous le menâmes dans sa cabane, quoi qu'à grand peine : & comme il étoit d'une complexion vigoureuse, il résista trois ou quatre jours avant que de se mettre tout-à fait au lit ; mais enfin, il falut ceder. La tête lui enfla, & elle apostuma de tant de côtez qu'à peine pouvoit-on suffire à faire assez d'ouvertures pour en faire sortir le pus. Nous eûmes d'abord quelque regret de ce que nôtre scelerat de Capitaine ne nous avoit laissé ni onguens, ni autres drogues, comme je crois l'avoir déja dit. Mais aprés avoir consideré, d'un côté, que nous n'étions pas capables de bien administrer ces choses-là, quand même nous les aurions eûës, & nous souvenant d'ailleurs, que tout bien compté, ce qu'on appelle Medecine, & Pharmacie, dans la pratique ordinaire, n'est qu'une forfanterie beaucoup plus pernicieuse qu'utile au genre humain, nous nous consolâmes fort aisément. Il fut pourtant mis en question si on tâcheroit de saigner le Malade, ou si on ne le feroit pas ? Les uns criérent qu'il mourroit dans l'opération, si on lui ôtoit une seule goutte de sang : les autres criérent beaucoup plus haut, qu'il expireroit avant qu'il fut trois minutes, si on ne

le

le saignoit pas. Et dans ce moment-là il n'y a personne qui ne nous eût pris pour de vray Médecins. Nous n'en vinmes pourtant pas des paroles aux coups de poing ; & comme de sept voix, il y en eut quatre pour la saignée, il ne fut pas nécessaire de tirer au court-fêtu pour résoudre la question, ce qui est l'unique moyen de décision, quand il y a contrarieté d'opinions entre les sacrez Ministres d'*Esculabe*. Le plus hardi des quatre *Phlébotomes* aiguisa donc le mieux qu'il pût la pointe de sa serpette, ou de son canif, & en incisa en plusieurs endroits le bras du pauvre mourant ; mais ce fut en vain de toute maniere. La fiévre augmenta, & le transport s'étant fait au cerveau, il tomba en délire, & y demeura pendant quelques jours. Nôtre unique recours fut donc au grand Médecin du Corps & de l'Ame, comme il l'avoit été dès le commencement. Avant la fin de ce rude combat, nous eûmes la consolation de voir nôtre cher Frere rentrer dans son bon sens, & nous donner toutes les plus certaines, & les plus édifiantes marques d'une Repentance sincere, d'une sainte esperance, & de son Salut. Enfin il rendit son Ame à Dieu, le 8. May, mil six cens quatre vingt treize, après trois semaines de Maladie, âgé d'environ vingt neuf ans. Et ainsi mourût en *Isaac Boyer*

la huitiéme partie des Rois & des habitans de l'Isle *Rodrigue*. Afin qu'il vous revienne, Lecteur, quelque Monument de ce nouveau Monde, vous lirez, si bon vous semble, l'Epitaphe que j'ajoûte ici.

Le deüil que nous eûmes, de la privation d'un Ami qui nous étoit cher & nécessaire, non-plus que le mauvais succès de la premiere entreprise, n'empêcha pas qu'on ne songeât encore à sortir de l'Isle. Ces jeunes gens avoient, comme dit Horace, *un cœur de chêne & de bronze, qui leur faisoit librement exposer leur vie dans la plus fragile de toutes les barques*, & braver témérairement la rage des vents. Ils persisterent donc opiniâtrement dans leur premiere résolution, & ajoûterent aux raisons fondamentales alleguées dès le commencement, qu'on profiteroit du malheur qui étoit arrivé, & qu'on prendroit de meilleures mesures. Ils dirent qu'ils fortifieroient la barque en la réparant, qu'ils planteroient des Balises pour s'assurer d'une meilleure route; & qu'ils partiroient à l'heure de la plus haute mer pour n'être pas exposez au péril de toucher les *Brisans*, sans s'amuser à chercher d'autres issuës, supposé qu'on ne pût pas suivre exactement le chemin des Balises.

Je trouvois aussi-bien qu'eux, quelque chose de désagréable à se voir confiné pour

le reste de ses jours dans une Isle des *Antipodes* ; mais il ne me sembloit pas qu'une miserable Gondole comme étoit celle qu'ils avoient fabriquée, fût capable de faire un si grand trajet ; & sur tout n'ayant pas les équipemens nécessaires. Aussi n'étois-je beaucoup opposé à l'execution du premier dessein. Quelque résolus qu'ils me parussent à partir une seconde fois, je les priai donc, avec les expressions de la plus grande douceur, de faire un peu plus de reflexion à ce qu'ils alloient entreprendre, & de peser bien tout. Pour ne les pas effaroucher, d'abord, je commençai par louer en quelque maniere leur courage, & je consentis à leurs meilleures raisons. Mais je les conjurai aussi de considerer que cecy étoit une affaire de la derniere importance, & pour le Corps & pour l'Ame. Que ce seroit un second miracle, si nous ne faisions pas un second naufrage ; & qu'alors, des reproches assez semblables au desespoir, seroient comme inévitables à des gens qui auroient voulu tenter Dieu. J'ajoûtai que l'experience nous devoit avoir rendus plus sages qu'auparavant ; qu'il en avoit déja coûté la vie à un de nos compagnons ; & que nous devions regarder cette triste avanture, comme un avertissement de la Providence, & une manifestation de la volonté de Dieu, à qui nous avions deman-

mandé, avec jeûne & résignation, qu'il lui plût de nous inspirer ce que nous aurions à faire. Je leur dis encore que puis qu'on ne nous avoit promis de venir à nous qu'après deux ans accomplis, il étoit à propos d'attendre un peu au delà de ce terme; que peut être, le secours étoit en mer, & qu'il pourroit venir, dans le temps même que nous serions le déplorable joüet des Ondes, si nous n'avions pas déja été la pâture des Monstres Marins. Qu'au reste, puisque nous étions dans un bon lieu, nous pouvions d'autant plus aisément patienter encore: & cependant, avoir recours à un moyen raisonnable auquel personne n'avoit pensé, qui étoit d'allumer de grands feux sur quelques hauteurs, & d'élever divers fanaux autour de l'Isle, pour convier les Vaisseaux passans à venir à nôtre secours. Nôtre cotton de Latanier, & nôtre huîle de Tortuë, rendoient l'execution de ce dessein facile; & nous avions de la toile pour environner les fanaux, & en faire une espece de lanterne s'il eût été nécessaire.

J'aurois eu mille choses à alléguer encore, si j'avois eû à faire à des gens mûrs, & bien revenus de la folie du Monde: car tout bien compté, qu'y a-t'il de pareil à la douceur, à l'innocence, à tous les avantages, & à toutes les délices de la Solitude, dans un Paradis terrestre comme étoit le nôtre? Que

peut-on imaginer de plus heureux, aprês avoir gémi & souffert, sous le joug de la Tyrannie, que de vivre dans l'indépendance, & dans l'aise, hors des dangers & des tentations du Monde ? Mais quand on est jeune, on n'est pas capable de ces réflexions. Je finis donc ma harangue, en leur representant encore la longueur du voyage, la foiblesse du vaisseau, le mauvais assortiment de tous les agrez ; tout cela joint à la raison de nôtre incapacité. Ils m'écouterent patiemment, il me sembloit que plusieurs étoient ébranlez, lorsque l'un d'entr'eux que le bât blessoit, comme on dit, en un endroit à quoi je ne pensois pas, allégua brusquement une nouvelle raison pour partir, laquelle se trouva si fort du goût de presque tous les autres, qu'on en fit le seul sujet d'un nouveau discours ; & que tout mon plaidoyer fut comme oublié. *Est ce que vous vous imaginez*, dit ce jeune homme, *que nous voulions nous condamner nous mêmes à passer toute nôtre vie sans* FEMMES ? *Pensez-vous que vôtre Paradis terrestre soit plus excélent que celui que Dieu avoit préparé, & enrichi pour* Adam, *où il prononça de sa propre bouche :* QU'IL N'ETOIT PAS BON QUE L'HOMME FUT SEUL : Mon cher ami, répondit quelqu'un, *la femme d'Adam fit une si belle besogne, qu'il ne nous sçauroit arriver*

pis,

pis, que d'avoir unepareille Ouvriere ici. On ſe mit à rire, & le chapitre des Dames, dont je ne penſe pas que nous nous fuſſions encore entretenus, devint, comme on dit, l'Evangile du jour : de l'abondance du cœur la bouche parla. Il ne me fut pas difficile de voir où giſſoit le lievre, (ſi je puis ajoûter proverbe à proverbe) & ſous le régne des quolibets, quelque Bel-eſprit auroit pû dire ſûrement ici, qu'il n'y avoit pas un de mes Avanturiers qui n'eût beaucoup mieux aimé *Chimene* qu'il n'aimoit *Rodrigue.* Celui de la compagnie qui étoit le plus moderé, (on peut bien commencer à l'être quand on a été rafraîchi par cinquante, & je ne ſçai combien d'hyvers) prît ſon ſérieux du mieux qu'il pût ; & comme le fait du Mariage & des Femmes, eſt une affaire fort problématique, il y en eut plus d'un qui demeurerent aſſez d'accord avec lui des inconvéniens du ménage. On dit qu'il y avoit une ſorte d'incompatibilité entre un éternel eſclavage, & le juſte & naturel amour de la Liberté. Que c'étoit une réſolution étrange, que celle de ſe ſoûmettre volontairement à une ſervitude ſans fin : & que ſi tous les Animaux étoient nez, avec un deſir de ſe joindre, la Nature ne les avoit pas mis pour cela dans les fers. On allégua les Soucis & les tribulations dont parle *S. Paul.* On ajoûta que la beauté des

Femmes n'étoit pas beaucoup plus durable que celle des fleurs. Que les douceurs dont on se flattoit le plus avec elles, n'avoient guére de solidité ; & qu'après tout, cette juste devise des gens mariez subsistoit toûjours, *Pour un plaisir, mille douleurs*. Que malgré toutes les précautions qu'on tâchoit de prendre, on se trouvoit souvent associé avec des harpyes & des infidéles ; & que la rage de la jalousie avec tous les autres malheurs qui l'accompagnent, étoient souvent un fruit du plus grand Amour. Ces *Rioteuses* & ces *Goutieres* importunes dont parle *Salomon* ne furent point oubliées ; non-plus que les fameux passages des chapitres XXV. & XLII. du beau Livre de l'*Ecclesiastique*, où il est dit que *Toute malice est petite *** & Toute méchanceté supportable pourvû qu'on en excepte la malignité de la Femme : & que l'iniquité de l'Homme vaut mieux que la Femme qui fait du bien*, ou, *que la bonté de la Femme*, comme il y en a d'autres qui l'ont traduit. On considéra encore qu'après tout, si l'union avoit été grande entre deux Epoux, chose qui à la verité n'étoit pas inouie, la douleur d'une inévitable séparation devoit être plus cuisante & plus amere.

Comme le texte est abondant, il donna lieu à diverses autres réflexions contre le Sexe, dont je ne fatiguerai point ici les oreil-

oreilles des Dames qui voudront bien porter leurs beaux yeux ſur ma Rélation.

Un des plus jeunes dit ſur tout cela, d'un air modeſte & agréable, qu'il ne croyoit pas que perſonne de la Compagnie ſongeât pour le preſent, ni au Mariage, ni à la débauche; mais qu'effectivemene il étoit bien dur de ſe voir néceſſairement privé pour jamais, de la compagnie des Femmes; & d'autant plus, que Dieu même en avoit ordonné d'une autre maniere dès le commencement, comme cela avoit été dit. Que tout le mal qu'on diſoit d'elles, en général, lui paroiſſoit très-injuſte; & que pour lui, il les regardoit comme la plus aimable Moitié du Monde.

Il eſt à vôtre choix, Lecteur, de lire ou du doigt ou des yeux, les ſuites de cet Entretien. Quand une fois la matiere eût été miſe en mouvement, nos jeunes gens, qui ne manquoient pas d'eſprit, dirent en divers temps, d'aſſez jolies choſes que je mets ici enſemble d'autant plus volontiers, qu'il me ſemble que ces ſujets là ne ſont jamais trouvez déſagréables.

Ce n'eſt pas aſſez, interrompit d'un ton haut, celui qui avoit demandé des *Eves* pour les *Adams* de nôtre nouvel *Eden*; les Femmes ne ſont pas ſeulement la plus aimable moitié du Monde, elles en ſont la meilleure partie. (Comme il a l'eſprit vif, ſes expreſſious ſont auſſi quelquefois un peu vigoureuſes.) C'eſt

une chose honteuse aux Hommes, *continua-t-il*, d'avoir parlé des Femmes comme quelques uns l'ont fait ; & leurs folles injures me sont insuportables. S'il y a de méchantes Femmes, le nombre des Hommes scelerats est incomparablement plus grand. S'il y a des Femmes impudiques, ç'a été certainement par les infames persécutions des hommes qu'elles ont été corrompuës. Et quiconque a dit & pensé que *les méchancetez des Hommes sont préférables aux bonnes actions des Femmes*, a dit une chose si outrée, & si impertinente, qu'elle ne mérite pas d'être refutée. Personne ne nie qu'il n'y ait des Femmes *rioteuses*, & des Femmes *goutieres*, puis qu'il faut qu'on se serve d'un si beau mot ; Mais qu'est-ce que cela conclut en faveur des hommes querelleurs & méchans ? Et quelle conséquence en veut-on tirer contre les Femmes sages & vertueuses dont parle le même Salomon ; contre ces dignes FEMMES, qui selon lui, sont le BONHEUR, la JOYE, & la COURONNE de leurs Maris ; un DON de Dieu, & une FAVEUR du Ciel ? Conrre ces Femmes excélentes que Saint *Paul* dit être la GLOIRE de l'Homme, & dont la premiere a été le Chef-d'œuvre & le Couronnement de la Création ?

Disons avec assurance que la volonté positive,

sitive, & la destination certaine & manifestée du Maître du Monde, a été que tous les Descendans d'*Adam* eussent chacun leur Aïde semblable à celle qui avoit été faite exprès pour leur premier Pere. Ces *Continens* dont parle saint *Paul*, soit que leurs macérations ayent vaincu ou accablé la Nature, soit qu'étant nez d'un tempérament qui les rend des Monstres, c'est-à-dire, des Animaux dont la conformation est contraire à l'ordre de cette même Nature ; Ces gens-là, dis-je, sont des especes particulieres, & si rares, que les Loix ne sont pas faites pour eux. FOISONNEZ ET MULTIPLIEZ. IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL. L'HOMME QUITTERA SON PERE ET SA MERE, ET SE JOINDRA A SA FEMME. Voila les Oracles prononcez dès le commencement du Monde : voila les Loix primitives & indispensables qui devroient être profondément gravées sur le marbre & l'airain, & qu'il faudroit transmettre en caracteres d'or à la Posterité, dans toutes les Républiques bien policées. Je dis des Loix ; & non simplement un pouvoir accordé, qui laisse l'homme dans la liberté de se conduire à son gré, ou selon son caprice. La premiere *Eve*, n'a point été faite pour demeurer vierge, mais POUR DEVENIR MERE, & pour com-

commencer à peupler le Monde : & les *Eves* des siécles suivans ne nous sont données, telles qu'elles sont, que POUR PERPETUER L'OEUVRE DE LA CRE'ATION. S'il y a quelque espece d'hommes, qui semblables à ces vils Insectes dont quelques-uns parlent, naissent de boue & de corruption ; que ces sortes de gens, fassent bande à part, à la bonne heure ; & qu'ils croupissent tant qu'ils voudront dans la fange & l'ordure de leur origine. Mais ce n'est pas ainsi que s'immortalise la Noble Race des Enfans d'*Adam*. L'Homme seul, & la Femme seule, ne sont chacun, à proprement parler, qu'une partie d'eux-mêmes : ce sont deux moitiez qui font ensemble un Tout. Avec quelle injustice & quelle cruauté tiendroit-on dans la séparation & dans la langueur, ces deux portions incompletes qui cherchent si naturellement à s'unir, & qui sont destinées à l'union par la Sagesse Eternelle ? Concluons donc, mes chers Compagnons, que les FEMMES sont tout ensemble ce qu'il y a de plus beau, de plus aimable, & de plus nécessaire au Monde ; & qu'on doit trouver un contentement indicible à les aimer, & à en être aimé ; ainsi qu'à voir naître, & à élever les gages qu'elles nous donnent d'un mutuel amour. Qu'on donne tant qu'on voudra les noms odieux,

odieux, de joug & de fers à la douce union de deux cœurs ; mais ſouvenons-nous qu'on ne s'ennuye jamais de poſſeder ce que l'on chérit ; qu'on ne trouve point de fâcheux eſclavage à garder long temps ſon Tréſor. Ici, nôtre triſte & imparfaite Societé n'a ni reſſource ni appui. Nous mourrons, & nôtre Iſle demeurera deſerte. Le dernier qui mourra, n'aura perſonne qui l'aſſiſte & qui le conſole ; & ſon cadavre n'aura d'autre ſépulture que le ventre de ces vilains Rats qui ſemblent déja nous vouloir devorer tout vifs. Un peu d'eau le ſoulageroit peut-être dans ſon lit de langueurs, mais ſa foibleſſe ne lui permettant pas d'en aller chercher ; il ſe verra conſumer d'une ardeur ſans remede, & toutes ſes détreſſes ſeront extrêmes. Sauvons-nous donc pour aller former quelque Societé plus heureuſe. Nous avons des Philoſophes qui aiment, diſent-ils, leur liberté ; hé bien, qu'ils en joüiſſent ; l'Iſle eſt à eux, qu'ils demeurent libres dans ces forêts. Je ne penſe pas qu'aucune Nymphe y vienne troubler les plaiſirs de leur vie contemplative. Pour nous, allons nous ſoûmettre à l'agréable joug (puiſque c'eſt un joug) au joug aimable de celles dont les charmes vainqueurs doivent être preferez, ſelon mon ſentiment, à la plus douce huîle de nos Tortuës. Mais nous perdons le temps ;

temps; c'est assez discouru ; suivez-moi, mes Amis, & songeons au plûtôt à ce que nous devons faire pour partir d'ici.

En effet, on se leva brusquement ; & comme si la question eût été décidée par un Oracle, on ne parla plus que de radouber la barque, & de préparer les choses nécessaires pour le départ. Je fis pourtant quelque proposition nouvelle qui tendoit à gagner du temps ; mais on ne m'écouta point ; & il fut résolu qu'on se rembarqueroit le jour de la pleine Lune prochaine.

Comme il ne me pouvoit guére arriver pis que de vivre & de mourir *seul* dans une Isle de l'autre Monde, je me résolus, non sans balancer, à partir avec eux. Le jour marqué étant venu, nous fimes donc nos derniers adieux à nôtre Isle charmante, & qui pis est, à nos vrais & nobles Titres D'HOMMES LIBRES, pour devenir bien-tôt le joüet & la proye d'un chetif Tyranneau.

J'ay dit que la veille de nôtre premier départ, nous avions laissé un petit Monument dans un vase, pour informer de nos avantures ceux qui pourroient quelque jour descendre dans l'Isle après nous. Mais comme cela étoit fort court, & ne contenoit que des choses générales, il me prît envie, avant le second départ, d'ajoûter quelques particu-

cularitez dans un petit Ecrit dont je ne ferai pas difficulté de joindre ici la copie, parce que si le Lecteur trouve que cela interrompe le fil de l'histoire qu'il cherche, il lui sera fort aisé de tourner le feuillet, comme je l'en ai une autrefois averti.

CHER AVANTURIER,

Lis, si tu veux, ce fragile & léger Monument.

FRANCOIS LEGUAT,

Qui trace maintenant ces Lignes de sa propre main,
Est né, & a été honorablement élevé
Dans la bonne petite Province de Bresse,
Que nos Prédecesseurs appelloient le Païs des Sébusiens il y a MM. ans.
C'est une Péninsule feconde,
Formée par le Rhône & la Saone,
Et favorisée des plus bénins Aspects du Pere de la Nature.
Là, je vivois innocemment en Prosperité, & en Paix,
Lors qu'une éruption de Bêtes féroces,
Qui sortirent du Puits de l'Abysme,
Comme un Vomissement enflammé,
Tombe impétueusement de l'épouventable Vésuve,
Vint cruellement saccager mon Habitation.
Incontinent aprés, un Ouragan m'enleva tout d'un coup,
Et me transporta avec plusieurs de mes Compatriotes
Dans la REPUBLIQUE bénite du Ciel,
Qui s'est renduë célébre par tout l'Univers,
Sous le nom de

HOL-

HOLLANDE.

A peine commençois-je à revenir de l'étonnement où j'étois,
Qui me sembloit avoir été causé par un Songe,
Lors qu'une Voix m'appella,
De dedans un Vaisseau prêt à faire Voile.
J'y courus,
Et après une longue & dangereuse Navigation,
Je fus amené dans cette Isle, avec mes Compagnons,
De qui les Noms ne te sont pas inconnus,
Et l'un desquels est parti, il n'y a qu'un moment,
Pour sa véritable Patrie.
Nous avons vû dans ce délicieux Séjour,
Deux entieres Révolutions d'Années,
Qui m'ont paru comme un petit Siécle d'Or;
A moi, qui dans l'âge des Réflexions,
Ne souhaitte plus rien que le vrai Nécessaire.
Mais, mes Compagnons, qui ne faisant encore qu'entrer au Monde,
N'en connoissent pas le néant,
Crient qu'ils veulent des Femmes.
DES FEMMES! disent-ils, l'UNIQUE JOYE DE l'HOMME!
Et LE CHEF-D'OEUVRE DU CREATEUR!
Le feu couvé de leur Imagination s'allume,
Ils veulent des Femmes.
Et voila un chétif Pont-volant qu'ils ont fait,
Pour aller chercher leur Souverain bien.
Il faut donc, ou que je demeure seul,
Ou que l'Impétuosité du Torrent m'arrache de mon repos,
Et m'entraîne au milieu de mille Dangers.
Plains mon Sort, je te prie,
Cher confident de mes Avantures!

Et que jamais autre mal ne t'arrive,
Que celui que je te voudrai faire!
Au reste,
Je n'ai pû te laisser ce Mémorial,
Dans une Langue qui fût plus universelle, & plus honorée,
Que l'est celle de la glorieuse & redoutable France,
Ma chere & désolée Patrie.

Fait au Palais des huit Rois de RODRIGUE,
Le vingt & uniéme jour du Mois que nous appellons Mai.
t l'An que le Peuple Chrétien, Successeur de l'Israëlite,
Compte être le Mil six cens quatre-vingt-treiziéme,
Après la venuë du Messie.
L'An quatriéme du Regne
Des Très-Sages, & Très-Puissans Princes,
GUILLAUME ET MARIE,
Les Défenseurs de la Foi;
Les Restaurateurs de la Religion,
t de la Liberté, que l'Europe voyoit ébranlée,
L'An du Monde qu'aucun vrai Savant
N'aura jamais la témérité de prétendre marquer.

T O I,

PETITE ISLE AIMABLE!

Que je rendrois fameuse entre les Isles de l'Orient,
Si mon Pouvoir répondit à mes Vœux;
Ma bouche te dira de l'abondance du cœur,
Que mon Ame est émuë d'un triste regret,

Lors

Lors que je me voi prêt à quitter ton Air Salutaire;
Ton bon Vin de Palmes ; tes excellens Melons;
Tes Solitaires ; tes Lamentins ;
Tes Côteaux toûjours Verdoyans;
L'Onde pure de tes Ruiſſeaux ;
Ton fécond & riant Soleil ;
Et toutes tes innocentes , & rares Délices.
Que dirois-je du précieux Threſor de ta Liberté ?
Tu ne ſeras plus appellée Stérile ,
Puiſque tu nous as abondamment nourris de Mets très-exquis ;
Et qu'au Jour du Rétabliſſement éternel ,
Un nouvel ISAAC qui a été ſemé en corruption dans ta terre ,
Y renaîtra en Immortalité , & en Gloire.
O ! ISLE TRE'S DE'SIRABLE ENTRE LES FILLES DE L'OCEAN !
Que des choſes bonnes & loüables puiſſent être dittes de toi !
Qu'un Peuple plus ſage , & plus heureux que nous ;
Puiſſe un jour cultiver , avec joye , ton terroir ;
Et joüir , ſans interruption , de toutes tes naturelles Richeſſes !
Que ce Peuple ſe multiplie !
Qu'il proſpere ſans trouble , & ſans allarmes !
Et que nul Succeſſeur au Gouvernement ,
Ne ſe diſe jamais Héritier de tes Habitans ,
Ni n'en devienne l'Ennemi & le Deſtructeur :
Que jamais Roi , ni Viceroy , ne ſucce ton Sang ;
Ni ne ronge tes Os !
Que le Ciel te garde de tout Juge inique !
De tout prétendu Diſtributeur de Juſtice ,
Qui préſide ſur le Siege de la Diſcorde , de la Rapine , & de l'Iniquité !
Que le Ciel te garde de l'Orgueïl des Grands ,
Et de l'Yvreſſe des Enrichis !

Qu

Que le Ciel te garde à jamais,
De la pernicieuse engeance de tout Animal,
Qui, sans Sagesse, sans Vertu, sans cœur, & sans Honneur,
Se prétend glorifier du beau nom de Noble!
Que jamais clameur de Pauvre en détresse,
Ne soit oüie entre tes Rivages!
Que jamais Ambassadeur gueux
Portant sur ses Epaules
Le malheureux Train crotté qui semble le suivre,
Ne fasse pitié à tes Peuples!
Que jamais, ni méchant Hérétique, ni sot Orthodoxe,
Ni Religieux Scélerat,
Ne troublent ta Paix!
Que ta Sainte Religion ne dépende jamais
Ni du Sabre, ni de la Coûtume!
Que nuls Vendeurs & Acheteurs de Choses Sacrées
Ne mettent jamais le pied sur ta Terre!
Que nul orgüeilleux Jouvenceau, & inepte Déclamateur,
Ne fasse jamais retentir chez toi ses malheureux Discours,
Ni ses Anti-Chrétiennes Satyres,
Sous le Nom de Prédication!
Que jamais mal habile Copiste, ni hardi Perroquet,
N'ait la liberté d'entreprendre d'enseigner ton Peuple!
Que jamais tes sacrez Sanctuaires,
(Les Palais de Sainteté du grand Dieu,)
Ne soient misérablement changez.
Ni en Théatres, ni en Boutiques, ni en Cavernes de Brigans!
Que jamais Dispute de Mot n'engendre parmi tes Enfans,
Ni Schisme, ni Haine, ni Cruauté!
Que jamais ignorant & superstitieux Bigot,

Ne corrompe ni ne deshonore les Loix Divines ;
Par ses Puerilitez, ou par ses Fables !
Que jamais extravagant Dévot,
N'expose la Pieté en risée !
Ni ne rende les Véritez sacrées suspectes, scandaleuses, ou ridicules,
A ceux quemanquent de connoissance, & de discernement !
Que le Cielte preserve, jusqu'à la fin des Siécles,
De tout présomptueux ver de Te re,
Qui se vant, audacieusement, d'expliquer les Mysteres !
Et qui s'érige en Embellisseur de Créance, & de Culte,
Selon sa folle & téméraire Sagesse !
Que ta République bien policée, ne soufre jamais aucun Astrologue !
Aucun Apreneur *de* P.ssages *d'Homere !*
Aucun Esclave d'Othons oüillez !
Aucun Chercheu de Pierre Philosophale !
Aucun Poëte Poëtisant !
Et que nul ne soit jamais assez ridicule,
Pour prétendre tirer de la Gloire des Sciences vaines ;
Ou des autres semblables choses qu'il s'est aquises,
Et que les Sages ne connoissent qu'avec mépris !
Que Tu puisses être à jamais garantie
De la pauvre misérable Secte des Anciennistes,
Race de Singes, ou de Perroquets, & non, d'Animaux raisonnables !
Que jamais Pedant insensé
Ne destine, déplorablement, chez toi le bref cours de sa vie,
(Qui doit être employée aux importans Devoirs)
A ces sortes d'Etudes qui n'apportent aucun contentement au Cœur !
Et qu'une miserable Coutume, seulement,
Fon-

Fondée sur un préjugé populaire,
A renduës célébres!
Que jamais Echo de la Multitude
Ne soit écouté chez toi que comme un Echo!
Que nul honnête Larron, & Meurtrier,
Ne se fasse jamais un obligeant métier
D'attraper ton Argent,
En abrégeant impunément les jours de tes Habitans,
Après les avoir martyrisez dans leur Lit de langueur!
Que jamais Faiseur de Visites inutiles,
Ne vienne troubler les bonnes occupations de tes Sages
Que jamais ni Dragons, ni Altesses, ni Moines,
Ni Louvres, ni Cachots,
Ni Represailles, ni Complimens,
Ni Esclavage, ni Mode incommode,
Ni Poudre à poudrer, ni Poudre à Canon,
Ne soient des choses connuës
Dans ta paisible, raisonnable & heureuse Société!
Sois à jamais exempte
De Fraude, d'Ambition, d'Avarice!
De Tyrannie!
Et de toute Méchanceté!
Que
La Vérité, la Sagesse, la Fidélité, l'Innocence,
La Justice, la Sûrté, l'Abondance,
Le Bonheur, la Paix, & la Joye,
Rendent à l'envi ton petit Paradis Terrestre,
Comme une Montre, & un Echantillon
Du PARADIS QUE LES ANGES HABITENT!

Comme j'achevois d'écrire ces Vœux pour ma chere Isle, je me souvins d'avoir lû, dans l'*Histoire de la Guerre des Vandales*, écrite par *Procope*, que comme cet Auteur étoit en *Afrique*, avec *Bellissaire*, il trouva, dans une Ville de *Numidie*, deux Colonnes

de pierre, sur lesquelles étoit gravée cette Inscription, en Langage Phénicien; NOUS SOMMES DU NOMBRE DE CEUX QUI S'EN SONT FUIS DE DEVANT LE GRAND VOLEUR JOSUE'. Je n'avois ni Pierre, ni Marbre, pour faire une chose semblable; mais il me restoit un morceau de vélin, qui pouvoit durer autant que le Bronze, s'il étoit conservé dans cette phiole de verre dont j'ai parlé. Je dessinai une Colonne, le mieux que je pûs, érigeant au dessus, les Croix, & les Epines de nos Tribulations. D'un côté, j'écrivis nos Noms, & de l'autre, les paroles que voici.

NOUS SOMMES DU NOMBRE
DES
CENTAINES DE MILLIERS
A QUI DES AILES ONT ETE'
DONNE'ES,
POUR
E'CHAPER DES DRAGONS FURIEUX
DU
GRAND LOYOLA.

Mais aprés y avoir fait réflexion, deux choses m'obligerent à effacer cette Inscription. Premierement, il me sembla que la comparaison n'étoit pas fort juste. Et pour seconde raison, je pensai que cela pourroit déplaire aux *Jésuites*, Societé venerable, un peu equivoque à la vérité, mais à qui mes Compagnons & moi avions de grandes obligations. J'ôtai donc cela, sans me rendre esclave de ma premiere pensée: & pour ne la détruire pas absolument, en brisant la Colonne, je fis succéder à l'Inscription deux vers de *Virgile*, qui representoient assez bien nôtre état: on les verra dans la Colonne que je mets ici. Je n'aime guéres le Latin dans les Livres François; & même j'ai presque tout oublié ce que je sçavois de cette Langue; mais il seroit difficile de traduire ces vers, sans en ôter la force & l'agrément.

Fin du premier Tome.

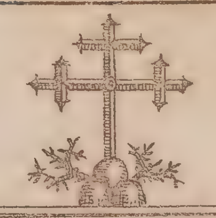


Nos
Patria pulsos
Pelagique
extrema
Sequentes.

Fortuna
Omni potens
&
ineluctabile
Fatum
His posuère
La[illegible]
An. Dom.
M.DC.XCI.
XXX
Aprilis

Biennio
Cum 21 diebus
ibidem peractis.

Fragilem
truci Pelago
commisimus
ratem.
Die XX. Maj.
An. Dom.
M.DC.XCIII.



Franciscus
Leguat.
Paulus
*B***le.*
Jacobus
de la Case.
Joannes
Testard.
Isaaccus
Boyer.
Joannes
de la Haye.
Robertus
Anselin.
Petrus
Thomas.

Isaaccus
Boyer.
Mundo
Valedicens.
Ad
Celestem
Patriam
abiit.
May D. 8. A. 1693



VOYAGE ET AVANTURES DE FRANÇOIS LEGUAT, & de ses Compagnons EN DEUX ISLES DESERTES DES INDES ORIENTALES.

Avec la Relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'Isle MAURICE, à BATAVIA, au Cap de BONNE-ESPERANCE, dans l'Isle Ste. HELENE, & en d'autres endroits de leur Route.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez DAVID MORTIER, Marchand Libraire.
M. DCC. XXI.



LE VOYAGE ET LES AVANTURES DE FRANCOIS LEGUAT.

SECONDE PARTIE.

ENFIN, le moment de partir vint. Et après nous être recommandez à la Toute-Puissance adorable, à qui les Vents & la Mer obéïssent, nous nous rembarquâmes dans nôtre pauvre Galére, le 21. de Mai, MDCXCIII. Nous allâmes d'abord à la rame, n'y aiant presque

point de vent ; & aussi pour suivre plus exactement les balises que nous avions plantées ; de sorte que nous passâmes heureusement les *Brisans*. Mais un moment après, un de nos avirons se rompit, comme nous nous en servions avec effort pour échaper de la rapidité d'un courant qui nous auroit portez dans un endroit dangereux. Et le calme, rendant la voile inutile, nous ne jugeames pas qu'il fût possible d'éviter le Naufrage. La verité est, que nous fûmes saisis d'une grande frayeur, & j'ose assûrer qu'il n'y eut aucun d'entre nous, qui n'eût préferé un vent favorable à toutes les belles Femmes de l'Univers. Quoi qu'il en soit, un peu de *frais* s'éleva, qui secondé par nôtre autre rame, nous servit à parer justement l'écueil. Il y avoit une autre pointe à deux lieuës de là, vers laquelle, le courant, plus fort que le vent, nous portoit encore. Mais comme nous eûmes le temps de racommoder nôtre aviron, nous nous en servîmes si heureusement, que nous évitâmes aussi ce second danger. J'ai honte de dire que l'aveuglement des Entrepreneurs avoit été si grand, qu'ils ne s'étoient pourvus que de deux seules Rames. Ils avoient crû, comme je l'ai peut-être deja dit, que cette précaution n'étoit pas nécessaire, parce qu'ils comptoient su un

un vent *alisé* qu'ils auroient, disoient-ils, toujours infailliblement en poupe. Bien nous prit, cependant, d'avoir pû remettre en état cet instrument de nôtre délivrance, car le courant nous entraînoit avec rapidité, malgré le petit frais qui nous secouroit. La mer qui brisoit d'une maniere impétueuse contre le rocher que nous appréhendions, faisoit des mugissemens horrible, & l'inconvenient de la nuit nous étoit un redoublement de peine & d'effroi. Pour comble de misere, le mal de mer causé par la grande agitation de nôtre petit vaisseau nous mettoit dans un accablement, qui ne nous laissoit presque point de force. Et nôtre harangueur lui-même, le champion qui s'étoit mis à la tête de son parti, étoit immobile au fond de la barque. Lui & les autres Auteurs de cette entreprise eurent lieu alors d'être convaincus de la vanité de leurs imaginations, lors qu'ils s'étoient formé l'idée de ce trajet, comme d'une chose tout-à fait aisée; & il n'y eut sans doute aucun d'eux qui n'eût bien voulu retourner en arriere & regagner l'Isle, mais la chose étoit impossible. Nous demeurâmes dans ce triste état depuis onze heures du soir, jusqu'à deux heures après minuit; auquel temps nous jugeâmes que nous avions passé toutes les pointes, & que nous étions assez

avant en mer, parce que nous n'entendions presque plus le bruit des *Brisans.* Nous avions toûjours ramé jusques là, mais alors, nous ne nous servîmes plus que de la voile, & nous commençâmes un peu à respirer. Le lendemain nous eûmes un vent fort variable; & les six jours suivans, il nous fut tout-à-fait contraire, ce qui est, nous a-t-on dit depuis, fort extraordinaire dans ces mers là. Je dirai pendant qu'il m'en souvient, que nous fûmes contraints de jetter nos provisions de viandes cuites, parce qu'elles se trouverent remplies de vers, il ne nous resta qu'un peu de Lamentin boucané avec quelques melons d'eau; & ainsi nous prîmes de bonne heure la résolution de nous contenter de deux ou trois onces de cette viande par jour, dans l'intention d'allonger le plus que nous pourrions nôtre misérable vie, s'il arrivoit que nous eussions le malheur de manquer l'Isle *Maurice*, qui étoit la terre la plus proche de nous, & le but auquel j'ai dit que nous tendions. Cette crainte n'étoit que trop bien fondée, & ce ne fut que par une espece de miracle que nous rencontrâmes cette Isle, comme je le dirai dans la suite. Le vent que nous avions presque toûjours eû contraire, jusqu'au commencement du huitiéme jour de nôtre navigation fut suivi d'u-
ne

ne violente tempête. Le jour étoit fort ſerain, mais ſur le midi le ciel ſe couvrit, & verſa une ſi prodigieuſe abondance d'eau qu'elle auroit rempli la barque en fort peu de temps, ſi nous n'avions pas continuellement travaillé à la vuider. Cette pluye dura quatre grandes heures ſans autre orage. Mais la nuit ſurvenant le vent s'augmenta, & la foible lueur qui nous reſtoit, fut ſuivie d'une profonde obſcurité.

La tempête ſe renforçant on fut obligé de mettre bas la grande voile ; & comme on ne put conſerver de feu faute d'avoir imaginé quelque eſpece de Lanterne avant le départ, ni par conſéquent conſulter la petite bouſſole, on ne tint plus de route, & on ſe contenta de gouverner vent arriere avec la *trinquette.* L'obſcurité n'étant pas toûjours également noire, on appercevoit quelquefois la giroüette, & on ne la quittoit point de vûë, s'il étoit poſſible, parce que ſi l'on n'eût pas pris un ſoin extrême de *parer le vague*, une ſeule *lame* auroit été capable de nous engloutir. Ce qui faiſoit plus craindre ce danger, c'eſt que la barque n'étoit pontée que par un bout, comme je l'ai remarqué ; faute qui avoit eû pour fondement la vaine eſpérance qu'un beau temps nous accompagneroit toujours. Nous nous trouvâmes bien éloignez de nô-

tre calcul, & cette nuit fut la plus épouventable qu'il ſoit poſſible d'imaginer. L'ouragan que nous avions eſſuyé entre le Cap de *Bonne-Eſperance* & l'Iſle de *Maſcarégne*, avoit été terrible. Mais nous étions entre les mains de gens expérimentez, & nôtre vaiſſeau étoit incomparablement plus capable de réſiſter, que ne l'étoit cette pauvre petite Nacelle, dont ma plume eſt incapable de repréſenter ici le déplorable état. Au milieu des mêmes ténébres, le Ciel fondit encore un coup ſur nous, & nous accabla ſous un nouveau déluge. Le vent, qu'une petite pluye abat quelquefois, n'en devint que plus furieux. Tantôt nous étions guindez dans les nuës, tantôt précipitez au ſond des abîmes. Un certain bruit au fond de la barque cauſé, comme nous l'avons obſervé depuis, par l'eau qui rouloit entre deux planches, mais qui nous faiſoit juger à chaque ſecouſſe qu'elle alloit s'entr'ouvrir, faiſoit jetter des cris de tems en temps aux plus aſſurez comme ſi ç'eût été nôtre derniere heure. Nous regardions effectivement la mort comme inévitable ; la route étoit perduë ; il n'y avoit nulle apparence, ſelon nôtre calcul, de rencontrer ni l'Iſle *Maurice*, ni apparemment aucune autre terre ; & dans cette eſpece de deſeſpoir, la fatigue nous avoit fait mettre en

en déliberation, si nous abandonnerions le gouvernail, & si, sans plus rien fonder sur la prudence humaine, nous ferions autre chose qu'attendre, en prieres, nôtre dernier moment; mais il fut arrêté que nôtre devoir étoit de faire tous nos efforts jusqu'à la fin. Nous ne perdîmes donc jamais tout-à-fait courage, & quelques uns même se préparoient à nager, quand la barque seroit engloutie, pour prier & benir Dieu quelques momens encore. Si l'abatement extrême où nous nous trouvions, étoit causé par le grand travail, par l'inanition, par des sollicitations à un sommeil impossible, par les frayeurs redoublées qui nous environnoient, il étoit sans doute beaucoup augmenté par les secrets reproches que les uns se faisoient de s'être ainsi temerairement exposez, & les autres d'avoir été trop faciles à se laisser persuader. Néanmoins, on dissimula toutes ces pensées là, & on s'exhorta les uns les autres en toute douceur & charité fraternelle.

Nous étions ainsi entre la vie & la mort, lors que le Soleil commençant à blanchir l'horison, la fureur des vents se calma; le Ciel s'éclaircit; & la Lumiere, comme une Messagere de bonnes nouvelles, nous fit appercevoir un gros Cap qui étoit de l'Isle *Maurice*. Ces charmes vainqueurs dont

nous avions tantôt parlé n'ont, je croi, jamais causé tant de douces agitations dans une ame, que cet objet brute & confus en causa dans la nôtre. Lors que chacun se dévelopa de dedans son manteau ou sa couverture, où il s'étoit comme enseveli en attendant la mort, on nous auroit tous pris, avec juste raison, pour autant de ressuscitez. Une bonne espérance occupa tout d'un coup la place de nos funestes épouvantemens; la force nous revint en même temps que la joye; & nous commençâmes à faire des réflexions à nôtre aise. Entr'autres choses, nous ne manquâmes pas d'admirer la Providence, qui avoit tourné en bien le malheur de ce terrible orage; car il est certain que si nous n'avions pas été ainsi transportez hors de la route que nous nous étions proposée, jamais nous n'aurions rencontré l'Isle où nous avions dessein d'aborder; nous étions perdus, si nous n'eussions été égarez.

Sur les cinq heures du soir le vingt-neuviéme de Mai, & le neuviéme de nôtre navigation, nous arrivâmes donc enfin dans une petite baye de l'Isle *Maurice*. Nous entrames dans une assez jolie riviere, la marée montant, & nous descendîmes dans un endroit agréable au pied d'un côteau tout couvert de grands arbres. Nous étions si étour-

étourdis du bateau que nous chancelions comme des gens yvres, & que nous nous laissions tomber même, sans pouvoir résister à nos especes de vertiges. Mais un bon sommeil, avec quelques rafraîchissemens que la chasse nous fournit sans beaucoup de peine, nous rétablit parfaitement en deux ou trois jours. Ainsi nous sauvâmes-nous des deserts de *Rovigue*, & des grands dangers d'un terrible orage. Mais helas! nôtre nouvelle Isle ne nous fut point un port de salut; & nous n'échapâmes des premiers abymes que pour retomber dans un autre, comme on le verra dans la suite.

Nous étant ainsi un peu rétablis nous rentrames dans nôtre barque, & nous côtoyames l'Isle, en cherchant quelque endroit habité. Après cinq ou six stations sur la côte, où nous allions toûjours coucher, nous arrivâmes enfin à la Riviere noire, où nous trouvames trois ou quatre loges habitées par quelques familles *Hollandoises*, qui nous firent un très-bon accueil. Ces gens-là ont défriché & découvert autant de terrain qu'ils en ont voulu avoir, dans une bonne & agréable vallée. Ils ont la plusspart de nos plantes dans leurs jardins, aussibien que de celles des *Indes*, & ils cultivent beaucoup de Tabac. Leurs cours sont remplies de nos volailles; ce qui nous fit bien du

du plaiſir à voir, après le long ſejour de nôtre Iſle, où nous n'avions preſque rien trouvé qui nous eût été auparavant connu. Je m'étois imaginé que mes Compagnons, dont les yeux étoient ſi affamez de Femmes, ne pourroient s'empêcher d'éclater de joye, la premiere fois qu'ils appercevroient quelqu'un de ces aimables objets ; & que du moins, ils ne pourroient ſe ſaouler de les regarder. Mais ils en furent moins émûs que de la vuë des vaches ; tant il eſt vrai qu'une ombre de jouïſſance amortit quelquefois beaucoup de deſirs : je parle de la jouïſſance des yeux. Les Cabanes de cette petite Colonie ne ſont couvertes que de feuilles de Lataniers, comme l'étoient les nôtres ; mais elles ſont plus grandes & plus hautes, parce que cette Iſle eſt moins expoſée que *Rodrigue*, aux tempêtes des ouragans.

Ces bonnes gens vivent en partie de chaſſe, & ils ont des chiens propres pour cela. Après que nous eumes demeuré un mois avec eux, cinq d'entre nous eurent commiſſion d'aller donner avis au Gouverneur de nôtre arrivée. Le lieu où il demeure porte le nom de *Frederic Henri* & eſt au Sud-eſt de l'Iſle, à 28. lieuës de l'endroit où nous étions. Ce Gouverneur ou plûtôt Commandant s'appelle *Rudolphe Diodati*,

Diodati, & eſt de *Geneve*. Comme nos Députez alloient le chercher, (l'un deſquels, pour le dire en paſſant penſa mourir de faim dans les bois où il s'étoit écarté des autres) il arriva juſtement qu'il paſſa par le lieu où nous étions, faiſant le tour de l'Iſle, comme il avoit accoûtumé de le faire tous les ans. Dès que je le ſûs, j'allai avec celui qui étoit reſté avec moi, lui demander ſa protection, & il nous l'accorda avec toute l'honnêteté que nous pouvions ſouhaiter, & nous fit un fort agreable accueil. Après avoir entendu nôtre hiſtoire, lui & ceux qui l'accompagnoient jettant les yeux ſur nôtre chetive barque, trouverent que nôtre entrepriſe avoit été temeraire. Il nous promit de nous envoyer une ancre que nous trouverions en paſſant au Port du Nord-Oueſt afin que nous puſſions nous en ſervir dans le beſoin en allant à la *Loge* : c'eſt ainſi qu'on nomme en François le logement du Gouverneur de ces Iſles, de quelque maniere qu'il ſoit conſtruit. Il nous aſſura en même temps fort obligeamment que rien ne nous manqueroit ; ajoutant que nous pourrions attendre doucement ainſi un Vaiſſeau qui devoit venir dans peu de tems.

Sur ces bonnes paroles, qu'il réïtera pluſieurs fois, nous partîmes de la Riviere-noire, où nos Deputez nous avoient re-

joint ; & nous arrivames heureuſement au Port du Nord-Oüeſt. Comme pour prélude des malheurs qui nous devoient arriver, nous ne trouvames point l'ancre que le Commandant nous avoit promis d'y envoyer : & on ne nous donna pas même les inſtructions qui auroient été neceſſaires ; car au lieu de nous enſeigner comment nous pouvions continuer nôtre route par eau juſqu'à la Loge, on nous dit qu'il falloit nous réſoudre à porter nos hardes juſqu'au *Flac*, petit hameau où eſt le Jardin de la Compagnie, à huit lieuës de-là. Comme c'étoit un faire le faut, nous prîmes bien-tôt nôtre réſolution ; & nous tranſportames nôtre bagage en ſept ou huit Voyages fort fatiguans, en traverſant des forêts ſans route, où nous nous égarions quelquefois.

Avant que de continuer la ſuite de cette Relation, il ne ſera, je crois, pas mal-à-propos de dire ici, que quand nous arrivâmes à la *Loge*, nous y rencontrames le Chirurgien de nôtre Vaiſſeau (appellé *Clas*) & le Sieur *Jacques Guiguer*, l'un de nos Pélerins dont j'ai parlé, que *Valleau* nôtre Capitaine, nous avoit enlevé à *Rodrigue*. Il avoit eu ſes raiſons pour nous joüer ce tour; & il en avoit d'autres, pour laiſſer *Guiguer* avec *Clas* dans l'Iſle *Maurice*. Je ne m'amuſerai point à pénétrer dans ces raiſons-là,
&

& je dirai ſeulement en peu de mots, ce que ces deux hommes nous aprirent. Ils nous racontérent que peu après qu'ils eurent levé l'ancre à la rade de *Rodrigue* le Capitaine avoit ouvert nos Lettres, les avoit luës ſans façon, à tout l'équipage; & les avoit jettées dans la mer. Les plaintes que nous faiſions de ſon mauvais traitement, & de toute ſon infidele conduite, n'avoit eû garde de lui plaire: & à la verité, nous nous étions bien attendus que nos Lettres auroient cette deſtinée. Ils nous dirent auſſi que deux jours après leur arrivée à *Maurice*, *Valleau* y étant encore, un Capitaine *Anglois*, avec ſon équipage, y avoit abordé dans une Chaloupe, ſe ſauvant du naufrage de ſon Vaiſſeau qui étoit échoüé ſur un banc de ſable (ſans eſpoir d'être relevé par le flot) aſſez près de *Rodrigue*. Que ce Capitaine avoit propoſé à *Valleau* d'aller à ce Vaiſſeau, qui apparemment paroîtroit encore, dans l'eſpérance de s'enrichir, de pluſieurs bonnes marchandiſes qu'ils en pourroient tirer, que *Valleau* topa, & qu'ils firent un pieux ſerment, les deux Capitaines & leur équipage, de tenir leur vol bien ſecrer. *Valleau* qui avoit quelque compte à rendre de ſes actions au Commandant de *Maurice* (c'étoit alors le ſieur *Lamocius*) s'aviſa, pour couvrir ſon jeu, de lui dire que

que les huit avanturiers qu'il avoit laiſſez à *Rodrigue* pourroient bien tomber dans de grands beſoins, & qu'il croyoit qu'il étoit de la charité de nous envoyer diverſes choſes dont il dit une longue liſte. Le Commandant, à qui le Gouverneur du Cap de *Bonne-Eſperance* nous avoit beaucoup recommandez, donna aiſément dans ce penneau; & par ſes ordres, nôtre *Hirondelle* fut en peu de temps chargée de Cerfs, Veaux, Chevres, Pourceaux, Dindons, Canards, Volaille, Citronniers, Orangers, Ananas, Bananiers, ceps de vigne, Tabac, Patates, Ris, Mil, Arbres, Fruits, Grains & Graines en abondance. Mais tout cela n'étoit qu'un prétexte pour nôtre bon Capitaine. Il paſſa & repaſſa à la vûë de nôtre Iſle; & partie, par malice dont il étoit bien pourvû, partie par chagrin du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe; car ils furent rudement & dangereuſement balotez, par les flots vengeurs, autour du Navire échoüé, ſans en pouvoir jamais rien arracher, il nous priva vilainement de choſes qui auroient fait de nôtre *Rodrigue* une veritable *Eden*: ſi ce fut pour nôtre mal ou pour nôtre bien, Dieu le ſait. Voila ce que nous aprimes du Sr. *Guiguer* & de *Clas*: revenons preſentement à nôtre malheureuſe hiſtoire.

Jean

Jean de la Haye, nôtre Orfevre, qui avoit quantité d'outils fort pesans, & par conséquent fort incommodes en voyage, se résolut d'en vendre une partie à un homme de même profession qui se rencontra en même temps que nous au Port de Nord-Oüest. Parmi ces Outils, étoit le fatal morceau d'Ambre gris, qui avoit été trouvé à *Rodrigue*, & duquel nous avons parlé; il pesoit environ six livres. *La Haye* ayant demandé à l'Orfevre ce que c'étoit, celui-ci répondit froidement que c'étoit une gomme dont on se servoit comme de goudron, dans l'Isle *Maurice*: qu'on en trouvoit quantité autour de certains arbres, mais que cela ne valoit pas grand' chose. *La Haye* qui le crut bonnement, & qui n'avoit pas besoin de goudron, lui abandonna volontiers ce morceau de gomme, dans le marché qu'ils firent ensemble; & il en garda seulement quelques petits morceaux par curiosité.

Le lendemain quelqu'un lui ayant apris que cette prétenduë méchante gomme, étoit de l'Ambre gris, il alla au plus vîte trouver son Marchand pour lui redemander la piece de goudron; mais ce dernier répondit qu'il en avoit déja enduit des Seaux. Il y eût de grandes contestations, & ils se séparérent avec beaucoup d'aigreur: celui qui

qui avoit été surpris menaçant l'autre de faire ses plaintes au Commandant. Comme l'Orfevre de l'Isle avoit diverses fois trouvé de l'Ambre gris à *Maurice*, & qu'il savoit qu'il étoit défendu aux habitans d'en vendre ni d'en acheter de qui que ce fût sous de grosses peines (chacun étant obligé de céder à la Compagnie pour un certain prix tout ce qu'il en trouvoit) il prévint le pauvre *la Haye*, & alla incontinent porter ce morceau d'Ambre au Commandant, lui racontrant de quelle maniere cela étoit tombé entre ses mains. *La Haye* l'ayant sû, alla incontinent faire ses plaintes, mais le Juge inique préparé, & interessé, l'assura que ce morceau de je ne sçai quoi, dont il s'agissoit, n'étoit pas de l'ambre gris; que c'étoit une certaine gomme qui ne valoit presque rien, & qu'il le savoit par expérience. Le Supliant repliqua qu'il en avoit gardé quelques morceaux qui justifieroient la verité, & qu'il demandoit justice. Ce qui aidoit bien encore à faire voir que c'étoit du veritable ambre; c'est que l'Orfevre de l'Isle, quelles jours après la contestation, avoit été si mal avisé que d'offrir au nôtre soixante écus pour les morceaux qu'il avoit gardez : nous avons jugé que cette offre avoit été faite par l'ordre secret du Commandant qui ne put pas davantage dissimuler

ſimuler que ce ne fut de l'Ambre. Il aparut par leurs ruſes, que la plus grande partie de cet Ambre avoit été fondu, ſans qu'on ſût ce que c'étoit, & qu'il n'en étoit reſté qu'une petite portion laquelle fut repreſentée, ajugée au profit de la Compagnie, & envoyée à *Batavia*. Celui de nôtre compagnie qui étoit Droguiſte, & qui étoit auſſi fort entendu dans ſa profeſſion, avoit ſu de *Rodrigue*, lors que ce morceau de prétenduë gomme fut trouvé, que c'étoit de l'Ambre gris; mais il l'avoit toûjours diſſimulé; & avoit même aſſuré, malgré les ſoupçons de tous, que ce n'en étoit pas; dans l'eſpérance qu'il avoit ſans doute que cela étant negligé & abandonné, il pourroit ſecretement ſe l'approprier. Faute d'autant plus grande, qu'au lieu de nous jetter dans le malheur qui nous arriva dans la ſuite, nous manquâmes l'occaſion de nous enrichir tous, en cherchant de cet Ambre que nous n'aurions pas manqué apparemment de trouver en grande quantité à *Rodrigue* pendant les deux années de nôtre ſejour. Il y a de l'apparence auſſi que nous y aurions demeuré plus long-temps à cauſe de cela. Je pourrois alléguer ici diverſes raiſons qui feroient voir manifeſtement que le Droguiſte avoit connu l'Ambre dès le moment qu'il fut apporté dans la Cabane, à

Rodrigue, par *la Haye*; mais je n'insisterai pas sur cela davantage. Ce fut lui qui ayant appris à *Maurice*; que *la Haye* avoit donné *gratis* un si grand thresor, avertit, mais trop tard, que c'étoit de l'Ambre. J'ai dit que la premiere fois que nous saluames le Commandant, il nous avoit reçû avec beaucoup de civilité, & nous avoit promis tout le bon traitement que nous pouvions souhaiter. Mais après cette affaire nous éprouvames tout le contraire des ces belles promesses. Comme nous ne pouvions attribuer ce changement à nos manieres qui étoient toûjours également respectueuses, nous ne doutames pas que sa mauvaise humeur ne procedât de ce qu'il avoit manqué son coup. Il avoit lieu de craindre que nous ne racontassions cette histoire à *Batavia*; & que la Compagnie ne lui fit rendre compte, à ses grands périls, du vol qu'il avoit fait, à nous premierement, qui ayant trouvé cet Ambre dans une Isle qui n'appartenoit à personne, en devions être légitimes & incontestables possesseurs: & à la Compagnie ensuite; supposé que cet Ambre eût dû lui être ajugé. Ce fut pour cela, qu'il forma la résolution de nous perdre par les barbares & infames moyens qu'on verra dans la suite. La premiere injustice qu'il nous fit, fut de s'emparer de nôtre barque, sans nous en

par-

parler & de la faire brûler quelques jours après.

Au lieu de nous rendre nos voiles qui étoient faites d'une belle & bonne piece de toile de *Flandres* ; il les donna à ses chasseurs pour s'en faire des habits, quelques instances que nous fissions pour les ravoir.

Il commença à nous donner aussi des marques de sa haine & de son dépit, en nous logeant dans une hutte, & en ne nous donnant pour nourriture que le reste de ce qui avoit été servi aux serviteurs de la Compagnie.

Ensuite, il nous tint en quelque façon prisonniers, nous défendant de nous éloigner de nôtre hutte plus loin que mille pas. Il nous ôta le valet qui nous étoit resté, & le mit au service de la Compagnie ; de sorte que comme celui que nous avions amené de *Rodrigue*, avoit déja pris parti avec lui, nôtre nombre fut réduit à cinq.

Ces manieres d'agir si contraires aux premieres honnêtetez, que nous avions reçûës, nous fit craindre avec raison les suites que pouvoient avoir des commencemens si fâcheux ; cependant nous nous reposions sur la Providence, qui nous avoit déja aidez en tant de differentes occasions.

Mais comme dans toutes les Societez, il y

a toûjours des esprits plus inquiets, & plus impatiens que les autres, deux d'entre nous, les Sieurs *la Caze* & *Testard*; projetterent de se tirer de ce mauvais pas où nous nous trouvions engagez, par un moyen qui, à la verité, n'étoit pas exactement juste. Pour le payement de la Barque & des voiles, ils résolurent de se saisir d'une chaloupe de la Compagnie, & de se sauver à *Mascareigne* qui n'est qu'à 25. lieuës de *Maurice*. Et comme ils jugerent bien que quelques couleurs qu'ils pussent donner à leur dessein; les deux autres & moi le désaprouverions, & nous y opposerions infailliblement, ils n'oserent jamais nous en faire la moindre ouverture. Ils se cacherent même si soigneusement que nous n'eûmes aucune connoissance de ce qu'ils vouloient faire. Mais comme ils avoient besoin de quelque secours pour l'exécution de leur entreprise, ils s'adresserent à un Soldat de la Compagnie (*Jean Namur*) qui leur avoit témoigné qu'il étoit fort mal satisfait du Commandant; & ils lui proposerent d'être de la partie pour s'en aller avec eux. Ce Soldat alla incontinent reveler au Commandant la proposition qui lui avoit été faite, ajoutant que les trois camarades des deux complices ne sçavoient rien du complot, & en étoient par conséquent tout-à-fait innocens. Quel-

ques

ques ſemaines ſe paſſerent ſans que le Commandant témoigna aucune choſe, faiſant pourtant exactement obſerver toutes nos démarches, de même que celles des accuſez. Mais voyant que le deſſein qui lui avoit été découvert par le Soldat n'avoit aucune ſuite ; & craignant, ſans doute, que ces penſées, dont il ne faiſoit qu'attendre l'exécution pour uſer hardiment de grande rigueur, n'euſſent été auſſi-tôt diſſipées que conçûës, il nous envoya (le 15. Janvier pendant la nuit) une troupe de Soldats armez, qui s'étant ſaiſis de nous, nous conduiſirent tous cinq devant lui. Ses premieres paroles furent la juſtification de mes deux Camarades innocens & de moi ; déclarant qu'il ſçavoit que nous n'étions point coupables, & qu'il n'avoit rien à dire contre nous trois. Aprés avoir fait quelques queſtions aux deux autres, ils lui avoüérent ingénument la verité de la penſée qu'ils avoient euë, ajoûtant neanmoins que la barque qu'on leur avoit ôtée, valoit mieux que la chaloupe qu'ils avoient eû deſſein de prendre, & qu'outre cette raiſon, leur intention avoit été de laiſſer de l'argent pour le payement de cette chaloupe, comme le Soldat lui-même convenoit qu'ils n'avoient pas propoſé la choſe autrement. Nous fumes cependant conduits tous enſemble, innocens & pré-

prétendus coupables, dans une prison obscure, à laquelle je puis bien donner le nom de cachot ; & là on nous mit les pieds aux *Stombs*. Ces *Stombs* sont composez de deux pieces de bois assez grosses, dont l'une s'abaisse sur l'autre ; & qui ayant chacune une double échancrure faite en demi rond, l'une vis-à vis de l'autre, font ensemble, quand elles sont approchées, deux trous où les jambes se trouvent passées & prises si au juste, qu'il n'est pas possible de les retirer. D'ailleurs, il faut être toûjours couché durement sur le dos, la tête beaucoup plus basse que les pieds ; posture qu'on jugera bien n'être point commode, sans que je l'affirme beaucoup. La difference qu'il y eut entre mes deux camarades & moi, & les accusez, c'est que le lendemain, on leur ajouta des fers qui pesoient trente livres. Nous demeurâmes dans cet état deux jours & deux nuits ; après quoi les deux autres innocens & moi fûmes mis pour quelque tems en liberté. On nous conduisit d'abord au Commandant, qui nous déclara de nouveau ce qu'il savoit de nôtre innocence ; & il nous dit encore, que nous avions été entierement justifiez, tant par l'accusant que par les accusez. Il ajoûta traîtreusement, ce *Dieu-donné* indigne, que sa bonne volonté envers nous ne changeroit

point,

point, & que le traitement qu'on nous feroit à l'avenir feroit conforme à celui de nôtre arrivée, oubliant alors, ou ne faifant aucun compte de l'injuftice & du mal qu'il venoit de nous faire, il prétendoit que nous lui étions fort redevables de ce qu'il avoit trouvé nôtre toile digne d'habiller fes chaffeurs, & des os qu'il nous avoit donné à ronger, après ces valets. Cependant, les promeffes qu'il nous fit s'évanoüirent en un moment; & prefque auffi-tôt après, il nous donna des gardes qui jour & nuit étoient avec nous. Quelques jours aprés, on vint de fa part fe faifir de tout ce que nous avions; argent, armes, inftrumens d'agriculture, utenfiles de cuifine, draps de lit, linge de table; & généralement, de tout ce que nous avions, excepté de quelque peu de linge, de nos lits, de nos hahits, & d'une partie de nos Livres. On prit même à nôtre Orfevre, tous fes outils fans lui permettre d'en garder un feul. Enfuite on nous mit dans une Chaloupe avec les accufez, qui étoient nuds en chemife, & qui avoient les fers aux deux pieds, fans nous dire ce que l'on vouloit faire de nous; mais nous l'apprîmes bien-tôt à nôtre grand chagrin. On nous mena fur un rocher tout fec & affreux, de deux cens pas de long, & de cent de large, à deux lieuës de terre, où

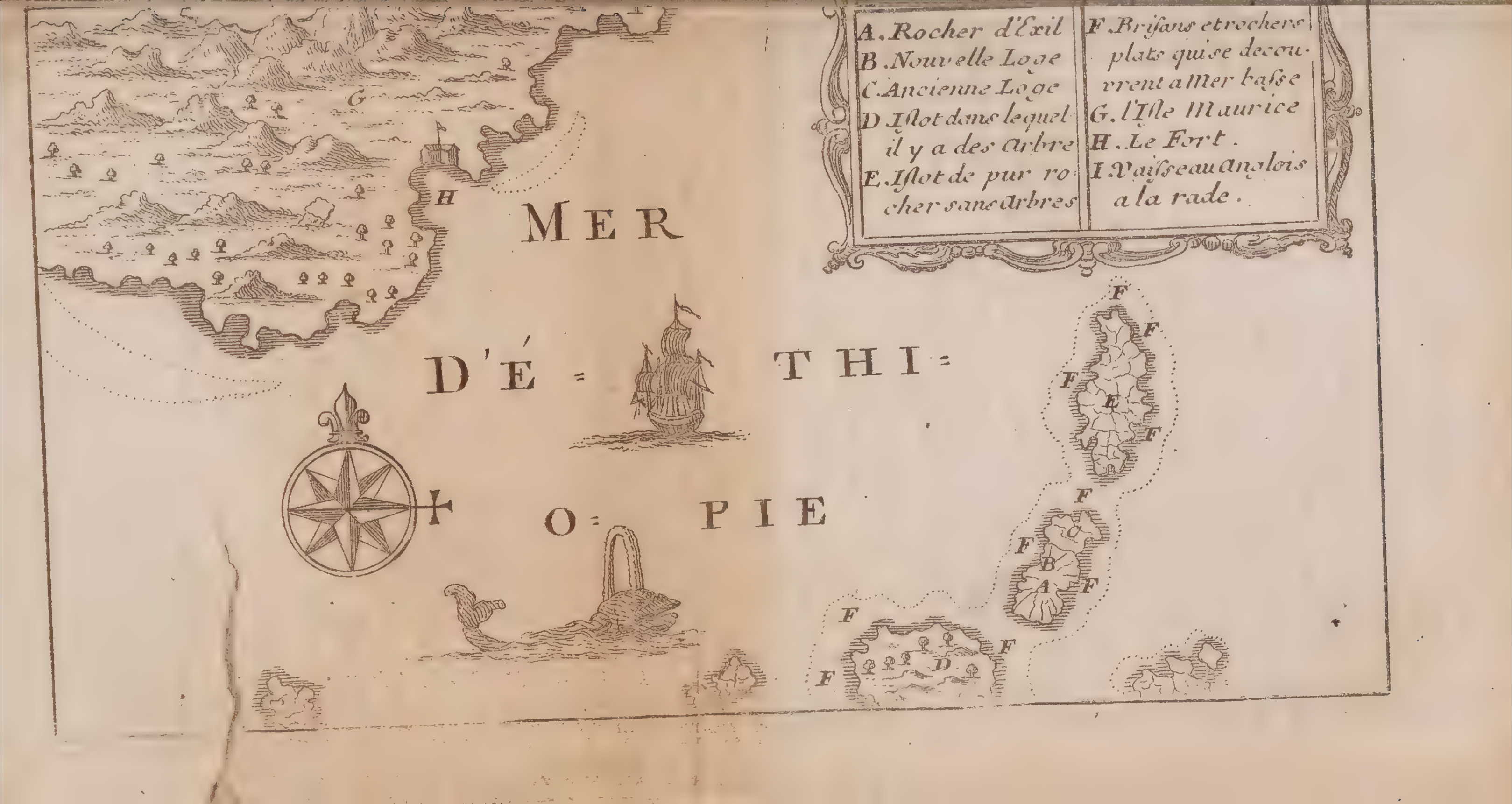
il étoit presque impossible de marcher, parce que l'on ne pouvoit poser les pieds que dans des trous ou sur des pointes aiguës ; il est vrai, que nous pouvions quelquefois passer dans deux Islots voisins, comme je le dirai dans la suite. On nous planta là dans une méchante cabane bâtie sur une hauteur, tout proche des Brisans, à deux pas de la mer, quand elle étoit pleine ; & justement dans la saison des Ouragans. Cette loge demi ruinée, & qu'il nous étoit impossible de réparer, tout nous manquant pour le faire, avoit déja servi de prison à des criminels qui quelques années auparavant y avoient été releguez.

Voila le lieu où Monseigneur *Diodati* trouva à propos de nous envoyer, & où il a plû à son *Excellence* de nous laisser pendant prés de trois ans : j'entends ceux qui ne périrent pas avant ce temps-là Nous devinmes ainsi les tristes images de ces malheureux Poissons volans, qui ne sont pas si-tôt échapez de la gueule d'un ennemi, qu'ils retombent dans les Griffes d'un autre. Il ne nous nourrit que de chairs salées, & très souvent corrompuës ; ce qui ne sera pas difficile à croire, si l'on considere la chaleur qui est toûjours excessive dans ce païs-là. Nôtre eau étoit aussi presque toûjours puante, parce qu'on nous l'apportoit dans

ce

dés Vaiſſeaux qui n'étoient pas nets; & encore en envoyoit-on moins qu'il ne nous en falloit. Au commencement, on nous apportoit nos proviſions tous les huit jours, mais enſuite on ne vint que de quinze en quinze, & quelquefois plus rarement, ſans nous faire avoir aucun rafraîchiſſement. Ainſi ou par la malice de nôtre Perſecuteur; ou par la négligence des pourvoyeurs; ou ſouvent auſſi à cauſe du mauvais temps, nous étions obligez de manger & de boire à plus petites meſures que nous n'aurions fait, quelque dégoûtante, & quelque mal ſaine que fût la miſerable nourriture qu'on nous apportoit. Cela fit que nous demandâmes de nos filets pour pêcher, & quelqu'un de nos tonneaux pour recueillir de l'eau de pluye, mais l'un & l'autre nous furent refuſez. Il étoit bien difficile qu'une telle demeure, & de ſi mauvais alimens n'alteraſſent pas bientôt nôtre ſanté; & particulierement la mienne, car j'étois âgé de plus de cinquante trois ans. D'abord je fus attaqué d'une maladie que nos *François* appellent en ce païs-là *le Perſe*: c'eſt un flux de ſang continuel. En fort peu de temps je fus réduit dans un très-pitoyable état. Ma maladie s'augmentant dangereuſement, on en avertit le Commandant, & on le pria de me faire remener dans l'Iſle. Il envoya un Chi-

rurgien qui après m'avoir visité, déclara que si l'on vouloit rétablir ma santé, il falloit necessairement me mettre à terre. Mais ses conseils n'eurent pas un plus heureux succès que mes prieres envers le cruel homme qui ne demandoit pas mieux que de nous voir bien-tôt périr tous. On le conjura ensuite d'envoyer, au moins tous les quinze jours, quelques morceaux de viande fraîche, afin de pouvoir me donner quelquefois des bouillons; & cela fut encore refusé; si bien que tout me manquant, je fus en fort peu de temps réduit à l'extrémité. On desespera de ma guérison; mais comme il n'y avoit personne sur ce Rocher qui entreprit de me faire mourir *dans les formes*, la Nature se fortifia peu à peu d'elle-même; & *en de meilleures formes*, je me trouvai bien-tôt en quelque façon rétabli. Si le bon Lecteur est touché de me voir dans ce triste lieu, & dans ce triste état, il voudra bien, sans doute, que je lui dise aussi que le jour que je croyois devoir être le dernier de ma vie, & la fin de toutes mes miseres, Dieu me fit la grace de me donner assez de presence d'esprit pour adresser à mes Compagnons diverses exhortations, qui, à ce que je crois, ne leur ont pas été inutiles, & pour leur donner aussi des marques qui les édifierent, de ma résignation, & de mon


A. Rocher d'Exil
B. Nouvelle Loge
C. Ancienne Loge
D Islot dans lequel il y a des Arbre
E. Islot de pur rocher sans Arbres
F. Brisans et rochers plats qui se decouvrent a Mer basse
G. l'Isle Maurice
H. Le Fort.
I. Vaisseau Anglois a la rade.
MER D'É= THI= O= PIE
G
H
A
B
C
D
E
F

mon Esperance. Les jeunes gens ont beau faire & beau dire ; après avoir vécu il faut mourir : il en faut venir là. Et heureux ! veritablement & uniquement heureux, quiconque n'oubliant jamais l'inévitable necessité de ce dernier départ, se tient toûjours prêt à le faire. Les Sieurs *la Case* & *Testard*, les deux Accusez, furent aussi attaquez quelque temps après de la même maladie, mais comme ils étoient jeunes & de complexion forte, ils résisterent plus vigoureusement que moi. Nous avions demeuré prés de quatre mois dans ce miserable état, lorsque le (15. de Mars 1694.) nous vîmes un Vaisseau Hollandois, appellé *la Perseverance*, aborder à la rade de l'Isle, qui selon la loy du païs, devoit nous transporter à *Batavia* ou au Cap criminels ou non. Mais nous apprîmes par nos Pourvoyeurs, que nous ne devions pas nous attendre à partir par ce Vaisseau-là. Cela fut cause que mes deux Camarades & moi, qui n'étions pas dans le cas des accusez, prîmes la résolution de tout risquer pour tâcher d'aller à terre, pendant que les Officiers du Vaisseau nouvellement arrivez y étoient, afin de faire nos plaintes en leur présence. Mais l'execution de ce dessein étoit très-difficile : nous manquions de tout ; le trajet étoit de deux lieuës ; & de plus, nous ne pouvions pas

juger ſi le courant portoit à terre, ou en pleine mer. Cependant pour n'avoir rien à nous reprocher, nous entreprîmes de faire un radeau avec des herbes de mer. Nous attachâmes aux deux extrêmitez les deux barriques dans leſquelles étoient l'eau qu'on nous envoyoit, & les Sieurs *Be**le* & la *Haye*, mes deux compagnons reconnus innocens quoique traitez en coupables, plus hardis nageurs que moi & plus capables de fatigue, hazarderent de faire le trajet ſur cette eſpece de pont volant. En douze heures, ils gagnerent l'Iſle.

Ils trouverent chez le Commandant, qui fut bien étonné de les voir, les Officiers du Vaiſſeau; & en leur preſence ils firent leurs plaintes, demandant que nous fuſſions renvoyez, ſelon les ordres généraux, & la pratique de la Compagnie; & ſelon les juſtes promeſſes qui en avoient été faites par le Commandant. Ils ajoûterent que s'il devoit retenir les accuſez, c'étoit un fait à examiner, mais que pour les Innocens vingt fois déclarez tels, ils devoient être autrement traitez.

Diodati ne pouvant s'empêcher de rendre de nouveau témoignage à la Vérité, répondit qu'il ne ſe plaignoit pas de nous trois; mais que ſi l'on ne nous traitoit pas tout à-fait de la maniere que nous l'avions d'abord

eſperé,

esperé, nous en devions imputer la faute à nos camarades ; qu'étant tous *François* & associez, il ne pouvoit pas plus se fier aux uns qu'aux autres. Raison véritablement impertinente, qui fut aussi relevée comme elle méritoit.

Les Officiers entendant cette déclaration, & voyant d'ailleurs que nôtre procedé si hardi & si sincere, ne pouvoit venir que d'une bonne conscience, conçûrent pour nous des sentimens favorables;& quoiqu'ils eussent été prévenus par nôtre ennemi, qui leur avoit dit que nous étions tous des gens de néant & des scelerats, ils jugerent bien qu'on leur en avoit imposé. Mais ils ne pouvoient guere nous servir, n'étant pas en droit de demander à entendre les témoins, pour juger de la chose. Seulement esperions-nous qu'ils intercederoient en nôtre faveur, & qu'ils voudroient bien raporter nôtre état à leurs maîtres. Comme nos deux amis virent que le Commandant prétextoit toûjours la raison d'une chimerique apréhension que nous ne nous évadassions avec quelqu'une de ses Chaloupes, ils offrirent d'être mis aux fers, aimant mieux se soûmettre à cette peine que de rester plus long-temps sur ce miserable Rocher : mais cela leur fut refusé : on les envoya en prison, où on les mit aux *Stombs* ; & dès le

lendemain ils furent renvoyez avec nous, avec défense de sortir delà, sous peine d'une punition exemplaire. Et afin qu'on ne pût plus essayer de venir à terre comme ils avoient fait, il n'envoya plus qu'une barrique, & même qui n'avoit qu'un fond.

Les Officiers du Vaisseau furent cependant suffisamment informez de nôtre état, tant par ce qu'ils avoient entendu de la propre bouche du Commandant & de nos deux camarades, que par une requête circonstantiée que ceux-ci leur donnerent adroitement, & dans laquelle, entr'autres choses, ils étoient suppliez de faire sçavoir nôtre état à nos Parens en *Hollande*, afin qu'ils tâchassent d'y apporter du remede. Ces Messieurs touchez de nôtre lamentable condition, eurent la bonté de nous venir voir sur nôtre miserable Rocher, afin de s'instruire plus exactement encore de la verité par eux-mêmes. Ils furent alors convaincus par leurs propres yeux que nous n'avions rien avancé que de vrai dans nôtre requête par raport à nôtre miserable état; & ils furent si indignez du vilain traitement qu'on nous faisoit, qu'ils nous protesterent qu'ils mettroient tout en œuvre pour tâcher de nous soulager; nous assurant qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne nous reçussent sur leur bord, mais qu'ils ne le pouvoient faire ouverte-

ment ſans le conſentement du ſcelerat de Commandant qu'ils voyoient être fort éloigné de le permettre. Qu'au reſte, ſi nous pouvions nous rendre à leur Vaiſſeau, ſans qu'ils vinſſent nous prendre ni nous aider en aucune maniere avec leur Chaloupe, ils pourroient nous recevoir, & nous recevroient effectivement de grand cœur. Quelques jours après, ils nous envoyerent charitablement trois cens livres de ris, du biſcuit blanc, quelques flacons d'eau-de-vie, & du vin d'*Eſpagne*. Tout cela nous fut d'une très-grande utilité dans la ſuite, & particulierement le ris, à cauſe de la diſette, où nous nous trouvâmes quelquefois. Nous eûmes la précaution de cacher ſoigneuſement ces proviſions dans les trous de nôtre Rocher, afin d'en ôter la connoiſſance aux matelots qui nous apportoient nôtre nourriture; & de peur que la malice diabolique de M. *Diodati*, ne nous l'enlevât. Comme nous étions aſſurez ſur la parole des bons Officiers, qu'ils nous recevroient ſur leur bord, ſi nous pouvions nous y rendre ſans aucune ſorte de ſecours de leur part, mais comme des gens qui s'acrochent à tout de peur de ſe noyer, nous fimes deux tentatives pour cela. *La Caze* qui étoit très-bon nageur eſſaya d'aller à eux en nageant. Le péril étoit grand tant

parce que le trajet étoit d'une grande demi lieuë ; que parce que cette mer est pleine de Requins qui passent pour être des animaux fort dangereux. Malgré cela, aprés que nous eûmes tous long-temps travaillé à rompre les fers du pauvre prisonnier en les usant avec des pierres & autrement, il se mit à la nage. Quand il eut fait les trois quarts du chemin, les forces commencerent à lui manquer ; le vent & la marée lui étant devenus contraires, il ne pouvoit plus avancer ; & les flots qui le couvroient à tous momens, l'empêcherent de demander du secours. Mais les matelots qui le regardoient, & qui jugerent bien qu'il étoit prêt à succomber, sauterent promptement dans la Chaloupe, & arriverent assez à temps pour lui sauver la vie. Le Capitaine le fit monter, & le retint jusqu'à ce qu'il eut bien repris ses esprits, mais il le renvoya, lui témoignant que c'étoit à son grand déplaisir. J'avouë que je trouve aujourd'hui toute cette délicatesse mal entenduë ; & je suis persuadé que si l'on y avoit bien pensé, on auroit pû prendre avec ces Messieurs pendant qu'ils étoient avec nous, des mesures telles qu'ils nous auroient pû sauver, sans rien faire d'injuste, & sans s'exposer à aucun danger. Comme au fond, ils étoient parfaitement assurez que nous étions injustement détenus,

&

& cruellement traitez par un voleur & un Bourreau, qui avoit été témoin & juge en sa propre cause, ils pouvoient ou faciliter nôtre évasion, en jettant l'ancre, comme sans dessein, plus près de nôtre Rocher, ce qui leur étoit libre; ou, en passer assez près en partant, & sauver en passant des hommes qu'ils auroient rencontrez flottans sur des planches sans s'informer de rien autre chose. Il n'étoit pas hors de probabilité que quelque Vaisseau entr'ouvert eût été englouti dans ces mers là, la nuit précedente, & que cinq hommes de l'Equipage, combattant contre la mort avec le secours de quelques pieces de bois, n'eussent été rencontrez par un Vaisseau faisant route, qui, sans autre raison que celle de l'humanité, pouvoit les délivrer. Qu'on imagine telle difficulté qu'on voudra, il y avoit moyen de parer à tout; & s'il y avoit eu du danger à craindre en *Hollande* ou à *Batavia*, ce n'auroit été que pour nous qui aurions rompu nos fers, & surpris nos Liberateurs. Mais rien de cela ne fut mis en question, & le pauvre *la Case* revint le même soir, fort affligé d'avoir perdu sa peine. Son exemple fut cause que ceux qui avoient pensé à tenter la même voye, je veux dire, à se sauver à la nage changerent de sentiment, voyant qu'il seroit impossible de réüssir.

Quel-

Quelques jours après le Vaiſſeau s'éloigna de nous d'une grande lieuë ; cependant, nous réſolumes de faire une ſeconde & nouvelle tentative. Nous liâmes tous nos coffres enſemble le mieux qu'il nous fut poſſible, nous les remplîmes de nous hardes, & nous en fimes une eſpece de radeau avec lequel nous eſperions de nous rendre au bâtiment; & nous attendîmes la nuit, pour l'execution de cette entrepriſe, afin qu'on ne nous apperçût pas de l'Iſle. Comme j'étois toûjours malade on me tranſporta ſur cette machine, & nous nous mîmes en chemin ; mais ayant bien-tôt rencontré des courans rapides & contraires, il nous fut impoſſible de les vaincre ; nous fûmes tout heureux de pouvoir retourner en arriere ; & nous perdîmes alors toute eſperance de nous tirer de ce triſte lieu, par ces moyens-là. Peu de temps aprés, nous vîmes partir le Vaiſſeau avec le chagrin qu'on peut s'imaginer de ne nous en aller pas avec lui. Un jour, comme le Commandant s'alloit marier avec la fille d'un ancien habitant de l'iſle, dans la bonne humeur où le mit la fête, il s'aviſa d'ordonner qu'on m'amenât à terre : il y avoit huit mois que je languiſſois dans un état qu'il n'avoit pas ignoré. Je ne le vis point, & je ne pus rien faire en faveur de mes compagnons ; mais le bien

qui me revint de ce petit voyage, c'eſt que de meilleurs alimens, & un meilleur air, me rendirent mes premieres forces. Pendant ce temps-là, les deux autres innocens qui étoient demeurez avec les accuſez, après avoir réſiſté long-temps par leur vigueur & par leur jeuneſſe, tomberent enfin dans la même maladie que j'avois euë.

Ils écrivirent au Commandant, & le ſupplierent de vouloir les faire mettre auſſi à terre, offrant de travaller ſans gages pour le ſervice de la Compagnie; mais ils ne furent point écoutez. Et comme ils ſe réduiſirent à le prier de leur envoyer quelque viande fraîche; il s'humaniſa un jour, juſqu'au point de leur envoyer un veau, leur faiſant en même-temps déclarer, que ſi aucun étoit aſſez hardi pour penſer ſeulement à venir dans l'Iſle, de quelque maniere que ce fût, il s'en repentiroit le reſte de ſa vie.

Ils demeurerent dans ce triſte état, juſqu'au temps des pluyes & des vents, qui augmenterent beaucoup leurs incommoditez. Le neuviéme de Fevrier ils eſſuyerent un furieux ouragan. Cette horrible tempête renverſa la plus grande partie des cabanes, & des habitations les plus ſolides de l'Iſle; tous ſes plantages furent détruits, & quantité d'arbres arrachez. On ne ſçavoit où ſe cacher,

cher, & ceux même qui étoient dans de fortes maiſons de pierre, n'y furent pas tous en ſûreté.

Que devinrent alors nos pauvres exilez? dont l'un, ſçavoir le Sr. *Teſtard* s'étoit ſaigné ce jour là avec un Canif. Leur chetive cabane fut emportée comme une paille; ce qui leur étoit reſté de hardes, fut ſoudainement pénétré & gâté par la pluye: & ils auroient été enlevez eux-mêmes par le tourbillon, ſi la Providence ne leur avoit préparé des trous dans le rocher, où ils chanterent paiſiblement ſes loüanges, au milieu du plus fort orage, quoique travaillez de faim, de froid, & de maladie. Ils demeurerent là vingt-quatre heures entieres, ſans oſer ſortir, & les pauvres Malades ſouffrirent extraordinairement. Le dénaturé Commandant, avec ſon cœur de *Pharaon*, n'eut point pieté d'eux. Au contraire, deux jours après ces nouveaux tourmens ſoufferts, il eut l'inhumanité, ſans aucune raiſon, ni prétexte, de faire attacher enſemble les deux accuſez, quoi qu'ils fuſſent déja dans les fers, accablez de mal, & ſi foibles qu'à peine ſe pouvoient ils traîner.

Outre le flux de ſang dont l'un étoit tourmenté depuis plus d'un an, il étoit auſſi attaqué du Poulmon. Il eſt vrai qu'ils ne furent ainſi liez que dix jours. On leur laiſ-

ſa

ſa ſeulement leurs premiers fers, & le plus malade fut conduit à terre, en priſon & mis aux *Stomps*. Quinze jours aprés, le Tyran qui ſe joüoit de nous comme le chat fait de la ſouris, le renvoya ſur le Rocher, quoique le Chirurgien pût dire; & il ordonna que je fuſſe ramené avec lui, ſans vouloir permettre que je lui parlaſſe. Quoique j'euſſe été aſſez bien rétabli, je fus repris du flux de ſang, preſque auſſi tôt aprés mon triſte retour; & les inſtances que je fis pour être reporté dans l'Iſle furent toutes mépriſées. Ce *Buſiris* vouloit nous faire mourir à petit feu, n'oſant pas nous aſſommer tout d'un coup.

Le Sr. *Teſtard*, l'un des accuſez, voyant augmenter dangereuſement ſon mal, mit auſſi tout en œuvre pour obtenir la grace d'être mis à terre. Il écrivit Lettre ſur Lettre; il offrit tout ce qu'il avoit au monde; & il conſentit même à être mis aux fers & aux *Stomps* en priſon; mais rien de tout cela ne fut écouté.

Voyant donc que toutes ces tentatives étoient inutiles, il réſolut de paſſer le trajet ſans congé, s'il en pouvoit venir à bout; & d'aller chercher dans les bois & parmi les brutes, le ſecours que des hommes, qui portoient le nom de Chrétien, lui refuſoient ſi obſtinément. Mais avant que de raporter

ſa

ſa funeſte avanture, & pour interrompre un peu ces deſagréables recits, je crois que l'on ne ſera pas fâché que je raconte ici quelques particularitez du lieu de nôtre exil, & diverſes choſes qui nous y arriverent.

Comme nous faiſions tout nôtre poſſible pour contrebarrer nôtre mélancholie, quelqu'un de nous qui étoit ingénieux & adroit, s'aviſa de faire des chapeaux de feüilles de Lataniers : il y en avoit quelques-uns dans l'une des deux petites Iſles ſituées des deux côtez de nôtre Rocher ; comme on le peut voir dans la carte. On pouvoit paſſer dans ces Iſlots à mer baſſe, dans le plein & dans le renouvellement de la lune ; de ſorte qu'il ne nous étoit pas fort difficile d'avoir de ces feüilles. Cette invention ne ſervit pas ſeulement à nous deſennuyer un peu, mais elle nous procura des ſecours ; car ces chapeaux parurent ſi jolis à ceux qui nous apportoient nos proviſions, que nous gagnâmes leur affection par le preſent que nous leur fimes de quelques-uns. Et quand les habitans des colonies de l'Iſle virent ces petits Ouvrages, il les touverent auſſi tellement à leur gré, que pluſieurs de ceux à qui nous en donnâmes, nous envoyerent en reconnoiſſance, à l'inſçû du Sieur *Diodati*, divers rafraîchiſſemens qui nous furent de grande utilité. Ceux qui nous apportoient nos proviſions, y joignoient

gnoient auſſi quelquefois un peu de viande ſraîche dont ils nous faiſoient préſent; ce qui nous faiſoit beaucoup de bien. Comme nous ſouhaitions de pouvoir prendre du poiſſon, pour aider à ſubvenir à nos beſoins, & qu'on nous avoit toûjours refuſé quelques bouts de nos propres filets pour pêcher ; nous nous aviſâmes d'attacher au bout d'une eſpece de peche échapée du debris de nôtre cabane, un aſſez grand clou que nous trouvâmes parmi des morceaux de vieilles planches qu'on nous avoit apportées pour faire du feu. Et avec cet inſtrument nous dardions quelquefois du poiſſon. Entre le Rocher & la rade où les Vaiſſeaux ſont à l'ancre, il y a un grand eſpace qui demeure à ſec quand la mer eſt baſſe dans la pleine & dans la nouvelle Lune. Là, il ſe trouve de lieu en lieu des foſſes profondes, de deux ou trois pieds, où la mer laiſſe quelque poiſſon quand elle ſe retire: & c'étoit là que nous en dardions avec nôtre bâton ferré.

Depuis que nous eûmes trouvé cette invention, nous en fimes un ſi bon uſage que le poiſſon ne nous manqua plus. Nous en faiſions proviſion pour huit ou dix jours ; & nous avions un moyen de le conſerver frais. Il nous arriva un jour d'en pêcher, ou plûtôt d'en aſſommer un, qui nous penſa coûter à tous la vie. C'étoit un effroya-

ble

ble ſerpent qui peſoit plus de ſoixante livres, & que nous prîmes, en nôtre grande ſimplicité, pour une Lamproye, ou pour une Anguille. Cette prétenduë Anguille nous parut, à la verité, fort extraordinaire. Mais l'animal avoit des nageoires, & nous ne ſçavions pas qu'il y eût des ſerpens marins. D'ailleurs, nous étions ſi accoûtumez à découvrir des choſes qui nous étoient nouvelles, ſur terre & ſur mer, que la figure de cette bête ne nous fit rien conclure autre choſe, ſinon que c'étoit une eſpece d'Anguille que nous n'avions pas vûë encore, & qui reſſembloit beaucoup plus à un Serpent, que ne font les Anguilles communes. Effectivement, celle-cy avoit une tête de Serpent ou de Crocodille, armée de dents crochuës, longues, & aiguës, (de la forme de celles du Serpent-Sonnette ſi connu par tout, en *Amerique*) mais d'une tout autre groſſeur. Voilà une étrange Anguille; diſions-nous; quel monſtre! quelles terribles dents! Mais les Requins, les Brochets, & mille autres poiſſons, n'ont-ils pas des dents? N'importe, dents ou non, il en faut goûter. Nous lui caſſâmes donc la gueule & la tête à grands coups de perche, & nous l'emportâmes en triomphe, chacun de nous ſe croyant un St. *George* vainqueur du Dragon. Nous trouvâmes cette vilaine chair-
là



Serpent Marin.

là fort dure, & de mauvais goût ; de sorte qu'heureusement, nous n'en mangeâmes gueres. C'étoit un vrai poison. Nous tombâmes tous en foiblesse ; nous suâmes extraordinairement, nous vomîmes jusqu'au sang, & en mon particulier, je puis dire avec entiere certitude que je fus fort malade. Pendant un mois entier, je sentis des douleurs aiguës dans le bas ventre ; & tous les jours, sur le soir je tombois dans un accès de fiévre ; accident d'autant plus notable que la fiévre est une maladie inconnuë dans ces païs-là. Mes compagnons étoient tous fort mal aussi ; & dans ce triste état, nous fimes des signaux pour demander du secours ; ce qui fut inutile. Quand nos Pourvoyeurs vinrent, nous leur racontâmes toute nôtre avanture, & nous leur montrâmes la tête de nôtre Anguille : ils nous dirent seulement qu'ils n'en avoient jamais vû de pareille : ces sortes de gens-là ne prennent garde à rien. Enfin, nous nous rétablîmes peu à peu, bien résolus de ne plus manger de cette espece d'Anguilles ; car jamais il ne nous vint dans la pensée que ce fût un serpent. Cependant, nous pensâmes tous crever, à la grande joye & consolation de Mr. le Commandant, qui nous envoyoit tantôt de la Biche en rut, & tantôt de certains méchans citrons de son Isle qui sont très-mal faisans ; ayant des rai-

ſons par devers lui, pour ne nous aſſaſſiner pas, ou en nous empoiſonner pas tout ouvertement.

Comme nous n'avions aucune eſperance prochaine de ſortir de ce malheureux ſéjour, il étoit à propos de ménager beaucoup le ris que les Officiers du vaiſſeau nous avoient donné. Nous n'en mangions que deux fois la ſemaine, & c'étoit pour nous des jours de feſtin. Aprés l'avoir mis en farine, nous en mêlions environ deux livres avec de certaines eſpeces de citrouilles d'aſſez bon goût, que quelques-uns de nos correſpondans de l'Iſle nous envoyoient ſecretement, en échange de nos chapeaux. Je ne ſçai qui d'entre nous s'aviſa d'une badinerie que je trouvai un peu ridicule, mais à laquelle je ne m'oppoſai pourtant point; & qui ſervit de divertiſſement aux autres. C'eſt qu'ils voulurent que le gâteau ne fût partagé qu'en quatre parties, & qu'on joüât à qui auroit la ſienne; en ſorte que l'un des cinq fut exclus, & eût recours à quelque petite eſpece de Philoſophie d'Aprenti-Moine, pour voir manger les autres, ſans en faire paroître du chagrin.

Dans les Galeres, dans les cachots mêmes, & dans les états les plus fâcheux de la vie qui tirent en longueur, on ſe fait une certaine habitude de ſa miſere, on charme en quelque façon ſes maux par quelques amu-

amusemens. J'ay dit que nôtre Rocher étoit situé entre deux petites Isles, où l'on pouvoit aller à mer basse, quoi qu'un peu difficilement; & que dans l'un de ces Islots, entr'autres arbres, il y avoit quelques Lataniers: l'autre étoit tout découvert. C'est tous les soirs le rendez-vous général de quantité de certains oiseaux de mer, qui sont de la grosseur d'un pigeon & à peu prés semblables, ils pondent leurs œufs sur le sable tout proche l'un de l'autre, & ils ne font qu'un œuf à chaque ponte. Si on leur enleve cet œuf ils s'apparient de nouveau & le remplacent d'un autre jusqu'à trois fois. Ces oiseaux que nous appellions des *Ferrets*, parce que quelqu'un de nous croyoit les avoir entendu nommer ainsi ailleurs, ont encore ceci de particulier, que si on prend quelques uns de leurs petits; les Peres & Meres des autres abandonnent entierement les leurs dans tout cet endroit-là. Si l'on garde ces petits en vie, & qu'on les expose à la vûë des Peres & Meres, ceux-cy viennent voler tout autour, mais ils ne leur apportent jamais rien; & quoi qu'apparemment sensibles aux cris de ces pauvres petits animaux affamez, qui leur demandent incessamment à manger, il les laissent néanmoins périr sans aucun secours. La premiere fois que nous allâmes dans

cette Isle, nous apportâmes trois ou quatre douzaines de ces jeunes oiseaux avec quelques vieux. Comme les premiers étoient fort gras & avoient bonne mine, nous en fimes rôtir & nous les trouvâmes à peu près du goût de la beccassine, comme ils en ont aussi la couleur ; mais ils nous firent beaucoup de mal, & nous ne fûmes jamais tentez d'en goûter depuis, les vieux ont un goût fort, & sont très-mauvais. Etant retournez en cette Isle quelques jours après que nous eûmes enlevé ces jeunes oiseaux dont je viens de parler, nous trouvâmes que tous les petits des autres qui étoient en fort grand nombre avoient été abandonnez de leurs Peres & Meres ; les uns déja morts, les autres secs comme du bois & mourans. Si la chair de ce gibier étoit indigeste & mal saine, la délicatesse de leurs œufs nous récompensoit bien, j'ai calculé que pendant nôtre séjour nous en avons mangé pour le moins douze mille, & nous n'en avons jamais été incommodez. Ces œufs sont tachetez de gris & plus gros que des œufs de pigeon. Il arrive justement que les trois mois que ces oiseaux pondent sont le temps que les cerfs sont en rut. De sorte que comme la chair de ces animaux, qui faisoit nêtre nourriture la plus ordinaire, est d'une puanteur insuportable, & mal saine en cet-

cette ſaiſon-là, nous nous dédommagions ſur nos œufs ; ſur tout quand nôtre pêche n'étoit pas heureuſe. Quoique pluſieurs de ces œufs fuſſent prêts à éclore, nous mêlions tout dans la fricaſſée, & nous croquions tout de bon appetit, encore qu'un pareil ragoût faſſe horreur à ceux dont la cuiſine ſe gouverne par la mode ; & qui aiment ou n'aiment pas les choſes, ſelon le caprice de la coûtume & du préjugé. Je me ſouvenois du fameux *Guzman d'Alfarache* qui ſe plaignoit que ſes boyaux s'avançoient ſur le bord de ſes lévres, quand il faiſoit craquer ſous ſes dents dans une aumelette, les tendres oſſemens des poulets mort-nez qu'il mangeoit ; & ce ſouvenir ne me dégoûtoit point ; tant eſt vray le proverbe, dont je me ſuis, ce me ſemble, déja ſervi, qu'il n'eſt ſauce que d'appetit ; particulierement quand ce que l'on mange n'eſt mauvais que par opinion. Il venoit auſſi ſur nôtre rocher d'autres oiſeaux que nous appellions Plutons, parce qu'ils ſont tout noirs comme des corbeax. Ils en ont à peu près auſſi la forme & la groſſeur, mais le bec eſt plus long & crochu par le bout ; le pied eſt en pied de canard. Ces oiſeaux demeurent ſix mois de l'année en mer, ſans qu'on les voye paroître ; & les autres ſix mois, ceux du voiſinage venoient

les

les paſſer ſur nôtre Rocher, & y faiſoient leur ponte. Ils ont le cri preſque auſſi fort que le mugiſſement d'un veau; & ils font un fort grand bruit la nuit: pendant le jour ils étoient fort tranquilles, & ſi peu farouches, qu'on leur prenoit leurs œufs ſous eux ſans qu'ils ſe remuaſſent. Ils pondent dans les trous du rocher, le plus avant qu'ils peuvent. Ces oiſeaux ſont fort gras, de fort mauvais goût, puants extrémement, & très-mal ſains. Quoique leurs œufs ne ſoient guere meilleurs que leur chair, nous ne laiſſions pas d'en manger dans la néceſſité: ils ſont blancs, & auſſi gros que ceux de nos poules. Quand on les leur avoit ôtez, ils ſe retiroient de leurs trous, & ſe battoient les uns contre les autres, juſqu'à ſe mettre tout en ſang.

Nous promenant un ſoir nous trouvâmes une tortuë de mer qui nous vint le plus à propos du monde, car nous avions un beſoin extréme d'un pareil rafrâchiſſement. Elle étoit fort groſſe, & elle nous donna près de cent cinquante œufs. C'eſt le ſeul de ces animaux que nous ayons vû pendant tout le temps que nous avons demeuré là. Dans le lieu où nous allions darder le poiſſon nous trouvions des coquilles qu'on appelle de Venus, de figure ovale & admirablement tachetées comme une peau de

Tygre,

Tygre ; on s'en peut ſervir comme de taſſes.

Enfin, la trop juſte crainte où nous étions que quand il arriveroit quelque Vaiſſeau, le Commandant toûjours inexorable ne nous voulut pas renvoyer, nous fit prendre la réſolution d'aviſer de nouveau, à quelque moyen de nous rendre de nous-mêmes au premier Vaiſſeau qui viendroit. Pour cela nous formâmes le deſſein de conſtruire quelque eſpece de barque. Comme nous avions gagné l'amitié de nos Pourvoyeurs, ainſi que de pluſieurs gens de l'Iſle à qui nous envoyions de nos petits chapeaux, nous obtinmes d'eux pluſieurs peaux de cerf & de bœuf ſous le prétexte que nous leur alleguâmes, que nous avions beſoin de ces peaux pour nous faire des eſpeces de ſouliers. Ils nous donnerent auſſi quelques perches que nous leur demandâmes ; & nous leur attrapâmes à diverſes fois ſous quelqu'autre prétexte, une aſſez bonne quantité de goudron. Nous nous pourvûmes ainſi bien-tôt de ce qui nous étoit le plus néceſſaire. Nous couvrîmes la carcaſſe du bâteau de peaux couſuës enſemble ; & aprés l'avoir achevée de nôtre mieux nous trouvâmes par l'épreuve que nous en fimes, que cela nous pouroit ſervir. Afin que ceux qui nous apportoient nos proviſions ne s'apperçuſſent de rien, nous cachions

cachions ſoigneuſement ce nouvel eſquif dans un trou du Roc. Il arriva une nuit qu'un d'entre nous s'éveillant, & portant par hazard la vûë vers l'Iſle, apperçût un grand feu : il nous appella, & nous jugeâmes que c'étoit le Fort qui brûloit ; (l'appartement du Commandant, le magazin, & le corps de garde étoient de pierre ; mais les autres Logemens, & même le petit Temple n'étoit que de branches & de feuillages.) Nous conjecturâmes que ſi l'on ne découvroit pas bien-tôt les Auteurs de cet incendie que nous jugeâmes bien avoir été quelque coup de malice, le Commandant ne manqueroit pas de nous ſoupçonner, ou du moins d'en faire le ſemblant, pour avoir occaſion de nous maltraiter encore plus qu'à l'ordinaire. Il nous vint dans l'eſprit qu'on pourroit bien nous venir viſiter ; & nous penſâmes qu'en ce cas-là, ſi l'on découvroit nôtre bâteau, cela ſeroit un grand préjugé contre nous. Nous démontâmes donc la machine, & nous en ſéparâmes les pieces d'une telle maniere, qu'elles ne pouvoient pas faire naître le moindre ſoupçon. Peu de jours aprés, l'experience nous fit voir que nous ne nous étions pas trompez dans nos conjectures ; car nos Pourvoyeurs nous apprirent que nous avions été ſouppçonnez. Ils nous raconterent auſſi quel-

quelques circonſtances de cet incendie, que j'ajoûterai ici ſi le Lecteur me le permet. Le Commandant qui avoit ſû qu'un Eſclave Negre avoit fait quelque friponnerie dans la cuiſine, lui dit qu'il le feroit châtier. La punition qu'on fait à cette ſorte de gens, quand ils ſont trouvez en faute, c'eſt de les lier tout nuds ſur une échelle, & de les foüetter, avec une verge faite de petits roſeaux découpez en aiguillettes; après que cela a mis le corps tout en ſang on les frotte de poivre & de vinaigre. Ce miſérable Negre craignant un ſemblable traitement, ſe ſauva auſſi-tôt après qu'il eut été menacé, & complota avec un de ſes camarades, & deux Negreſſes, de mettre le feu au Fort. Ils exécuterent leur deſſein; mais ils furent pris tous quatre & punis ſelon leur merite, les deux hommes furent roüez vifs, & les deux femmes penduës. Nous avons été ſi bien aſſurez d'une circonſtance ſinguliere qui fut la derniere action d'un de ces malheureux, que je n'en ſçaurois douter, quelque étrange qu'elle paroiſſe. Il avoit toûjours eû une paſſion exceſſive pour le jeu de dez; & comme il étoit au lieu du ſuplice, il demanda avec grande inſtance, que quelque aſſiſtant voulut lui faire la charité de joüer encore quelques coups de rafle avec lui; proteſtant qu'après cela, il mourroit

sans regret. S'il avoit quelque dessein secret, c'est ce qu'on n'a pas deviné ; quoi qu'il en soit, personne ne se trouva d'humeur à le satisfaire.

Au reste le Commandant s'émancipa, en cette occasion : car les injustices de plusieurs de ceux qui l'avoient précédé, avoient obligé Messieurs de la Compagnie, de leur laisser seulement le pouvoir de faire les instructions des procès tant des Noirs que des Blancs ; & une fois il l'avoüa lui même, dans l'affaire de nos accusez. Car comme l'un d'eux le prioit de les juger, & de ne les pas garder si long-temps aux fers ; il répondit naïvement qu'il ne tenoit pas à lui, & que s'il en avoit le pouvoir ils seroient bien-tôt dépêchez. Puisque je me suis engagé dans ces petites digressions, je dirai encore que ce fut tout ce que le Commandant pût faire, lui & quelques autres qui étoient dans son logement, de se sauver en chemise. Ils furent redevables de leur vie à un prisonnier qui étoit aux fers dans le corps de garde, & qui apperçut le feu le premier. Ce qu'il y avoit de meilleur au magasin fut aussi sauvé.

A peu près dans ce temps là, il arriva à la rade du *Nordoüest-Haven* deux bâtimens Anglois ; mais comme cet endroit est éloigné de nôtre Rocher de plus de douze lieuës, nous n'en

n'en eûmes aucune connoissance. Le Commandant avoit défendu sous de grandes peines à nos matelots de nous en donner avis, parce qu'il jugeoit que nous ferions tous nos efforts pour y aller.

On nous a dit depuis, qu'un des Capitaines de ces Vaisseaux ayant apris nôtre détention, eut dessein de nous envoyer prendre, tant parce qu'il fut touché de compassion pour nous, que parce qu'il avoit besoin de monde. Sa Chaloupe fut mise à l'eau, & même armée de quelques petites pieces de canon pour nous venir enlever; mais un mauvais temps survint & empêcha l'exécution.

Je viens presentement au dessein que le Sieur *Testard* avoit formé de tâcher d'aller à terre, à quelque prix que ce fût. Ce pauvre homme étoit un des accusez. Voyant que son mal augmentoit, que le Commandant ne vouloit écouter, ni prieres ni promesses, & que par conséquent il n'y avoit aucune apparence d'être bien tôt délivrez, quand même il seroit arrivé quelque nouveau Vaisseau; ce pauvre homme, dis je, ne put résister plus long temps à la violente passion qu'il avoit de respirer un meilleur air, & d'aller chercher au milieu des Bois, des alimens plus propres pour sa santé. Il nous communiqua son projet, & nous le

trouvâmes fort difficile, & fort dangereux, de quelque côté que nous le considerassions. On voulut lui en faire comprendre toutes les suites. On lui representa que le trajet étoit de plus de deux lieuës; que son radeau ne pouvoit être fait que d'herbes, puisque nous n'avions plus de barriques pour les mettre aux extrémitez; comme on en avoit attaché au radeau de l'Orfevre; que supposé que par un grand bonheur il pût pourtant arriver à terre, il lui seroit impossible de vivre dans les bois, parce qu'il n'en étoit pas de même dans cette Isle comme à *Rodrigue*, où l'on trouvoit par tout dequoi se nourrir; n'y ayant que très peu de Tortuës à *Maurice*, & les oiseaux ne s'y laissant pas prendre à la main, non plus que les autres animaux: que bien tôt il seroit sans habits exposé à toutes les injures de l'air; & qu'après tout, il étoit comme inévitable que les chasseurs ne le rencontrassent, & qu'il ne retombât entre les mains de son ennemi. Nous ajoutâmes, que quand il ne se trouveroit plus parmi nous, ce malin persécuteur nous accuseroit peut-être de l'avoir tué dans quelque querelle & qu'il falloit du moins qu'il laissât une Lettre pour lui, & une pour nous dans quelque coin de la cabane, afin que cela servit à nous garantir aprés son départ. En un mot nous n'oubliâmes

mes rien pour le détourner de cette funeſte réſolution. Mais tout ce que nous pûmes dire fut inutile. Il travailla ſeul à ſon radeau ; perſonne ne voulant lui aider à faire l'inſtrument de ſa perte. Il le compoſa de bottes d'herbes, & de quelques perches liées enſemble ; mais cela étoit fort mal ; & il n'auroit pas été mieux quand on lui auroit aidé. Cependant, il réſolut de s'en ſervir ; & il nous dit en partant, qu'il ne manqueroit pas de paroître tous les mois, ſur une montagne qui eſt vis-à-vis du Rocher; que là, il feroit du feu vers le commencement de la nuit qui précederoit ou qui ſuivroit le plein de la Lune ; que ſi nous étions toûjours dans le même lieu, nous lui répondrions par un pareil ſignal ; ou qu'autrement il prendroit ce défaut pour une marque que nous ſerions à terre, & qu'ainſi il ſe trouveroit dans le même-temps en un certain lieu dont nous convinmes. Mais qu'au reſte auſſi-tôt qu'il apperçevroit quelque Vaiſſeau en quelque lieu de l'Iſle que ce pût être il tâcheroit de s'y rendre ſecrettement. Le jour deſtiné à ſon départ étant venu, après qu'il eut attaché ſon radeau à un piquet devant la cabane, il vint nous embraſſer & nous dire un dernier adieu. Mais comme il fut aſſez long-temps à nous entretenir de ſes deſſeins, il arriva que la mer qui mon-

toit enleva ſa fragile barque & l'emmena ; ce qui l'affligea extrémement. Pour nous, nous en eûmes d'autant plus de joye, que nous vîmes qu'elle prenoit le large, au lieu d'aller vers l'Iſle, qu'elle étoit pouſſée bien loin par un courant qui l'entraînoit vers la pleine mer : de ſorte que ſi cet accident ne fut pas arrivé nous aurions infailliblement bien-tôt vû périr nôtre ami, ſans lui pouvoir donner du ſecours. Il ſembloit que cet heureux malheur devoit le rendre plus ſage, & lui faire perdre ſa premiere envie : cependant il ferma obſtinément les yeux au danger, & ne voulut pas profiter des raiſons que nous lui alléguames pour lui faire comprendre que cela n'étoit pas arrivé par hazard ; qu'il devoit en faire ſon profit & ſe réſoudre à la patience comme nous, puiſque Dieu le vouloit ainſi. Comme rien de tout cela ne le touchoit efficacement, & qu'il nous proteſta, qu'il feroit bien-tôt un autre radeau, pour exécuter ſon premier deſſein, je crus devoir lui dire d'une maniere un peu forte, que nous nous trouvions obligez en conſcience de l'en empêcher ; qu'il falloit le traiter comme un furieux qui vouloit ſe précipiter ; & que quand je ſerois ſeul, je ferois tous mes efforts pour le retenir. Il ne dit mot & fit ſemblant d'aquieſcer à ce que je diſois, s'imaginant ſans

doute

doute que nous étions effectivement résolus de nous rendre maîtres de lui; mais il continua de méditer la même entreprise. Voyant qu'il lui étoit absolument impossible de faire un second radeau sans nôtre consentement, il résolut de bâtir un petit bateau de peaux de bêtes, sans que nous le sussions. Comme il avoit travaillé à celui que nous avions construit tous ensemble, & qu'il savoit que nous avions mis des peaux de cerf sous nos matelas, il en prit adroitement une partie qu'il porta dans une grotte du Rocher, où il travailloit à momens dérobez. Il acheva sa machine en peu de temps, & il partit la nuit du Samedi au Dimanche 10me. Janvier 1696. sans rien dire à personne. Le lendemain matin, l'ayant appellé pour assister à nôtre exercice ordinaire de pieté, nous fumes bien surpris de voir qu'il étoit éclipsé. On peut juger de nôtre douleur; nous allâmes incontinent chercher dans ses hardes, nous doutant que s'il étoit parti, il auroit laissé quelque Lettre: & nous en trouvâmes effectivement deux. Dans l'une qui étoit pour nous, il nous marquoit au long ses intentions: il nous assuroit que si Dieu lui faisoit la grace d'arriver heureusement à terre, il romproit son petit bateau; qu'il enfonceroit les peaux dans la mer sous un tas de pierre, & qu'il disposeroit si bien

du reſte, qu'on ne pourroit jamais découvrir comment il auroit échapé du Rocher, ni nous ſoupçonner d'avoir eû part à ſon évaſion. * L'autre Lettre étoit pour le Commandant : elle contenoit en ſubſtance que c'étoit lui qui l'avoit contraint à prendre cette funeſte réſolution, par le cruel & opiniâtre refus qu'il avoit fait de le laiſſer aller à terre, pour tâcher de rétablir ſa ſanté ; qu'il alloit dans les bois pour ce ſeul deſſein ; & qu'il ne ſe déroboit pas à la juſtice, puis qu'il ne manqueroit pas de ſe remettre entre ſes mains, auſſi-tôt qu'un Vaiſſeau ſeroit arrivé dans le port. Il n'emporta avec lui qu'un petit poîlon, un verre ardent pour allumer du feu, un livre de prieres, & quelque peu de hardes.

Depuis ce funeſte départ, nous n'avons pû apprendre aucunes de ſes nouvelles, quelques ſoins que nous ayons pris. Nous n'avons apperçû aucun des ſignaux qu'il avoit dit qu'il nous donneroit ; & toutes nos recherches ont été inutiles.

Selon toutes les apparences, ce pauvre homme périt en faiſant le trajet, ou mourût de miſere au milieu des bois dès les premiers jours de ſon arrivée dans l'Iſle. Quelquel bruit, à la verité, eſt parvenu à nos oreilles, comme ſi l'on avoit trouvé la carcaſſe de ſon bâteau en un bloc, de la maniere

* *Nous avons ces deux Lettres en original.*

niere qu'il nous avoit écrit qu'il la mettroit, mais cela n'a point été averé. Et environ deux ans aprés, comme nous étions au Cap de *Bonne Esperance*, un Vaisseau qui venoit de *Maurice* nous assura qu'on n'en avoit jamais rien pû découvrir. Voila comment nôtre triste Compagnie fut réduite au nombre de quatre personnes, par la tyrannie de M. le Commandant. Aprés qu'il eut été averti de l'évasion du Sieur *Testard*, tant par nos Pourvoyeurs, que par la Lettre que nous lui envoyâmes, il n'en devint pas meilleur, & ne changea pas pour cela de conduite, à l'égard de ceux qui restoient. Au contraire il fit mettre les fers aux pieds au Sieur de *la Haye* quoiqu'il ne l'accusât de rien, & qu'il fut fort malade, & il traita les autres comme à l'ordinaire.

Comme le Sieur *la Caze* vit que son mal alloit en empirant, & qu'il craignit de se voir bien-tôt obligé de garder le lit; il resolut pendant qu'il le pouvoit, d'imiter le Sieur *Testard* dans son entreprise, & d'aller dans les bois chercher de la santé, avec quelque sorte de liberté. Il nous communiqua son dessein & nous pria de ne nous y point opposer, parce que ce seroit inutilement: ajoutant que si nous n'y consentions pas, il hazarderoit de faire de nuit le trajet à la nage, plûtôt que de demeurer plus long-

long-temps dans ce miserable séjour. Voyant donc sa résolution si absoluë, & craignant qu'il ne se portât à quelque action plûtôt desesperée que téméraire ; loin de nous opposer à ce qu'il desiroit, nous lui aidâmes à construire un radeau d'Herbes & de branches : même, nous nous repentîmes beaucoup de n'avoir pas accordé la même assistance au pauvre *Testard.* Nous attachâmes une natte de toile de Latanier au radeau pour lui servir de voile. Il attendit le soir que le vent fut fort, & la mer haute, & convint avec nous des mêmes choses dont nous avions été entretenus par le Sieur *Testard.* Le vent qui étoit fort violent fit tourner deux fois la machine ; mais comme *la Case* étoit bon nageur, il remonta toujours sur sa bête, & gagna terre en peu de temps, la faveur du vent l'ayant garenti du danger du courant. Aussi-tôt qu'il fut arrivé il fit du feu au bord de la mer ; & nous reconnumes au signal. Il se jetta ensuite dans l'épaisseur du bois, & y passa le reste de la nuit. Le lendemain, comme il nous l'a depuis raconté, il marcha tout le jour, sans savoir où il alloit, & sans rien trouver à manger. Ce fut la même chose les huit jours suivans ; de sorte que s'il n'eût pris quelques provisions en partant, il seroit mort de faim & de fatigue, & d'autant
plûtôt

plûtôt que sa maladie augmentoit toûjours. Le huitiéme jour il pêcha une Anguille qu'il mange a toute crue. Et le neuviéme il trouva un sentier qui le conduisit au logement d'un habitant de l'Isle, qui au lieu de le secourir, le livra à des Soldats qui le remenerent au Fort.

Le Commandant apréhendant que nous ne lui échapassions les uns aprés les autres, & les gens qui nous apportoient nos provisions se plaignant sans cesse de la peine que cela leur donnoit, il fut enfin contraint, par ces raisons & par quelques autres, de nous faire venir tous à terre. Mais afin que cette sorte d'élargissement ne nous apportât pas une dangereuse joye, il eut la charité de la temperer, en nous dérobant environ cent livres de ris qui nous restoient de celui qui nous avoit été donné, & que nous avions jusques-là si soigneusement menagé. C'étoit justement dans le temps que les patates ne valent absolument rien, & que les Soldats étoient contraints d'acheter du ris du Commandant, sur son propre compte. Il faisoit entendre que c'étoit le sien propre, celui qu'il avoit sauvé de l'embrasement; disant que le Ris de la Compagnie, qui est destiné à la nourriture des Soldats avoit été tout consumé. Pour nous, nous ne pouvions acheter ni cela ni autre chose,

faute

faute d'argent : le larron qu'il eſt, nous avoit tout ôté.

Comme j'avois laiſſé quelques Mémoriaux à *Rodrigue*, j'en mis auſſi dans une Caverne de nôtre Rocher (que j'apelle par une double raiſon, le Rocher de *Zochelet*. 1. *Rois* 1. 9.) Et j'ajoutai un abregé de l'hiſtoire de nôtre longue & cruelle détention, dans ce triſte & aride ſéjour. Je n'oubliai pas de remarquer dans ce petit narré, qu'un malheureux morceau de Gomme inconnuë, & long-temps mépriſée, avoit été la cauſe d'une tyrannique perſécution, & de la déplorable mort de l'un de nos chers Compagnons. Tant eſt vrai ce que dit *S. Paul*, que la convoitiſe des Richeſſes eſt la racine de tous maux ; & que ceux qui veulent devenir riches tombent dans les piéges du Diable, & en pluſieurs pernicieux déſirs, qui les précipitent dans l'Abîme de perdition.

Lors que la bonne nouvelle de nôtre délivrance nous fut annoncée, & celle de nôtre départ de l'Iſle *Maurice* pour *Batavia*, j'en eûs une grande joye : car j'avouë que quelque induſtrieux que je fuſſe à chercher du divertiſſement, & même à paroître gay, pour tâcher de conſoler ces pauvres jeunes gens avec qui j'étois, je n'avois l'eſprit guéres moins accablé que le corps. Et outre cela,

céla, je ne puis dissimuler que j'étois rongé, sinon de haine, contre nôtre malin & acharné Persecuteur, du moins, d'un mépris & d'une indignation extrême. Je ne pouvois pas même souffrir qu'il portât le beau nom de *Diodati*, & qu'il se dit Enfant de *Geneve*. (D'autres assuroient qu'il étoit né à *Dort*) Si quelque Mahometan d'*Alger* m'avoit fait plus de maux encore, je les aurois plus patiemment suportez.

Dans cette joye qui me penetra, mon Ame s'éleva vers mon Liberateur, & j'écrivis un Cantique d'Action de Graces, & de Benediction, que je composai de divers passages de l'Ecriture, si heureusement liez & unis ensemble, je le puis bien dire, que cela convenoit parfaitement à nos divers états. Je m'occupai délicieusement tout un jour, à faire ce consolant Recuëil; & comme c'est la parole de Dieu toute pure, je le joindrois volontiers ici, comme une chose qui devroit être agréable. Mais je voy les gens, de loin, qui prennent un air moqueur; je les entens qui disent, nous avons bien à faire de ton Cantique. Car, autrefois, c'étoient les Insensez qui s'imaginoient qu'il n'y avoit point de Dieu; mais aujourd'huy, ce sont les Esprits forts. Et bien, Messieurs les Beaux-Esprits, vous n'aurez point mon Cantique: vous en êtes indignes.

Les choſes ſaintes ne ſont pas pour les Chiens, & ces perles ne ſont pas pour vous. Je les garde pour des gens de bien ; pour vous, ſage & honnête Lecteur, qui n'êtes pas entraîné par le torrent de la perverſité : voyez, à la fin de cette Relation, vous y trouverez mon Cantique.

Le 6. Sept. 1696. le Vaiſſeau appellé *Suraag* arriva, & apporta des ordres pour nous renvoyer. Nos généreux amis, les Officiers *de la perſéverance*, dont j'ai parlé, avoient eu la bonté de preſenter nos Lettres, & nos Requêtes, à Meſſieurs les Directeurs Généraux, en *Hollande*. Comme le Commandant vit qu'il lui étoit impoſſible de nous retenir davantage, force lui fut de nous avertir de ce qui étoit arrivé : il nous en parla le premier & nous dit de nous préparer à nous embarquer. Nous nous étions attendus que ſelon la coutume lors qu'il arrive un Vaiſſeau, on tiendroit une aſſemblée dans laquelle chacun pourroit faire ſes plaintes en toute liberté, mais il trouva le moyen d'empêcher cela, & nous fumes envoyez à bord ſans qu'on nous dit rien, & ſans qu'on ſe mit en devoir de rendre aucune partie de nos effets. Cela nous obligea de préſenter une Requête aux Officiers du Vaiſſeau pour les informer du traitement que nôtre perſécuteur nous avoit fait

&

& continuoit de nous faire avec tant de tyrannie & d'injustice. Il vint au Vaisseau où ayant vû nôtre Requête, il fit appeller l'un de nous, qu'il traita de maudit coquin, & lui demanda pourquoi il présentoit de semblables requêtes. Comme on se voyoit à peu prés hors de ses pates, on lui répondit assez fermement, qu'il pouvoit bien juger que ce n'étoit pas pour vanter beaucoup ses bienfaits, mais pour informer en sa propre présence les Officiers du Vaisseau qui venoit enfin à nôtre secours, de la maniere étrange dont il usoit envers nous, jusqu'au dernier moment, & qu'ils pussent témoigner que l'on s'en étoit plaint dès *Maurice*. Aprés quelques injures, il ajouta d'un air moqueur que nous n'avions qu'à chercher justice à *Batavia* devant le Général & son Conseil; & nous lui répondîmes que c'étoit aussi nôtre résolution. L'après midi, il nous fit appeller, & nous dit en presence du Conseil du Vaisseau, qu'auparavant il avoit donné ordre que nous fussions reçus comme passagers, sans être obligez à rien faire; mais qu'à cause de nôtre belle Requête, nous n'avions qu'à nous attendre à travailler comme les Soldats & seulement pour nôtre nourriture. Pour M. *de la Case*, ajouta-t-il, il trouvera bon qu'on le mette aux fers pendant le Voyage; & vous aurez ainsi de quoi

faire

faire de nouvelles plaintes quand vous viendrez à *Batavia*.

Avant que de partir de l'Isle *Maurice*, je dirai quelque chose de ce que j'y ai vû, & de ce que j'en ai apris. On sait que cette Isle est située sous le 21me. degré de Latitude Meridionale. Elle est assez ronde; & son circuit est d'environ cinquante lieuës. J'ai lû quelque part que ce sont les *Portugais* qui l'ont découverte : ils la nommerent *Cerne*. Mais quand les *Hollandois* s'en emparerent, (le 20. Sept. 1598.) ils lui donnerent le nom du Prince *Maurce de Nassu*, alors Gouverneur des Provinces Unies.

On peut moüiller en trois endroits principaux; au *Fort*, à la *Riviere noire*, & au *Nord-Oüest-Haven*.

La Compagnie entretient au Fort une garnison d'environ cinquante hommes & il y a trente ou quarante familles *Hollandoises* dispersées en divers endroits de l'Isle.

Après que le feu eût détruit une grande partie du Fort, comme nous l'avons dit, on le rebâtit de pierre : on y a mis, si je m'en souviens bien, une vingtaine de bonnes pieces de canon de fonte.

Le terroir de cette Isle est presque par tout rougeâtre, & généralement bon mais autour du Fort, il ne vaut rien du tout.

La


Ananas

La rade, vis-à-vis, eſt dangereuſe & de difficile ſortie, quoi qu'elle ait deux iſſuës; parce qu'il faut néceſſairement un certain vent de terre qui arrive rarement; & que les profonds calmes ſont fréquens dans toute cette plage: les deux autres rades ſont aſſez bonnes.

On trouve dans l'Iſle quantité d'Ebeniers noirs & rouges: le noir eſt le plus dur. Les Soldats, que l'on occupe à ſcier ce bois, en ſcient vingt pieds du rouge, en auſſi peu de temps que douze du noir: & c'eſt leur tâche ordinaire d'un jour.

Il y a des Orangers doux & aigres; quantité de Citronniers auſſi doux & aigres; & diverſes ſortes de grands arbres propres pour la charpente. A un bon quart de lieuë du Fort ils ont une forêt de Limoniers, & autour delà, ainſi qu'en pluſieurs autres endroits on cultive du tabac qui eſt d'une force extrême. On plante auſſi beaucoup de cannes de ſucre. L'eau-de-vie qu'on en tire, & qu'ils appellent *Araque* eſt forte, & malfaiſante quand elle eſt nouvelle. Je ne dirois rien des Ananas, des Bananes, beaux & excellens fruits qu'ils ont en abondance, parce que toutes les Rélations en ont parlé, s'il n'y en avoit pas de diverſes ſortes. L'Ananas de l'Iſle *Maurice* ſort de terre comme un artichaut, & il ſe provigne de

même ; ſa ſemence eſt dans le bouquet qui couronne le fruit. La plante n'en porte qu'un ſeul ; il eſt communément de la groſſeur d'un mediocre melon, formé à-peu-près en pomme de pin, & brillant de toutes les plus belles & les plus vives couleurs. Il porte une eſpece de couronne, & on ne peut ſe laſſer de le regarder non plus que d'en admirer la douceur & la délicateſſe exquiſe : mais comme il eſt extrêmement froid, il en faut uſer avec beaucoup de modération. La feuille, grande, épaiſſe, & armée de pointes par les côtez, a quelque reſſemblance à celle de l'Aloé. La deſcription qu'on nous fait des Ananas du *Breſil*, les repreſente un peu differens de ceux ci. Ils ont de petites feuilles qui ſortent de tous côtez d'entre les grains du fruit.

Le Bananier eſt une grande & parfaitement belle plante, qui s'éleve à la hauteur de 10. à 12. pieds avec de trés-grandes feuilles de figure ovale, & qui porte un fruit long comme la main, de la groſſeur du poignet d'un enfant de quatre ans ; il eſt jaune quand il eſt mûr, blanc en dedans, un peu pâteux comme la chair d'abricot, & d'un goût délicat & relevé.

On trouve encore dans cette Iſle des Cocos, des Palmiers des Lataniers, & diverſes ſortes d'arbres fruitiers.

Il

Il y a une eſpece d'arbuſte qu'ils appellent *Stront-boon*, ou Arbre du M*rde, qui eſt extrémement venimeux. Le milieu de ſon tronc eſt plus gros que ni le haut, ni le bas. Le bois eſt molaſſe ; & la feüille reſſembleroit beaucoup à celle de nos Saules, ſi elle n'étoit pas un peu plus large. Je n'y ai vû ni fleurs ni fruits. Le bois & l'écorce ſont un poiſon prompt & violent, & à ce qu'on m'a dit eſt ſans remede. Un jour, comme je paſſois dans les bois, au retour de la chaſſe, j'en rompis par haſard une petite branche, & j'en portai ſans reflexion, & ſans avoir jamais oui parler de cet arbre, un petit éclat à ma bouche. Je le rejettai incontinent, ſans rien avaller, & cependant j'en penſai mourir. Pendant 24. heures il me ſembloit que quelqu'un me ſerroit la gorge, & je l'avois ſi enflée qu'à peine pouvois je reſpirer. Dans les païs qu'on ne connoît pas il faut être d'une grande circonſpection ſur ces ſortes de choſes. On m'a aſſuré que la maniere ordinaire, dans ces Iſles, de diſcerner les fruits venimeux d'avec ceux qui ne le ſont pas, c'eſt de les preſenter à quelque Singe de l'Iſle même : parce qu'on peut à coup ſûr manger de ce qu'il mange, comme on doit auſſi laiſſer ce qu'il perſiſte à refuſer.

Au milieu du païs dans une grande plaine

environnée de Montagnes, il y a un Bois où il eſt fort dangereux de s'engager. Les branches des arbres ſont ſi épaiſſes par le haut, & ſi entrelaſſées les unes avec les autres, qu'il eſt impoſſible de voir le Soleil. Ainſi comme on ne ſait où on va, on s'égare comme dans un labyrinthe : & cet accident eſt d'autant plus fâcheux, qu'on ne trouve rien à manger.

Le Commandant qui étoit à *Maurice* avant celui-ci, entra un jour dans ce bois, & s'y enfonça fort avant, contre ſon intention. Lui & les gens qui l'accompagnoient acheverent bien-tôt leurs proviſions, & ils étoient déja tous reſolus à la mort, lors que par un grand bonheur, ils trouverent enfin une iſſuë, aprés en avoir cherché inutilement pendant quatre jours.

Les autres bois de cette Iſle ſont aſſez faciles à percer. Il y en a de fort agréables, & où l'on trouve des ſinges de diverſes eſpeces. Ces malines bêtes cauſent beaucoup de dommage aux habitans, en ce qu'ils prennent plaiſir à arracher tout ce que ceux-ci ſement.

L'Iſle en général eſt fort montagneuſe & fort couverte d'arbres, ainſi que la plûpart des païs peu habitez. Elle eſt arroſée de pluſieurs rivieres rapides & aſſez poiſſonneuſes, ſur quelques unes deſquelles on a bâti des moulins à ſcier des planches. De

De chaque côté de ces rivieres on trouve fréquemment des petits vallons, dont le terroir est admirablement bon. Il y a de grands espaces assez unis, sur tout dans ce lieu dont j'ai parlé qu'on appelle *Flac*, ou terre platte. C'est là aussi que s'est ramassée la meilleure partie de la Colonie. Je ne sçay si je n'ai pas déja dit que la Compagnie y a un grand jardin, qui est fourni de presque toutes les plantes que nous avons en *Europe*: du moins de tout ce qui a pû être cultivé avec succès, dans ce climat étranger. Le froment n'y réussit pas, ni aucune autre sorte de nos bleds.

La vigne croît assez, & j'y ai vû de fort belles treilles; mais le raisin ne murit pas bien; ce qui vient peut-être en partie de l'ignorance & de la paresse de ceux qui la cultivent mal, ou qui ne la cultivent point du tout.

C'est de ce jardin que la Compagnie tire ses patates, & tous les fruits dont elle a besoin pour nourrir la Garnison, les Esclaves Négres, & tous ceux qu'elle entretient au Fort. Un bateau va toutes les semaines deux fois à la grande riviere, d'où l'on transporte tout ce qu'on y a porté du *Flac* sur des chariots pour les provisions de la Loge ou Fort. Cela est incommode & de grand frais, car il y a plus de huit lieuës du *Flac* à la *Loge*
&

& il faut faire ce chemin partie par eau, partie par terre. Le terroir autour du Fort est extrémement ingrat ; & l'eau n'est pas bonne non plus, étant toute salpetreuse. Il y a dans l'Isle un Canton qu'on appelle le *pays brûlé*, parce que les arbres qui le couvroient autrefois ont été brûlez : il en est revenu plusieurs en quelques endroits, quoi que ce soit un fond de rocher.

Les patates réussissent fort bien par tout, & elles font la nourriture la plus ordinaire des habitans. Ces especes de topinambous leur servent de pain, comme au commun peuple d'*Irlande*. Quand ils veulent du ris, ils l'achettent de la Compagnie. Ce n'est pas qu'il n'en put croître là ; car en plusieurs endroits l'eau & le terroir sont propres pour cela ; mais ces gens-là sont trop paresseux pour se donner la peine de cultiver cette sorte de grain qui demande un soin tout particulier. La viande la plus commune c'est le Cerf. Ces animaux sont si gras, qu'après qu'ils ont couru un quart de lieuë, ils sont forcez de s'abandonner à la merci des chiens. Il y a des boucs & des chevres en quantité ; ils sont gras aussi : & la chair n'en est pas mauvaise. On en mange beaucoup, dans le temps que le Cerf est en rut, parce qu'alors cette venaison a un goût puant & insuportable. Il y a des cochons

ochons de race de la *Chine.* Encore que es ſauvages ſoient moins bons de beaucoup ue nos ſangliers, on ne laiſſe pas d'en nanger: ces bêtes font beaucoup de tort aux abitans parce qu'ils mangent tous les autres eunes animaux qu'ils peuvent atraper.

Les Taureaux & les vaches de la meilleu-e eſpece ont été amenez de *Madagaſcar*, x ont abondamment multiplié: ils ont une oſſe ſur le dos. Les vaches donnent fort eu de lait: une de *Hollande* en fourniroit plus que ſix de *Maurice*, la chair de ces ani-maux n'eſt pas non plus ſi bonne que cel-e des nôtres. On en trouve de ſauvages qui ſont originaires de l'Iſle; ou du moins qui y furent trouvées par ceux qui la dé-couvrirent au ſiecle paſſé; car il faut bien qu'elles ayent été autrefois aportées de quel-que endroit. Il y a auſſi beaucoup de che-vaux ſauvages, on en tue quelquefois pour nourrir les chiens. Ces deux eſpeces d'ani-maux, je veux dire les chiens & les chevaux, ſont ſujets au haut mal, & il en meurt beau-coup, ſur tout pendant qu'ils ſont jeunes.

L'Iſle étoit autrefois toute remplie & d'Oyes & de Canards ſauvages; de Poules d'eau; de Gelinotes; de Tortues de mer & de terre; mais tout cela eſt devenu rare. Les Lamentins mêmes, & d'autres animaux marins ſe ſont éloignez, depuis qu'on a com-men-

mencé à leur tendre des piéges. On voit des grandes volées de Butors, & beaucoup de certains oiseaux qu'on appelle Géans, parce que leur tête s'éleve à la hauteur d'environ six pieds. Ils sont extrémement haut montez, & ont le cou fort long. Le corps n'est pas plus gros que celui d'une Oye. Ils sont tout blancs, excepté un endroit sous l'aîle qui est un peu rouge. Ils ont un bec d'oye, mais un peu plus pointu; & les doigts des pieds séparez, & fort longs. Ils paissent dans les lieux marécageux, & les Chiens les surprennent souvent, à cause qu'il leur faut beaucoup de temps pour s'élever de terre. Nous en vîmes un jour un à *Rodrigue*, & nous le prîmes à la main tant il étoit gras : c'est le seul que nous y ayons remarqué; ce qui me fait croire qu'il y avoit été poussé par quelque vent à la force duquel il n'avoit pû résister. Ce giber est assez bon.

Il y a une espece de petits oiseaux qui sont assez faits comme nos Moineaux, excepté qu'ils ont la gorge rouge. Les Perroquets de toutes les sortes, s'y trouvent en abondance. Il y a des Pigeons & des Merles, mais peu. Les Chauvesouris, dont on fait grand cas en ce païs-là, y sont en grande quantité, & les Lezards aussi. Les rats y fourmillent & causent de grands dommages


Le Geant

mages à la Compagnie & aux habitans, parce qu'ils rongent les cannes de ſucre, & mangent les légumes. Si l'on vouloit pratiquer ce que nous faiſions à *Rodrigue*, on en détruiroit beaucoup, & on ſe garantiroit d'une grande partie des deſordres que ces animaux font. Mais quelques Regimens de Chats leur livreroient infailliblement une vigoureuſe guerre ; & ce ſeroit ſans doute le meilleur moyen d'exterminer cette vilaine engeance.

Les Chenilles petites & vertes regnent pendant trois ou quatre mois de l'année, & rongent preſque tout.

On y voit des crabes de mer & de terre, mais peu.

Il n'y a aucune ſorte de Serpens, & le peuple dit qu'ils ont été miraculeuſement chaſſez de cette Iſle, comme les *Irlandois* diſent que Saint *Patrice* a banni tous les animaux venimeux de la leur.

Il n'y a ni poux, ni puces, ni crapaux, ni grenouilles, non plus qu'à *Rodrigue*, ni, je penſe, dans les autres Iſles de ce païs-là.

La mer eſt fort poiſſonneuſe : & elle apporte quelquefois de l'ambre jaune, & de l'ambre gris, de même qu'à *Rodrigue*.

Les Ouragans étoient autrefois très-fréquens & très-furieux dans cette Iſle, mais

depuis vingt ans ou environ, on n'y en a souffert que celui dont j'ai parlé, que nous essuyames sur nôtre Rocher. Il est vrai qu'en leur place il regne, en certaines saisons, des vents qui sont fort violens aussi, & accompagnez de fort grosses pluies.

C'est une chose bien singuliere à cette Isle, si ce que tous m'ont dit avec grande affirmation est véritable, que quand il arrive un Ouragan, ce n'est jamais que le neuviéme de Février : cela passe pour un fait certain.

Les habitans font leurs semailles dans le temps des pluyes, qui sont continuelles pendant cinq ou six semaines. Cette Isle n'est pas mal saine, quoi que les chaleurs y soient quelquefois excessives. Le beau temps y dure ordinairement depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Février.

Après avoir attendu un temps favorable pendant plus de trois semaines nous mîmes enfin à la voile sur les six heures du matin, & nous échapâmes ainsi des pates dangereuses du Sr. *Rod. Diodati.*

Le vent ayant incontinent changé nous fumes obligez de rejetter l'ancre : sur le midi, s'étant tourné au Sud-est, nous sortîmes, mais nous eûmes ensuite tant de calme, que le neuviéme jour nous voyions encore l'Isle. Nous retournâmes jusqu'au

39. degré, pour trouver les vents d'Oueſt qui nous conduiſirent dans la Barre de *Batavia*, ſans aucune avanture extraordinaire.

Comme le Commandant de *Maurice* nous avoit mis en arrêt dans ſon Iſle, nous y fumes toûjours juſqu'à *Batavia*. A nôtre arrivée, on nous mit en priſon, & nous y demeurâmes juſqu'au lendemain (16. Décembre.)

Le Conſeil d'Etat des *Indes*, s'aſſembla ce jour-là, & l'on nous y fit conduire. Nous preſentâmes une Requête, dans laquelle nous déduiſions amplement toutes les injuſtices qui nous avoient été faites à l'Iſle *Maurice*; & le Conſeil aiant d'abord reconnu la juſtice de nôtre cauſe, on nous rendit la liberté dont nous avions été privez depuis ſi long-temps, & on nous logea au Saphir qui eſt un des baſtions du Fort. La Flotte étoit prête à partir, mais le Conſeil ſe trouva ſi accablé d'affaires qu'il ne pût entreprendre la nôtre; de ſorte que le Général le 4me. Janvier 1697. fit appeller celui de nous qui parloit Flamand, & lui dit que le temps étoit trop court pour examiner nos prétentions; & que nous ne nous en retournerions pas en *Hollande* avant que leurs plus preſſantes affaires fuſſent décidées, mais qu'il falloit laiſſer partir cette Flotte, & que

si nôtre procès ne pouvoit être vuidé dans cinq ou six semaines (auquel temps deux Vaisseaux que l'on attendoit devoient repartir) nôtre pis aller seroit de demeurer un an à *Batavia*, où, parce que nous étions denuez de tout on nous prendroit pour Soldats, & on nous en donneroit les gages, jusqu'au jour de nôtre arrivée en *Hollande*. Le Général ajouta que pendant ce temps-là il envoyeroit un Vaisseau à *Maurice*, qui seroit en état de partir, & qu'ainsi nos affaires se termineroient pleinement. Nous témoignâmes que ces conditions ne nous pouvoient pas être extrémement agréables; representant que nous n'étionspas des gens de la lie du peuple, & que si nous étions présentement pauvres & misérables, cela ne venoit que de ce que nous avions été pillez par le Commandant de *Maurice*, qui étoit Officier de la Compagnie, contre lequel nous demandions justice, & que si on nous la faisoit sans delai; nous nous trouverions en état de subsister par nous-mêmes d'une maniere plus agréable que dans la condition de Soldats. Mais quelque bonnes que fussent nos raisons, si elles ne furent pas contredites, aussi ne furent-elles presque pas écoutées. Nôtre Persecuteur avoit ses amis; & nous pauvres, décharnez & couverts de haillons, nous faisions une figure

qui n'imposoit pas beaucoup de respect ; de sorte qu'il fallut en passer par où on voulut, & devenir Soldats. On nous mit en differens endroits ; & comme le Sieur *Be**le*, qui parloit Flamand, l'écrivoit aussi fort bien, on le jugea propre pour remplir la place d'Ecrivain du Fort, où il fut logé.

Le Sieur *de la Caze* étoit cependant toûjours en prison ; mais après quelques Requêtes que nous presentâmes conjointement avec lui pour son élargissement, le Conseil ayant reçû l'information qui avoit été envoyée de *Maurice*, & ayant vû que tout son crime ne consistoit qu'en un simple projet, qu'il n'avoit jamais executé, ni même tâché d'executer, on le déclara innocent, & on le fit Soldat comme les autres.

Nôtre Ambre gris nous tenoit au cœur, & toutes les autres choses qui nous avoient été volées ; or en lingot, argent monnoyé, hardes, outils & utenciles, jusqu'à la valeur d'environ deux mille écus sans compter la barque. Mais les diverses Requêtes que nous presentâmes pour demander restitution, furent toûjours renvoyées à un autre temps ; rendre étant d'ordinaire une chose peu agréable aux rendeurs.

Après que nous eûmes demeuré cinq ou six mois dans cet état à *Batavia*, M. le Général envoya chercher celui de nous à

qui on avoit donné l'emploi d'Ecrivain & lui dit qu'on n'avoit pas encore eû occasion de faire venir le Commandant de *Maurice* pour répondre en personne à nos accusations; & qu'ainsi nôtre affaire ne pouvoit pas être pour le present jugée à fonds; mais que sans doute on nous rendroit justice en *Hollande*, si nous voulions l'y poursuivre; & que nous n'avions qu'à nous tenir prêts pour partir avec la premiere Flotte.

Voila la maniere dont il plût aux Superieurs de terminer nos procès à *Batavia*. Il n'étoit pas fort necessaire de nous y arrêter si long-temps, pour ne nous donner pas d'autre satisfaction : on n'avoit qu'à nous renvoyer d'abord comme nous l'avions souhaitté, au hasard même de servir sur le Vaisseau sans gages, comme nous avions fait en partant de *Maurice*. Mais ceux qui étoient secrettement dans les interêts de nôtre voleur jugeoient qu'un allongement de temps affoibliroit en quelque maniere l'idée de ses infamies; les vieux pechez ne paroissant pas si crians que ceux qui sont tout récens.

Quelque temps après le Sieur *de la Haye*, l'un de nos compagnons de fortune, mourut du flux de sang à *Batavia*, qui est une des maladies ordinaires de ce païs-là, de sorte que nous ne demeurâmes plus

que

que trois, les Sieurs *Be**le*, *la Case* & moi.

Quoique l'on ait déja plusieurs Relations de *Batavia*, j'espere que le Lecteur ne sera pas fâché, que je lui fasse part ici, de ce que j'y ai remarqué de mes yeux, pendant une année de séjour; sans m'arrêter du tout aux descriptions qu'en ont fait les autres.

Cette Ville est si belle & si considerable à tous égards, qu'elle peut fournir des sujets de nouvelles observations à tous les Voyageurs, & sur tout aux derniers venus, qui ne manquent guere d'y trouver quelque changement.

Elle est située en païs plat, dans l'Isle de *Java*, au sixiéme degré de Latitude Meridionale, & bâtie tout-à-fait à la maniere de *Hollande*, mais de pierre blanche. Sa forme est un quarré long, à un angle duquel, vers le Nord-Oüest est la mer & le Fort ou la Citadelle. La longueur du tout est d'environ deux mille pas communs, sur quinze cens de large. Les maisons, en général, étoient autrefois basses, mais on a pris la méthode de les bâtir plus hautes: n'y aiant point d'ouragan à craindre: de sorte que la Ville est devenuë beaucoup plus belle. Les ruës droites & larges, ont pour l'ordinaire de beaux canaux bordez de grands arbres

 comme

comme en *Hollande* avec cette difference avantageuſe à *Batavia* ; que les arbres y ſont toûjours verds.

Les canaux ſont remplis de l'eau vive d'une aſſez belle riviere, qui après avoir traverſé la Ville en ſe communiquant çà & là, ſe va décharger dans la Mer. La Ville eſt environnée de fortes murailles flanquées de pluſieurs bons baſtions munis de canon.

La Citadelle eſt un Fort à quatre baſtions Royaux revêtus de grands quartiers de pierre de taille : mais bâtis au rez de chauſſée ſans foſſé, & par conſéquent ſans eau, quoi qu'en diſe M. l'Abbé de *Choiſi*, qui d'ailleurs, a fait une ſi agréable Relation de ſon Voyage. A une diſtance du rempart qui n'eſt pas égale de chaque côté, il y a à la verité des canaux de vingt à vingt cinq pieds de large qui défendent en quelque maniere l'approche du Fort, quoi-qu'ils ſoient guéables preſque par tout, comme je le puis ſavoir avec certitude, m'y étant aſſez ſouvent embarqué. On traverſe le Fort du Nord au Sud, y ayant au milieu des deux courtines deux portes qui ſont face l'une à l'autre. Comme on n'apréhende pas un ſiege en ſurpriſe on ne s'eſt pas ſoucié de laiſſer la place d'armes vuide, ainſi qu'elle le devroit être : au contraire on l'a remplie de belles maiſons, & c'eſt là que demeurent le Général, le Di-

Directeur Général, les Conſeillers ordinaires & extraordinaires, & divers autres Officiers, ou gens appartenans à la Compagnie. Ce Fort commande la Rade & la Ville, & eſt muni d'environ ſoixante pieces de canon, dont il y en a quinze ou ſeize aux armes de *France*, ayant été pris ſur les *François*. Les quatre baſtions s'appellent le *Diamant*, le *Rubis*, la *Perle* & le *Saphir*. Entre la Ville & le Fort, au Sud du Fort, il y a une aſſez grande place où des moutons paiſſent, & qui eſt traverſée d'une belle allée d'arbres qui conduit à la porte du Fort, à l'entrée de laquelle il y a un corps de garde. On voit là, entre quatre palliſſades, une fort grande quantité de pieces de canon pour les Vaiſſeaux. A peu près dans le milieu de la Ville, il y a une grande place quarrée, où l'on pourroit aiſément faire revûë de la garniſon qui eſt d'environ mille hommes. Mr. *Grevenbrook*, Officier dans cette garniſon, & homme très vertueux, a uſé de tant de bonté & de généroſité envers moi, que je voudrois bien lui en pouvoir témoigner ici quelque reconnoiſſance. D'un côté à l'Oüeſt de cette place, eſt la grande Egliſe; au Sud, la maiſon de Ville; au Nord, un long rang de belles maiſons; & à l'Eſt un des grands Canaux. Outre

cette

cette grande Eglise où l'exercice se fait en Flamand, il y en a une dans la Citadelle.

Les *Portugais* Réformez en ont deux, l'une dans la Ville, l'autre dans le Fauxbourg ; & ces assemblées sont nombreuses, parce qu'elles sont en partie composées de divers Etrangers qui parlent la Langue *Portugaise*. Les *Malais* Proselytes & Réformez ont aussi dans la Ville un Temple, où le Service se fait en leur Langue ; c'est une traduction de la Liturgie *Hollandoise*. Ce Temple est grand, & contient une belle assemblée. Les Cath. Romains ont toute liberté de conscience, & vivent chez eux comme bon leur semble, sans que le Magistrat s'informe de ce qu'ils font en particulier; mais ils n'ont point d'exercice public.

La Ville est environnée d'un Fauxbourg universel qui s'étend à plus d'une demie lieuë avant dans les terres, & qui formant une seconde Ville beaucoup plus grande que la premiere, renferme aussi beaucoup plus d'habitans. C'est particulierement là que sont les *Chinois* à cause qu'ils y ont leurs cimetieres & leurs Pagodes. Ils ont aussi un quartier dans la Ville, & même un hôpital. Ces Fauxbourgs sont entrecoupez de canaux de diverses grandeurs, avec de doubles rangs d'arbres. Outre le

grand

grand canal du milieu, il y en a deux petits de chaque côté larges de quinze à vingt pieds, qui mouillent les fondemens des maisons, de sorte qu'on n'y peut entrer que par un pont levis. Derriere sont de grands jardins & vergers qui fournissent *Batavia* de fruits & de legumes; les jardins de la Ville étant petits, & en petit nombre. Les maisons des Jardiniers, & d'autres telles simples gens dans ces mêmes Fauxbourgs, sont bâties de bamboches, qui sont une espéce de cannes, creuses, legeres, très-dures, grosses comme la cuisse & assez communément longues de quarante à cinquante pieds. On se sert très-utilement de ces bamboches à diverses choses, parce qu'elles résistent fort long-temps aux injures de l'air. Ils ont aussi plusieurs autres sortes de cannes. Il est fort ordinaire de trouver au haut d'une de ces sortes de cannes, de gros nids de fourmis, suspendus, & faits d'une terre grasse que ces petits animaux y apportent, s'étant fait une route par le dedans du Roseau. Dans ces nids, chaque fourmi a sa petite cellule, à peu près comme en font les abeilles. C'est là qu'elles font leur demeure, à cause des pluyes fortes & fréquentes, qui inondent le païs pendant quatre ou cinq mois de l'année, & qui les noyeroient si elles ne se trouvoient le secret de se mettre au dessus du danger.

La

La rade de *Batavia* eſt des plus belles & des plus ſûres qui ſoient au Monde : les Vaiſſeaux y demeurent ſans aucun danger pendant toute l'année ; & la mer n'y eſt preſque jamais agitée, tant parce que cette baye eſt entrecoupée d'un grand nombre de petites Iſles qui briſent les vagues, que parce que les vents n'y ſont jamais violents. Tous les jours ſans jamais manquer, ſur les dix heures du matin, il ſe leve un petit vent de mer qui amene les Chaloupes dans la Ville ; & à dix heures du ſoir, il en vient un de terre qui reconduit les mêmes Chaloupes en mer. L'un tient du Nord & l'autre du Sud.

Ces Chaloupes & quelques bateaux de pêcheurs vont & viennent par un canal droit qui ſort de la Ville, & qui eſt formé par deux lignes paralleles ſoutenus de pilotis & remplies de terre comme le ſont quelques digues de *Hollande*, ou plûtôt celles de *Dunkerque*.

Ce canal eſt long de douze cens pas communs, & chaque digue a environ vingt cinq pieds de large. Ce ſeroient des promenades extraordinairement belles, ſi elles étoient ombragées d'un double rang d'arbres qui formeroient une charmante allée. Comme il n'y a là aucun mauvais vent, ces arbres croîtroient bien ſans doute, & il me

ſemble

ſemble que leurs racines ne feroient que lier & fortifier le terrain de la Digue.

Batavia étant non ſeulement le Magaſin général de la Compagnie, & le lieu d'où elle fait partir la plus grande partie de ſes Flottes pour toutes les parties du Monde; mais étant auſſi l'abord & ſouvent l'azile des Vaiſſeaux de toutes les autres Nations, il eſt aiſé de ſe repreſenter que la vûë de cette Baye remplie de tant de grands navires eſt admirable: ſur tout encore, ſi l'on ſe ſouvient que l'on y voit diſtinctement quinze ou vingt petites Iſles très-jolies qui ſont toûjours couvertes de grands arbres verds.

La Compagnie fait bâtir ſes Vaiſſeaux dans une petite Iſle nommée *Onrut*, à deux lieuës de *Batavia*: elle eſt bien fortifiée, & munie de bonne artillreie.

Quoi que *Batavia* ſoit bien avant dans la Zone torride, la chaleur y eſt fort ſuportable, parce que les vens de mer dont j'ai parlé rafraîchiſſent extrêmement l'air, & le rendent aſſez temperé, même en plein midi.

Les pluyes ſont fort fréquentes depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, qui eſt juſtement le temps que les chaleurs devroient être les plus violentes, puiſque ce ſont les ſix mois d'Eté de ce païs-là. A la verité les jours étant toûjours preſque égaux

aux

aux nuits pendant toute l'année, & le froid étant inconnu, on peut dire que l'Eté est perpétuel. On juge de la récolte, par le plus ou le moins de pluye qui tombe pendant ces six mois là; car quand il ne pleut guére, la terre produit tant d'insectes que les fruits, les herbes, les légumes & particulierement le ris, en sont tout rongez & gâtez.

Le ris est si commun dans toute cette Isle, (qui a autour de deux cens lieuës de long sur cinquante de large) qu'un homme en peut à peine manger pour un liard par jour, quoi qu'il en faille une quantité prodigieuse, ce grain étant le pain ordinaire des habitans. Il ne croît aucune autre sorte de bled dans l'Isle : celui qu'on y a vient de *Bengale*, où il ne coute qu'un liard la livre. On en apporte beaucoup à *Batavia* de cette Province du *Mogol*, & le pain de forment ne s'y vend pas plus cher qu'en *Hollande*. Les Naturels du païs ne s'en soucient point.

Il n'y a point de vignobles non plus dans aucun endroit de *Java*; mais à *Batavia* & aux environs, on cultive beaucoup de vignes en treilles, & le raisin en est assez bon à manger, quoi qu'il ne parvienne jamais à une parfaite maturité. Ces treilles produisent jusqu'à sept fois en deux ans. Aussitôt qu'on a coupé le raisin, on taille la

vigne,

vigne, & au bout de trois mois & demi, l'on a de nouveau raiſin autant mûr qu'il le peut être. La vigne rend du fruit dès la premiere année qu'elle a été plantée, & pouſſe plus en une année, comme auſſi tous les autres arbres, qu'elle ne le fait en huit en *Europe*. Cependant, on n'y fait point de vin : celui qu'on y boit le plus communément vient de *Perſe* ou d'*Eſpagne*, & vaut près d'un écu la pinte (la quarte d'*Angleterre*) La biere de *Brunsvik*, qu'on appelle *Mun*, y eſt auſſi fort chere, mais l'on en fait ſur les lieux d'aſſez bonne qui ne ſe vend qu'un Sol. Le Soldat y boit pour le même prix une certaine liqueur qu'on appelle *Knip*, qui eſt une eſpece de Brandevin fait de jus de fruits, avec une certaine écume de mer. C'eſt une boiſſon plus malfaiſante encore que ne l'eſt l'*Araque* de l'Iſle *Maurice*, quand elle eſt nouvelle.

La boiſſon ordinaire de *Batavia*, & la moins chere de celles qu'on y peut avoir, c'eſt le Thé ; & ce ſont les *Chinois* qui tiennent ces ſortes de cabarets. Pour deux ſols monnoye d'*Hollande*, ils préſentent quatre coupes de différentes confitures qui en contiennent chacune près d'une demi livre, avec une autre pareille coupe pleine de ſucre candi blanc ; & outre cela, ils apportent autant de Thé que quatre perſonnes en peu-

peuvent, ou en veulent boire. Ils ne donnent ordinairement que du meilleur Thé commun qui se vend dix sols la livre. Celui qu'on appelle de l'Empereur vaut le double. Dans ces mêmes lieux on peut avoir aussi du Caffé, mais son prix est d'un sol la tasse comme en *Angleterre* & en *Hollande*.

On a à *Batavia* diverses sortes de très-bons fruits, entre lesquels il n'y a que le raisin, & peut-être les melons d'eau, qui soient connus en *Europe*.

Les Ananas, les Cocos, les Bananiers, s'y trouvent en abondance.

Chacun sçait ce que c'est que la feüille de *Bethel*, & la noix d'*Arequa*, que tous les habitans de ces Isles, hommes, & femmes, & enfans, machent incessamment, pour se fortifier les gencives, & l'estomac; car quelquefois ils en avalent le suc. Ce suc est rouge comme du sang, & donne une si forte teinture à la salive qu'il fait naître abondamment, qu'il faut perpétuellement cracher; de sorte que ceux qui font usage de cette drogue, ont toûjours les lévres comme ensanglantées; chose assez dégoûtante. Quand on n'est pas accoûtumé à cela on en trouve le goût d'une âpreté insuportable, mais il en est comme du tabac, quand une fois on en a pris l'habitude, il est

est impossible de la quitter. Si ce Bethel rafermit les gencives, comme tous l'assurent, j'y consens & je m'en rapporte à ce qui en est; mais d'un autre côté, il noircit les dents d'une maniere effroyable, & ne permet pas que ces nations connoissent jamais la douceur & les charmes d'une belle bouche. Le Bethel est un arbrisseau à peu près de la figure du poivrier, mais la feüille en est triangulaire, & verte en toute saison. L'arbre qui porte cette noix qu'on appelle Areque est fort haut & fort droit. On enveloppe un quart de noix d'Areque dans quelques feüilles de Bethel, & on mache cela ensemble : plusieurs y ajoûtent quelque peu de chaux éteinte; mais ce n'est pas la méthode ordinaire à *Batavia*.

La Mangue est un fruit du païs qui passe pour très-bon & très-sain : il est communément de la grosseur d'un œuf, mais plus long, & un peu recourbé comme un petit concombre. La peau est verte & épaisse. Quelques-uns m'ont dit qu'il y en avoit aussi de rouges. La chair en est blanche, & a du rapport au goût du raisin muscat : elle est fort attachée par des fibres au noyau qui est gros. Ce fruit croît à un grand arbre, dont le bois est propre pour la charpente. Il y a une espéce de Mangue qui n'a point de Noyau, & qui se confit aussi

au Vinaigre comme l'autre avec de l'ail, de l'anis, & quelques autres ingrédiens.

Les jardins de *Batavia* fournissent des herbages, & des légumes de nôtre *Europe* d'où on aporté les graines ; & outre cela l'Isle a, comme on peut penser, ses plantes particulieres. En voici deux, qu'un de mes Amis qui s'est appliqué à ces choses là, a curieusement dessinées, & qui sont peu connuës. On dit qu'elles ne se trouvent naturellement, que dans quelques unes de ces fort petites Isles, qui sont entre *Borneo* & *Java*.

Le Bœuf & le Bufle coûtent deux sols la livre, & ne valent pas mieux l'un que l'autre, comme ils sont aussi de même prix. Le païs est rempli d'especes de sangliers, ou pourceaux sauvages que l'on a à très-bon marché. Le mouton est extrêmement cher, & n'est que pour les bonnes tables. La raison de cela est qu'on a peine à élever ces sortes d'animaux, le pâturage ne leur étant pas favorable, & la rosée sur tout leur étant fort contraire : ils enflent, & meurent en fort peu de temps. Le porc qu'on appelle de la *Chine*, parce que la race en vient, se vend cinq sols la livre. On a des poules, des canards, & des pigeons, qui coûtent à peu près autant qu'en *Europe*. Le gibier est rare excepté les pintades, dont nous avons parlé, & dont il y a deux ou

trois

trois eſpeces. On a abondamment du poiſſon, & preſque pour rien. Il n'y a guere qu'une maladie régnante ou ordinaire dans l'Iſle de *Java*, mais auſſi, elle eſt fort dangereuſe & cauſe d'extrêmes douleurs. Les *François* de *Batavia* appellant cela le *Perſe*, & c'eſt un flux de ſang continuel. Comme il n'y a point de remede contre ce mal, on attend patiemment, en vivant de régime, & en laiſſant agir la nature : Méthode qui eſt la plus ſûre & la meilleure, avec peu d'exception, en toutes ſortes de maladies. Car on peut dire avec verité, & ſelon l'étymologie du mot, que les drogues de la *Pharmacie*, à parler generalement, ſont un amas de poiſons plûtôt que de remedes : & on croit à *Java* parmi les Inſulaires, que preſque tous ceux qui ſe mélent de nous les ordonner dans nôtre *Europe* (plus coupables de beaucoup que ceux qui les vendent) ſont des *peſtes du Genre Humain*. L'opinion commune eſt que la chair de Bufle contribuë auſſi-bien que les fruits à cauſer cette maladie : & cependant c'eſt la viande dont il ſe vend le plus à la boucherie.

Pour dire naïvement la verité, *Batavia* n'eſt point un païs de bonne chere. Quantité de choſes y manquent, & celles qui leur ſont communes avec nous, ſont rares, à haut prix, & mauvaiſes, en com-

paraiſon des nôtres. Le cochon de la *Chine* dont je viens de parler, eſt une viande douceâtre & inſipide. La volaille n'eſt pas beaucoup meilleure, ni les œufs par conſéquent. Le pâturage tout different de celui d'*Europe*, engendre de mauvaiſe chair, de mauvais lait, & de mauvais beurre : & tout cela même, ne ſe trouve qu'en petite quantité.

Ce que je viens de dire de la volaille me fait ſouvenir de la joûte des Coqs, qui eſt un des plus grands, & des plus ordinaires diverſſemens des Peuples de l'Iſle. Ils élevent exprès beaucoup de ces animaux, & ils leur arment l'argot d'un fer tranchant, dont ils ſe ſervent avec plus d'adreſſe que de force. Les *Javans* ſont les directeurs de ces jeux & y aſſiſte qui veut *gratis*. Preſque tout le monde s'intereſſe par des Paris, & il s'en fait de très conſiderables. Au lieu qu'en *Angleterre*, où cette joûte eſt auſſi un des principaux divertiſſemens, on défigure les Coqs en leur coupant la queuë, & en leur ôtant la plume en quelqu'autres endroits du corps, comme les Athletes ont accoûtumé de ſe débarraſſer de leurs habits pour être plus agiles ; ici, on laiſſe ces animaux dans leur état naturel. Il eſt vrai qu'ils n'en ſont pas ſi agiles, mais au fond l'inconvénient étant égal des deux côtez, la partie

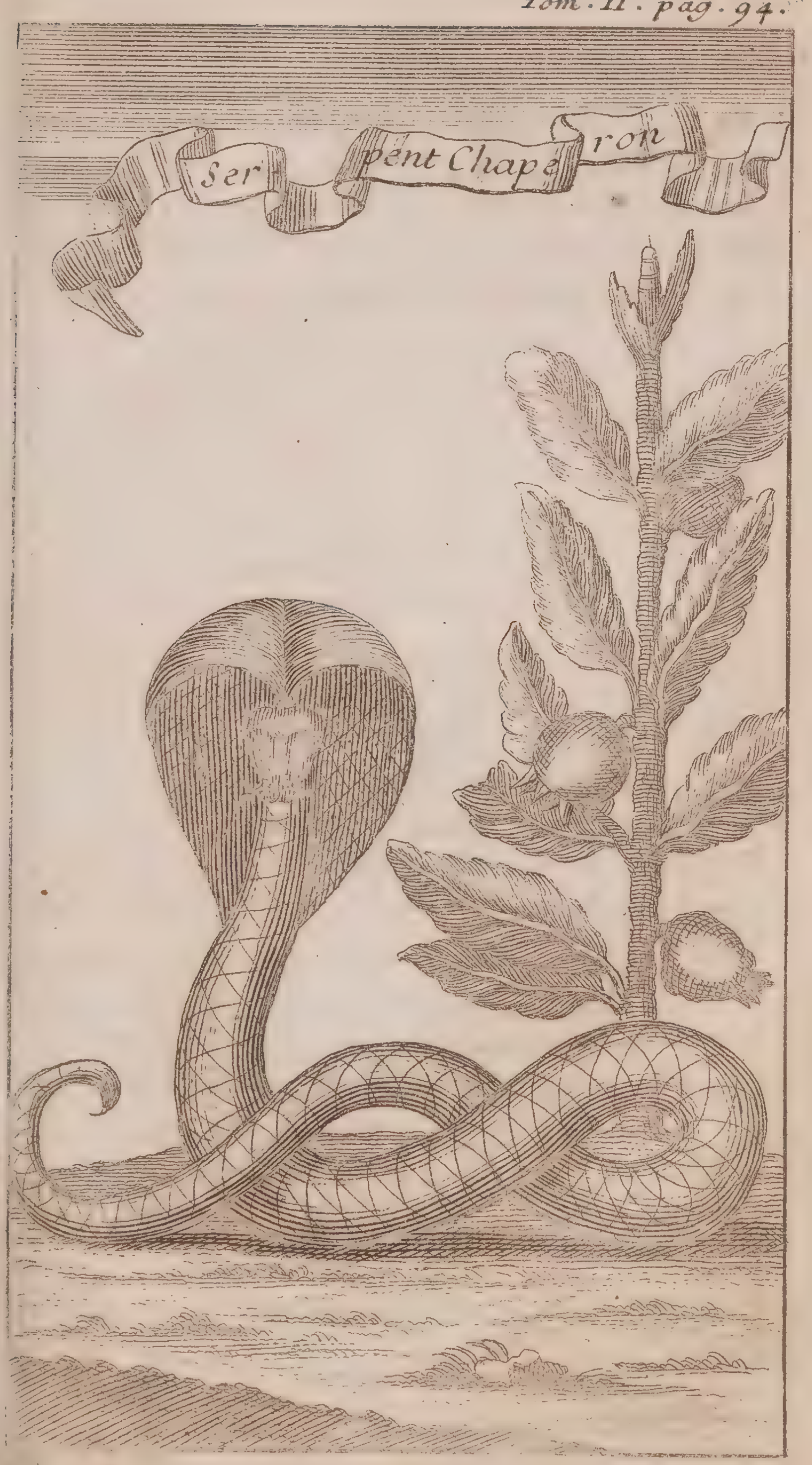
partie demeure aussi égale, & les combattans paroissent plus beaux & plus fiers. Il y a tel de ces Coqs, qui a bien enrichi son maître.

Il se trouve dans cette Isle des bêtes féroces comme des Rhinoceros, & des Tygres. Ceux ci sont d'une prodigieuse grosseur. Pour les Loups, ils sont inconnus dans tous ces païs, aussi-bien que les Renards.

Il y a quantité de Cerfs, & de Singes de toutes especes. On craint extrémement les Crocodiles. La Compagnie donne trente florins à quiconque en tuë un. Il s'en voit qui ont vingt à trente pieds de long. L'opinion commune est en ce païs-là comme parmi les anciens Naturalistes que cet animal croît tant qu'il vît. Mais cela a tout l'air d'une fable. Je laisse les autres contes qu'on en fait. Les coups de fusil ne peuvent le blesser sur le dos; il faut le frapper au ventre. Il est fort vîte à la course, & quand on en est poursuivi, il faut fuïr en biaisant, parce que comme son corps fort long n'est point du tout flexible, il lui faut du temps pour se tourner, & on gagne païs pendant ce temps-là. Il aime beaucoup la chair de Chien; & on dit qu'il n'est pas moins friand de celle de l'homme, mais on fait en sorte qu'il n'a que très-rarement ce dernier régal.

On

On en prend quelques-uns avec un gros hameçon attaché au bout d'une chaîne, auquel on met pour amorce quelques morceaux de chair de Chien ou de Brebis. J'en ai vû prendre un avec un filet dans la Mer, à cinq cens pas de *Batavia* : il avoit treize pieds de long. La chair en est blanche, & un peu musquée : elle est assez bonne. Quelques personnes qui demeurent depuis long-temps à *Batavia*, m'ont assuré qu'il y a une espece de Crocodile qui fait particulierement la guerre aux Poules. Ces animaux vivent ordinairement dans la mer, & dans les embouchures des rivieres. Il y a aussi des Serpens dans cette Isle. Un jour, comme le Sieur *de la Case* étoit à la chasse dans un bois, autour de *Batavia*, il en apperçût un qui descendoit d'un arbre en sifflant. Il étoit de la grosseur du bras, & long de sept à huit pieds. Comme ce Serpent s'approchoit, & se dressoit furieusement contre le Chasseur, celui-ci le tua d'un coup de fusil. Il avoit sur la tête une espece de chaperon; à peu près comme celui dont parle *Tavernier*. M. *de la Case* avoit été tellement effrayé de cet animal, & il craignit si fort d'en rencontrer quelqu'autre encore, qu'il ne s'amusa pas à chercher la pierre que ces Serpens ont, dit-on, sous leur chaperon; & qui est un si admirable an-


Serpent Chaperon

antidote. Il y a d'autres ſortes de Serpens qui ont juſqu'à cinquante pieds de long. On garde à *Batavia* la peau de celui qui avala une jeune fille, & qui n'en a pas plus de vingt.

Pendant que je ſuis ſur l'article des animaux de *Java*, je dirai quelque choſe d'un Singe extraordinaire que j'y ai ſouvent vû (ſur la pointe du Baſtion qu'on appelle *le Saphir*, où il avoit une petite Maiſonnette) c'étoit une fémelle. Elle étoit de grande taille, & marchoit ſouvent fort droit, ſur ſes pieds de derriere. Alors elle cachoit d'une de ſes mains, qui n'étoit veluë ni deſſus ni dedans, l'endroit de ſon corps, qui diſtingue ſon ſexe. Elle avoit le viſage ſans autre poil que celui des ſourcils, & elle reſſembloit aſſez en général à ces faces groteſques de femmes *Hottentotes* que j'ay vûës au *Cap*. Elle faiſoit tous les jours promptement ſon lit, s'y couchoit, la tête ſur un oreilles, & ſe couvroit d'une couverture, de la même maniere que cela ſe pratique communément parmi les hommes. Quand elle avoit mal à la tête, elle ſe ſeroit d'un mouchoir, & c'étoit un plaiſir de la voir ainſi coiffée dans ſon lit. Je pourrois en raconter diverſes autres petites choſes qui paroiſſent extrèmement ſingulieres ; mais j'avouë que je ne pouvois admettre cela autant que le faiſoit la multitu-

de,

de, ni en tirer les mêmes conséquences ; parce que comme je n'ignorois pas le dessein, qu'on avoit de porter cet animal en *Europe* pour le faire voir, j'avois beaucoup de penchant à supposer qu'on l'avoit dressé à la plûpart des singeries que le peuple regardoit comme lui étant naturelles : à la verité, c'étoit une supposition. Il mourut à la hauteur du Cap (j'entens celui de *Bonne Esperance*) dans un des Vaisseaux de la Flotte sur laquelle j'étois. Il est certain que la figure de ce Singe ressembloit beaucoup à celle de l'Homme. Les uns disoient que c'étoit une espece particuliere, qui ne se trouve que dans l'Isle de *Java*. Mais il y avoit peu de gens de ce sentiment, & l'opinion commune étoit que cette bête étoit née d'un Singe & d'une femme. Quand quelque miserable fille Esclave a fait une grande faute, & qu'elle a beaucoup lieu d'appréhender quelqu'un des châtimens severes qu'on a accoûtumé d'infliger en pareil cas, à ces sortes de gens-là ; il arrive souvent qu'elle s'enfuït comme une bête effrayée, au milieu des bois, & qu'elle y vît à peu près de la même maniere. Et la Nature qui ne s'oppose pas au mélange des Chevaux & des Anes, peut bien souffrir aussi celui d'un Singe avec un animal femelle qui lui ressemble, quand celui-ci n'est

retenu

retenu par aucun Principe. Un Singe & un Esclave de *Negritie*, née, & nourrie sans connoissance de Dieu, n'ont guéres moins de raport entre eux, qu'il y en a entre un Baudet & une Cavalle.

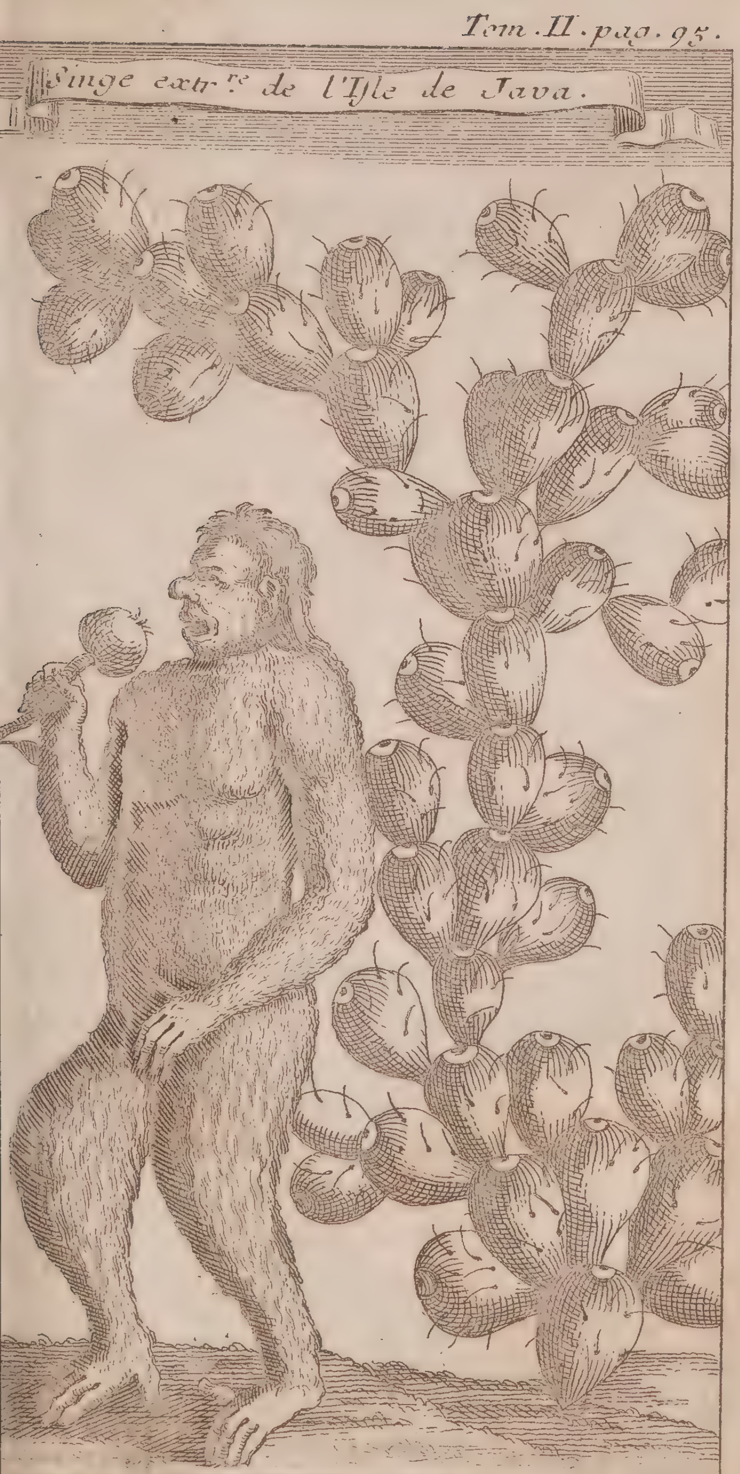
J'ajoûterai à la figure du Singe, celle d'un petit lézard de l'Isle de *Gilolo*, qu'un de mes Amis m'a communiquée, telle qu'on la peut voir ici, dans sa grandeur naturelle. Ce joli petit Animal a le bec & les pieds d'oiseau; la tête d'un verd clair; le dos rouge-brun; le ventre citron, tacheté de violet; la queuë annelée. Il est vif, prompt comme le vent; & il gobe des Mouches. C'est la relation que j'en ai reçûe.

Batavia, Ville & Fauxbourgs, est peuplée de diverses Nations, *Européens*, *Hollandois*, *François*, *Allemands*, *Portugais*; *Javans*, *Chinois*, *Maures*. Et les Langues le plus en usage, sont la *Flamande*, la *Malaise*, la *Portugaise*, & la *Chinoise*.

La Compagnie est comme absoluë dans l'Isle, quantité de petits Souverains, qui y régnent s'étant mis sous sa protection. On peut dire même que l'Empereur du *Japar*, qui est le plus puissant de tous, & le plus hors de portée, n'est pas absolument Maître de son païs, puisque les *Hollandois* y ont des Forts avec garnison. Comme les Naturels de ces Provinces qui vivent sous

le Gouverneur de leurs anciens Souverains, ſont dans l'eſclavage, ils aiment beaucoup mieux dépendre de la Compagnie, de laquelle ils ſont traitez politiquement & humainement.

Le Général de cette Compagnie, eſt un *Roi* qu'on n'appelle pas *Roi*, mais *Général*: car *Roi* eſt un mot, & *Général* en eſt un autre, comme *Duc*, *Doge*, *Prince* &c. Tous ces Hommes-là ſont des Chefs qui gouvernent avec plus ou moins d'autorité; ſelon que les Peuples leur en ont plus ou moins conferé, ou que ces Chefs en ont plus ou moins uſurpé. Et il y a une difference moins eſſentielle, dans le fait, entre le Duc de *Savoye*; par exemple, & le Roi de *Portugal*, qu'il n'y en a entre le Roi de *France* & le Roi de *Pologne*, quoique ces deux derniers portent le même nom de Roi. Mais revenons à nos moutons. Le Général de *Batavia*, Roi, Viceroi, ou ſi l'on veut *Vice-République*, eſt élû à la pluralité des voix, par la Compagnie; & quoi qu'il puiſſe être révoqué par ſes Electeurs, de même que l'Empereur d'*Allemagne*, il exerce ordinairement ſon Office pendant ſa vie. D'un côté, la Politique raiſonnable veut qu'il ſoit révocable ou dépoſable de peur qu'il ne s'émancipe ſelon les demangeaiſons ordinaires de ceux qui ont un grand pou-


Singe extr.re de l'Isle de Java.

pouvoir : & d'un autre côté aussi, cette même bonne politique veut qu'on le laisse dans son emploi, aussi long temps qu'il est possible : parce que comme il ne rend aucun compte, & qu'il a de grands moyens de remplir ses coffres, il y a moins d'inconvénient à n'enrichir qu'un homme, qu'à en enrichir plusieurs. Il a une table de Roi, & un train de Roi. Son carrosse toujours à six chevaux est précédé d'une Compagnie de Cavalerie avec les Trompettes, & suivi d'une d'Infanterie qui est souvent obligée de courir. Devant & aux Portieres, les Hallebardiers accompagnent ou suivent de près, & ne sont pas moins lestes ni moins bigarrez que des Suisses Royaux. Je dirai en passant à propos de carrosse, que quoi qu'il y ait des chevaux nez dans le païs, on ne se sert guére que de ceux de *Perse*. Ils sont plus petits que les nôtres, & fort étroits du devant, mais d'une vîtesse & d'une legereté incroyable. Le train de Madame la Générale n'est pas tout à fait si magnifique que celui de Monseigneur son Epoux : cependant elle a aussi des Hallebardiers, & fait belle figure.

Ce seroit ici le lieu de parler des autres grands Officiers, & de diverses Cours de justice ; mais j'aprens que cela a été exactement fait par d'autres.

Les *Européens* de toutes Nations qui ſont établis à *Batavia* ſont preſque tous riches, & même, il y en a qui font, comme on dit, *flores*. Les carroſſes ſont communs & fort beaux. Les maiſons tant de la Ville que des Fauxbourgs, & même à la Campagne, ſont preſentement preſque toutes grandes & bien bâties, & très-bien meublées. Les jardins ſont embellis de canaux, de berceaux, de parterres ; remplis de toutes ſortes de fleurs, & des meilleurs fruits de ce païs-là.

En général, on peut dire que les femmes ſont extraordinairement faineantes. Comme elles vivent dans l'abondance, & que par une certaine coûtume, qui a prévalu, elles ſont plus maîtreſſes qu'en lieu du Monde, elles ne penſent guere qu'à leurs plaiſirs, & elles ſont ſi hautaines & ſi vindicatives qu'il eſt dangereux de les offenſer.

Au commencement de l'établiſſement de la Compagnie, elles étoient ſi rares, que les principaux Officiers même, étoient ſouvent contraints d'épouſer des *Indiennes* ; ce qui a ſans doute donné lieu à leur fierté. A preſent ce n'eſt plus la même choſe ; elles ont multiplié, & il en arrive quelquefois des Païs étrangers, de ſorte qu'il y en a ſuffiſamment pour ceux qui n'en font qu'un rai-

ſonnable

fonnable ufage. Comme non feulement on ne foufre point de mendians, mais qu'on affifte confiderablement ceux qui tombent en quelque befoin, la plus pauvre de toutes les femmes a, quand elle fort, tout au moins un efclave qui porte un parafol élevé au deffus de fa tête. Et il en eft de même des hommes, à l'exception de ceux qui font dans les Troupes au deffus de la qualité d'Enfeigne. La Soldatefque étant ordinairement infolente, & la Compagnie voulant que toutes leurs Colonies jouïffent d'une douce liberté, elle tient extrémement en bride, & en état d'humilité, tous ceux qui portent les armes. De forte qu'en cette occafion, un Savetier, par exemple, ne fort jamais qu'avec un Efclave qui lui porte fon parafol, & qu'un Enfeigne de la Garnifon n'a pas la liberté de faire la même chofe.

Les *Européens* ne font pas la centiéme partie des habitans. Après eux la Nation *Chinoife* eft la plus riche, & celle qui fait la plus belle figure. Quoique les Tableaux ou autres ouvrages hiftoriez de peintures qui nous viennent de leurs païs, & les Relations qu'on nous en donne, nous reprefentent toûjours les habitans de cet endroit du Monde comme étant bafanez ; ayant le vifage fort large, le nez camus, & les yeux peu ouverts ; je dirai ici que je n'ai remar-

qué rien de ſemblable à *Batavia*, où il y en a plus de dix mille, & où l'on en voit de temps en temps arriver de la *Chine* même pour négocier.

A parler généralement, tous ces gens-là ſont auſſi blancs que les *François*; & ont le viſage formé de la même maniere : je ne dis que ce que j'ai vû & obſervé cent mille fois, contre mon ancien préjugé. On fait compte qu'il y a quarante mille *Chinois* dans l'Iſle : ils payent un écu par tête par mois, pour tribut à la Compagnie ; & ceux qui veulent porter une ou pluſieurs éguilles d'or à leurs cheveux, payent un écu de plus pour chaque éguille. La politique oblige la Compagnie à leur faire beaucoup d'honneur, & à leur accorder de grands privileges. Ils ont un Chef qui ſe trouve au Conſeil & qui a droit de ſuffrage, lors qu'il s'agit de condamner à mort quelqu'un de leur Nation. Et ce n'eſt pas ſans de grandes raiſons qu'on a tant de ménagemens pour eux, puiſque ſans eux, la Ville de *Batavia* ne vaudroit pas la moitié de ce qu'elle vaut. Ils ne ſont pas moins laborieux, induſtrieux, & adroits dans le commerce, que ſpirituels, & d'une humèur ſage & paiſible. Ils obſervent entr'eux beaucoup d'équité, mais ils ruſent avec les étrangers, & les trompent ſans ſcrupule, quand ils en trouvent l'occaſion.

ſion. Ils joüent beaucoup, & ils le font avec tant de ſang froid, que l'on ne ſauroit remarquer aucune differente diſpoſition d'eſprit entre celui qui gagne & celui qui perd. La bonne intelligence avec laquelle ils vivent enſemble, eſt une choſe très-loüable & très-agreable. Ils ſe regardent tous comme freres, & ne permettent pas que les differens ou les querelles, qui peuvent ſurvenir entr'eux, ſoient de longue durée. Des entremetteurs agiſſent promptement pour retablir la paix & ils paroiſſent agir ſans prévention & ſans interêt. Si quelqu'un a fait naufrage, ou a perdu ſon bien par quelque autre accident, chacun ſe cotiſe incontinent ſelon ſes forces, & on ramaſſe un fond égal à celui qui a été perdu, pour remettre l'affligé dans ſon premier état.

La maniere charitable, & prompte, avec laquelle ces gens-là s'aſſiſtent les uns les autres, en ſorte qu'on ne voit parmi eux non ſeulement aucun mendiant, mais aucune perſonne qui ne ſoit raiſonnablement à ſon aiſe, eſt une choſe ſi loüable & ſi belle, qu'on ne ſçauroit s'empêcher d'avoüer qu'elle fait honte à la plûpart des Etats Chrétiens. Et comme les principes des *Chinois* touchant cette ſorte de Charité ſont à peu près les mêmes que ceux de *Moïſe*, ſelon

les loix duquel il ne devoit y avoir aucun *soufreteux* en *Israël* ; (*Deut.* xv.) & les mêmes encore que ceux qui sont établis, & tant de fois répétez dans l'Evangile, je crois que je ferai une chose qui ne pourra être desagréable, si je donne ici quelques extraits qui m'ont été communiquez d'un de leurs Livres intitulé *LE LIVRE D'OR*, ou *les Sentences dorées* de *Hoangti-Xao*, l'un des LXXII. plus excellens Disciples du *sage Roy des Lettres* touchant *les Droits de l'Homme.*

C'est leur célébre *Confucius* qu'ils appellent ordinairement *le Sage Roy des Lettres* : & ils disent qu'il avoit soixante & douze principaux Disciples, du nombre desquels étoit *Hoangti-Xao.*

Ce Livre d'Or contient les maximes Politiques & Morales, qui n'ont souvent point de liaison ensemble, à peu près comme le Livre de *Salomon* auquel il a plû à nos Traducteurs de donner le nom de *Proverbes* au lieu de celui de *Sentences.*

Comme les Rois de la *Chine*, ainsi que les autres Monarques Orientaux, se sont érigez en Maîtres Souverains des Peuples, de qui ils ont extorqué une espéce d'adoration ; les Sages se sont aussi quelquefois adroitement opposez à une chose si pernicieuse, & si manifestement contraire à la Justice & à la

la Raiſon. Et l'Auteur de ces *Sentences dorées* fulmine non ſeulement contre les Tyrans, qui s'imaginant être formez d'une autre pâte que le reſte des hommes, les regardent comme des reptiles, qu'il leur eſt arbitraire d'épargner, ou d'écraſer ſelon leur caprice. Mais il fulmine auſſi contre les *Gouverneurs*, en général, de quelque nom qu'ils ſoient appellez, qui ne s'occupent pas ſans réſerve, & au péril de leur propre vie, s'il eſt nécеſſaire, à maintenir les *Peuples*, à les défendre, & à les rendre *Heureux.* Il veut que la premiere choſe qu'un Roi faſſe en montant ſur le Thrône, ſoit de s'informer avec grand ſoin de l'Etat du Peuple, afin de pourvoir en toute diligence, aux preſſans beſoins de ceux qui ſont dans une pauvreté dangereuſe, & digne de compaſſion. Il met la *Liberalité*, avec la *Prudence*, & le *Courage*, au premier rang des vertus de celui qui a été élevé à l'*Office* de *Gouverneur*; par la raiſon que de grandes ſommes d'argent ne ſont aportées de toutes les Provinces, dans les cofres de ce *Haut Officier*, que pour l'en faire le Diſtributeur, ſelon les beſoins publics & particuliers.

Souviens toi, dit-il dans un endroit, ô XANTUNG! *que la Loi radicale & fondamentale eſt* QUE TOUT LE MONDE VIVE; ET QUE,

QUE, *s'il se peut*, CHACUN VIVE HEUREUX
*** *Souviens-toi que le droit de chaque Créature humaine qui a reçu le don de vie de la* HAUTE ET ADORABLE PUISSANCE, *est de joüir de tout ce que la bonne & sage Nature produit d'utile, au dessus & au dessous de la Lune.* *** *Souviens toi que le* MAISTRE SEUL GRAND ET ADORABLE, A FAIT TOUTES LES BONNES CHOSES POUR TOUS : *pour sustenter, & pour récréer toute ame vivante.* ***.

* * *-* * * *Pourquoi donc, ô* XANTUNG ! *t'ès tu réservé les Paons & les Eturgeons, pendant que le pauvre* KEU-HAN, *très-bon personnage, né pauvre d'un aussi bon pauvre que lui, est quelquefois réduit à brouter les sommitez des ronces, avec les Chameaux ? Est-ce que tu crois que la bonne venaison, les bons fruits, & le bon poisson ont été faits pour toi, & non pas pour lui ? Pourquoi, je te prie, ne t'ès tu pas aussi approprié tout l'Air salubre qui flatte les délicieux Côteaux de* Honan, *pour n'en permettre la respiration au peuple malheureux, qu'après qu'il auroit rafraîchi les lobes de tes poûmons ; comme tu voudrois, ce semble, que ce pauvre Peuple ne se nourrit aussi que de tes excrémens ? & pourquoi encore n'as-tu pas renfermé le beau & vivifiant Soleil dans ton Parc, & dans ton Palais, pour ton seul usage ; ne laissant à cet-*

te menuë populace, dont le sang n'est pas de la couleur du tien, que la sombre lueur de la plus petite Planette. Je le sçais, ô XANTUNG*! pourquoi tu n'as pas fait ces choses là. C'est qu'il n'a pas été en ton pouvoir de les faire. Tes longues mains ont été trop courtes. Tu prens bravement ce que tu peux prendre, & tu laisses généreusement ce qui est si haut que tu n'y sçaurois atteindre* ***--*** KEU-HAN *a faim & froid; & n'a ni argent, ni mêtier, ni sánté. Tous le rejettent, tous l'abandonnent. Di-moi, toi qui tiens le Timon du Gouvernoment, Toi, dont l'office est d'avoir soin du Peuple, & qui ès payé pour cela, qu'attens-tu que tu ne te hâtes de le secourir?* *** *Les prisons regorgent de gens tels que lui: eux, ou leurs Peres, par la Tyrannie publique ou particuliere, ont été rendus pauvres, ou laissez dans la pauvreté. Ils souffrent, ils languissent, ils défaillent: leurs Femmes, & leurs Enfans sont au desespoir. Qu'attens tu?* GOUVERNEUR du PEUPLE *que tu ne délivres ces affligez* ***-*** KEU-HAN *réduit à l'extrémité, a succombé à la naturelle tentation de ne pas mourir de faim: pour s'en garantir, il a pris un pain chez un Boulanger; & pour cela, vous l'avez rigoureusement puni. Mais vous avez commis double iniquité, ô vous qui portez le beau titre de* Pere de la Patrie. *Vous n'avez pas se-*

*secouru le malheureux prêt à succomber ; & vous l'avez frappé, sans user de misericorde. *** Etablissez de si bonnes loix que nul homme de bien ne soit en danger de périr de misere ; & puis, à la bonne heure, exécutez sévérement les autres Loix contre ceux qui usurpent. *** Mais qu'est-ce que misere ? vous n'en sçavez rien, vous qui nagez dans l'abondance & dans les délices : & vous croyez, sans doute, que celui là seul est miserable qui vous paroît affamé ou transi. Vous pourriez bien penser pourtant qu'une nourriture ordinaire qui n'est pas assez bonne ; & que le manque de secours dans les grands besoins, atténuënt le pauvre, attristent son ame, le font cruellement languir, & le menent lentement au sépulchre. *** Mauvais* GOUVERNEURS! *vous êtes souvent coupables des péchez du Pauvre, comme vous êtes cause de ses malheurs !*

**** Il y a une liaison & une dépendance nécessaire entre certaines Loix ; en sorte que l'une suppose tellement l'autre ; que celle ci ne peut subsister, quand celle là n'est pas maintenuë. Or la Loi qui défend de s'approprier ce qui est possedé par autrui, est fondée sur une autre Loi, suivant laquelle* IL NE FAUT PAS QU'AUCUN PERISSE PAR LA MALHEUREUSE PAUVRETÉ. *****

Hauts & puissans Seigneurs, dit ailleurs le Phi-

Philosophe Chinois, *voleurs carnassiers & inéxorables ! sangsues opiniâtres & insatiables.* Haut & puissans Larrons, *qui vous êtes fiérement emparez de ce qui n'est pas plus à vous qu'aux autres ! ou qui ne rendez pas ce que vos Ancêtres ont envahi sans pitié ni justice ! par quelle loi de Nature ou d'équité pensez vous qu'il faille que vous ayez tout, & que les autres Humains n'ayent rien ? *** Vous êtes maintenant applaudis,* Scellerats illustres ! *& les gens de bien que vous, ou les vilains dont vous êtes les héritiers, ont volé, tombent la face en terre, quand vous passez dans vos Palanquins dorez : mais bien-tôt, vos indignes ames ne serviront qu'à faire enfler des dos de * Crapauds ; & le Pauvre, qui vaut mieux que vous, & qui est maintenant oppressé, vous écrasera. *** Soit que tes propres rapines ou celles de tes Peres t'ayent enrichi,* ô Ti Fa ! *(car de mille Riches, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit inique, ou heritier d'inique) soit que, peut-être, ton bonheur & ta juste industrie t'ayent aussi accumulé de l'or & des perles ; saches que ton abondance n'est point à toi seul ; & que le Riche, celui même qui est legitimement enrichi, est voleur, quand il laisse soufrir l'indigent. *** O quel est mon ennui ! quand je contemple cette haute & riche Montagne de* Keuangsi,

* Ces Peuples-là croyent la Métempsycose.

KEUANGSI, *qui fait face à la Loge où je me retire! Cet excellent morceau du Globle terrestre est tout couvert de beaux pâturages, d'épics dorez, de lin, de Gingembre, de Cédres, & de plantes aromatiques, au milieu desquelles fois onnent à l'envi les Oiseaux les plus beaux, & du goût le plus excellent. Les Civettes parfumées y courent par bandes, avec les Chamois legers, & les Chevreuils bondissans. Et les entrailles de cette admirable Montagne enrichissent l'Occident de Rubis, d'Améthystes, & de Saphirs. Mais qui est-ce qui posséde ce beau petit Monde? Helas! trois cens familles qui y étoient autrefois répanduës, le partageoient, & vivoient heureuses; lors que le Noble Brigand* XAO-TI-CAO, *sous des prétextes faciles à sa capacité, trouva le moyen, pour sa gloire, de* REUNIR *à ses anciens Domaines dix-huit ou vingt de ces petits héritages.* YE-VAM *son fils en attrapa trente autres; & dans l'espace de soixante années, les tristes restes des trois cens familles ruïnées, chassées, vagabondes, & malheureuses, ont vû la Montagne entiere entre les mains du grand* TI-HOHAÏ, *qui par raison Royale de bienséance, & courant à la Gloire comme ses Peres, a tout englouti.*

Quel usage fait de toutes ses richesses l'illustre TI HOHAÏ? *il traite magnifiquement, Chiens, ses Concubines, & ses Amis. Il répand*

pand extravagamment; il prodigue sans choix, dans la sphere de quelques faquins qui sont incessamment autour de lui; sans se soucier ni des cris des Pauvres, ni des requêtes de ses créanciers, ni des besoins des gens de bien. TI HOHAÏ *a l'ame grande: il haït toutes sortes de lâchetez, & il ne pille qu'en grand Seigneur.*
***.

O féconde & délicieuse Montagne! mes yeux ne peuvent te regarder sans répandre des larmes. Mais où les porterai je, ces yeux où l'admiration se pourroit voir peinte avec la douleur? Voila de l'autre côté, la vaste & riante Plaine D'OCOMSIAO, *de laquelle, un agréable contour du fleuve* HOANG *forme une péninsule, & qui est aussi* la proye d'un très Noble Seigneur: *du Seigneur* KIUMFA, *qui tout opposé au généreux dissipateur* TI-HOHAÏ, *n'enléve l'or des mines de* SIGHEM, *que pour en faire de nouvelles mines dans ses cofres de fer. Voyez les carcasses affreuses qui traînent malgré elles son vieux char disloqué. Voyez le lui même, avec sa maigre mine, & son air effrayé comme si l'impitoyable Tartare étoit prêt à saisir ses thresors. Le Noble* KUIMFA *s'est enfin totalement aquis, depuis près de cinq ans, l'excellent païs d'Ocomsiao: & le fatal croc de l'Exécuteur, a déja livré aux Corbeaux, plusieurs malheureux, qui ayant été dépoüillez par ce* CONQUERANT, *avoient osé reprendre*

prendre dans leur disette extrême, quelque petite portion de ce qu'il leur avoit arraché. * * *.

Monterai-je au sommet du Kigean, *ou me transporterai-je sur la croupe cornuë du haut* Canghehu ? *& contemplerai-je de là, les riches Provinces qui s'étendent jusqu'à la mer ? mais par tout, je trouverai de pareilles conquêtes.* * * *. *Tu es trop petite, ô Terre universelle ! pour assouvir les desirs d'un seul homme fou ou superbe.* * *

* * * *Le Philosophe* ïeman-Xilin, *qui, hors de la cruelle & ridiculisante nécessité, passe dans sa retraite, une tranquille vie, cultiveroit volontiers quelque agréable verger, pour respirer le frais, à l'ombrage d'un figuier qu'il auroit lui même planté ; & pour écouter là, en de certains momens, les doux & innocens fredons de l'harmonieux Rossignol. Il orneroit volontiers ce petit Paradis de quelques bordures de fleurs ; il y éleveroit quelque essaim d'Abeilles ; & y feroit serpenter quelque clair ruisseau, qui lui pourroit procurer des bains de santé, & qu'en récompense, il ne dépeupleroit jamais du goujon dont la Nature l'auroit pourvû.* * * * *Las des vanitez du Monde, qu'il connoît par experience, si de la Grotte de sa Solitude il pouvoit aller de plain pied délasser son imagination fatiguée dans les divers sentiers de ce petit Enclos, & y reparer la perte des*

ses esprits dissipez par l'étude, il criroit ajoûter ainsi quelque chose aux contentemens de sa vie : & plein au plus grand mépris pour la multitude insensée qui court aveuglément aprés des chiméres ; il goûteroit heureusement là, quelques nouveaux & utiles plaisirs. Mais la Terre est toute envahie : tout est pris. Les GRANDS *la possédent, & il n'en reste pas un seul petit coin pour lui. Il faudra même qu'il achéte cher, celle que son Tombeau doit bientôt occuper.* * * *

C'est ainsi que le naïf Auteur des SENTENCES D'ORÉ'ES s'abondonnant au feu de ses pensées, qui sont, dit-il, des Oracles de *Confucius*, & de ses longues méditations, parle souvent en Orateur à la maniere de ce païs-là, plûtôt qu'en Jurisconsulte ou en Politique. Et ces Maximes ont parû si justes & si bien fondées à ses Compatriotes, que si d'un côté, la *Terreur* avec la *Coûtume* deux terribles Tyrans, les ont rendus Esclaves & idolâtres de leurs Rois ; d'un autre côté aussi, les leçons de leur *Sage*, qu'ils ont bien conçûës & bien goûtées, les ont portez à se secourir si efficacement les uns les autres, qu'on ne trouve chez eux comme je l'ai dit, aucun indigent.

Au reste, pour revenir à ce que j'ai dit des *Chinois* pauvres, je dois faire remarquer aussi, qu'il n'y a point de mendians

parmi les *Européens* non plus à *Batavia*. Peut-être que l'émulation jointe à l'équité naturelle & à la politique, a contribué à l'établiſſement de ce bon ordre entre les *Portugais*. Car pour les *Hollandois*, chacun ſçait qu'en *Hollande* même, & dans toutes les autres Provinces de cette *Puiſſante & ſage République*, on fournit à tous ceux qui ſont capables de travailler, de ſi bons moyens de gagner leur vie que perſonne ne ſe peut plaindre avec juſtice, d'être forcé à mendier ſon pain.

Les *Chinois* font grand chere, & mangent très-proprement quoi que ſans nape, ni ſerviette. Ils ne prennent point la viande avec les doigts; & comme on la ſert toute découpée, ils la portent à la bouche en la ſerrant entre deux petits bâtons longs de cinq à ſix pouces, qui ſont dorez & vernis proprement.

Ils portent de longues robes, & fort legéres, & communément blanches; & des caleçons amples qui deſcendent juſqu'aux talons. Ils font grand cas de leurs cheveux, qui ſont fort longs, & qu'ils laiſſent toûjours croître. Ils les treſſent, & ſe les entortillent par le derriere de la tête, les attachant avec les aiguilles dont j'ai parlé. Je ne me ſouviens pas d'en avoir remarqué qui eût les cheveux blonds, mais il ne faut pas con-

conclure delà qu'ils ayent le tient brun, car, je le repeterai encore, ils sont pour le moins aussi blancs que nous.

Ils ont peu de barbe, & ils l'estiment tant, qu'ils ne la rasent jamais. Non seulement ils aiment la leur propre, mais ils se font un tresor de celle des autres; & si quelqu'un veut risquer à perdre la sienne ou ses cheveux, il les peut joüer contre une somme considerable: cela est gardé comme une chose précieuse par celui qui l'a gagné, & au contraire le perdant devient tellement infâme que personne ne veut plus avoir de commerce avec lui. Ils portent un éventail dont ils se couvrent la tête de temps en temps, au lieu des parasols dont j'ay parlé, dont se servent les *Européens* seulement.

Quand ils se saluënt à la rencontre familierement, ils se presentent l'un à l'autre le poing fermé, & puis se serrent & se secouënt la main, comme le peuple fait en *Angleterre*.

Ils négocient dans leurs païs, & en apportent particulierement du Thé & de la Porcelaine. Ceux d'entr'eux que j'appellerai étrangers, c'est-à-dire, qui ne sont pas habituez, domiciliez & comme naturalisez à *Batavia*, n'y peuvent pas séjourner plus de six mois; & ceux-là ont la tête rasée à la

nouvelle mode de leur païs, à l'exception d'un toupet qu'ils réservent au milieu de la tête, & dont ils font une tresse, qui tombe par derriere. Le *Tartare* qui régne à present sur cette Nation lui a imposé la loy de ce toupet, qui est la coûtume de ses Sujets naturels, & les a marquez ainsi d'un signe de servitude.

Ces gens-là en général ont quelque chose de noble, & de somptueux même, en tout ce qu'ils font. Quand un riche *Chinois* se fiance à *Batavia*, après que le contrat est signé, il va le soir voir sa Maîtresse, & se fait porter dans une chaise magnifique, portée par quatre hommes, & précedée par trois ou quatre cens, ou *Javans* payez pour cela, ou Esclaves *Negres*, qui portent chacun un fallot. Il est vrai que le fallot, ou la lanterne répond peu au bel air du reste. C'est une vessie de cochon, dans laquelle on a trouvé le moyen d'ajuster une bougie. La chaise est immédiatement suivie d'un grand nombre d'instrumens de musique à leur maniere, qui font à la nôtre un véritable charivari.

Les Prêtres viennent après à cheval avec de longues robes violettes, & des bonnets quarrez : & un fort grand nombre d'amis répandus çà & là devant & derriere, jettent incessamment des fusées qui representent en

l'air

l'air toutes ſortes d'animaux, ce qui fait un fort agréable ſpectacle. Le Galant va voir ſa Maîtreſſe en cet équipage, & s'en retourne de même. On fait les mêmes façons quand ils ſe promenent enſemble, & quand ils vont s'épouſer; avec cette difference ſeulement que la femme a une chaiſe couverte de telle maniere qu'elle peut voir tout le monde ſans être vûë. Quand la cérémonie du mariage eſt achevée, les hommes dînent tous enſemble en public, & les femmes ſont dans une autre chambre où les hommes n'entrent point. Les tables, dans les deux chambres, ſont diſpoſées de telle maniere que le Mari & la Mariée ſe trouvent ce jour-là juſtement dos à dos, la muraille entre deux. Le ſoir l'époux fait l'honneur à ſon épouſe de la recevoir à ſa table, faveur qui ne lui eſt jamais plus accordée: car les hommes ont une telle ſorte de mépris pour les femmes, que les maris mêmes ne regardent & ne traitent les leurs que comme de véritables Eſclaves. De même que tous les autres Orientaux, ils ſont extrémement jaloux.

Il n'y avoit que trois femmes nées à la *Chine* à *Batavia* lorſque j'y étois, de ſorte que les *Chinois* furent d'abord obligez d'épouſer des *Javanes*; mais leurs familles ont ſi bien multiplié, que preſentement il y a

aſſez

assez de filles pour les garçons. Ces gens-là sont extrémement adonnez au peché qui fit périr *Sodome*. Au commencement, ils ne s'en cachoient pas, & lorsque quelques-uns d'eux furent accusez en justice pour ce crime, ils répondirent que c'étoit une chose innocente & permise chez eux. On ne laissa pas de les faire mourir.

Leurs femmes & filles sont invisibles; du moins on ne les voit point: elles ne sortent jamais. Je n'en ai aperçû qu'une seule, pendant l'année que j'ai été à *Batavia*, encore étoit-ce dans sa maison. Ils entretiennent des *Javanes*, & des *Negresses*, ou s'en servent à la rencontre sans beaucoup de cérémonie.

Comme la petitesse des pieds est une de leurs plus grandes perfections, & ce qui enchante plus les hommes, dès leur naissance on les leur met dans un moule de fer qui les empêche de croître; de sorte que quand elles marchent elles ont toutes les peines du monde à se soûtenir.

Depuis le premier jour de l'an, pendant six semaines, ils se réjoüissent & font grand chere; c'est une espece de carnaval qui dure jour & nuit. Ils dressent des Theâtres sur lesquels leurs jeunes gens joüent des manieres de comedies, les acteurs ayant des habits faits pour cela. Ordinairement ils

ils repreſentent la vie ou l'hiſtoire de leurs plus grands perſonnages. Le ſoir pendant ce temps-là ils plantent un grand nombre de bamboches de quarante à cinquante pieds de haut, devant la maiſon des Notables de leur Nation, & y attachent quantité de feux d'artifice qui coûtent beaucoup & qui durent une grande pratie de la nuit, ce qui eſt une des plus agréables parties de leurs divertiſſemens. Ces gens là ſont fort induſtrieux & ils ont une adreſſe toute particuliere pour la compoſition de ces feux-là : entr'autres choſes ils repreſentent fort heureuſement la figure de divers animaux. Déguiſez comme je l'ay dit, ils courent dans les ruës & font voler de ces animaux faits de papier, & remplis de feux d'artifices. Ils celebrent une fête ſur l'eau, en mémoire d'une femme de leur Nation qui ſe noya, & dont ils racontent une belle & longue fable. Le principal de cette fête conſiſte en des courſes de petites Barques fort legeres, comme le font les Régates à *Veniſe*. Pluſieurs de ces Barques également équipées de rameurs partent en même temps, à un ſignal donné, & celle qui eſt la premiere arrivée au but remporte le prix.

Les enterremens des *Chinois* ſe font avec de grandes cérémonies. Lors qu'un malade eſt à l'article de la mort, tous les parens & les amis

s'af-

s'assemblent autour de lui, & lui demandent bonnement, où il veut aller, & pourquoi il les quitte : questions fort édifiantes & fort à propos ! Ils lui disent qu'il n'a qu'à sçavoir ce qui lui manque & l'assurent fort obligeamment qu'on le lui donnera tout incontinent.

Quand il a rendu sa pauvre ame à la merci de son Créateur, on met le corps dans un lit de parade le plus riche, ou le plus beau qu'il est possible d'avoir, & quelque temps après il est porté en terre dans ce même lit sur les épaules de plusieurs hommes, de telle maniere que tout le monde le voit à découvert. Une grande foule de peuple marche confusément devant & après le corps qui est immédiatement suivi par des Prêtres à cheval revétus de ces longues robes violettes dont j'ay parlé & par des Pleureuses de profession, qui sont habillées de blanc, & qui marchent ensemble sous une espece de tentes de toile ouverte par le haut. Ces Pleureuses se tourmentent beaucoup, & demandent toûjours au mort pourquoi il a ainsi abandonné le Monde ? de quoi il manquoit, & pourquoi il ne le veut pas dire ? puis qu'assurément il obtiendroit tout ce qu'il voudroit sur le champ.

Ces folles questions me surprenoient moins dans la bouche de ces gens-là que dans celle des *Irlandois* Catholiques qui en certains can-

tons

tons de cette Isle, en font de toutes pareilles. C'est ainsi que le corps est porté dans le lieu destiné à sa sépulture, qui est à près d'une demi-lieuë de *Batavia*. On enterre quelques pieces d'argent avec lui, & on porte tous les jours de la viande & des presens sur le tombeau pendant un an comme dans le dessein de faire du bien & de l'honneur au défunt. Il seroit dangereux de manger de ces mets funebres, parce que souvent on les empoisonne, pour punir l'attentat de ceux qui les oseroient enlever. Démêle qui pourra les idées de ces pauvres gens qui régalent leurs intimes amis du poison même qu'ils préparent pour les voleurs. C'est ainsi que la Religion mal-entenduë dégenere souvent en extravagance. Pour les autres presens, je suis sûr qu'on se donne bien de garde de les empoisonner, le mobile de l'interêt entraînant toûjours celui de la superstition, quelque violent qu'il soit, de même que tous les autres. Parmi leurs tombeaux, il y en a de fort grands & de fort ornez. Ils ont plusieurs Pagodes autour de *Batavia*. Au premier aspect, on trouve que ces Temples ressemblent assez aux Eglises de ceux de la Religion Romaine.

On y voit des especes de chapelles, des autels, des cierges, des lampes, de l'eau

benite, des tableaux, des ſtatuës & des images de cent façons. Les Prêtres mêmes ſont revêtus d'ornemens qui approchent aſſez de ceux des Prêtres Catholiques Romains. Ils portent à leurs ceintures, où à leurs bras, des chapelets dont les grains ne ſont pas tous égaux, & ils s'en ſervent pour reciter machinalement de certaines prieres par compte. Le Peuple a auſſi ſes dévotions affectées pour un Marmouſet plûtôt que pour un autre; & chaque particulier porte ſon Engin de boulettes enfilées, auſſi bien que les Prêtres.

Lors que ceux ci célébrent, ils font force génuflexions; tournent à droit, à gauche, devant, derriere; l'un faiſant des invocations, & l'autre répondant: les aſſiſtans paroiſſent écouter fort reſpectueuſement. Aſſez ſouvent, & particulierement le matin, un Prêtre porte & promene dans les ruës un petit je ne ſçai quoi, au deſſus duquel on tient élevé une eſpéce de dais, & une grande multitude ſuit dévotement cette Idole. Ils font auſſi d'autres grandes proceſſions, où ils portent une eſpéce de croix; & des Etendarts de diverſes formes & couleurs. Ce ſont des choſes que j'ai ſouvent vûës.

Au reſte quand on demande aux gens ſenſez d'entr'eux ce qu'ils adorent, ils répondent

dent fort bien qu'ils n'adorent qu'un Dieu, non plus que les *Hollandois*; que les figures humaines qu'on voit dans leurs Temples, sont seulement des representations d'Hommes ou de femmes qui ont autrefois saintement vécu, & qui sont maintenant bienheureux : que le culte qu'ils leur rendent n'est pas du même ordre que celui qu'ils rendent à Dieu : qu'ils les honorent seulement à cause de Dieu, parce qu'ils sont ses intimes amis ; & que pour les autres Statuës de diverses façons, dont quelques unes paroissent aux Etrangers ou si laides, ou si ridicules, on pouvoit bien juger qu'ils n'ignoroient pas que ce ne fussent des matieres inanimées, mais que cela representoit mystérieusement les diverses vertus, ou Attributs, comme nous parlons, de la *Très-Haute Puissance* qui a fait le Monde : que ces figures étoient propres à captiver l'attention du Peuple qui ne peut être beaucoup touché de ce qu'il ne voit qu'en imagination, & qui est accoutumé d'appeller *Rien* ce qui est invisible. Qu'un Hieroglyphe à cent bras, par exemple, lui donne l'idée d'une grande Puissance, & le porte à des actes d'humiliation profonde ; & qu'il en étoit de même du reste. Cela me faisoit souvenir de la Chrétienne *Exposition* que l'habile Evêque de *Meaux* a donnée à la doctrine & des

 pra-

pratiques de sa Religion. Ces Idolâtres, que l'on ne peut pas se dispenser d'appeller ainsi, malgré les subterfuges de ceux d'entr'eux qui font le meilleur usage de leur lumiere naturelle, confessent qu'ils rendent aussi quelque service aux mauvais Démons; non par amour, ou par respect pour ces Esprits immondes; mais par la même raison qu'on flâte un chien hargneux, pour s'empêcher d'en être mordu; ou qu'un homme de médiocre condition fait le pied de veau chez un grand Seigneur, comme le grand Seigneur lui-même jouë un pareil rôle à la Cour.

C'est une vérité incontestable, que dans la *Chine*, & ailleurs, parmi toutes les Nations Idolâtres, les hommes qui ont été capables de réflexions ont crû qu'il n'y avoit qu'un seul Souverain Tout-puissant; l'Autorité véritablement suprême, & absoluë, ne pouvant être partagée. Mais les Peuples n'ont point ces idées.

Quand leurs Divinitez subalternes s'opiniâtrent malicieusement, à refuser les choses raisonnables qu'on leur demande, on les châtie fort bien, & d'une maniere exemplaire. Quelquefois même on rase leurs Temples, & on chasse les Prêtres de ces Idoles. Le P. *le Comte* exprime si bien cela, que je ne ferai pas diffi-

difficulté de me servir ici de ses propres termes.

„ Quand le Peuple se lasse, ils méprisent,
„ ils injurient, ils battent leurs Dieux.
„ Chien d'Esprit, lui disent ils (*comme s'ils*
„ *parloient à un méchant Roi.*) Nous te lo-
„ geons dans un Temple magnifique ; tu
„ ès bien doré, bien nourri, bien encensé ;
„ & tu ès assez ingrat pour nous refuser ce
„ qui nous est nécessaire. Ensuite, *ajoûte*
„ *ce Pere*, on lie le Dieu mutin avec des
„ cordes, & on le traîne par les ruës,
„ chargé de boües, & de toutes sortes
„ d'immondices, pour lui faire payer les
„ pastilles, dont on l'avoit auparavant par-
„ fumé. Que si durant ce temps-là, ils
„ obtiennent, par hazard, ce qu'ils sou-
„ haittent ; alors ils raportent l'idole, en
„ cérémonie, dans sa niche, après l'avoir
„ bien lavée, & bien essuyée. Ils se pro-
„ sternent même, en sa presence, & lui
„ font diverses excuses. A la vérité, lui
„ disent-ils, nous nous sommes un peu pres-
„ sez ; mais au fond, n'avez-vous pas tort
„ d'être si difficile ? pourquoi vous faire ba-
„ tre à plaisir ? vous en coûteroit-il davan-
„ tage, d'accorder les choses de bonne
„ grace ?

Les *Chinois* ont beaucoup de pratiques dévotes extérieures. J'en ai deja marqué

quelques unes ; & j'ajoûterai que les Bouchers benissent leurs Chairs, avant que de les exposer en vente ; & que chacun benit aussi ses viandes , avant que d'en manger. Le Maître de la maison répéte diverses prieres, & reïtere plusieurs génuflexions. Après quoi ils offrent de ce qu'il y a, à ceux qui sont presens. Je sçay la chose par expérience & je sçay aussi qu'ils tiendroient pour affront, si on refusoit de manger ce qu'ils présentent.

La troisiéme sorte d'habitans de *Batavia* , & qui pourroient se plaindre de n'avoir pas été nommez les premiers si l'usage ne vouloit pas que les riches allassent devant, ce sont les *Javans* ou les Naturels de l'Isle. Ils sont basanez, de taille raisonnable & bien prise.

Ils vont demi-nuds, & se conservent les cheveux sous le Turban , mais ils se font tomber tout le reste. J'ai vû à *Batavia* un Prince *Javan*, qui s'avisa de s'habiller à la *Hollandoise*, en gardant seulement son Turban. Leurs hutes faites de bamboches & couvertes de feüilles, dans le général, sont petites & mal bâties : toute la famille couche ; pour ainsi dire, dans une même chambre. Ces gens sont extrêmement sobres, & n'ont pas besoin de manger beaucoup : souvent ils se contentent d'un peu de ris, de fruit, ou de poisson sec. Comme ils sont

Ma-

Mahometans ; ils ne font pas uſage des liqueurs qui enyvrent, & le Thé eſt leur boiſſon ordinaire, ou de l'eau pure. Ils ont la réputation d'avoir beaucoup d'eſprit, & de facilité à apprendre. On dit qu'ils ſont extrêmement fidelles les uns aux autres ; mais les Etrangers s'aperçoivent quelquefois qu'ils ne croyent pas être dans la même obligation envers eux, c'eſt-à-dire qu'ils ont cette inique & pernicieuſe maxime, de ne pas garder la foi à ceux qu'ils appellent hérétiques, non ſeulement en fait de Religion, mais en toute occaſion. Ils ſont laborieux, & ſur tout, habiles pêcheurs.

Ils portent tout à leur côté, & dans un fourreau, un poignard empoiſonné juſqu'au milieu, d'un poiſon très-ſubtil que quelques-uns ſcavent ôter ou temperer, en ſorte qu'il n'opére que quand & autant qu'ils veulent. Le plus dangereux de ces poiſons, c'eſt le ſuc d'un Arbre qui croît dans l'Iſle de *Borneo*. Les habitans de cette Iſle ne manquent pas d'en empoiſonner les petits dards qu'ils pouſſent avec leurs Sarbacanes. Les *Javans* ſe ſervent quelquefois d'une certaine boiſſon pour ſe rendre furieux : & quand ils ſont en cet état ils crient. *Amerci*, *Amerci* ! ce qui ſignifie en leur Langue *tuë*, *tuë*, & courant çà & là, comme des poſſedez, d'une violence effroyable, ils tuënt tout ce qu'ils rencontrent, & les percent avec beau-

coup d'adresse & de promptitude. Pour se garantir il n'y a point d'autre secret que celui de se sauver vîte quand on les apperçoit de loin, si on ne se sent pas en état de les prévenir en les tuant eux-mêmes.

Ces coûtumes leur sont communes avec les Peuples de *Macassar* leurs voisins & ceux de l'Isle *Celebes*, à l'Est de *Java*. Ceux-ci se servent aussi du *Crit*, ou *Crik*, empoisonné, avec des manieres superstitieuses & diaboliques. Ils se rendent furieux de même que les *Javans*, avec leur Opium liquide, dont ils boivent une certaine dose pour devenir intrépides, & pour se mettre en fureur. Ils crient *Moka*, *Moka*, au lieu de *l'Amerci* des *Javans*. Dans cet état, ils ne pensent qu'à tuer, ou à se faire tuer. Un seul *Macassar*, dans cette rage qu'il s'est aquise, affronteroit tout un Regiment. Ils ont des Corselets de fer; & avec le Crik, ils portent le Sabre, & la Zagaye. Ils soufflent aussi de petits dards envenimez, avec la Sarbacane. Certains Billets en caracteres magiques qu'ils portent sur eux, sont, à ce qu'ils croyent, un préservatif plus puissant, que ni leurs Armes ni leurs Cuirasses.

Comme j'étois à *Batavia*, on défendit le *Crik* au commun des *Javans*. Il n'y eût que les Officiers, & les autres personnes

ſonnes de diſtinction, à qui on laiſſa le privilege d'en porter. On les remarquoit par cette Arme (dont le manche eſt ordinairement d'or maſſif) comme auſſi par les Gardes dont les gens de quelque qualité ſe font accompagner; ceux-ci armez de demi-piques de bois qu'ils portent toutes droites. Les Princes, ou les Ambaſſadeurs ont une foule de ces Gardes qui les environnent; & ſont portez ſur les épaules, dans une eſpece de brancart couvert, au milieu duquel ils ſont aſſis ſur une planche traverſante large d'un bon pied, les jambes croiſées comme nos tailleurs.

Meſdames les *Javanes* ſont, dit-on, d'une complexion extraordinairement amoureuſe; & ce qu'il y a de rare, c'eſt que leur paſſion n'eſt pas moins conſtante que forte. Elles ſe ſervent ſouvent de philtres qu'elles font prendre adroitement & avec ſuccès, comme on me l'a aſſuré, à leurs Maris ou à leurs galans afin d'augmenter, & d'aſſujettir de plus en plus leur amour. Et quand elles ſoupçonnent que l'un ou l'autre leur eſt infidelle, elles ne manquent pas de le régaler de quelque drogue, qui le mine peu à peu, & qui l'envoye enfin dans le ſombre Païs que pluſieurs appellent auſſi-bien que nous, le Royaume des Taupes. De ſorte qu'il faut y regarder

à

à deux fois, avant que de *s'accointer* beaucoup avec ces femelles-là. Il y en a plusieurs qui n'étant pas exposées à la grande fatigue, comme les hommes, sont beaucoup moins basannées qu'eux, & qui seroient trouvées fort gentilles par les plus délicats de nos *Européens*. Quantité d'entr'elles, & sur tout les jeunes, comme on peut penser, ont même le visage beau, selon l'idée que nous avons de la beauté. Leur sein élevé & bien fait n'a nul rapport aux abominables tetasses de ces laides *Africaines* des Provinces voisines du *Cap*. Elles ont le teint uni, & beau, quoique brunet, la main belle, l'air doux, les yeux vifs, & le rire agréable. A mettre tout ensemble, il y en a beaucoup qui sont tout-à-fait mignonnes. J'en ai vû qui dansoient le plus joliment du Monde. Elles vont dans les places de la Ville avec un Tambourineur à leur mode, qui jouë de cet instrument, en battant la mesure; & après que la fillette a dansé; chacun lui donne quelque petit *encouragement*. Un autre endroit qui plaît beaucoup en elles, c'est qu'elles sont extrémement nettes & propres: leur Religion les obligeant à se laver tout le corps plusieurs fois le jour; & leur coûtume étant, comme je l'ay déja marqué, de se faire tomber tout ce qui empêcheroit la peau, d'être entierement

ment douce & polie. Je ne ſçay ſi après tout cela, il eſt néceſſaire de dire que l'Iſle de *Java* n'eſt pas un païs où la galanterie ſoit inconnuë: l'amour y régne, finement même, & violemment.

Mais après avoir loüé les jolies femmes de ce païs-là, je ne ſçaurois m'empêcher de dire à leur deſavantage, que ſi je dois croire ce que bien des gens m'en ont dit, il s'en faut beaucoup qu'elles n'ayent pour leurs Maris la fidelité qu'elles veulent qu'ils ayent pour elles. Cependant, elles leur paroiſſent extrémement ſoûmiſes: elles ſont mêmes couchées à terre, & rampantes en leur preſence, lors qu'ils ſont aſſis; ſur tout, quand il y a quelque Etranger avec eux (car on peut inferer de tout ce que j'ay dit, qu'elles ne ſe tiennent pas cachées comme les *Chinoiſes*, ni même comme les autres *Mahometanes* de *Turquie*, de *Perſe*, & d'ailleurs.) Il eſt vray qu'à proprement parler, ces poſtures de chien couchant ne ſignifient rien, non-plus que toutes les autres choſes qui ſe font par pure coûtume. C'eſt juſtement comme ces *très-humbles ſerviteurs* que nous mettons à la fin de nos Lettres.

Ces Femmes ſont coiffées en cheveux, & ont pour habit une petite camiſole à manches courtes lacées par devant, qui les ſerre ſans ſe joindre, & qui eſt fort échancrée

crée par le haut ; de sorte qu'on leur voit une grande partie du sein. Au-dessous de ce corselet, qui ne décend pas tout-à-fait jusqu'aux hanches, elles s'envelopent le corps d'une espece d'écharpe qui tient lieu de jupe, dont l'étoffe, de diverses couleurs, est mince & legere, & fait deux ou trois tours. Cela les couvre jusqu'aux talons : mais comme elles ne portent point de chemise, il paroît toûjours une ceinture de chair brunette (qui n'en vaudroit peut être pas moins si elle étoit blanche) entre le bas du petit pourpoint, & la partie superieure de l'écharpe. Cette enveloppe les bride devant & derriere, aux environs de ce qui est au-dessous de la ceinture, & fait un peu trop voir la forme du corps, à celles qui l'ont mal bâti ; mais a quelque chose de drôle dans les jolies tailles. Les plus riches de ces femmes portent des pantoufles ; & je ne sçay si ce n'est pas une marque de distinction, parce que peu en portent, quoique cela ne coûte pas grande chose.

Quand ces Femmes-là épousent des *Hollandois*, ou d'autres *Chrétiens*, elles sont obligées d'épouser aussi la Religion Chrétienne. Dieu sçait quelle sorte de Christianisme c'est que celui-là. Et jusqu'à la troisiéme generation, les filles qui naissent de

ces mariages, s'habillent à la *Javane*. Ce ſont particulierement ces eſpéces de Converties qui rempliſſent l'Egliſe *Malaiſe*, dont j'ai parlé. Le nombre des Convertis eſt beaucoup moins grand, parce qu'il n'y a pas pour les hommes un ſemblable motif de converſion. Les filles Chrétiennes étant rares pour les Chrétiens mêmes, il n'y en a point pour les *Javans*, convertis tant qu'il leur plaira; au lieu que la diſette du Sexe fait que les Chrétiens d'origine ſont obligez de s'accrocher quelquefois aux *Javanes*.

Les Mariages de *Javan* à *Javane* ſe concluënt avec peu ou point de cérémonies; & ils n'en font pas davantage pour les Enterremens. Ils ſe diſent de la Secte des *Tommi*; & mépriſent les autres *Mahometans*, encore qu'ils ſoient tous de même ſentiment, ſur les principaux Articles de leur créance: choſe dont perſonne ne ſe doit pas plus étonner que de voir le Chriſtianiſme diviſé comme il l'eſt, bien qu'il ſoit très vrai que tous conviennent auſſi de l'Eſſentiel, ou des Points Fondamentaux, comme on parle. De ſorte que tous feroient une même profeſſion publique, ſi la pédanterie, & le préjugé n'en empêchoient pas: & ſi, au lieu de tordre l'Ecriture, & de broder, comme on fait, l'ancien Symbole, en l'étendant

dant même à droit & à gauche, comme à l'infini; on s'en tenoit, sagement & humblement, aux purs & simples termes de la Révélation proprement dite, dans toutes les choses, que l'on reconnoît unanimement être mysterieuses, comme dans les autres.

Avant que de sortir de l'Isle de *Java*, je ferai remarquer ici quelques particularitez legérement avancées, touchant cette Isle, par le fameux, *Loüis Vertomanni*, dont j'ai déja parlé. Il me semble, pour le dire en passant, que les Voyageurs exacts & fideles, devroient prendre soin de desabuser leurs Lecteurs, aussi-bien que de leur dire des choses nouvelles. *Vertomanni* dit de *Java*, que c'est l'Isle de l'Orient où se trouvent les plus belles Eméraudes. Je n'ai jamais oüi, parler des Eméraudes de *Java*, pendant le séjour d'un an que j'ai fait dans cette Isle, encore que je me sois informé assez soigneusement de tout. Mais j'opposerai *Tavernier* à *Vertomanni*. „ C'est une ancienne erreur, „ *dit Mr. Tavernier*, que bien des gens ont, „ de croire que l'Eméraude se trouve originairement dans l'Orient. La plûpart des „ Joüailliers, d'abord qu'ils voyent une „ Eméraude de couleur haute, ont accoutumé de dire que c'est un Eméraude „ Orientale. Mais ils se trompent; je suis „ as-

„ assuré que jamais l'Orient n'en a produit, „ ni dans la Terre ferme, ni dans ses Isles. „ J'en ai fait, *ajoute t-il*, une exacte per- „ quisition dans tous mes Voyages.

Il ne se peut rien de plus positif. Et Mr. *Tavernier*, assez pauvre Auteur (pour dire naïvement la verité) en toute autre chose, doit être écouté, sans doute, en matieres de Pierreries : lui, qui étoit du Métier ; qui avoit fait six Voyages, par terre, dans les *Grandes Indes* ; & qui avoit visité tout l'Orient pendant tant d'Années, jusqu'à l'âge de la décrépitude.

Vortomanni ajoûte avec la même assurance, que l'Isle de *Java* a des Mines d'or. Et quand il parle des prétendus Anthropophages qui l'habitent, il raporte bien exactement ce que *Diodore* de *Sicile*, *Mela*, *Solin*, & je ne sçay combien d'autres ont raconté de divers autres Païs, qu'on mene les Vieillards & les Malades au Marché pour les vendre, & pour les délivrer, en les mangeant, de leurs infirmitez. Mauvaise Viande !

Comme je n'ai pas vû ailleurs de si beaux *Négres*, & de si belles *Négresses* qu'à *Batavia*, j'ai quelque opinion (car j'ai oublié de m'en informer) qu'on ne les y apporte pas tous des côtes de *Guinée*, où ils ont presque tous le nez large & plat, & les lévres fort

fort grosses ; quoi qu'il en soit, j'ai rencontré à *Batavia* plusieurs fort jolies *Négresses*. Un visage tout-à-fait formé à l'*Européenne*. Les yeux brillans & bien fendus, les dents admirables, la taille fine ; la gorge très-belle, & douce, aussi bien que le reste du corps, bien que noire, comme du jaïet. Si l'on vouloit considerer que cette sorte de teint est presque inaltérable, n'étant sujet à aucune des pâleurs, des rougeurs, des taches, & des diverses autres inégalitez & assauts que soufre continuellement celui des Femmes blanches ; & si on se souvenoit d'ailleurs, que la couleur noire a son lustre & son prix, aussi bien que les autres, je crois qu'on cesseroit de s'étonner du goût de ceux qui aiment autant ou plus une belle *Négresse* qu'une autre Femme.

Il y a si peu de *Maures* dans cette Isle, quoi qu'ils ayent un quartier à *Batavia*, que ce n'est pas la peine d'en parler, non plus que des Particuliers des autres Nations, qui n'y viennent que pour trafiquer, ou pour accompagner leurs Ambassadeurs.

J'ai beaucoup de regret d'avoir oublié de m'informer particulierement de la Nation qu'on appelle *Chacrelats, à Batavia*, & dont j'ai vû plusieurs tant hommes que Femmes. Ils sont blancs & blonds : mais ce qu'il y a de plus particulier en eux, c'est que

que leurs yeux ne peuvent pas ſupporter le grand jour, & qu'au contraire, ils voyent fort bien la nuit. Auſſi font-ils de la nuit le jour, & du jour, la nuit. J'en ai ſouvent rencontré qui alloient les yeux baiſſez & preſque fermez, quoique vers le ſoir; ne pouvant ſouffrir ce qu'il y avoit de lumiere.

Après avoir demeuré près d'un an à *Batavia*, nous en partîmes avec la flote *Hollandoiſe* composée de dix-ſept Vaiſſeaux le 28. Novembre 1697. Nous arrivâmes devant *Bantam* le 30. & nous y ſéjournâmes juſqu'au ſixiéme du mois ſuivant. Nous fûmes onze jours entiers à ſortir du Détroit de *la Sonde* que nos Matelots appelloient *la Manche*. Quelquefois on eſt plus d'un mois dans ce paſſage, à cauſe de la grande inconſtance des vents, quoique cette mer n'ait que trente-ſix lieuës de longueur.

Il ne nous arriva rien de notable juſqu'au *Cap de Bonne-Eſperance*; ſi ce n'eſt que comme nous en approchions, nous apprîmes d'un Vaiſſeau *Hollandois* qui s'en alloit à *Batavia*, que la paix avoit été concluë & ſignée à *Riſwik*. Auſſi-tôt que la Flotte eût reçû cet avis, on n'entendit que coups de canon en ſigne de réjoüiſſance; on fit des liberalitez à tous les équipages; & tout le monde s'embraſſa comme ſi on ne ſe fût vû de pluſieurs années. On bût force ſantez,

& en un mot on témoigna toute la joye imaginable. Mais avec tout cela, on ne laissa pas de juger que cette paix ne dureroit pas long-temps. Nous arrivâmes le lendemain à la vûë du Cap; & sur le midi, nous aprochâmes de la petite Isle *Robben*, qui est à l'entrée du Golfe.

On vît alors paroître sur une des Montagnes voisines qu'on appelle la *Montagne du Diable*, un certain broüillard précurseur infaillible de ces vents furieux qui incommodent si fort les Vaisseaux dans la Baye même; & nôtre Capitaine prévoyant ce qui alloit arriver, donna promptement ses ordres. Mais à peine toutes choses furent-elles en état, qu'il falut laisser tomber les ancres, pour n'être pas forcez de retourner en mer.

Le vent se renforça de telle maniere que les cables ne purent résister aux violentes secousses qu'il leur donna, & qu'ils se briserent comme des filets. Il n'y eut pas un Vaisseau qui ne perdît quelqu'une de ses ancres; & plusieurs en perdirent trois. Quatre de ceux qui étoient les moins avancez furent repoussez en mer, & le Vice-Amiral entr'autres. Celui-ci qui avoit quelques raisons secrettes de n'être pas trop content se servit du prétexte & du vent, pour s'en aller droit à *Sainte Helene*; & en re-

repartit pour continuer sa route sans nous attendre. Les autres Vaisseaux nous rejoignirent quelques jours aprés devant l'Isle *Robben.* Enfin, le vent s'étant apaisé, & étant devenu favorable, nous moüillâmes dans la Baye le 12. Février 1698. Le lendemain nous allâmes à terre, & chacun songea à profiter du temps qu'on y devoit être en prenant les divers rafraîchissemens auquel on aspiroit.

Puisque nous sommes heureusement revenus au *Cap de Bonne Esperance*, je tiendrai volontiers la promesse que j'ay faite d'ajoûter quelques particularitez aux choses que j'en ai déja dites.

La pointe du Cap qui est, comme on sçait, à trente-cinq degrez de latitude Méridionale; avance beaucoup dans la Mer. Les bourrasques qui régnent-là sont si terribles que les plus habiles Mariniers ont besoin de toute leur adresse : de sorte que quoique la Baye soit belle en apparence, elle est fort desagréable à cause des tempêtes. Les vents de Mer y poussent des vagues si grosses avec tant d'impétuosité, qu'il y a peu de cables qui puissent résister à une violence si grande.

La derniere Flote en avoit fait une triste experience par la perte de plusieurs de ses vaisseaux, & si la tempête eût alors duré seulement une demie heure davantage, on

peut dire qu'il n'y en auroit eû aucun, qui eût échapé, puiſque ceux qui ſe ſauvoient n'éviterent le péril que par la bonne tenuë de leur derniere ancre.

Cette Baye paroît fort enfoncée dans les terres, & peut avoir trois lieuës de long ſur deux de large. L'Iſle *Robben* eſt à l'entrée à *Basbort* ou à gauche. Elle eſt fort plate, & a environ deux lieuës de tour.

Je dis *Bobben*, & non pas *Robin*, comme font tous nos Voyageurs & nos Geographes *François*, qui pour n'entendre pas ce mot en ont détourné le ſens & l'orthographe : choſe dont on pourroit rapporter mille exemples. Quand nos *François* écrivent *Robin*, ils s'imaginent ſans doute que cette Iſle a pris ſon nom de quelque *Robert*, ou *Robin* qui eſt le diminutif de ce nom, & qui eſt devenu ſurnom ; mais c'eſt une erreur. Elle eſt ainſi nommée des poiſſons appellez en Flamand *Robben*, qui ſont une eſpece de chiens de mer, leſquels ſe trouvent en abondance autour de cette Iſle, & par tout dans ces plages-là.

Le Fort eſt de l'autre côté de la Baye à droite, & à peu près au Sud-Eſt de cette petite Iſle. Il eſt couvert par une hauteur, de ſorte qu'on ne le peut voir qu'on ne ſoit bien avant dans la Baye : il ne la commande pas toute, comme pluſieurs l'ont écrit

ſans

ſans y prendre aſſez garde. C'eſt un Pentagone régulier revétu de pierre, ſans foſſez, ni aucun dehors. Il eſt bien muni d'Artillerie, & a cinq cens hommes de garniſon. C'eſt-là que logent le Gouverneur, & tous les Officiers de la Compagnie.

A ſept ou huit cens pas du Fort, proche de la mer, il y a un Bourg d'environ trois cens maiſons, dont les ruës ſont droites au cordeau ; ces maiſons ſont bâties de pierre blanches, & promettent de loin quelque choſe de plus que ce qu'on trouve quand on en approche, néanmoins on en eſt toûjours ſatisfait, & on y remarque avec plaiſir la propreté *Hollandoiſe*. Il y a quantité d'hôtelleries : & c'eſt-là où l'on prend les rafraîchiſſemens dont on a beſoin.

Proche delà eſt le principal Jardin de la Compagnie ; il a environ quinze cens pas de long, ſur deux cens cinquante de large ; mais à parler naïvement, il ne nous parût pas ſi magnifique que la deſcription qu'on nous en avoit faite. Il eſt vrai qu'on y voit de très-agreables allées d'orangers & de citronniers de toutes les eſpeces ; qui en occupent toute la longueur ; & qu'il eſt fourni auſſi de Poiriers, de Pommiers, d'Abricotiers, de Grenadiers, de Figuiers, de Pêchers, de Coignaſſiers, & d'autres Arbres Fruitiers, tant d'*Europe* que des *Indes*.

Mais

Mais tous ces arbres ſont bas, ſans être nains, & il s'en faut beaucoup qu'ils ne réüſſiſſent à ſouhait. On a rempli un eſpace de ce Jardin d'une petite vigne muſcat qui donne de beau & bon raiſin.

On y a auſſi fort abondamment de preſque toutes nos eſpèces d'Herbages, de légumes, de fleurs & d'autres plantes. Le Jardin eſt arroſé des ruiſſeaux qui tombent de divers endroits de la montagne, & qui ſe diſtribuënt en pluſieurs canaux artificiels; & il y a tout autour beaucoup d'arbres à l'épreuve de ces coups de vent dont j'ay parlé, mais qui pourtant ne peuvent abſolument garantir ce Jardin; ce qui eſt cauſe qu'il n'eſt pas dans l'état où il pourroit être; & ce qui fait auſſi que les arbres n'y croiſſent guerre bien, comme je l'ay déja dit.

Un peu plus loin, ſur la pente de la montagne on voit çà & là pluſieurs maiſons entourées de Vignes, de Jardins, & de Boſquets, qui tout enſemble font un très agréable aſpect.

La Compagnie a un ſecond Jardin à une lieuë delà, dans un meilleur terroir, & plus à l'abri des mauvais vents. On y voit des allées de chênes auſſi longues que la vûë ſe peut étendre, & un grand bois de jeunes arbres de cette même eſpece, qui ſont venus de gland; un jour on en pourra faire uſage

usage pour des maisons & pour des vaisseaux. On ne trouve presentement d'arbres propres pour la charpente, que dans une forêt qui est à deux lieuës du Fort.

Le Gouverneur a une maison de plaisance à deux lieuës du Cap, qui s'appelle *Constantia*. C'est où il demeure la plus grande partie de l'année, non seulement parce que l'air y est fort bon, la vûë belle, & le terroir excellent; mais aussi à cause de la grande quantité de gibier, qui s'y trouve: car c'est la chasse qui fait le plus grand & le plus utile divertissement de ce païs-là.

A dix lieuës du Cap dans les terres, il y a une Colonie qu'on appelle *Draguestain*; elle est d'environ trois mille personnes, tant *Hollandois* que *François* Protestans, réfugiez depuis la révocation de l'Edit de *Nantes*.

Cette *Colonie* s'étend à huit ou dix lieuës à la ronde, parce que le terroir n'étoit pas également bon par tout, il a fallu nécessairement se répandre un peu pour ne cultiver que de bons endroits. La terre y produit, sans beaucoup de travail du Froment & d'autres bleds qui rapportent depuis trente jusqu'à soixante pour un: comme chaque grain pousse beaucoup de tuyaux, on seme fort clair; la moisson se fait au moins de Janvier.

La vigne rapporte du fruit deux ans après qu'elle a été plantée, & en produit en abon-

dance

dance ſans beaucoup de culture ; juſque-là que mille pieds de vingne rendent ſix barriques de vin en quelques endroits. Le vin, à la verité, n'eſt pas des meilleurs, car il eſt fort verd ; ce qui procede en partie de ce qu'on ne s'eſt pas donné la peine de faire choix du plan le plus convenable pour ce terroir-là, & pour le climat, & en partie de ce qu'on ne ſoûtient pas les ſarmens avec des échalas. On manque auſſi en ce qu'on ne l'éfeüille point du tout ; car comme le terroir eſt fort gras, les ceps pouſſent du bois & des feüilles en ſi grande abondance, que le ſoleil ne pénétre pas aſſez au travers pour bien meurir le raiſin, & cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que j'ay vû & mangé quelques grapes bien expoſées au Soleil, qui étoient incomparablement meilleures que le reſte, qui demeuroit verd & âpre en comparaiſon, à l'ombre des feüilles. On peut, ce me ſemble, juger que ce defaut de maturité dans un païs fort près du Soleil, où on ne connoît ni neige ni glace, doit être cauſé par les raiſons que j'ay dites.

C'eſt ſur la fin de Février qu'on fait les vendanges. J'ajoûterai ſur l'article du vin, puiſque l'occaſion s'en preſente, que la Compagnie l'achete tout ſur le pied de vingt écus la *Legre*, qui eſt d'environ mille

Mingles en fourniſſant la futaille ; de ſorte qu'il ne ſe fait aucun détail que de ce qu'on tient d'elle ; ainſi que cela ſe pratique à *Genes.* Il y a cent écus d'amende pour la premiere contravention ; le foüet pour la ſeconde ; & banniſſement perpétuel pour la troiſiéme. Cela fait que le vin eſt cher : il vaut vingt ſols la *mingle* qui eſt à peu près la *pinte* de *Paris* & *la quarte* d'*Angleterre*. Il vient auſſi en cet endroit-là des Ananas, & des melons d'eau & de terre ; des légumes & toutes ſortes de racines ; ſi bien que les habitans de ce Canton auroient tout à ſouhait, s'ils n'étoient tourmentez par ces méchans vents dont j'ay parlé.

Il ſe trouve dans le Païs une prodigieuſe quantité de Cerfs ; beaucoup de Bœufs, de Moutons, de Chevreuils, & de Singes. Il y a auſſi des Eléphans, des Rhinoceros, des Elans, des Lions, des Tigres, des Léopards, des Sangliers, des Gazelles, des Porc-épics ; des chevaux, Anes, Chiens & Chats ſauvages. Mais les plus féroces de ces animaux ſe retirent dans les terres, à meſure qu'on cultive le païs. Les Lions & les Tigres ſont ceux qui s'enhardiſſent le plus à venir chercher de la proye vers les habitations.

Pour la Licorne, c'eſt une chimere : les plus anciens & plus curieux habitans du

Cap en sont persuadez. Celui qui a fait les *Commentaires de Cesar* étoit un menteur, aussi-bien que les autres. Le Rhinoceros est la vraye Licorne quadrupede ;) car il y a des poissons, des oiseaux, & même des Reptiles, à qui le nom de Monocéros apartient.) J'aurois fort souhaité, de voir un Rhinocéros, à cause de toutes les fables qu'on en a racontées, aussi-bien que du Crocodile, & de cent autres Animaux. Mes amis, qui en ont vû, se mocquent de toutes les figures que les Peintres ont données à cet Animal, & dont on peut voir ici quelques échantillons. Il est vray qu'il n'y a rien de si plaisant que toutes ces prétenduës broderies. Tout cela est fabuleux. Le vray Rhinocéros a la peau semblable à celle de l'Elephant ; & plus il est vieux, plus il est ridé : il en est tout comme de nous autres, à cet égard-là : d'ailleurs, nous pouvons bien dire que le Rhinocéros n'en a jamais qu'une, malgré tous les Conteurs de fables, qu'on appelle Naturalistes. Cette Corne est sur l'extrémité du Nez. Il a une espece de poil, à la queuë, qui est noir, gros comme une grosse aiguille à tricoter, & plus dur que de la Baleine. Je ne vous dirai rien des Caméléons qui sont communs en ce Païs, sinon qu'il n'est pas vray qu'ils vivent sans manger, ce qu'on apelle


Rhino ceros

apelle vulgairement vivre de l'air. Ils vivent de Mouches, & d'autres pareilles petites bestioles.

Le Gibier le plus ordinaire sont des perdrix, rouges, grisses & blanches; toutes grosses & grasses; des faisans, des gelinottes, & des tourterelles. Cela fait une bonne partie de la nourriture des habitans. Il est défendu aux nouveaux venus dans la Colonie de rien tuer de leurs propres troupeaux, qu'ils n'ayent auparavant rendu à la Compagnie l'avance qu'elle leur a faite.

Les Bœufs sont de trois espéces, tous assez grands, & fort vîtes à la course. Les uns ont une bosse sur le dos; les autres ont la corne extrémement pendante; & les autres l'ont fort relevée & fort belle, comme en *Angleterre*, aux environs de *Londres*.

Quelques années avant que nous arrivassions au *Cap*, un Lion de monstrueuse grandeur avoit sauté dans un enclos de murailles, assez près du Fort; & après avoir étranglé un Bœuf, il l'avoit emporté presque tout entier sur la Montagne de la Table: je dis presque, parce que je n'oserois écrire ici, ce que tout le monde m'a très positivement affirmé, qu'il l'avoit emporté tout entier. Le lendemain, on fut à la chasse de ce furieux Lion, & on lui tendit un piége, où il fut pris & tué. J'ay vû sa peau qui est

attachée au plancher du Corps-de-garde par où on passe pour entrer dans le Fort. On y conserve la peau d'un autre Lion qui fut trouvé mort, ayant trois pointes de Porc-épic dans le corps ; & celle d'un cheval sauvage qui a été tué dans le bois : il n'avoit point de queuë, & étoit marqué comme un Léopard.

Les Tigres de ce païs-là sont fort petits, au lieu qu'ils sont extrémement grands dans l'Isle de *Java*. Les Chiens, qui quelque forts & en quelque nombre qu'ils soient, n'osent jamais poursuivre le Lion, donnent hardiment la chasse à ces petits Tigres. Quand ces animaux peuvent entrer dans les parcs ils étranglent quantité de Moutons, & ne font qu'en sucer le sang, quand ils ne sont pas beaucoup affamez.

La Compagnie donne vingt écus à celui qui tuë un Lion ; & dix à celui qui tuë un Tigre : c'est pourquoi on a imaginé plusieurs Stratagêmes pour surprendre ces animaux. Par exemple, on attache un morceau de chair au bout d'un fusil, qui, par le moyen d'un fil d'archal, le lâche aussitôt que la bête veut arracher la chair, la tuë ou la blesse.

Le pain ne vaut qu'un sol la livre, quoique les Boulangers soient obligez d'acheter leurs grains de la Compagnie ; ainsi qu'on

en

en achete le vin, le bœuf, le mouton, & le tabac. La Compagnie donne aux habitans trois écus d'une meſure de froment qui peſe cent quatre vingt livres. Le prix du bœuf & du mouton eſt fixé à deux ſols ; & celui du Tabac à quarante. Le ſavon ſe vend dix huit ſols la livre ; & l'eau-de-vie cent ſols la *mingle*. La biere eſt à fort bon marché.

Les Eſclaves, tous *Négres*, valent entre ſoixante & quatre-vingt écus, ſelon l'âge & la taille de la bête. L'écu de huit *Eſcalins* comme en *Hollande*, & l'Eſcalin de ſix ſols ; la livre eſt de ſeize onces. La moindre monnoye du *Cap* eſt d'un ſol comme à *Batavia*.

La Colonie dont j'ay parlé, qui eſt à dix lieuës du *Cap*, a été augmentée, & l'eſt tous les jours encore, d'un nombre conſiderable de Proteſtans *François* refugiez. Meſſieurs de la Compagnie leur entretiennent un Miniſtre & un Lecteur ; & leur donnent tous les jours de nouvelles marques de leur bonté.

On me dit, ſi je m'en ſouviens bien, pendant que j'étois avec ces bonnes gens là, que le Paſteur de leur Egliſe, très-bon Perſonnage, & fort ſenſé, comme on le verra tout à l'heure, s'occupoit depuis quelque-temps à faire une nouvelle Traduction des Pſeaumes en vers ; ou du moins, à cor-

riger de ſon mieux la Verſion de *Marot* & de *Beze*, pour rendre ces ſacrez cantiques intelligibles. C'eſt une choſe étonnante, & déplorable, pour ne pas dire abſurde, & criminelle, qu'on ait tardé ſi long-temps à mettre en execution le deſſein formé en *France*, dans les derniers temps, de ſubſtituer enfin une Traduction propre à édifier, au jargon ancien, devenu ridicule, barbare, & ſcandaleux. La néceſſité de cette Réformation eſt ſi grande, & ſi palpable, qu'il faut, pour ne la pas voir, & pour n'y pas céder, ou le travers d'eſprit le plus effroyable, ou quelque ſecrete raiſon d'orgueïl, ou quelque vilain motif d'interêt, ou je ne ſçay quoi d'incompréhenſible.

Lorſque nos pauvres Freres du *Cap* eurent formé le deſſein, en *Hollande*, de s'aller établir dans ce païs-là ; on les gratifia d'une ſomme conſidérable, pour les mettre en état de faire le Voyage ; on les tranſporta ſans qu'il leur en coûtât rien ; & quand ils furent arrivez, on leur donna autant de terre qu'ils en voulurent. On leur fournit auſſi des inſtrumens d'agriculture, des vivres, & des étoffes : tout cela ſans tribut annuel, & ſans interét ; mais à condition de rembourſer quand ils auroient acquis des moyens. On fit auſſi une collecte conſiderable pour eux à *Batavia*, & cette ſomme leur

leur a été distribuée à proportion de leurs nécessitez. On prend leurs denrées sur le pied que j'ay dit, ce qui est un prix fort raisonnable, sur tout dans ce lieu-là, où tout est en abondance. Ce leur est une chose fort avantageuse que les Esclaves ne soient pas fort chers. Ils tirent aussi beaucoup de services des habitans naturels de cette Province-là, que les *Hollandois* ont appellez *Hottentots*, à cause qu'on leur entend souvent prononcer ce mot-là. Par une semblable raison les *Espagnols* donnerent le nom de *Perou* à cette partie du nouveau Monde, qu'ils envahirent. Et il y a beaucoup d'apparence que ce fut de la même maniere que le pain celeste que Dieu donna autrefois à son Peuple fut appellé *Man*, ou *Manne* (Exod. XVI. 17.) soit dit en passant.

Nos Réfugiez font travailler les *Hottentots* à la moisson, à la Vendange, & à tout ce qu'ils veulent, pour un peu de tabac, ou de pain. Comme ils ont permission de chasser, la nourriture ne leur coûte presque rien. Il n'y a que le bois qui est un peu rare, mais cela ne tire pas à grande conséquence, parce que le climat étant chaud, il ne faut de feu que pour la cuisine. C'est par la même raison qu'ils ne sont pas obligez

à de grandes dépenses en habits : les moindres étoffes, & les plus legeres, sont assez bonnes. Ils achetent aussi beaucoup de choses à très-bon marché des Matelots qui abordent incessamment au *Cap* de tous les coins du Monde. Il est vrai que pour debiter leurs denrées, il faut qu'ils les portent au *Cap*, qui, comme je l'ay déja dit, est à dix lieuës du centre de la Colonie, mais cette incommodité n'est pas fort grande, parce que le chemin est beau, & que leurs bœufs, qui marchent bien, le font en un jour.

Chacun peut bien penser que n'y ayant point de commencemens sans quelques difficultez, ces bonnes gens ont eu de la peine d'abord ; mais ils ont été très-charitablement secourus, comme je l'ay déja remarqué ; & enfin, Dieu a si bien beni leur labeur qu'ils sont presentement tous à leur aise. Il y en a même qui sont devenus riches.

En quelques endroits du *Cap*, le païsage est le plus beau du monde, dans l'étenduë de païs que ces nouveaux habitans cultivent; & l'air est admirablement bon. De beaux & gros ruisseaux contribuënt à la fertilité du terroir, qui fournit abondamment le vin dont j'ay parlé, avec toutes sortes de bleds. Les côtaux tout remplis de vignes

à

à l'abri des mauvais vents, au plus bel aspect du ſoleil. Des eaux vives coulent au pied de ces côtaux, & arroſent en paſſant les Jardins & les vergers qui ſont remplis de toutes ſortes de fruits, d'herbages & de légumes, tant d'*Europe* que des *Indes*.

Un de ces Réfugiez nommé *Taillefer*, fort honnête homme, & homme d'eſprit, curieux même en toute ſorte de choſes, a un jardin qui peut aſſurément paſſer pour beau. Rien n'y manque, & tout eſt d'un ordre, d'une ſymmetrie, & d'une propreté charmante. Il a auſſi une baſſe-court bien remplie, & une grande quantité de bœufs, de moutons, & de chevaux, qui à la maniere du païs paiſſent toute l'année dehors, & y trouvent abondamment leur nourriture ſans qu'il faille faire proviſion de foin, ce qui eſt extrémement commode. Ce galant homme reçoit parfaitement bien ceux qui le vont voir & il les regale à merveille. Son vin eſt le meilleur du païs, & approche de nos petits vins de *Champagne*.

A mettre tout enſemble, il eſt certain que le *Cap* eſt un charmant refuge pour les pauvres Proteſtans *François*. Ils y goûtent paiſiblement leur bonheur, & vivent dans une heureuſe ſocieté avec les *Hollandois* qui ſont, comme on ſçait, d'une humeur franche & bienfaiſante.

Les

Les *Cafres Hottentots* ſont des gens de laide & vilaine figure ; ſi l'on peut donner le nom d'hommes à de pareils animaux. Ils vont par bandes, & habitent dans des trous ou ſous de petites chaumieres ; & n'ont d'autre ſoin que d'élever & de nourrir du bétail. Mais quoi qu'ils en ayent abondamment, mes amis m'ont généralement aſſûré qu'ils n'en tuënt pas ordinairement pour leur uſage, & qu'ils ne mangent que celui qui meurt de maladie. Ils ſont extrémement pareſſeux & aimeroient mieux ſouffrir quelquefois la faim que de conſentir à s'apliquer à aucun travail, ſe contentant de ce que la Nature produit d'elle-même. Ils font un grand uſage d'une raçine qui reſſemble à nôtre chervis ; ils la rôtiſſent, & ſouvent ils la réduiſent en pâte dont ils font une eſpece de pain qui a quelque choſe du goût de la chataigne. Ils mangent la viande cruë, & le poiſſon de même, trouvant l'un & l'autre meilleur ainſi, & tout autrement ſavoureux que quand on la cuit. Et ils s'embaraſſent ſi peu de cuiſine, que s'ils rencontrent quelque bête morte ils l'éventrent ſans autre façon, fraîche ou puante, en preſſent un peu les boyaux entre deux doigts, pour en faire ſortir, le plus gros de la moelle & font ainſi grand'chere de tripes à bon marché.

Ces eſpeces d'hommes ſont preſque tous de

un Hottentot
en habit d'Esté.

de ſtaille que nous appellons médiocre. Ils ont le nez écraſé, les yeux ronds, la bouche grande, & les oreilles de même; le front petit, très-peu de barbe, noire & cotonnée, & les cheveux fort crêpus. Ils naiſſent peu baſanez; mais ils ſe barboüillent ſoigneuſement de ſuye détrempée, dans de la graiſſe, ou dans quelque eſpece d'huile, pour ſe rendre noir le plus qu'ils peuvent; & après qu'ils ſe ſont bien proprement frottez de ce bel onguent, ou de quelqu'autre pareil, ils s'étendent ſur le dos la face au Soleil, pour mieux faire pénétrer la couleur. Cet embelliſſement les rend ſi puans, ſur tout quand il fait chaud, qu'on ne ſçauroit approcher d'eux ſans ſe ſentir ſoulever le cœur.

En Eté ils ſont nuds, excepté ce que les hommes mettent dans un étui juſte & fait exprès, qui eſt attaché avec un petit Cordon à l'entour des reins. Et en hyver, ils ſe couvrent ordinairement les épaules d'une peau de mouton: ils n'ont jamais rien ſur la tête. Leur chevelure fort crêpuë, graſſe & poudrée de ſable, & toute par petites touffes colées enſemble; & à chaque flocon eſt attaché quelque morceau de verre, ou quelque petite lame de cuivre ou d'autre métal. Ils ſe paſſent dans le bas de l'oreille, qui eſt grand & ample, un morceau

ceau de bois arrondi, long comme le doigt, & beaucoup plus gros que le pouce ; & au bout de cette lardoire ils attachent des coquilles & d'autres ſemblables colifichets, comme ils en ont à leurs cheveux ; ce qui fait, comme on le peut juger, un agréable cliquetis, & un galant effet en toute maniere. Choſe étrange que ces vilains falots qui vivent comme des cochons, ſoient pourtant capables de penſer à des ajuſtemens ! A proprement parler, ils n'ont point de Religion. Cependant on m'a dit qu'ils font quelquefois certaines cérémonies ſi myſterieuſes, & qu'ils ſemblent avoir quelque idée d'un Etre Souverain. Je les ai pluſieurs fois vû danſer & frapper des mains, en regardant la Lune, & je ſçay qu'ils la ſaluënt de temps en temps ainſi, depuis le jour qu'elle a renouvellé juſqu'à celui de ſon declin ; il ſemble que ce ſoit une eſpece de culte qu'ils rendent à cet Aſtre ; mais peut-être auſſi n'eſt-ce qu'une ſimple démonſtration de joye à cauſe de la lumiere qu'il leur apporte.

Quelques-uns prennent pour une eſpece de Circonciſion, ce que font les meres à leurs enfans mâles nouveaux nez, lors qu'elles leur arrachent avec les dents le teſticule droit, & qu'elles le mangent. Mais je m'arrête plus volontiers à ce que les autres diſent qu'elles prétendent par-là rendre les enfans

plus

plus agiles, & plus propres à la chasse. Quoi qu'il en soit, c'est une pratique générale entre les *Hottentots* dans la Province du *Cap*. Après que ces vilaines meres ont ainsi mutilé leurs pauvres petits enfans, elles leur font boire de l'eau de mer, & leur mettent du tabac dans la bouche, croyant que ces deux choses jointes au retranchement qu'elles ont fait, les rendent si forts & si souples, qu'ils pourront attraper des chevreuils à la course.

Au reste avec toute la saleté, & tout le hideux ridicule de ces gens-là, on ne laisse pas de s'en servir fort utilement; & pour un morceau de pain, ou de tabac, on les fait travailler tout un jour. Mais il faut prendre garde à deux choses; premierement à user plûtôt avec eux de promesses que de menaces; & à ne choquer jamais en rien leur liberté; car ils ne souffriroient, disent-ils, jamais ces sortes de subordinations inutiles qui au lieu de servir à maintenir la justice & la paix dans la Societé (ce qui est le vrai & ancien but de ceux qui ont établi les dignitez & les Charges publiques) y autorisent en quelque maniere la tyrannie & le brigandage. Et secondement à ne leur donner à manger qu'après que leur ouvrage est fini; cette même liberté qu'ils aiment si fort, les por-

tant toûjours à vivre en repos ; & la né-
ceſſité étant le ſeul aiguillon qui les pouſſ
au travail.

Ces méchantes hutes dont j'ai déja par-
lé ſont baſſes, & à peu près rondes ; faite
de terre, de branches, de feüilles, &
mal bâties, que la pluye y pénétre de tou
côtez. Le feu eſt au milieu, & ils ſe cou-
chent tout autour pêle mêle parmi les cen-
dres. Je ne voudrois pas affirmer que le
deux ſexes fuſſent toûjours-là dans une re-
tenuë fort grande ; mais quoi qu'il en ſoit
ces Barbares, tout barbares qu'ils ſont, fon
profeſſion non-ſeulement de ſe contenir dan
les bornes du mariage, mais de punir ſeve-
rement l'adultere. Ils font mourir ſous l
bâton ceux qui ont été ſurpris commettan
ce crime ; & ils font ſouffrir le même ſup-
plice aux Larrons, & aux Aſſaſſins. J'avoi
lû quelque part que quand les femmes ſe re-
marioient on leur coûpoit la jointure du pe-
tit doigt d'une des mains ; & que l'on conti-
nuoit à en couper toûjours d'autres, e
avançant juſqu'au pouce à meſure qu'elle
prenoient de nouveaux Maris. Mais de
gens dignes de foy, qui ſont parmi eux de-
puis pluſieurs années, m'ont dit la choſe
autrement, & m'ont aſſuré qu'on coûpe aux
femmes les jointures du petit doigt de la
main gauche quand elles ſe marient, & que

ce-

cela eſt comme un ſymbole de leur ſujettion. Les hommes peuvent prendre pluſieurs femmes, mais communément ils n'en ont qu'une, du moins autour du *Cap* de *Bonne-Eſperance*. Ces créatures ont quelque choſe de plus laid encore & de plus dégoûtant que leurs Maris, car outre qu'elles ſont auſſi noires & auſſi ſales qu'eux, elles ont la vilaine coûtume de porter quantité de boyaux liez autour du cou & des jambes, en guiſe de colliers & de jartieres; ce qui eſt un laid & puant ornement.

Elles portent auſſi des coquilles, & des morceaux de corail & de verre attachez aux cheveux & aux doigts, & de gros anneaux d'yvoire au-deſſus du coude.

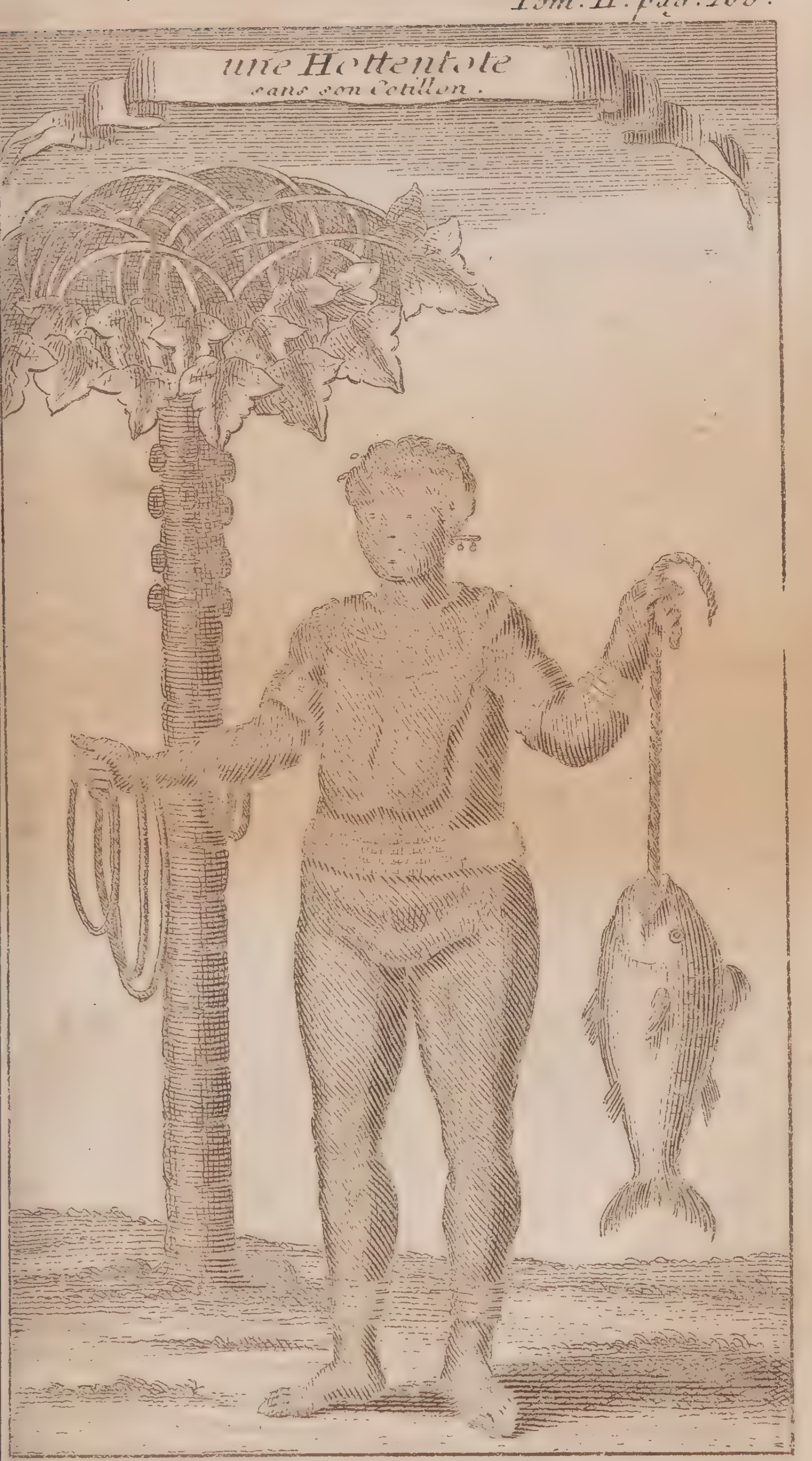
Mais ce qu'il y a en elles de plus effroyable, c'eſt la gorge: il ſemble que deux longues veſſies de cochon, demi ſeches & demi enflées leur pendent au cou. Ces vilaines mammelles dont la peau eſt noire, ridée, & rude comme du chagrin, leur deſcendent plus bas que le nombril, & ont un bout feüille-morte plus gros que celui des tetines de vaches. A la verité, ces amples tetaſſes ont cela de commode qu'on les conduit à droit à gauche, devant & derriere tout comme on veut. Ordinairement, elles les jettent par-deſſus l'épaule pour allaiter l'enfant qui eſt attaché derriere.

Avec

Avec tout cela, la vanité de ces laides *péécores* est incroyable; elles s'imaginent être les plus belles Dames de l'Univers; & elles nous regardoient du haut en bas, les mains sur les côtez, jettant sur nous des regards dédaigneux. On dit qu'elles sont d'un temperament terrible, & qu'elles ont de certains temps de fureur, pendant lesquels il s'exhale de leur corps une vapeur forte, comme des Biches qui sont en saison. Une espece de cotilon les couvre ordinairement, depuis la ceinture jusqu'aux genoux; chose qui ne leur seroit pas nécessaire, pour couvrir, ce que des peaux pendantes en Falbala, de la partie supérieure, déroberoient assez à la vûë des passans. Plusieurs m'ont dit qu'ils ont eû la curiosité de voir ces voiles, & qu'on peut satisfaire ainsi ses yeux pour un bout de tabac.

Les hommes ne se mêlent point dehors avec les femmes; chaque sexe vâque à ses affaires, & marche en bandes separées. Ils ne connoissoient ni or ni argent, ni n'avoient aucun usage de monnoye, avant que les *Hollandois* s'établissent au *Cap*. L'humanité qu'ils ont les uns pour les autres ne cede en rien à celle des *Chinois* : ils se secourent mutuellement dans tous leurs besoins, d'une maniere telle qu'on pourroit bien dire qu'ils ne possedent rien en propre.

Et


une Hottentote
sans son Cotillon.

Et effectivement, la lumiere naturelle dévroit porter les hommes à en user ainsi. Leur adresse est singuliere à lancer leur Zagaye, qui est une espece de demi-pique ferrée, ou garnie par le bout de quelque autre matiere dure & aiguë. Ils sont si justes quand ils la lancent, qu'ils donnent toûjours dans la largeur d'un Ecu. C'est avec cela qu'ils dardent le poisson, sans le manquer presque jamais.

La Compagnie entretient avec ces gens-là un commerce qui peut passer pour considerable, puis qu'elle tire d'eux presque tout son bétail. Ils amenent force bœufs & moutons, & Mess. de la Compagnie leur donnent pour le prix de chaque animal, ou du tabac en corde qui est de la grosseur du pouce, mesurant la longueur de cette corde à la longueur de la bête entre le front & la racine de la queuë; ou une certaine mesure d'eau de vie; selon que les traitans en sont convenus. Ce négoce est rigoureusement défendu aux nouveaux habitans; & il ne leur est pas permis d'aquerir du bétail des *Hottentots* de quelque maniere que ce soit, sous peine pour la premiere fois de 50. écus d'amende; de 200. pour la seconde; & d'être foüetez & bannis pour la troisiéme. La compagnie revend chaque bœuf 25. florins, & les moutons 7; desorte que sans ty-

 rannifer

rannifer l'acheteur & fans rifque ces Meff. font un très-grand profit.

Quelque ignorans, ou plûtôt quelques bêtes que foient les *Hottentots*, ils connoiffent les fimples, & s'en fervent heureufement. Que l'on foit mordu d'une bête venimeufe, que l'on foit bleffé ou ulceré, qu'il y ait enflure, ou inflammation, &c. ils connoiffent à point nommé la plante néceffaire pour la guerifon, & adminiftrent ce remede avec plus de fuccès que nous n'employons les nôtres. Les Malades qui ont abordé au *Cap* l'ont diverfes fois expérimenté ; & des playes que des Chirurgiens qui paffoient pour habiles avoient abandonnées, ont fouvent été guéries en fort peu de temps par ces gens-là. Leur maniere la plus ordinaire, eft de piler ces herbes, & de les appliquer ainfi fur la playe : mais ils avalent auffi des fucs exprimez de ces mêmes herbes.

Ni cette Nation, ni les autres de la pointe méridionale de l'*Afrique* ne font pas abfolument fans Gouvernement. Ils ont des Chefs héréditaires mêmes, & aufquels on peut d'autant plus raifonnablement donner le nom de Rois, qu'ils portent des efpeces de couronnes, comme m'en a diverfes fois affuré un curieux Voyageur qui a pénétré deux cens lieuës avant dans le païs. Mais quoi-

quoique ces Chefs ayent peut être de droit, une inspection générale sur toute la conduite des peuples ; le fait est qu'ils n'exercent guére leur office qu'en guerre, & même pas toûjours. Les habitans répandus çà & là forment par cantons de petites especes de Républiques, où ils observent de certaines coûtumes, qui leur sont devenuës des Loix politiques. J'ay déja dit qu'ils punissent séverement le meurtre volontaire, l'adultere, & le larcin. Ils ont diverses autres pratiques constantes, fondées sur l'équité naturelle, pour la conservation de l'Espece, & de la République.

La Compagnie vît d'ordinaire en bonne intelligence avec ces diverses Nations. Mais comme il y en a qui font quelquefois la guerre aux *Hottentots* voisins du *Cap* ; & qu'il est de l'interêt des *Hollandois* de proteger ceux-cy, ils se trouvent quelquefois aussi dans l'obligation d'agir offensivement contre les autres.

Lorsque nous passâmes au *Cap* la premiere fois, nous vîmes revenir un détachement de trente ou quarante Soldats *Hollandois* que le Gouverneur avoit envoyez en guerre avec cinq ou six mille *Hottentots* voisins & amis. Ils étoient entrez cent lieuës avant dans le païs, & avoient mis à la raison une armée de huit ou dix mille enne-

mis. Auſſi-tôt que le mouſquet en eût jetté quelques uns à terre, ils parlementerent, & promirent de vivre paiſiblement. On leur avoit pris plus de dix mille bœufs, mais on les leur rendit, & on leur donna même quelque peu de tabac & de brandevin, pour leur faire voir que c'étoit une paix ſans rancune.

J'ajouterai encore trois ou quatre choſes ſur leur article. Ils n'ont aucun uſage de lecture, ni par conſéquent d'écriture. Quelque Rélation que je me ſouviens confuſément d'avoir lûë, parle d'eux comme d'Aſtrologues, mais il faut que leur Aſtrologie ſoit bien peu de choſe : du moins ſuis-je aſſuré qu'ils ne font aucune diviſion des temps ; & qu'ils ne diſtinguent ni ſemaines, ni mois, ni années. La plûpart de ceux qui ſont voiſins du *Cap* ont appris à parler *Hollandois*.

Dans les réjoüiſſances, leurs cris, ou leurs hurlemens, tiennent lieu de chanſons. Ils rient quelquefois d'éclat ; & leurs danſes ſont groteſques & indécentes, quoique les femmes n'en ſoient pas, & qu'elles danſent ſeules entr'elles.

J'ai ſouvent vû leurs jeunes gens faire l'amour d'une maniere extrêmement galante : l'amoureux s'approche de ſa belle, qui l'attend debout ou aſſiſe ; & ſans lui rien dire,

il lui presente, en souriant, le second doigt de la main droite, vis-à-vis des yeux, comme s'il les lui vouloit crever; & aprés qu'il a ainsi remué le doigt, pendant un quart d'heure, en riant toûjours, le portant incessamment d'un œil à l'autre, il s'en va comme il étoit venu. Leurs mariages se font sans façon.

Quelquefois ils s'assemblent par douzaines ou par vingtaines, & s'acroupissent sur leurs talons, sans toucher autrement à terre. Le cercle étant ainsi formé, ils se presentent l'un à l'autre une pippe ambulante, dont chacun prend une bouchée, jusqu'à ce qu'elle soit finie. Je n'ai jamais apperçû que cette concorde fût interrompuë par aucune querelle; & effectivement ils ne sont pas mutins. Ils paissent & couchent, & vivent ensemble comme un troupeau de bœufs & de vaches; faisant, comme ces bêtes, leurs fonctions naturelles en simplicité. Comme l'avarice n'est point une passion dominante en eux; & que ceux qui tombent dans la disette sont toûjours secourus par les autres, il arrive rarement qu'aucun d'eux s'avise de dérober: de sorte que les nouveaux habitans qu'ils servent, les laissent aller & venir sans crainte d'infidelité.

Il y a au *Cap* quantité de *Negres* qui y sont venus de *Madagascar*, de *Ceilan*, & d'autres Isles ou païs voisins où leur fortu-

ne

ne les avoit répandus. Ceux d'entr'eux qui sont esclaves vont presque nuds, & sont traitez comme chacun sçait; mais ceux qui sont libres ont des maisons à eux, & sont habillez. Ils disent qu'ils adorent un seul Dieu Créateur de toutes choses; & ils ajoûtent qu'ils ont aussi de la vénération pour le Soleil, & la Lune ses deux premiers Ministres, dont la commission principale est de vivifier la terre, & tous les animaux qui l'habitent; mais cette adoration est secrete & intérieure. Ils n'ont ni images, ni cérémonies, ni aucune sorte de culte sensible; & n'admettent d'autre Loi que la Naturelle. S'ils font des fêtes, & des danses au renouvellement de la Lune, ce n'est pas pour lui témoigner du respect, mais pour se réjoüir comme les *Hottentots*, de l'usage qu'ils font de son retour & de sa lumiere. En un mot ce sont de veritables Deïstes. Sur quoi je ne sçaurois m'empêcher de dire en passant contre l'opinion commune, qu'il n'y a aucune réelle distinction à faire entre ces sortes de gens, & ceux qu'on appelle Athées, puisque le *Dieu indolent* des Déïstes n'est point Dieu, & qu'ils sont en cela moins orthodoxes que les mauvais Démons, qui ont une plus juste idée de la Divinité.

D'ailleurs dire qu'on adore Dieu, sans l'aimer, sans le craindre, sans lui rien deman-

mander, & ſans rien attendre de lui; ſans s'en ſoucier en façon quelconque; à proprement par c'eſt être ſans Dieu : & être ſans Dieu, c'eſt être Athée.

Quand ces eſclaves *Negres* aquierent leur liberté, c'eſt pour eux un bonheur fatal, car lors qu'ils ſont Eſclaves, l'autorité que l'on a ſur eux fait qu'on prend ſoin de leur enſeigner la Religion, comme auſſi à lire, à écrire. Et les Réfugiez *François*, ſur tout s'employent à cela avec beaucoup de zéle. Mais quand ils deviennent libres, étant encore jeunes, ils deviennent en même temps libertins. Il ſeroit, ce me ſemble, à ſouhaitter que l'on prit ſoin auſſi de l'éducation des Enfans des *Hottentots*, avec qui on a le plus d'habitude.

Ferai je ſouvenir le Lecteur, en partant du *Cap*, que ce Continent fut découvert par *Barthelemi Diaz*, Portugais, l'an 1493? *Diaz* eſſuya bien de la Tempête, avant que de deſcendre; & il dit au Roi ſon Maître (*Jean* II.) étant de retour, qu'il avoit nommé cette Terre, *le Cap des Tourmentes*. Mais le Roi lui répondit, qu'après la pluye venoit le beau temps, & qu'il falloit l'appeller le *Cap de Bonne-Eſperance*.

Aprés nous y être rafraîchis pendant près d'un mois, nous en partîmes le 8. Mars, 1698.

1698. & nous prîmes la route de *Ste Heleine*, Isle qui, comme on sçait, appartient presentement aux *Anglois*. Nous la découvrîmes le jour de Pâques. Elle nous parut extrêmement haute, & comme inaccessible dans toute la partie qui se présentoit à nos yeux.

En effet de ce côté-là, elle est environnée de rochers extraordinairement escarpez, jusques sur le bord de la mer. A un quart de lieuë, du côté du midi, on apperçoit de loin une montagne de pierre seche, sur laquelle il ne croît rien du tout. On y voit un nombre infini de ces Fous & de ces Frégates dont j'ai parlé. Nous abordames à un Fort qui est sur le rivage dans un petit espace que l'on a pratiqué il n'y a pas long-temps au pied du Rocher. Autrefois il étoit sur une éminence escarpée où il falloit monter par des dégrez, comme avec une échelle pendant un espace considérable ; ce qui même ne se pouvoit faire sans quelque danger. Il y a deux endroits sur cette côte, où l'on peut jetter l'ancre ; le meilleur est celui où nous étions tant à cause du fond qui est très-bon qu'à cause de l'eau, qui tombe de la montagne tout proche de là ; & qui est excellente. De ce côté-là il n'y a, comme je l'ai dit, aucun terrain uni, car la montagne d'où vient

cette

cette ſource commence dès le bord de la mer. Cette montagne nous parût de loin tout-à fait ſterile; mais quand nous en fûmes fort près nous y apperçûmes quelques arbres ſur le ſommet.

L'autre rade n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bonne; mais en récompenſe, quand on eſt à terre, on trouve une fort belle plaine, où tout ce que l'on ſeme vient admirablement bien.

Cette Iſle eſt environ au ſaiziéme degré de latitude Méridionale; & peut avoir ſix lieuës de circuit. L'air y eſt très bon, & les ardeurs du Soleil y ſont temperées par des vents rafraîchiſſans; comme la ſécheresſe du terroir eſt renduë féconde par de grandes roſées, & par de petites pluyes qui ſont fréquentes. Les arbres fruitiers, les légumes, les herbages, & toutes les plantes que les *Portugais* y porterent, peu après qu'ils en eurent fait la découverte, y ont admirablement bien réüſſi, & s'y trouvent aujourd'huy de tous côtez en abondance. Orangers, Citronniers, Grenadiers, Ananas, Bananiers, Vignes, Melons, Ris, Pois, Feves, Raves, Navets, &c. avec toutes ſortes de bleds. Ces mêmes *Portugais* eurent ſoin d'y tranſporter auſſi du bétail qui a beaucoup multiplié; bœufs, chévres, moutons, &c. Les chevaux ſont

devenus extrémement farouches. On y trouve des perdrix, des pintades, des tourterelles, & diverses autres sortes de gibier. La mer fournit beaucoup de bon poisson ; & on peut dire que le peu d'habitans qui sont dans cette Isle (en quelques plantations Angloises) y joüiroient abondamment & sans trouble de toutes les commoditez de la vie, si une prodigieuse quantité de Rats ne gâtoient pas souvent leurs fruits, & leurs grains.

Après avoir pris les rafraîchissemens qui nous étoient nécessaires à *Sainte Helene*, nous en partîmes avec un vent favorable le vingt sixiéme d'Avril, sur le midi, & nous ne perdîmes la vûë de l'Isle qu'à huit ou dix lieuës avant en mer. Nous considerions avec beaucoup de plaisir la masse assemblée de ses hauts Rochers au milieu d'une vaste étenduë de mer, dont les flots impétueux & terribles sembloient devoir l'engloutir à chaque moment.

Quelques jours après nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle de l'Ascension, qui est à sept degrez & demi de la même latitude ; mais nous ne l'apperçûmes point ; & nôtre dessein n'étoit pas d'y descendre.

Cette Isle n'a ni eau ni plantages, ni aucune qualité qui puisse y attirer des habitans. Elle est toute couverte de divers oiseaux, dont

dont la chair eſt de mauvais goût & mal ſaine : leurs œufs ſont aſſez bons. On y aborde quelquefois pour y prendre de la Tortuë, qui s'y trouve en abondance & qui eſt un grand rafraîchiſſement pour les Vaiſſeaux.

Nous repaſſâmes la Ligne avec un bon vent comme la premiere fois, ſans être obligez de quitter nos habits à cauſe de la chaleur. Nous en avons trouvé de beaucoup plus grandes en d'autres endroits : cela dépend des circonſtances de l'air.

Je remarqueray auſſi que nôtre eau non plus que nos autres proviſions ne reçût point d'alteration extraordinaire en traverſant toute cette Zone-torride ; ce qui ne s'accorde guere à ce qu'ont écrit ſur cela divers Voyageurs. Quoique chaque Vaiſſeau de nôtre Flote eut deux hommes gagez qui deſſaloient tous les jours une certaine quantité d'eau de mer, comme nous trouvions cette eau douceâtre, & moins agréable que l'autre, tout l'uſage qu'on en faiſoit étoit d'en donner à boire aux animaux, veaux, moutons, cochons, poules, canards, & peut-être s'en ſervoit on auſſi pour faire cuire la viande.

Après quelques jours de navigation, nous rencontrames une grande plage, où la mer étoit toute couverte d'herbes flotantes dont

la feüille ressemble à celle de l'olivier. On trouve toûjours quantité de ces herbes en cet endroit-là, dans un espace de plus de vingt lieuës : nos Pilotes nous en avoient averti. Ils appellent cette plage la mer des Herbes. C'est une espece d'Algue que l'agitation des flots détache des Rochers. Comme nous étions partis de *Batavia* dans la bonne saison, nous trouvâmes l'Eté par tout ; & nôtre navigation, pendant sept mois, jusqu'à nôtre arrivée en *Hollande* fut parfaitement douce & heureuse : toûjours vent favorable, nul calme, ni aucune tempête. Mais dans le plus beau temps du monde il nous arriva un accident qui pensa faire périr nôtre Vaisseau & un autre. Toute la Flote devant changer de bord, au signal que l'Amiral en donneroit, chacun se prépara à executer l'ordre, & tous le firent dès que le signal fut dônné, excepté nôtre Vaisseau. Dans le temps de cette manœuvre, un bâtiment de la Flote même qui avoit tourné, venoit sur nous à pleines voiles, & nous crûmes qu'il étoit impossible de l'éviter.

Les Officiers crioient d'un côté, & l'équipage de l'autre, mais malgré cela nôtre Vaisseau n'obéïssoit point : de sorte que la consternation devint tout d'un coup générale : & le péril si grand & si proche, que

le

le premier Pilote même, jugea qu'on ne se garentiroit pas. Cependant le Capitaine ne perdit point la presence d'esprit qui est si nécessaire en pareilles occasions : il fit faire promptement vent arriere, & le navire qui venoit sur nous, courant par conséquent le même danger, parce qu'il étoit de même grandeur, ayant fait aussi une manœuvre heureuse, nous nous évitâmes par le plus grand bonheur du monde. On chercha ensuite la cause de ce qui avoit empêché le Vaisseau d'obéïr : & il se trouva que c'étoit par la faute du Matelot qui étoit au gouvernail, qui n'avoit pas mis la barre du côté qu'il falloit, soit pour n'avoir pas bien oüi le commandement, soit par méprise, & pour avoir un peu trop bû d'*Araque*. Le dernier Pilote, qui étoit de quart, & qui avoit fait le commandement fut fort blâmé, parce qu'il devoit aller voir lui-même si le Matelot avoit obéï. Voila comme il arrive souvent qu'on est à la veille d'un grand danger au moment même qu'on y pense le moins.

Quelques jours avant que nous arrivassions vers les côtes d'*Irlande*, la mer nous y parût de loin extrémement grosse ; ce qui nous fit juger qu'il y avoit eû un fort mauvais temps à cette hauteur ; & cela se trouva véritable ; car nôtre Vice-Amiral,

 qui

qui étoit parti deux jours avant nous, y avoit essuyé une tempête qui lui avoit emporté son grand Mât de hune.

Nous fûmes ensuite quinze jours sans pouvoir prendre hauteur, à cause des grands broüillards qui nous environnerent pendant tout ce temps-là. Ils étoient si épais, que non-seulement on n'aperçevoit aucun Vaisseau de la Flote, mais qu'on avoit peine à se voir sur le pont. Pour prévenir le danger de s'écarter les uns des autres, on eut la précaution de tirer de chaque bord quelques coups de canon, de temps en temps, jour & nuit; mais l'ignorance où nous étions de la Latitude, fut cause que nous allâmes, vers le Nord, beaucoup plus haut que *Dungesby-Head*, qui est la pointe la plus éloignée de l'*Ecosse*, à la vûë de laquelle nous aurions pû passer. Enfin, la bonne Providence nous fit arriver à *Flessingue*, le vingt-huitiéme Juin 1698. Nôtre navigation dura justement sept mois depuis *Batavia*; & le Voyage entier fut de huit ans moins douze jours.

FIN.

CAN-

CANTIQUE
D'ACTION DE GRACES, ET DE BENEDICTIONS,

Dont il eſt parlé dans la page 61. du Tome II.

Dont il eſt parlé dans la page 61. du Tome II.

Composé dans l'Iſle Maurice, à l'occaſion des heureuſes nouvelles de ma Délivrance.

F. L.

CHantons à l'Eternel un nouveau Cantique
Venez, Réjoüiſſons nous,
En la preſence de l'Eternel.

Beniſſons nôtre Dieu,
Et faiſons retentir le ſon de ſes Loüanges;
Car il vient rendre la vie à nos Ames.
Il délivre nos Ames de Captivité,
afin que nous celébrions ſon Nom.

Nôtre demeure a été en Lieu rude ;
Nôtre Habitation
a été dans les trous des Rochers :
Le Sanguinaire Oppresseur a poursuivi nos Ames.
Il a foulé aux pieds nôtre vie :
Il nous a enterrez tout vifs,
dans les Lieux tenébreux.

❧

Mais l'Eternel nous a délivrez
de la main de nôtre Ennemi,
Il a rendu honteux
Celui qui nous vouloit engloutir.
L'ETERNEL,
LE ROCHER DES SIECLES,
LE ROCHER DE NOTRE SALUT;
Nous a été une haute Retraite,
dans le Rocher de nôtre Captivité,
Il nous a cachez dans sa Loge
pendant le mauvais temps,
Il a été nôtre Forteresse,
& nôtre Liberateur.

❧

Venez
Vous qui êtes ses Bien-aimez,
Que nos bouches racontent ses Merveilles,
Et qu'elles le bénissent à perpetuité
Venez
Habitans des Rochers,

Ré-

Réjoüissons-nous avec chant de Triomphe.

Nos jours avoient presque défailli:
Nos os s'étoient desséchez:
Nous étions devenus comme les Cormorans
du Desert;
Comme les Choüettes,
Qui se retirent dans les lieux sauvages.
Nous étions gisans dans l'ombre de la Mort:
Nous étions chargez
d'Afflictions, & de Fers:

Mais l'Eternel a brisé nos Liens;
Il a fortifié les mains lâches,
& les genoux tremblans.
Il a dit à ceux qui avoient le cœur troublé:
Prenez courage, & ne craignez plus.

Venez donc, célébrons l'Eternel.
Car il est bon.
Magnifions, Exaltons son Nom tous ensemble
Car il a fait des choses grandes;
& sa Benignité dure éternement.

Le DRAGON roux, le DRAGON furieux,
qui fait la guerre aux Saints,

est

est descendu contre nous
pour nous devorer.

Nous nous sommes enfuïs aux Deserts,
dans un lieu préparé par la main de Dieu;
Ses Compassions y sont descenduës sur nous,
& sa Bonté nous y a consolez.

Les Goufres profonds
Nous ont menacez de nous engloutir:
Les Orages impétueux
Nous ont fait monter jusqu'aux Nuës,
& descendre jusqu'aux Abymes.
Mais,
Le Tout-Puissant qui habite aux Cieux,
A été plus puissant que les grosses Eaux,
& que les fortes vagues de l'Ocean.
L'Eternel a commandé aux Vents;
Il a rompu la Mer;
Il a changé la Tempête en Calme;
& les Flots bruyans se sont appaisez.

L'Eternel
Nous a fait traverser sûrement
les Deserts, & les Mers.
Il nous a délivrez du Courant des Eaux
qui nous emportoient.

Be-

Benissons sans fin son Saint Nom,
Publions sa Gloire,
C'est une belle chose de loüer l'Eternel,
Il abonde en Compassions,
& sa Benignité dure éternellement.

Rochers,
Benissez l'Eternel:
Isles,
Benissez l'Eternel:
Océan, Tourbillons, Vagues, Calme, Tempête,
Benissez l'Eternel:
Montagnes, Abymes,
Benissez l'Eternel:
Fleuves
Frappez des mains, célébrez l'Eternel:
Poissons, Oiseaux, Reptiles,
Baleines, Elephans,
Loüez l'Eternel.
Cieux, Etoilles, Lune, Soleil;
Hommes, Anges,
Célébrez l'Eternel:
Mon Ame
Beni l'Eternel:
Que tout ce qui est au dedans moi,
benisse le nom de sa Sainteté.

Je benirai l'Eternel en tout temps:

Sa Loüange.
Sera continuellement en ma bouche.
Tant que je respirerai
je loüerai l'Eternel.
Loüons, benissons, célébrons l'Eternel.

SEIGNEUR
Tu es digne de recevoir
Gloire, Honneur & Puissance.
SAINT, SAINT, SAINT
est le Seigneur DIEU Tout-Puissant.

A Celui
qui est assis sur le Thrône,
& à l'Agneau,
Soit Loüange, & Honneur, & Gloire,
& Force,
Au Siecle des Siecles,
Amen.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans cet Ouvrage.

La Lettre a *marque le Premier Volume* , b *le Second*. Pref. *la Preface*.

A.

De

sere[illegible]

Bata-

Fran-

C.

Chefs,

Co-

E.

Er-

Fem

Fre-

G.

H.

K.

L.

N.

P.

Pour-

Q.

R.

Rivie-

Tigres

W.

X.

Z.

Fin de la Table.

